

DAD A

CIÓN G

DC211

L3

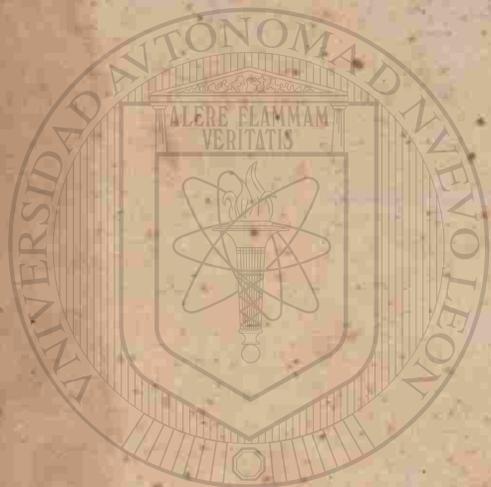
1824

v. 5

c. 1



1080044399

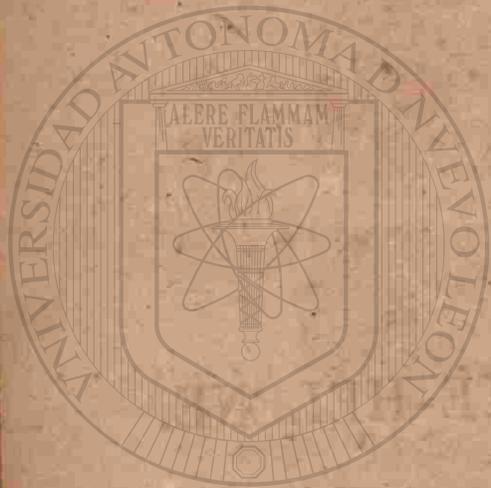


UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





92
Crapola

MÉMORIAL

DE
SAINTE-HÉLÈNE.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN.

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

8#86#183

MÉMORIAL
DE
SAINTE-HÉLÈNE,

OU

JOURNAL OU SE TROUVE CONSIGNÉ, JOUR PAR
JOUR, CE QU'A DIT ET FAIT NAPOLEON DURANT
DIX-HUIT MOIS;

PAR LE COMTE DE LAS CASES.

RÉIMPRESSION DE 1824, AVEC DE NOMBREUSES
CORRECTIONS ET ADDITIONS.

TOME CINQUIÈME.



Capilla Alfonso
Biblioteca Universitaria



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE MEXICO, PARIS,

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE LEBÈGUE,
RUE DES MOYERS, N° 8.

DÉPOT DU MÉMORIAL, RUE DE GRENNELLE-SAINT-
HONORÉ, N° 29;
BOSSANGE FRÈRES, RUE DE SEINE, N° 12;
BÉCHET AÎNÉ, QUAI DES AUGUSTINS, N° 50;
LECOINTE ET DUREY, QUAI DES AUGUSTINS;
RORET, RUE HAUTEFEUILLE.

1824 55292

AGENCIA / 10 / FONDA
MENDOZA / 10 / 1826

E
923
N

DC211



FONDO BIBLIOTECA PÚBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEÓN

TABLE

DES SOMMAIRES DU CINQUIÈME VOLUME.

| | page |
|---|------|
| Mon fils tombe de cheval. — Pillage par les armées. — Caractère du soldat français. — Détails de Waterloo par le nouvel Amiral. | 9 |
| Anecdotes sur le dix-huit Brumaire. — Sièyes. — Grand-Electeur. — Cambacérés. — Lebrun. | 13 |
| Nouveaux torts du Gouverneur. — Ses absurdités. | 26 |
| Nouvelles vexations. — L'Empereur sort à peine. — Tristan. — Fables de La Fontaine, etc. — Le ventre gouverne le monde. — Difficulté de juger les hommes. | 28 |
| Sur le Masque de Fer, etc. — Fable ingénieuse. | 33 |
| Sur Junot; sa femme, etc. | 36 |
| Sur le maréchal Lannes. — Murat, sa femme, etc. | 42 |
| Bill de notre exil. — Beaumarchais. — Historique des travaux de Cherbourg. | 47 |
| Longue audience donnée au Gouverneur. — Conversation remarquable. | 65 |
| Sur les belles Italiennes. — Madame G. — Madame *** et Berthier. | 69 |
| Faubourg Saint-Germain. — Aristocratie; démocratie. — L'Empereur eût voulu épouser une Française. | 73 |
| Le feu prend à notre établissement. — Etiquette de Longwood. | 80 |
| Dépôts de mendicité en France. — Projets de Napoléon sur l'Illyrie. — Hôpitaux. — Eufans | |

| | page |
|---|------|
| trouvés. — Prisonniers d'Etat. — Idées de l'Empereur. | 83 |
| Sur l'Égypte. — Saint-Jean-d'Acre. — Le désert. — Anecdotes, etc. | 114 |
| Avis paternel, etc. — Conversation remarquable. — Cagliostro; Mesmer; Gall; Lavater, etc. | 120 |
| Accumulation singulière de contrariétés, etc. | 127 |
| Madame de B. . . — Détails, etc. — Anecdotes de l'émigration. | 131 |
| L'Empereur reçoit des lettres des siens. — Conversation avec l'Amiral. — Commissaires des Alliés, etc., etc. | 134 |
| Cour de l'Empereur. — Dépenses; économies, chasses, écuries, pages, service d'honneur, etc. | 138 |
| Nouvelle méchanceté du Gouverneur, etc. — Projet désespéré du Corse Santini. | 141 |
| Mélanie de La Harpe. — Religieuses. — Couvens. — Trapistes. — Clergé français. | 145 |
| Marie-Antoinette. — Mœurs de Versailles. — Anecdote. — Béverley. — Le Père de Famille de Diderot. | 152 |
| Historique de l'émigration à Coblenz. — Anecdotes, etc. | 156 |
| Voyage Sentimental de Napoléon. — Esprit public du temps. — Journée du dix Août. | 207 |
| Bals masqués. — Madame de Mégrigny. — Le Piémont et les Piémontais. — Canaux de la France. — Rêves sur Paris. — Versailles. — Fontainebleau, etc. | 214 |
| Projet d'une histoire européenne. — Selim III. — Forces d'un Sultan turc. — Les Mameloucks. — Sur la Régence. | 233 |

| | page |
|---|------|
| Campagnes d'Italie, etc. — Époque de 1815, etc. — Gustave III. — Gustave IV. — Bernadotte. — Paul I ^{er} . | 238 |
| Vigne patrimoniale de Napoléon, etc. — [Sa Nourrice, etc. — Son toit paternel. — Larmes de Joséphine durant les échauffourées de Warmser, aux environs de Mantoue. | 259 |
| Catherine II. — Gardes impériales. — Paul I ^{er} , etc.; projets sur l'Inde, etc. | 264 |
| L'Empereur évêque, etc. — N'avait jamais souffert de l'estomac. | 266 |
| Campagne de 1809, dite de Wagram: espace de six mois. — Etat de l'Europe. — Plans de la cinquième coalition. — Machinations intérieures. — Bataille d'Eckmühl. — Belles leçons de stratégie. — Réflexions; conséquences. — Bataille d'Essling. — Bataille de Wagram. — Traité de Vienne, le quatorze octobre. | 263 |
| Sur la guerre de Russie — Fatalités, etc. — M. de Talleyrand, etc. — Corine de madame de Staël. — M. Necker, etc. | 362 |
| De la chasse à Sainte-Hélène, etc. — Veille du quinze Août, etc. | 370 |
| Fête de l'Empereur. | 372 |
| École Polytechnique supprimée, etc. — Indécences des journaux anglais, etc. — Machine à glace. | 373 |
| Idées religieuses de Napoléon. — Evêque de Nantes (de Voisins). — Le Pape. — Libertés de l'église gallicane. — Anecdotes. — Concordat de Fontainebleau. | 375 |

| | page |
|---|------|
| Conversation vive de l'Empereur avec le Gouverneur en tiers avec l'Amiral. | 398 |
| Retour sur la conversation avec le Gouverneur, etc. — Effet des libelles sur Napoléon. — Traité de Fontainebleau. — Ouvrage du général S—n. | 404 |
| Violent accès d'indignation de ma part qui amuse fort l'Empereur. | 412 |
| Corvisart, etc. — Anecdotes des salons de Paris. | 415 |
| L'Empereur continue d'être souffrant. — Pièce officielle remarquable adressée à sir Hudson Lowe. | 421 |

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

MÉMORIAL DE S^{TE}-HÉLÈNE.

Lundi 1^{er} Juillet 1816 au Jeudi 4.

Mon fils tombe de cheval. — Pillage par les armées. — Caractère du soldat français. — Détails de Waterloo par le nouvel Amiral.

Hier, mon fils, dans sa promenade, emporté par son cheval, et craignant de se frapper aux arbres, avait cru devoir se jeter à terre. Il s'était foulé le pied assez fortement pour être condamné à un mois de chaise longue.

L'Empereur a daigné entrer dans ma chambre, sur les onze heures, pour connaître la situation de mon fils, dont il a fort grondé la maladresse. Je l'ai suivi dans le jardin, où il a déjeûné, ce qu'il n'avait pas fait depuis long-temps.

La conversation est tombée sur le pillage des armées et les horreurs qu'il entraîne.

Pavie, disait l'Empereur, était la seule place qu'il eût jamais livrée au pillage : il l'avait promis à ses soldats pour vingt-

| | page |
|---|------|
| Conversation vive de l'Empereur avec le Gouverneur en tiers avec l'Amiral. | 398 |
| Retour sur la conversation avec le Gouverneur, etc. — Effet des libelles sur Napoléon. — Traité de Fontainebleau. — Ouvrage du général S—n. | 404 |
| Violent accès d'indignation de ma part qui amuse fort l'Empereur. | 412 |
| Corvisart, etc. — Anecdotes des salons de Paris. | 415 |
| L'Empereur continue d'être souffrant. — Pièce officielle remarquable adressée à sir Hudson Lowe. | 421 |

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

MÉMORIAL DE S^{TE}-HÉLÈNE.

Lundi 1^{er} Juillet 1816 au Jeudi 4.

Mon fils tombe de cheval. — Pillage par les armées. — Caractère du soldat français. — Détails de Waterloo par le nouvel Amiral.

Hier, mon fils, dans sa promenade, emporté par son cheval, et craignant de se frapper aux arbres, avait cru devoir se jeter à terre. Il s'était foulé le pied assez fortement pour être condamné à un mois de chaise longue.

L'Empereur a daigné entrer dans ma chambre, sur les onze heures, pour connaître la situation de mon fils, dont il a fort grondé la maladresse. Je l'ai suivi dans le jardin, où il a déjeûné, ce qu'il n'avait pas fait depuis long-temps.

La conversation est tombée sur le pillage des armées et les horreurs qu'il entraîne.

Pavie, disait l'Empereur, était la seule place qu'il eût jamais livrée au pillage : il l'avait promis à ses soldats pour vingt-

quatre heures ; mais au bout de trois, il n'y put tenir davantage, et le fit cesser. » Je n'avais que douze cents hommes, » disait-il ; les cris de la population qui parvenaient jusqu'à moi, l'emportèrent. » S'il y eût eu vingt mille soldats, c'eût été eux dont la masse, au contraire, » eût étouffé les plaintes de la population ; il ne serait rien parvenu jusqu'à moi. » Du reste, continuait-il, heureusement » la politique est parfaitement d'accord » avec la morale, pour s'opposer au pillage. J'ai beaucoup médité sur cet » objet ; on m'a mis souvent dans le cas » d'en gratifier mes soldats ; je l'eusse fait » si j'y eusse trouvé des avantages. Mais » rien n'est plus propre à désorganiser et » à perdre tout à fait une armée. Un soldat » n'a plus de discipline dès qu'il peut » piller ; et si en pillant il s'est enrichi, » il devient aussitôt un mauvais soldat ; » il ne veut plus se battre. D'ailleurs, » observait-il encore, le pillage n'est pas » dans nos mœurs françaises : le cœur » de nos soldats n'est point mauvais ; le » premier moment de fureur passé, il » revient à lui-même. Il serait impossible à des soldats français de piller pendant vingt-quatre heures : beaucoup

» emploieraient les derniers momens à » réparer les maux qu'ils auraient faits d'abord. Dans leur chambrée, ils se reprochent plus tard, les uns aux autres, » les excès commis, et frappent eux-mêmes de réprobation et de mépris » ceux d'entre eux dont les actes ont été » trop odieux. »

Sur les trois heures, le nouvel Amiral, *Sir Pulteney Malcolm*, et tous ses officiers ont été présentés à l'Empereur. L'Amiral a causé d'abord seul avec lui près de deux heures. Il a dû être très-frappé de la conversation, car il a dit en sortant qu'il venait de prendre une bien belle et bonne leçon sur l'histoire de France.

L'Empereur a dû lui dire, en terminant, ce que je crois d'ailleurs avoir déjà inscrit quelque part plus haut sur ce même sujet : « Vous avez levé une contribution de sept cents millions sur la France ; j'en ai imposé une de plus de dix milliards sur votre pays. Vous avez levé la vôtre par vos baïonnettes ; j'ai fait lever la mienne par votre parlement. — Et c'est bien là la véritable analyse des affaires, a répondu l'Amiral. »

L'Amiral était à Bruxelles à dîner avec

lord Wellington, lorsque Blucher envoya dire qu'il était attaqué. Wellington, disait l'Amiral, avait à Waterloo quatre-vingt-dix mille hommes, et Bulow vingt-cinq mille. C'était précisément là le compte qu'avait estimé l'Empereur, l'Amiral ramenait d'Amérique douze mille hommes de vieille troupe, sans aucun soupçon du nouvel état de l'Europe. A la mer, un bâtiment lui apprit la révolution du retour de l'île d'Elbe; elle lui sembla si magique, qu'il ne put la croire. Toutefois, à la vue de Plymouth, il reçut ordre de continuer en toute hâte sur Ostende; il l'atteignit à temps, quatre mille hommes purent prendre part à la bataille, et ils étaient sans contredit ce qu'il y avait de meilleur dans toute la ligne, assurait l'Amiral. Qui peut assigner leur degré d'influence! Les Anglais crurent la bataille perdue tout le jour, et ils conviennent qu'elle l'était sans la faute de Grouchy. L'Amiral était venu de sa personne durant la bataille à portée de Wellington.

Vendredi 5.

Anecdotes sur le dix-huit Brumaire. — Siéyes. — Grand-Électeur. — Cambacérés. — Lebrun, etc.

L'Empereur, après s'être promené quelque temps dans le jardin, a été joindre sa calèche. Le temps était délicieux; nous avons fait deux tours au galop. J'étais seul avec lui. Il m'a beaucoup parlé de mon fils, de son avenir, avec un intérêt et une bonté qui me remplissaient le cœur. Il disait que vu son âge, cette circonstance de Sainte-Hélène était sans prix pour le reste de sa vie; que son moral s'y serait trouvé en serre chaude, etc., etc.

Après dîner, l'Empereur est revenu sur le dix-huit Brumaire, et nous l'a raconté avec une infinité de petits détails. Comme il l'a dicté depuis longtemps au général Gourgaud, c'est là que je renverrai pour la masse de l'événement. Je n'en vais donner ici que quelques traits ou accessoires qui ne s'y trouveront sans doute pas.

La situation de Napoléon à son retour d'Égypte fut unique. Il s'était vu aussitôt sollicité par tous les partis, et avait reçu

tous leurs secrets. Il en était trois bien distincts : *le Manège* dont un général fort connu était un des chefs; *les Modérés*, conduits par Siéyes, et *les Pourris*, disait-il, ayant Barras à leur tête.

La détermination que prit Napoléon de s'associer aux Modérés lui fit courir de grands dangers, observait-il. Avec les jacobins il n'en eût couru aucun; ils lui avaient offert de le nommer *Dictateur* : » Mais après avoir vaincu avec eux, disait l'Empereur, il m'eût fallu presque aussitôt vaincre contre eux. Un club ne supporte point de chef durable, il lui en faut un pour chaque passion. Or, se servir un jour d'un parti, pour l'attaquer le lendemain, de quelque prétexte que l'on s'enveloppe, c'est tousjours trahir; ce n'était pas dans mes principes.

» Mon cher, me disait l'Empereur dans un autre moment, après avoir parcouru de nouveau l'événement de Brumaire, il y a loin de là, vous en conviendrez, à la conspiration de Saint-Réal, qui offre bien plus d'intrigues et bien moins de résultats : la nôtre ne fut que l'affaire d'un tour de main. Il est sûr, ajoutait-il, que jamais plus grande révolution

» ne causa moins d'embarras, tant elle était désirée; aussi se trouva-t-elle couverte des applaudissemens universels.

» Pour mon propre compte, toute ma part dans le complot d'exécution se borna à réunir à heure fixe la foule de mes visiteurs, et à marcher à leur tête pour saisir la puissance. Ce fut du seuil de ma porte, du haut de mon perron, et sans qu'ils en eussent été prévenus d'avance, que je les conduisis à cette conquête; ce fut au milieu de leur brillant cortège, de leur vive allégresse, de leur ardeur unanime que je me présentai à la barre des Anciens pour les remercier de la dictature dont ils m'investissaient.

» On a discuté métaphysiquement, et l'on discutera long-temps encore si nous ne violâmes pas les lois, si nous ne fûmes pas criminels; mais ce sont autant d'abstractions bonnes tout au plus pour les livres et les tribunes, et qui doivent disparaître devant l'impérieuse nécessité; autant vaudrait accuser de dégât le marin qui coupe ses mâts pour ne pas sombrer. Le fait est que la

» patrie sans nous était perdue, et que
 » nous la sauvâmes. Aussi les auteurs, les
 » grands acteurs de ce mémorable coup
 » d'État, au lieu de dénégations et de
 » justifications, doivent-ils, à l'exemple
 » de ce Romain, se contenter de répon-
 » dre avec fierté à leurs accusateurs: *Nous*
 » *protestons que nous avons sauvé notre*
 » *pays, venez avec nous en rendre grâces*
 » *aux Dieux.*

» Et certes tous ceux qui dans le temps
 » faisaient partie du tourbillon politique
 » ont eu d'autant moins de droits de se
 » récrier avec justice, que tous conve-
 » naient qu'un changement était indis-
 » pensable, que tous le voulaient, et que
 » chacun cherchait à l'opérer de son côté.
 » Je fis le mien à l'aide des modérés; la
 » fin subite de l'anarchie, le retour im-
 » médiat de l'ordre, de l'union, de la
 » force, de la gloire, furent ses résultats.
 » Ceux des jacobins ou ceux des immo-
 » raux auraient-ils été supérieurs? Il est
 » permis de croire que non. Toutefois il
 » n'est pas moins très-naturel qu'ils en
 » soient demeurés mécontents, et en aient
 » jeté les hauts cris. Aussi, n'est-ce qu'à
 » des temps plus éloignés, à des hommes

» plus désintéressés qu'il appartient de
 » prononcer sainement sur cette grande
 » affaire.»

Au surplus voici deux traits qui aide-
 ront à juger de l'état réel de la Répu-
 blique à l'époque de Brumaire. Après
 cette journée, il ne se trouva pas au
 trésor de quoi expédier un courrier; et
 quand le Consul voulut se procurer la
 force précise de l'armée, il fut réduit à
 envoyer des personnes sur les lieux.
 « Mais, disait-il, vous devez avoir des
 » rôles au bureau de la guerre? — A quoi
 » nous serviraient-ils, répondait-on, il y
 » a eu tant de mutations dont on n'a pu
 » tenir compte. — Mais, du moins, vous
 » devez avoir l'état de la solde qui nous
 » mènera à notre but? — Nous ne la
 » payons pas. — Mais les états des vivres?
 » — Nous ne les nourrissons pas. — Mais
 » ceux de l'habillement? — Nous ne les
 » habillons pas.»

La révolution de Brumaire accomplie,
 il se trouva trois Consuls provisoires :
Napoléon, Siéyes et Ducos. Il fallait un
 président. La crise était chaude et ren-
 dait le général bien nécessaire; aussi
 saisit-il le fauteuil, et ses deux acolytes
 n'eurent garde de le lui disputer. Ducos,

d'ailleurs, se prononça dès cet instant une fois pour toutes. Le général seul pouvait les sauver, disait-il; et dès-lors, il se déclarait pour toujours de son avis en toutes choses. Siéyes s'en mordit les lèvres; mais il dut en faire autant.

Siéyes calcule volontiers ses intérêts. Dès la première réunion des trois Consuls en séance, et dès qu'ils furent seuls, Siéyes alla mystérieusement regarder aux portes du palais si personne ne pouvait entendre; puis revenant à Napoléon, il lui dit avec complaisance et à demi-voix en lui montrant une commode: « Voyez-vous ce beau meuble? vous ne vous doutez peut-être pas de sa valeur? » Napoléon crut qu'il lui faisait considérer un meuble de la couronne, et peut-être qui aurait servi à Louis XVI. « Ce n'est pas du tout cela, lui dit Siéyes, voyant sa méprise; je vais vous mettre au fait. Il renferme huit cent mille francs!!! et ses yeux s'ouvraient tout grands. Dans notre magistrature directoriale, nous avons réfléchi qu'un directeur sortant de place pouvait fort bien rentrer dans sa famille sans posséder un denier, ce qui n'était pas convenable. Nous avons donc imaginé cette petite caisse, de

laquelle nous tirions une somme pour chaque membre sortant. En cet instant plus de directeurs, nous voilà donc possesseurs du reste. Qu'en ferons-nous? » Napoléon, qui avait prêté une grande attention, et commençait enfin à comprendre, lui répondit: « Si je le sais, la somme ira au trésor public; mais si je l'ignore, et je ne le sais point encore, vous pouvez vous la partager, vous et Ducos, qui êtes tous deux anciens directeurs; seulement dépêchez-vous, car demain il serait peut-être trop tard. Les collègues ne se le firent pas dire deux fois, observait l'Empereur; Siéyes se chargea hâtivement de l'opération, et fit le partage, comme dans la fable, en lion. Il fit nombre de parts; il en prit une comme plus ancien directeur, une autre comme ayant dû rester en charge plus long-temps que son collègue, une autre parce qu'il avait donné l'idée de cet heureux changement, etc., etc, bref, dit l'Empereur, il s'adjugea six cent mille francs, et n'en envoya que deux cent mille au pauvre Ducos, qui, revenu des premières émotions, voulait absolument reviser ce compte et lui chercher que-

» relle. Tous les deux revenaient à cha-
 » que instant, à ce sujet, à leur troisième
 » collègue pour qu'il les mît d'accord ;
 » mais celui-ci répondait toujours : Ar-
 » rangez-vous entre vous ; soyez surtout
 » tranquilles ; car si le bruit remontait
 » jusqu'à moi, il vous faudrait abandon-
 » ner tout. *

» Lorsqu'il fallut se fixer sur une

* Des amis de M. Siéyes, et il s'en trouve beaucoup, ont été peines de cette anecdote ; s'ils m'eussent fait connaître leurs observations à temps, je me serais décidé peut-être à la laisser de côté. Mais la supprimer aujourd'hui qu'elle a paru dans la première édition, ce serait lui reconnaître un sens et une importance qu'elle n'a pas ; car la somme dont il y est question n'appartenait pas à l'Etat, et messieurs Siéyes et Ducos y avaient incontestablement des droits. C'était ce que pensait Napoléon, qui toujours sans préjugés et sans préventions, parle ailleurs de M. Siéyes dans les meilleurs termes, et cite particulièrement sa probité. Il ne resterait donc plus que la gaîté du récit ; récit, il est vrai, fort plaisant, soit que ces détails soient exacts ou qu'ils se trouvent brodés, car les amis de M. Siéyes les contredisent ; mais dans ce cas encore de quelle injure pourrait-il être à M. Siéyes ? L'importance et la célébrité de sa carrière politique ne l'ont-elles pas placé au-dessus du ridicule ?

» constitution, disait l'Empereur, Siéyes
 » donna une autre scène fort plaisante.
 » Les circonstances et l'opinion publique
 » en avaient fait une espèce d'oracle en
 » ce genre ; il déroula donc, aux com-
 » missions des deux Conseils, mystérieu-
 » sement et avec poids et mesure, les
 » différentes bases qui furent toutes adop-
 » tées, bonnes, imparfaites ou mauvaises.
 » Enfin, il couronna l'œuvre en dévoilant
 » la sommité, ce qu'on attendait avec
 » une vive et curieuse impatience. Il pro-
 » posa un *Grand-Electeur* qui résiderait
 » à Versailles, jouirait de six millions
 » annuels, représenterait la dignité na-
 » tionale et n'aurait d'autre fonction que
 » de nommer deux Consuls : celui de la
 » paix, celui de la guerre, tout à fait
 » indépendans dans leurs fonctions. En-
 » core si cet électeur avait fait un mau-
 » vais choix, le Sénat devait-il l'absorber
 » lui-même. C'était l'expression techni-
 » que, c'est-à-dire le faire disparaître, en
 » le faisant rentrer, par forme de puni-
 » tion, dans la foule des citoyens. »

Napoléon, faute d'expérience dans les
 assemblées, et aussi par une circonspec-
 tion commandée par le moment, avait
 pris peu ou point de part à ce qui avait

précédé; mais ici, à ce point décisif, il se mit à rire, dit-il, au nez de Siéyes, et sabra ce qu'il appelait ses niaiseries métaphysiques. Siéyes n'aimait pas à se défendre, disait l'Empereur, et ne savait pas le faire. Il essaya pourtant ici de dire qu'après tout, un Roi n'était pas autre chose. Napoléon lui répondait : « Mais vous prenez l'abus pour le principe, l'ombre pour le corps. » Puis il l'acheva en lui disant : « Et comment avez-vous pu imaginer, M. Siéyes, qu'un homme de quelque talent et d'un peu d'honneur voulût se résigner au rôle d'un cochon à l'engrais de quelques millions? » Après une telle sortie, qui, disait l'Empereur, fit rire aux éclats tous les assistans, la création de Siéyes demeura noyée; il n'y eut plus moyen pour lui de revenir à son Grand-Electeur, et l'on se décida pour un Premier Consul à décision suprême, ayant la nomination à tous les emplois, et deux Consuls accessoires à voix délibératives seulement. C'était au fait dès cet instant l'unité du pouvoir. Le Premier Consul était un vrai président d'Amérique, gazé sous des formes que commandait encore l'esprit ombrageux du moment; aussi l'Em-

pereur dit-il que son règne commença réellement dès ce jour-là.

L'Empereur regrettait en quelque sorte que Siéyes n'eût pas été l'un des trois Consuls. Celui-ci, qui le refusa d'abord, le regretta aussi, mais quand il n'était plus temps. Il s'était mépris sur la nature de ces Consuls, disait Napoléon; il craignait pour son amour-propre, et redoutait d'avoir à chaque instant le Premier Consul à combattre. « Ce qui eût été vrai, observait l'Empereur, si tous les Consuls eussent été égaux : nous aurions été alors tous ennemis; mais la constitution les ayant faits subordonnés, il n'y avait plus de lutte d'amour-propre, aucune cause d'inimitié, mais mille d'une véritable union. » Siéyes le reconnut, mais trop tard. L'Empereur disait qu'il eût pu être fort utile au Conseil, meilleur peut-être que les autres, parce qu'il avait parfois des idées neuves et très-lumineuses; mais que, du reste, il n'était pas du tout propre à gouverner. En dernière analyse, disait l'Empereur, pour gouverner il faut être militaire : on ne gouverne qu'avec des éperons et des bottes. Siéyes, sans être peureux, avait peur de tout : ses espions

de police troublaient son repos. Au Luxembourg, durant le consulat provisoire, il réveillait souvent Napoléon, son collègue, et le harcelait avec les trames nouvelles qu'il apprenait à chaque instant de sa police particulière.

« Mais a-t-on gagné notre garde, lui disait celui-ci. — Non. — Eh bien, allez dormir. En guerre comme en amour, pour conclure, mon cher, il faut se voir de près. Il sera temps de nous inquiéter quand on attaquera nos six cents hommes. »

L'Empereur disait qu'au demeurant, il avait choisi en *Cambacérès* et *Lebrun* deux hommes de mérite, deux personnages distingués; tous deux sages, modérés, capables; mais d'une nuance tout à fait opposée. L'un, avocat des abus, des préjugés, des anciennes institutions, du retour des honneurs, des distinctions, etc.; l'autre, froid, sévère, insensible, combattant tous ces objets, y cédant sans illusion, et tombant naturellement dans l'idéologie.

L'Empereur revenait à faire observer que *Siéyes* aurait peut-être contribué à donner une autre couleur, une autre tournure, d'autres nuances à l'adminis-

tration impériale; mais on répliquait que cette variante n'eût pu qu'être nuisible; car on avait beaucoup loué, dans le temps, le choix de Napoléon. Les hommes qu'il avait appelés, lui disait-on, n'étaient pas dans le cas d'être désavoués de personne en Europe. Ils avaient beaucoup contribué à lui ramener l'opinion des diverses nuances parmi nous en France, il n'en eût pas été de même de *Siéyes*. Son nom et son souvenir eussent, aux yeux de beaucoup, nuï aux actes auxquels il eût participé, et on cita dans ce temps, avec un empressement qui faisait voir toute la malveillance qu'on lui portait, une anecdote qu'on disait s'être passée aux Tuileries entre lui et l'Empereur. Il était échappé à *Siéyes*, disait-on, parlant de Louis XVI à l'Empereur, de dire *le tyran*. « M. l'abbé, » faisait-on répondre à l'Empereur, s'il eût été un tyran, vous diriez la messe, » et moi je ne serais pas ici. » L'Empereur a souri à cette anecdote, sans exprimer autrement si elle était vraie ou non. On verra plus loin qu'elle était fausse.

Samedi 6 au Lundi 8.

Nouveaux torts du Gouverneur. — Ses absurdités.

Il y a long-temps que je n'ai parlé du Gouverneur. Nous cherchions à l'éloigner le plus possible de notre pensée; nous ne l'apercevions presque plus. Ses mauvaises manières, ses vexations me forcent d'y revenir aujourd'hui : elles semblent prendre une nouvelle activité. Il vient de nous garder des lettres d'Europe, bien qu'elles fussent venues ouvertes, et de la manière la plus ostensible; mais seulement parce qu'elles n'avaient point passé par les mains du secrétaire d'Etat, sans faire attention qu'un manque de formalité peut se réparer facilement en Angleterre, mais qu'il demeure sans remède pour nous à deux mille lieues de distance. Si encore, en exécutant aussi rigoureusement la lettre de ses instructions, il avait l'humanité de nous laisser savoir qu'il a reçu ces lettres, et de qui elles sont, il nous tranquilliserait sur des personnes dont nous pleurions la négligence ou la santé; mais il a la barbarie de nous en faire un mystère. Il y a peu

de jours que la comtesse Bertrand ayant écrit à la ville, il a fait saisir le billet, et le lui a renvoyé comme ayant été écrit sans son aveu. Il a accompagné cette injure d'une lettre officielle par laquelle il nous interdit dès à présent toute communication par écrit ou même verbale avec les habitans, sans avoir été soumise à son visa; et, chose absurde et peu croyable, c'est qu'il nous a fait cette interdiction vis-à-vis de personnes qu'il nous laisse la liberté d'aller visiter à notre gré. Il a accompagné la publication du bill qui nous concerne de commentaires qui ont répandu la terreur parmi les habitans; il se récrie sur l'excessive dépense de la table de l'Empereur; il insiste sur de fortes diminutions. On n'avait point entendu que le général Bonaparte aurait autant de personnes autour de lui. Les ministres, nous dit-il ingénument, n'avaient point douté que la permission qu'il nous avait apportée de nous en aller, ne nous eût décidés à quitter l'Empereur, etc. Toutes ces tracasseries ont amené un échange de notes assez vives. A un article du Gouverneur, dans lequel il disait que si les restrictions qu'on nous impose nous

semblaient trop dures, nous pourrions nous en affranchir en nous en allant; l'Empereur a dicté lui-même l'addition suivante à la réponse que nous avons déjà faite : « Qu'honorés par lui dans sa prospérité, nous placions notre plus douce jouissance à le servir, aujourd'hui qu'il ne pouvait rien pour nous; et tant pis pour quiconque ne comprenait pas cette conduite. »

Mardi 9 au Jeudi 11.

Nouvelles vexations. — L'Empereur sort à peine. — Tristan. — Fables de La Fontaine; etc. — Le ventre gouverne le monde, — Difficulté de juger les hommes.

Les vexations du Gouverneur continuent, et il ne cesse de gagner du terrain sur notre malheureuse situation. Son parti semble pris de nous mettre au secret. Il a publié une proclamation en ville, ordonnant de lui envoyer, sous peine de châtement, dans les vingt-quatre heures, toutes lettres ou billets que nous pourrions adresser aux habitans, pour quelque motif que ce fût. Il a interdit à ceux-ci de visiter le Grand-Maréchal et sa femme, qui se trouvent en tête de notre enceinte. Les premiers

(Juillet 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 29
momens de ce nouveau blocus de Madame Bertrand ont été si sévères, que des médicamens envoyés d'ici par le docteur à un des gens du Grand-Maréchal qui était à la mort, n'ont pu y entrer, et que ce n'est que par accommodement que l'officier a pris sur lui de les faire parvenir par-dessus le mur.

Le Gouverneur ayant lu dans une lettre de l'un de nous en Europe, qu'il demandait plusieurs objets de vêtemens et de toilette, il est venu lui dire qu'il pouvait prendre la plupart de ces objets parmi ce que le gouvernement avait envoyé ici pour Napoléon. Et comme celui-là lui a répondu qu'il préférerait les acheter, ne voulant pas gêner ses sentimens d'aucune reconnaissance, le Gouverneur a observé sèchement qu'il lui serait loisible de les payer s'il en avait la fantaisie; à quoi l'autre a répliqué : « Pardonnez, Monsieur, j'aime à choisir mes boutiques. » Il en est résulté que le Gouverneur lui a fait dire plus tard par le docteur, qu'il allait porter des plaintes, pour avoir refusé avec mépris les dons du Gouverneur. A quoi il lui a été riposté aussitôt, qu'on lui serait obligé;

qu'on était bien plus heureux qu'il eût à transmettre à ses ministres des refus, que des demandes.

Toutes ces tracasseries, la longueur et l'attrait des lectures, le concours du mauvais temps, qui est épouvantable, accroissent la réclusion de l'Empereur, et lui donnent de la mélancolie; il ne met plus le pied dehors. La diversion se borne à aller parfois faire visite, vers les cinq heures, à M^{me} de Montholon, qui n'est point encore sortie depuis ses couches. Nous nous y trouvons tous réunis, et l'Empereur y cause une demi-heure ou trois quarts d'heure avant de rentrer chez lui.

Aujourd'hui il y a rencontré le petit Tristan, fils aîné de monsieur de Montholon, qui n'a guère que sept ans, et court tout le jour. L'Empereur l'a fait approcher entre ses deux jambes, et a voulu lui faire réciter quelques fables, dont le pauvre enfant, sur dix mots n'en comprenait pas deux. L'Empereur en riait beaucoup, condamnait qu'on donnât La Fontaine aux enfans qui ne pouvaient l'entendre, et s'est mis à expliquer ces fables à Tristan; à vouloir les lui

rendre sensibles, et rien de plus curieux que ses développemens, leur simplicité, leur justesse, leur logique.

Dans la fable *du Loup et de l'Agneau*, rien n'était plus risible comme de voir le petit bonhomme dire Sire et Votre Majesté, et en parlant du loup, et en parlant de l'Empereur, mêler à tort et à travers tout cela dans sa bouche, et bien plus encore probablement dans sa tête.

L'Empereur trouvait qu'il y avait beaucoup trop d'ironie dans cette fable, pour être à la portée des enfans. Elle péchait d'ailleurs, disait-il, dans son principe et sa morale, et c'était la première fois, observait-il, qu'il s'en sentait frappé. Il était faux que la raison du plus fort fût la meilleure; et si cela arrivait, en effet, c'était là le mal, disait-il, l'abus qu'il s'agissait de condamner. Le loup donc eût dû s'étrangler en croquant l'agneau, etc., etc.

Tristan est fort paresseux. Il avouait à l'Empereur qu'il ne travaillait pas tous les jours. « Ne manges-tu pas tous les jours, disait l'Empereur? — Oui, Sire. » — Eh bien! tu dois travailler tous les jours; car on ne doit pas manger si

» l'on ne travaille pas. — Oh ! bien, en ce
 » cas, je travaillerai tous les jours, di-
 » sait vivement l'enfant. — Voilà bien
 » l'influence du petit ventre, disait l'Em-
 » pereur, en tapant sur celui de Tristan ;
 » c'est la faim, c'est le petit ventre qui
 » fait mouvoir le monde. Allons, mon
 » petit, si tu es sage nous te ferons
 » page..... — Mais je n'en veux pas,
 » disait Tristan en grognant et faisant la
 » grimace. »

Nos après diners étaient employées à
 trouver quelque lecture qui pût nous
 faire gagner une heure ou une heure
 et demie de temps. C'étaient en ce
 moment, un voyage au Spitzberg, le
 naufrage des Hollandais à la Nouvelle-
 Zemble ; les Causes Célèbres, celle de
 Calas, celles de Martinguerre, de la
 marquise de Brinvilliers. L'auteur ob-
 servait dans quelque endroit de celle-
 ci, que la figure trompait souvent sur
 le caractère. L'Empereur s'est arrêté,
 a posé le livre avec un visage pénétré,
 un accent convaincu ; il a dit : « C'est
 » bien vrai, et quelque étude que l'on
 » fasse, l'on ne saurait se flatter d'y par-
 » venir. Que de preuves j'ai dans ce
 » genre ! par exemple, j'avais quelqu'un

» auprès de moi ; sa figure, sans doute...
 » Mais après tout, en effet, ce quelqu'un
 » avait un œil de pie ; j'aurais dû y devi-
 » ner quelque chose. » Et il s'est étendu
 sur le caractère de cette personne. Ils
 s'étaient connus dès l'enfance, disait-il ;
 il lui avait donné long-temps toute sa
 confiance ; il avait du talent, des moyens ;
 l'Empereur croyait même qu'il avait été
 attaché, fidèle. « Mais il était aussi par
 » trop avide, disait-il, il aimait trop l'ar-
 » gent. Quand je lui dictais et qu'il lui
 » arrivait d'avoir à écrire des millions,
 » ce n'était jamais sans un mouvement
 » sur toute sa figure, un lèchement de
 » lèvres, une certaine agitation sur sa
 » chaise, qui, plus d'une fois, m'avait
 » porté à lui demander ce que c'était,
 » ce qu'il avait, etc., etc.

L'Empereur disait que le vice était
 trop prononcé pour qu'il eût pu garder
 cette personne auprès de lui. Mais que,
 vu ses autres qualités, il eût dû peut-
 être se contenter de le placer différem-
 ment, etc., etc.

Vendredi 12.

Sur le Masque de fer, etc. — Fable ingénieuse.

La conversation a conduit aujourd'hui

à traiter le Masque de Fer. On a passé en revue ce qui a été dit par Voltaire, Dutens, etc., et ce que l'on trouve dans les Mémoires de Richelieu : ceux-ci le font, comme l'on sait, frère jumeau de Louis XIV, et son aîné. Or, quelqu'un a ajouté que travaillant à des cartes généalogiques, on était venu lui démontrer sérieusement que lui, Napoléon, était descendant linéal de ce Masque de Fer, et par conséquent l'héritier légitime de Louis XIII et de Henri IV, de préférence à Louis XIV et à tout ce qui en était sorti. L'Empereur de son côté a dit en avoir en effet entendu quelque chose, et il a ajouté que la crédulité des hommes est telle, leur amour du merveilleux si fort, qu'il n'eût pas été difficile d'établir quelque chose de la sorte pour la multitude, et qu'on n'eût pas manqué de trouver certaines personnes dans le Sénat pour le sanctionner, et probablement, a-t-il observé, celles-là même qui plus tard se sont empressées de le dégrader sitôt qu'elles l'ont vu dans l'adversité.

On est passé alors à développer les bases et la marche de cette fable. Le Gouverneur des îles Sainte-Marguerite, di-

sait-on, auquel la garde du Masque de Fer était alors confiée, se nommait *M. de Bonpart*, circonstance au fait déjà fort singulière. Celui-ci, assurait-on, ne demeura pas étranger aux destinées de son prisonnier. Il avait une fille; les jeunes gens se virent; ils s'aimèrent. Le Gouverneur en donna connaissance à la Cour; on y décida qu'il n'y avait pas grand inconvénient à laisser cet infortuné chercher dans l'amour un adoucissement à ses malheurs; et *M. de Bonpart* les maria.

Celui qui parlait en ce moment disait que quand on lui raconta la chose, qui l'avait fort amusé, il lui était arrivé de dire qu'il la trouvait très-ingénieuse, sur quoi le narrateur s'était fâché tout rouge, prétendant que ce mariage pouvait se vérifier aisément sur les registres d'une des paroisses de Marseille qu'il cita, et qui en attestait, disait-il, toutes les traces. Il ajoutait que les enfans qui naquirent de ce mariage furent clandestinement, ou sans bruit, éconlés vers la Corse, ou la différence de langage, le hasard ou l'intention avait transformé leur nom de *Bonpart* en *Bonaparte*, et *Buonaparte*; ce qui au fond présente le même sens et se trouve la même chose.

A cette anecdote, on a ajouté qu'au moment de la révolution, on avait fait une histoire semblable en faveur de la branche d'Orléans. On la fondait sur une pièce trouvée à la Bastille. On supposait qu'Anne d'Autriche, qui accoucha après vingt-trois ans de stérilité, avait mis au monde une fille; la crainte qu'elle n'eût point d'autre enfant avait porté Louis XIII à éloigner cette fille, et lui substituer faussement un garçon, qui avait été Louis XIV. Mais l'année suivante, la Reine accoucha encore, et cette fois ce fut un garçon, Philippe, chef de la maison d'Orléans, qui se trouvait ainsi, lui et les siens, les héritiers légitimes, tandis que Louis XIV et les siens n'étaient plus que des intrus et des usurpateurs. Dans cette version, le Masque de Fer était une fille. Une brochure courut les Provinces à ce sujet, lors de la prise de la Bastille. Mais l'histoire ne fit pas fortune; elle mourut sans bruit, sans avoir même un instant, à ce qu'il paraît, occupé la capitale.

Samedi 13.

Sur Junot; sa femme, etc.

La conversation est revenue sur Junot.

Des grandes fortunes que l'Empereur avait créées, celle de Junot, disait-il, avait été, sans contredit, une des plus désordonnées. Ce qu'il lui avait donné d'argent ne saurait se croire, observait-il, et il n'avait pourtant jamais eu que des dettes; il avait dissipé de vrais trésors sans avantages, sans discernement, sans goût; trop souvent même, ajoutait-il, dans des excès grossiers.

Plus d'une fois, dans son bel hôtel à Paris, après avoir fortement déjeuné, on l'a vu entrer en fureur aux moindres réclamations du plus petit créancier, et prétendre le solder à coups de sabre. Toutes les fois qu'il revoyait l'Empereur, disait Napoléon, c'était pour laisser pressentir quelque gêne nouvelle, être grondé et secouru. Dans la campagne d'Austerlitz, il vint trouver l'Empereur à Schœnbrun; mais cette fois, disait Napoléon, l'intercession n'était pas précisément pour lui. Il prenait en ce moment un vif intérêt à la belle M^{me} Récamier. Il arrivait de Paris, et débuta auprès de l'Empereur par une sortie virulente contre M. de Marbois, alors ministre du Trésor, qui avait eu l'indignité, disait-il, de ne pas empêcher la faillite de M. Ré-

camier, en lui refusant un prêt de seulement deux millions. « Tout Paris en » était dans l'indignation. Ce Marbois, » disait-il, était un méchant homme, un » mauvais serviteur; il n'aimait pas l'Em- » pereur, lui, Junot, n'hésitait pas à le » prononcer, et tout Paris pensait avec » lui que si l'Empereur eût été dans la » capitale, il n'eût pas balancé à les lui » faire donner. — Il s'adressait bien, di- » sait l'Empereur. Eh bien! Paris et vous » vous vous trompez, répondis-je froide- » ment à cet admirateur passionné qui » était tout hors de lui. Je n'aurais pas » fait donner deux mille sous, et j'eusse » été fort mécontent de Marbois s'il eût » agi autrement. Je ne suis point amou- » reux de M^{me} Récamier, moi, et je ne » viens point au secours des négocians » qui tiennent une maison de six cent » mille francs par an; sachez cela, M. Ju- » not; sachez que le trésor ne prête point » à des gens qu'il sait en faillite depuis » long-temps: il a bien d'autres destina- » tions. Et Junot, continuait l'Empereur, » dut se calmer, trouvant peut-être qu'on » avait à Vienne le cœur aussi dur qu'à » Paris. »

Junot voyageait avec la vitesse de

l'Empereur; il avait ses propres relais, disait Napoléon, des centaines de chevaux et d'autres folies semblables.

L'Empereur ajoutait que moins encore comme souverain que comme aimant Junot, guidé aussi par le rapport natal de la Corse, dont sa femme était originaire, il la fit venir un jour pour lui donner des avis paternels sur les dépenses désordonnées de son mari, sur la profusion de diamans, qu'à son retour de Portugal, elle-même, M^{me} Junot, avait étalés inconsidérément; sur ses intimes liaisons avec un étranger..., qui pouvaient inquiéter la politique, etc. Mais elle repoussa vivement ces avis dictés par le seul intérêt. Elle se fâcha, dit l'Empereur, et j'en fus traité comme un petit garçon; alors il ne me resta plus que de l'envoyer promener et de l'abandonner à elle-même.

Elle se croyait une princesse de la maison de Comnène; on l'avait persuadé à Junot en la lui faisant épouser. Cette famille était de la Corse et du voisinage même de la mienne; elle avait à ma mère de grandes obligations de bienveillance, et de plus directes en-

» core. » Et l'Empereur alors a donné l'explication suivante.

« Les Génois avaient transporté anciennement près d'Ajaccio une colonie de Maniotes, en évacuant la Morée. M. de Vergennes, ambassadeur à Constantinople, y épousa une Grecque. Revenu en France, et fort en crédit auprès de Louis XVI, il lui prit fantaisie d'avoir épousé une princesse. Son désir se trouva secondé par des circonstances politiques : on rêvait alors la chute de Constantinople. La France eût eu quelque intérêt à mettre en avant des prétentions sur quelques débris de cet empire. On fut donc chercher auprès d'Ajaccio, dans la colonie grecque, quelqu'un du nom de *Commène*, parent de M^{me} de Vergennes; on le fit venir à Versailles, et il y fut bientôt après reconnu descendant des Empereurs de Constantinople par lettres-patentes de Louis XVI.

» Ce *Commène* du reste, continuait l'Empereur, était un assez gros fermier, dont une sœur, quelques années auparavant, avait fait le mariage inespéré d'un commis aux vivres, Français, du nom de

» P..... Depuis l'élévation de la famille, et par le crédit de M. de Vergennes, ce même P....., commis aux vivres, était devenu un homme fort important, ayant eu toute l'entreprise de l'armée de Rochambeau. La fille de ce commis aux vivres était précisément M^{me} Junot, duchesse d'Abrantès.

» Junot, dans la campagne de Russie, disait encore l'Empereur, me mécontenta fort; on ne le reconnaissait plus; il fit des fautes capitales qui nous coûtèrent bien cher. »

Au retour de Moscou, par suite de ce mécontentement, Junot perdit le gouvernement de Paris : l'Empereur l'envoya à Venise. Cette espèce de disgrâce fut adoucie presque aussitôt par le gouvernement-général de l'Illyrie; mais le coup était porté. Les irrégularités qu'on avait observées depuis quelque temps dans Junot, et qui avaient pris leur source dans ces excès, éclatèrent en insanité complète. Il fallut se saisir de sa personne et le transporter chez lui dans la maison paternelle, où il périt misérablement, peu de temps après, mutilé de ses propres mains.

Dimanche 14.

Sur le maréchal Lannes. — Murat, sa femme, etc.

Durant le dîner, au sujet de toilette et de parure, on disait que parmi les grands personnages du jour, aucun n'en avait poussé le ridicule plus loin que *Murat*, et encore, observait-on, était-elle la plupart du temps tellement singulière, tellement bizarre, que le public l'en appelait le *roi Franconi*. L'Empereur en a beaucoup ri, confessant qu'il était vrai que certains costumes et certaines manières lui donnaient en effet parfois l'apparence d'un opérateur, l'air d'un charlatan. Et revenant à la toilette, on ajoutait que *Bernadotte* y mettait aussi un soin infini, et *Lannes* beaucoup de temps. L'Empereur s'est montré fort surpris de ce qu'on lui apprenait des deux derniers. Cela l'a conduit naturellement bientôt à répéter ses vifs regrets sur la perte du maréchal Lannes, qu'il a terminés en disant : « Ce pauvre Lannes avait passé la nuit qui précéda la bataille, dans Vienne, et pas seul. Il parut au combat sans avoir mangé, et se battit

» tout le jour. Le médecin disait que ce » triple concours avait causé sa perte. Il » lui eût fallu beaucoup de forces après » sa blessure, et il n'y avait plus à remé- » dier à celles qu'il avait perdues.

» On dit d'ordinaire, observait l'Em- » pereur, qu'il est des blessures qui fe- » raient préférer de perdre la vie. Il en » est bien peu, je vous assure. C'est au » moment de quitter la vie qu'on s'y rat- » tache de toutes ses forces. Lannes, le » plus brave de tous les hommes, Lannes, » privé de ses deux jambes, ne voulait » pas mourir, et s'irritait au point de me » dire qu'on devrait pendre les deux » chirurgiens qui venaient de manquer » si brutalement à un maréchal. C'est » qu'il venait d'ouïr les deux chirurgiens » qui le soignaient se dire tout bas, sans » croire être entendus, qu'il était im- » possible qu'il en revint.

« A chaque instant, le malheureux » Lannes demandait l'Empereur ; il se » cramponnait à moi, disait Napoléon, » de tout le reste de sa vie ; il ne vou- » lait que moi, ne pensait qu'à moi. Es- » pèce d'instinct ! observait l'Empereur. » Assurément il aimait mieux sa femme » et ses enfans que moi ; il n'en parlait

» pourtant pas : c'est qu'il n'en attendait
 » rien ; c'était lui qui les protégeait,
 » tandis qu'au contraire, moi j'étais son
 » protecteur ; j'étais pour lui quelque
 » chose de vague, de supérieur ; j'étais
 » sa providence, il implorait !... »

Quelqu'un observa alors que le bruit
 des salons avait été bien différent ; qu'on
 y avait répandu que Lannes était mort
 en furieux, maudissant l'Empereur,
 contre lequel il se montrait enragé, et
 on ajoutait qu'il avait toujours eu de
 l'éloignement pour lui, et le lui avait sou-
 vent témoigné avec insolence.. « Quelle
 » absurdité ! » a repris l'Empereur ; Lan-
 » nes m'adorait, au contraire. C'était as-
 » surément un des hommes au monde
 » sur lequel je pouvais le plus compter.
 » Il est bien vrai que, dans son humeur
 » fougueuse, il eût pu laisser échapper
 » quelques paroles contre moi ; mais il
 » était homme à casser la tête de celui
 » de qui il les aurait entendues. »

Revenant ensuite à *Murat*, quelqu'un
 observa qu'il avait grandement influé
 sur les malheurs de 1814. « Il les a dé-
 » cidés, » a repris l'Empereur ; il est une
 » des grandes causes que nous sommes
 » ici. Du reste, la première faute en est

» à moi. Ils étaient plusieurs que j'avais
 » faits trop grands ; je les avais élevés au-
 » dessus de leur esprit. Je lisais, il y a
 » peu de jours, sa proclamation en se
 » séparant du Vice-Roi ; je ne la connais-
 » sais pas encore. Il est difficile de con-
 » cevoir plus de turpitude : il y dit que
 » le temps est venu de choisir entre deux
 » bannières, celle du crime ou de la
 » vertu ; or, c'est la mienne qu'il appelle
 » celle du crime. Et c'est Murat, mon
 » ouvrage, le mari de ma sœur, celui
 » qui me doit tout, qui n'eût été rien,
 » qui n'existe, qui n'est connu que par
 » moi, qui écrit cela ! Il est difficile de se
 » séparer du malheur avec plus de bruta-
 » lité, de courir avec plus d'impudeur
 » au-devant d'une fortune nouvelle. »

Madame Mère, depuis cet instant, ne
 voulut avoir aucun rapport avec lui ni
 avec sa femme ; quelques efforts d'ail-
 leurs qu'ils fissent vis-à-vis d'elle, sa
 constante réponse était qu'elle avait en
 horreur les traîtres et la trahison. Dès
 qu'elle fut à Rome, après les désastres
 de 1814, Murat s'empressa de lui en-
 voyer, de ses écuries de Naples, huit
 très-beaux chevaux. Madame n'en vou-
 lut point entendre parler. Elle repoussa

de même toutes les tentatives de sa fille *Caroline*, qui ne cessait de répéter qu'après tout il n'y avait pas de sa faute, qu'elle n'y était pour rien, qu'elle n'avait pu commander son mari. Mais Madame répondait comme Clytemnestre :

« Si vous n'avez pu le commander, vous
 » auriez dû le combattre ; or, quels com-
 » bats avez-vous livrés ? quel sang a
 » coulé ? Ce n'est qu'au travers de votre
 » corps que votre mari devait percer
 » votre frère, votre bienfaiteur, votre
 » maître.

« A mon retour de l'île d'Elbe, con-
 » tinuait l'Empereur, la tête tournée à
 » Murat de me voir débarqué. Les pre-
 » mières nouvelles lui apprirent que j'é-
 » tais dans Lyon. Il était habitué à mes
 » grands retours de fortune. Il m'avait
 » vu plus d'une fois dans des circons-
 » tances prodigieuses. Il me crut déjà
 » maître de l'Europe, et ne songea plus
 » qu'à m'arracher l'Italie ; car c'était là
 » son but et ses espérances. Vainement
 » des gens à grand crédit parmi les peup-
 » les qu'il voulait soulever, se jetèrent-
 » ils à ses genoux, lui dirent-ils qu'il
 » s'abusait ; que les Italiens avaient un
 » Roi, que celui-là seul avait leur amour

» et leur estime. Rien ne put l'arrêter. Il
 » se perdit, et contribua à nous perdre
 » une seconde fois, parce que les Autri-
 » chiens, ne doutant pas que ce ne fût
 » à mon instigation, ne voulurent pas
 » croire à mes paroles, et se défièrent de
 » moi. La malheureuse fin de Murat ré-
 » pond à toute cette conduite. Murat avait
 » un très-grand courage et fort peu d'es-
 » prit. La trop grande différence entre
 » ces deux qualités l'explique en entier. Il
 » était difficile, impossible même, d'être
 » plus brave que Murat et Lannes. Murat
 » n'était demeuré que brave. L'esprit de
 » Lannes avait grandi au niveau de son
 » courage ; il était devenu un géant.

« Au surplus, a terminé l'Empereur,
 » l'exécution de Murat n'en est pas moins
 » horrible ! C'est un événement dans les
 » mœurs de l'Europe, une infraction aux
 » bienséances publiques. Un Roi a fait
 » fusiller un Roi reconnu comme tel par
 » tous les autres !!!..... Quel charme il
 » a violé !..... N. U. E. V. O. L. E. O. N.

Lundi 15.

Bill de notre exil. — Beaumarchais. — Histo-
 rique des travaux de Cherbourg.

Sur les dix heures l'Empereur est entré

dans ma chambre ; il venait me surprendre, voulant se promener. Je l'ai suivi ; il a marché quelque temps vers le bois, où la calèche est venue le prendre ; il y avait bien long-temps qu'il n'en avait fait usage. J'étais seul avec lui, et la conversation a roulé tout le temps sur le bill qui le concerne, et qui nous est étranger. . .

Au retour, l'Empereur a hésité s'il déjeunerait sous les arbres ; mais il s'est décidé à rentrer, et n'est pas ressorti de tout le jour ; il a diné seul.

Après son diner il m'a fait appeler ; il lisait des Mercurès ou journaux anciens. Il y trouvait diverses anecdotes et circonstances de *Beaumarchais*. Cette lecture était piquante par l'extrême différence des mœurs, bien que dans des temps si voisins. Elle lui a présenté le voyage de Louis XVI à Cherbourg, sur lequel il s'est arrêté quelque temps, puis il a passé aux travaux de Cherbourg et a parcouru leur historique avec cette clarté, cette précision, ce piquant, qui caractérisent tout ce qu'il dit.

Cherbourg se trouve au fond d'une anse semi-circulaire, dont les deux extrémités sont l'île Pelée à droite, et la

pointe Querqueville à gauche. L'alignement qui joint ces deux points forme la corde ou le diamètre, et court de l'Est à l'Ouest.

En face, au Nord, et à très-peu de distance, vingt lieues environ, est le fameux Portsmouth, le premier arsenal des Anglais. Le reste de leurs côtes court presque parallèlement aux nôtres. La nature a tout fait pour nos rivaux ; à nous, elle a tout refusé. Leurs rivages sont sains et se nettoient encore chaque jour ; ils présentent beaucoup de fond, une multitude d'abris, de hâvres, de ports excellens ; nos côtes, au contraire, sont remplies d'écueils, elles ont peu d'eau et s'encombrent journellement davantage. Nous n'avons pas un seul véritable port de grande dimension dans ces parages ; si bien que les escadres ennemies, mouillées à Portsmouth, n'ont pas même besoin de mettre sous voiles pour nous inquiéter ; il leur suffit de quelques bâtimens légers pour les avertir ; et en un moment, sans peine et sans danger, elles se trouvent sur leur proie : on pourrait dire que de là les Anglais sont tout à la fois et chez eux et chez nous.

Si nos escadres, au contraire, osent

se hasarder dans la Manche, qui ne devrait s'appeler, à bien dire, que la *Mer Française*, elles s'y trouvent en péril permanent; la tempête ou la supériorité de l'ennemi peut amener leur destruction totale, parce que, dans les deux cas, il n'est point d'abri pour elles. C'est ce qui arriva à la fameuse journée de la Hogue, où Tourville, à la gloire d'un beau combat aussi inégal, eût pu joindre encore la gloire d'une belle retraite, s'il eût existé un port où se réfugier.

Dans cet état de choses, les gens à bonnes vues, aimant le bien de leur pays, vinrent à bout, à force de projets et de mémoires, de déterminer le gouvernement à chercher dans le secours de l'art ceux dont nous avait privés la nature; et après beaucoup d'hésitation et de tâtonnement, on s'arrêta sur la baie de Cherbourg, qu'il s'agissait d'abriter à l'aide d'une immense digue jetée dans la mer. Par là, nous devions obtenir, aux portes mêmes de l'ennemi, une rade artificielle où nos vaisseaux pourraient à toute heure et pour tous les vents, courir sur lui, ou échapper à sa poursuite.

* C'était une magnifique et glorieuse

» entreprise, disait l'Empereur, bien
 » forte pour le faire et pour les finances
 » de l'époque. On imagina de former la
 » digue par d'immenses cônes construits
 » à vide dans le port, et remorqués en-
 » suite jusque sur leur emplacement,
 » où ils étaient immergés à force de
 » pierres dont on les remplissait*, ce qui,
 » du reste, était fort ingénieux. Louis XVI
 » vint honorer ces opérations de sa pré-
 » sence; il quitta Versailles, et ce fut
 » un grand événement. Dans ces temps-
 » là un Roi de France ne quittait jamais
 » sa demeure; ses excursions n'allaient
 » pas au-delà d'une partie de chasse, ils
 » ne couraient pas comme aujourd'hui;
 » et je crois bien, ajoutait l'Empereur,
 » que moi je n'ai pas peu contribué à les
 » mobiliser.

» Toutefois, comme il fallait bien que les
 » choses portassent le cachet du temps,
 » voilà la discussion interminable, la riva-
 » lité éternelle de la terre et de la mer qui
 » va son train. On eût dit à cet égard

* Ces cônes, de soixante pieds de hauteur, avaient cent quatre pieds de diamètre à leur base et soixante à leur sommet.

» qu'en France il y avait deux Rois, ou
 » que celui qui régnait avait deux inté-
 » rêts, et devait avoir deux volontés, ce
 » qui faisait plutôt qu'il n'en avait au-
 » cune. Ici, il ne s'agissait que de la mer,
 » et pourtant l'on prononça pour la terre,
 » non pour la bonté de ses raisons, mais
 » par la priorité de ses droits; et où il
 » s'agissait du sort de l'Empire, on ne
 » vit sans doute qu'une affaire de hié-
 » rarchie, et par cela seul, le grand but,
 » la magnifique entreprise se trouva man-
 » quée. La terre s'établit à l'île Pelée et
 » au fort Querqueville; elle n'était ap-
 » pelée là que comme auxiliaire de la
 » digue, qui était elle-même l'affaire
 » principale; mais au lieu de cela, la terre
 » commença par s'asseoir, et força en-
 » suite la digue de se subordonner à sa
 » bienséance, de se placer, de se courber
 » selon son tir. Qu'arriva-t-il? C'est que
 » l'abri qu'on créait et qui devait être
 » calculé pour recevoir la masse de nos
 » flottes, soit qu'il s'agit de frapper au
 » cœur de l'ennemi, soit que le hasard
 » les y fit prendre refuge, n'offrit plus
 » de place qu'à une quinzaine de vais-
 » seaux au plus, quand il en eût fallu pour

» cent et au-delà, ce que l'on eût obtenu
 » sans plus de peine, ni beaucoup plus
 » de dépenses, si l'on se fût porté plus
 » en avant dans la mer; seulement au-
 » delà des points que s'était adjugés et
 » qu'avait fixés la terre.

» Une autre bétise bien caractéristique
 » et qu'on aurait de la peine à imaginer,
 » c'est que toutes les grandes mesures,
 » pour la rade de Cherbourg, furent prises
 » et arrêtées; la digue commencée; une
 » des passes, celle de l'Est, complétée;
 » et qu'on était sur le point de former
 » l'autre, celle de l'Ouest, sans s'être pro-
 » curé la connaissance exacte et précise
 » de toutes les sondes de la rade; si bien
 » que la passe déjà formée, celle de l'Est,
 » large de cinq cents toises, poussée trop
 » près du fort, n'admettait pas sans in-
 » convénient des vaisseaux à marée basse,
 » et que celle que l'on allait former à
 » l'Ouest se serait trouvée impraticable,
 » ou du moins fort dangereuse, si le zèle
 » individuel d'un officier (M. de Chava-
 » gnac) n'avait fait à temps cette impor-
 » tante découverte, et forcé d'arrêter
 » l'extrémité gauche de la digue à mille
 » deux cents toises du fort de Querque-
 » ville, chargé de sa défense; ce qui me

» semble être, et est en effet à trop grande
» distance* . »

Du reste, le système des travaux de la digue, laquelle se trouve à plus d'une lieue du rivage, et porte plus de dix-neuf cents toises de long sur quatre-vingt-dix pieds de large, n'a pas été sans éprouver de nombreuses variations, commandées, au surplus, par l'expérience. Les cônes, qui dans le principe devaient se toucher par la base, furent bientôt espacés par force d'accident ou par vue d'économie : la tempête les endommagea, les vers les rongèrent, le temps les pourrit ; on y renouça tout à fait, et l'on se contenta d'y substituer de simples pierres perdues ; et quand on s'aperçut que la force des vagues rendait celles-ci mouvantes, on en vint à avoir recours à d'énormes blocs qui ont fini par répondre à tout ce qu'on attendait.

Ces travaux se sont continués sans

* Ce n'est qu'en 1789, c'est-à-dire cinq ans après le commencement des travaux, que le Gouvernement donna l'ordre de sonder la rade et constater le fond. On n'avait travaillé jusqu'à là que sur des notions vagues et imparfaites !!! (Mémoires du baron Cachin, inspecteur-général des ponts et chaussées.)

interruption sous Louis XVI. Nos assemblées législatives lui donnèrent d'abord un redoublement d'activité ; mais les grands désordres qui suivirent bientôt les firent abandonner tout à fait, et à l'époque du consulat, il ne restait plus de vestige, à l'œil, de cette fameuse digue. L'imperfection première, le temps, la violence des flots, avaient fait tout disparaître jusqu'à plusieurs pieds au-dessous du niveau de la basse mer.

» Néanmoins un de mes premiers soins,
» disait l'Empereur, dès que j'eus pris
» le timon des affaires, fut de tourner mes
» regards sur un point aussi important.
» J'ordonnai des commissions, je fis dis-
» cuter devant moi, je me rendis maître
» de l'état des lieux, et je prononçai que
» l'exhaussement de la digue serait re-
» pris en toute hâte et à toute force ; que
» les deux extrémités recevraient, avec
» le temps, deux massifs de fortification ;
» mais que dès cet instant même on allait
» se mettre en mesure d'établir au cen-
» tre une batterie provisoire considé-
» rable. Alors commencèrent de tous
» côtés les inconvénients, les objections,
» les vues particulières, l'amour-propre
» des opinions privées, etc., etc. Cela

» ne se pouvait absolument pas, préten-
 » daient plusieurs; je n'en tins pas compte,
 » j'insistai, je voulus, et cela fut fait. En
 » moins de deux ans, on vit surgir,
 » comme par magie, une île véritable,
 » sur laquelle se montra une batterie de
 » gros calibre. Jusqu'à cet instant, les
 » Anglais n'avaient guère fait que rire de
 » nos efforts: ils avaient jugé dès le prin-
 » cipe, disaient-ils, qu'ils demeureraient
 » sans résultat; ils avaient deviné que
 » les cônes se détruiraient, que les pe-
 » tites pierres obéiraient aux vages, et
 » surtout ils s'en reposaient sur notre
 » lassitude et notre inconstance. Mais ici
 » ce fut toute autre chose; aussi firent-
 » ils mine de vouloir nous y troubler;
 » mais ils s'y prenaient trop tard, j'étais
 » en mesure. La passe occidentale, il est
 » vrai, était demeurée, par la force des
 » choses, extrêmement large, et les deux
 » fortifications extrêmes ne croisant pas
 » leur feu, il pouvait en résulter qu'un
 » ennemi audacieux eût pu forcer le
 » passage de l'Ouest, venir mouiller lui-
 » même en dedans de la digue, et re-
 » commencer le désastre d'Aboukir. Mais
 » avec ma batterie centrale provisoire, j'y
 » parais déjà. Cependant, comme je suis

» pour le permanent, j'ordonnai en de-
 » dans de la digue, à son centre et
 » comme en soutien, en renfort d'elle,
 » et pour lui servir à son tour d'en-
 » veloppe, un énorme pâtre elliptique
 » dominant la batterie centrale, et sup-
 » portant lui-même, en deux étages
 » casematés, et à l'épreuve de la bombe,
 » cinquante pièces de gros calibre avec
 » vingt mortiers à grande portée, ainsi
 » que les casernes nécessaires, magasin
 » à poudre, citerne, etc., etc.

» J'ai la satisfaction d'avoir laissé ce
 » bel ouvrage accompli.

» Ma défensive pourvue, je n'avais plus
 » à m'occuper que de l'offensive, qui con-
 » sistait à pouvoir réunir à Cherbourg la
 » masse de nos flottes. Or, la rade ne
 » pouvait contenir que quinze vaisseaux.
 » Pour en accroître le nombre, je fis creu-
 » ser un port nouveau; jamais les Ro-
 » mains n'entreprirent rien de plus fort,
 » de plus difficile, qui dût durer davan-
 » tage! Il fut fouillé dans le granit à cin-
 » quante pieds de profondeur; j'en fis
 » solenniser l'ouverture par la présence
 » de Marie-Louise, lorsque j'étais moi-
 » même sur les champs de bataille de la
 » Saxe.

» J'obtenais ainsi de pouvoir placer
 » quinze vaisseaux de plus. Ce n'était
 » point assez encore, aussi comptais-
 » je m'étendre bien autrement. J'étais
 » résolu de renouveler à Cherbourg les
 » merveilles de l'Égypte : j'avais élevé
 » déjà dans la mer ma pyramide; j'aurais
 » eu aussi mon lac Mæris. Mon grand
 » objet était de pouvoir concentrer à
 » Cherbourg toutes nos forces maritimes;
 » et avec le temps, au besoin, elles eus-
 » sent été immenses, afin de pouvoir
 » porter le grand coup à l'ennemi. J'é-
 » tablissais mon terrain de manière à ce
 » que les deux nations tout entières eus-
 » sent pu, pour ainsi dire, se prendre
 » corps à corps; et l'issue ne devait pas
 » être douteuse, car nous aurions été
 » plus de quarante millions de Français
 » contre quinze millions d'Anglais; j'eusse
 » terminé par une bataille d'Actium. Et
 » puis que voulais-je de l'Angleterre? Sa
 » destruction? Non sans doute; je ne lui
 » demandais que le terme d'une usurpa-
 » tion intolérable; la jouissance de droits
 » imprescriptibles et sacrés; l'affranchis-
 » sement, la liberté des mers; l'indépen-
 » dance, l'honneur des pavillons; je par-
 » lais au nom de tous et pour tous, et je

» l'eusse obtenu de gré ou de force : j'a-
 » vais pour moi la puissance, le bon
 » droit, le vœu des nations, etc., etc. »

J'ai des raisons de croire que l'Em-
 pereur, dégoûté des pertes qu'avaient
 coûté sur mer les tentatives partielles,
 éclairé par une funeste expérience, avait
 adopté un nouveau système de guerre
 maritime.

Insensiblement la querelle entre l'An-
 gleterre et la France avait pris la tour-
 nure d'une véritable lutte à mort. L'ir-
 ritation de tous les Anglais contre Napo-
 léon était au dernier degré; ses décrets
 de Berlin et de Milan, son système con-
 tinentale, des expressions offensantes,
 avaient soulevé tous les esprits au-delà de
 la Manche; tandis que les ministres, par
 leurs libelles, leurs impostures et tous
 les moyens imaginables, avaient achevé
 d'y mettre en jeu toutes les passions,
 pour nationaliser tout à fait la querelle;
 aussi, en plein parlement, avait-on pro-
 clamé la guerre *perpétuelle*, ou du moins
viagère. L'Empereur crut devoir façon-
 ner ses plans sur cet état de choses, et
 renonça dès cet instant, autant par cal-
 cul que par nécessité, à toutes croisières,
 toutes opérations lointaines, toutes ten-

tatives chanceuses; il se détermina pour la stricte défensive, jusqu'à ce que les affaires du continent fussent terminées, et que ses forces maritimes accumulées lui permissent de frapper plus tard à coup sûr. Il retint donc tous ses bâtimens dans ses ports, ne songea plus qu'à multiplier graduellement nos ressources navales, sans les compromettre davantage : tout ne fut plus calculé que pour un résultat éloigné.

Notre marine avait fait de grandes pertes en vaisseaux, la plupart de nos bons matelots étaient prisonniers en Angleterre, et tous nos ports se trouvaient bloqués par les forces anglaises qui en gênaient les communications. L'Empereur ordonna des canaux en Bretagne, à l'aide desquels, en dépit de l'ennemi, on devait communiquer désormais de Bordeaux, Rochefort, Nantes, de la Hollande, Anvers, Cherbourg avec Brest, et lui procurer les approvisionnemens en tous genres dont il pouvait manquer. Il voulut avoir à Flessingue ou dans le voisinage, des bassins propres à recevoir, durant l'hiver, la flotte d'Anvers tout armée, et pouvoir la mettre en mer dans les vingt-quatre heures : car dans l'état

(Juillet 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 61
présent elle était retenue prisonnière par les glaces dans l'Escaut quatre ou cinq mois de l'année. Enfin, il projetait, du côté de Boulogne ou de quelque endroit de cette côte, une digue pareille à celle de Cherbourg, et entre Cherbourg et Brest un mouillage convenable à l'Île-à-Bois, le tout pour assurer, en tout temps et sans péril, la libre et pleine communication de nos vaisseaux de haut bord depuis Anvers jusqu'à Brest. Quant au manque de matelots et aux grandes difficultés d'en former, il fut ordonné d'y pourvoir en exerçant chaque jour de jeunes conscrits dans toutes nos rades. Ils seraient placés d'abord sur des petits bâtimens légers : une flotille de ce genre devait même naviguer dans le Zuiderzée; de là ils seraient versés sur les gros vaisseaux, et remplacés aussitôt par d'autres qui devaient suivre. Les vaisseaux, de leur côté, avaient ordre d'appareiller chaque jour, de multiplier leurs exercices, d'évoluer autant que l'espace le permettrait, d'aller même échanger des coups de canon avec l'ennemi, pourvu qu'on fût certain de ne pas se trouver engagé, etc., etc.

Restait la quantité de nos vaisseaux :

elle était grande encore malgré toutes nos pertes; et l'Empereur calculait pouvoir en construire vingt ou vingt-cinq par an; les équipages s'en trouveraient formés au fur et à mesure; si bien qu'au bout de quatre ou six ans, il eût pu compter sur deux cents vaisseaux de ligne, et peut-être sur trois cents au bout de dix ans s'il s'y fût trouvé forcé. Et qu'était ce temps, en regard avec la guerre perpétuelle ou viagère qui nous était vouée? Cependant les affaires sur terre se seraient terminées, et tout le continent fût entré dans notre système; l'Empereur eût pu ramener le plus grand nombre de ses troupes sur nos côtes; et c'est dans cet état qu'il comptait enfin rendre la lutte décisive. Toutes les ressources respectives des deux nations eussent été mises en jeu, et nous devions alors, pensait-il, soumettre nos ennemis par la force morale, ou les étouffer par notre force matérielle.

L'Empereur projetait pour la marine plusieurs idées, et comptait employer une partie de sa tactique de terre. Il établissait sa ligne offensive et défensive du cap Finistère, aux bouches de l'Elbe. Il eût eu trois corps d'escadre avec des ami-

raux en chef, comme il avait des corps d'armée avec leurs généraux en chef: celui du centre aurait eu son quartier-général à Cherbourg; celui de gauche à Brest, et celui de la droite à Anvers. De moindres divisions aux extrémités, à Rochefort et au Ferrol, au Texel et aux bouches de l'Elbe, pour tourner et déborder l'ennemi par ses flancs. De nombreuses stations intermédiaires unissaient tous ces points, et leurs amiraux en chef respectifs leur étaient sans cesse comme présens, à l'aide des télégraphes qui, bordant la côte, tenaient ce grand ensemble en constante communication.

Cependant quel parti eussent pris les Anglais durant nos préparatifs et notre accroissement progressif? Eussent-ils continué de bloquer nos ports? Nous aurions eu la satisfaction de les voir forcés d'augmenter leurs croisières; nous les aurions amenés à avoir cent et cent cinquante vaisseaux constamment exposés chaque jour, sur nos côtes, aux hasards de la tempête, aux dangers des écueils, à toutes les chances de désastres; ayant pour nous, au contraire, toutes celles du succès, si jamais les accidens de la nature ou les fautes de leurs

amiraux amenaient quelque catastrophe imprévue, laquelle, par la suite du temps, ne pouvait manquer d'arriver. Quel avantage n'en aurions-nous pas tiré; nous, frais et en bon état, qui guettions ce moment, toujours prêts à mettre sous voiles et à combattre! Les Anglais se seraient-ils lassés? Nos vaisseaux sortaient aussitôt pour exercer, former leurs équipages.

Nos armemens complétés et le moment décisif approchant, les Anglais, effrayés pour leur île, se seraient-ils groupés en tête de leurs principaux arsenaux, Plymouth, Portsmouth et la Tamise? Nos trois corps, de Brest, Cherbourg et Anvers, allaient à eux, et nos ailes les tournaient sur l'Irlande et sur l'Ecosse. Se déterminaient-ils, fiers de leur adresse et de leur courage, à se présenter en masse? Alors le tout se trouvait réduit à une affaire décisive, dont nous aurions choisi nous-mêmes le *temps*, le *lieu*, la *saison*; et c'est ce que l'Empereur appelait sa bataille d'Actium, dans laquelle, si nous étions battus, nous n'éprouvions que de simples pertes, tandis que si nous triomphions, l'ennemi cessait d'exister. Or, nous ne

pouvions que triompher, disait-il; car les deux nations se trouvaient alors corps à corps, et nous étions quarante et quelques millions contre quinze: il en revenait toujours là. Telle avait été une de ses hautes idées, une de ses gigantesques conceptions.

Napoléon a si prodigieusement fait, que ses œuvres, ses monumens semblent se nuire les uns les autres par leur nombre, leur variété, leur importance; aussi aurais-je bien voulu consigner ici l'ensemble de ses travaux exécutés à Cherbourg, et ceux qu'il y avait projetés. Un des hommes précisément du métier même, et l'un de ses premiers ornemens, m'en a promis le tableau. S'il me tient parole, on le rencontrera dans les volumes suivans*.

Mardi 16.

Longue audience donnée au Gouverneur. —
Conversation remarquable.

Sur les neuf heures, l'Empereur a fait un tour en voiture; il y avait un vaisseau en vue qu'il a lorgné. Il a fait monter dans sa calèche le docteur, qu'il

* Voyez tome 7, samedi 2 novembre 1816.

a trouvé considérant ce bâtiment. Au retour, il a déjeuné en plein air; nous y étions tous. Il a beaucoup entretenu le docteur sur la conduite du Gouverneur à notre égard, sur ses perpétuelles vexations, etc., etc.

Sur les deux heures on est venu demander à l'Empereur s'il voulait recevoir le Gouverneur. Il lui a donné une audience de près de deux heures, a parcouru, sans se fâcher, disait-il, tous les objets en discussion. Il lui a récapitulé tous nos griefs, énuméré tous ses torts; a parlé tour à tour à sa raison, à son esprit, à ses sentimens, à son cœur. « Je l'ai mis à même de tout réparer, de retravailler à neuf, disait-il; mais vainement, car cet homme est sans fibres: il n'en faut rien attendre. »

Ce Gouverneur l'avait assuré, disait l'Empereur, qu'en arrêtant le domestique de M. de Montholon, il avait ignoré qu'il fût à notre service; il a ajouté qu'il n'avait point lu la lettre cachetée de M^{me} Bertrand. L'Empereur lui a fait observer que sa lettre au comte Bertrand était tout à fait en dehors de nos mœurs, et tout à fait en opposition avec nos préjugés; que si lui, Napoléon, étant sim-

ple général et confondu dans la vie privée, avait reçu de lui, Gouverneur, une telle lettre, il se serait coupé la gorge avec lui; qu'on n'insultait pas, sous peine de réprobation sociale, un homme aussi connu, et aussi vénéré sans doute en Europe, que devait l'être le Grand-Maréchal; qu'il ne jugeait pas bien sa situation avec nous; que tout ce qu'il faisait ici était déjà l'histoire; que même la conversation de cet instant était l'histoire. Qu'il blessait chaque jour par sa conduite, son propre gouvernement, sa propre nation, et qu'il pourrait lui en coûter avec le temps. Que son gouvernement le désavouerait à la fin, et qu'il resterait sur son nom une tache qui rejaillirait sur ses enfans. « Voulez-vous, lui disait l'Empereur, que je vous dise ce que nous pensons de vous? Nous vous croyons capable de tout, mais de tout; et tant que vous demeurerez avec votre haine, nous demeurerons avec notre pensée. J'attends encore quelque temps, parce que j'aime à être sûr; et je me plaindrai alors de ce que le plus mauvais procédé des ministres n'a point été de m'envoyer à Sainte-Hélène; mais bien de vous

» en avoir donné le commandement.
 » Vous êtes pour nous un plus grand
 » fléau que toutes les misères de cet
 » affreux rocher. »

Le Gouverneur répondait à tout cela qu'il allait rendre compte à son gouvernement; qu'avec l'Empereur il apprenait du moins quelque chose, tandis qu'avec nous il ne faisait que s'aigrir, et que nous envenimions tout.

Du reste, au sujet des commissaires des puissances, que le Gouverneur demandait à présenter à l'Empereur, l'Empereur les a refusés dans leur capacité politique; mais il a dit au Gouverneur qu'il les recevrait volontiers comme hommes privés; qu'il n'avait d'éloignement pour aucun d'eux, pas même pour celui de France, M. de Montchenu, qui pouvait être un fort brave homme, qui avait été son sujet dix ans, et qui, ayant été émigré, lui devait probablement à lui, Napoléon, le bienfait de sa rentrée en France; et puis, après tout, c'était un Français; que ce titre était ineffaçable pour lui, qu'il n'était point d'opinion qui pût le détruire à ses yeux, etc.

Enfin, au sujet des bâtisses nouvelles

à Longwood, dont la proposition avait été le grand objet de la visite du Gouverneur, l'Empereur avait répondu qu'il n'en voulait point, qu'il préférerait demeurer mal comme il était, que d'acheter un mieux très-éloigné au prix de beaucoup de bruit et de remuement; que les constructions dont il venait de lui parler demandaient des années pour leur accomplissement, et qu'avant ce temps, ou nous ne vaudrions plus ce que nous coûtions, ou la Providence l'aurait délivré de nous, etc.

Mercredi 17.

Sur les belles Italiennes. — Madame G.....
 — Madame *** et Berthier.

L'Empereur m'a fait appeler sur les deux heures; il a fait sa toilette et est sorti en calèche. M^{me} de Montholon était de la partie: c'était sa première sortie depuis ses couches. La conversation a roulé particulièrement sur les Italiennes, leur caractère, leur beauté.

Le jeune général qui fit la conquête de l'Italie, y excita, dès le premier instant, tous les enthousiasmes et toutes les ambitions; l'Empereur se complaisait à l'entendre et à le redire. Il n'y

avait pas de beauté surtout qui n'aspirât à lui plaire et à le toucher; mais ce fut en vain. « Mon âme était trop forte, » disait-il, pour donner dans le piège : » sous les fleurs je jugeais du précipice. » Ma position était des plus délicates, » je commandais de vieux généraux; ma tâche était immense; des regards jaloux s'attachaient à tous mes mouvements; ma circonspection fut extrême. » Ma fortune était dans ma sagesse; j'eus pu m'oublier une heure, et combien de mes victoires n'ont pas tenu à plus de temps! »

Plusieurs années après, lors du couronnement à Milan, la célèbre chanteuse G. attira son attention; les circonstances étaient moins austères: il la fit demander, et après le premier moment d'une prompte connaissance, elle se mit à lui rappeler qu'elle avait débuté précisément lors des premiers exploits du général de l'armée d'Italie. « J'étais alors, disait-elle, dans tout l'éclat de ma beauté et de mon talent. » Il n'était question que de moi dans les Vierges du Soleil. Je séduisais tous les yeux, j'enflammais tous les cœurs. » Le jeune général seul était demeuré,

» froid, et pourtant lui seul m'occupait!
» Quelle bizarrerie, quelle singularité!
» Quand je pouvais valoir quelque chose, » que toute l'Italie était à mes pieds, » que je la dédaignais héroïquement » pour un seul de vos regards, je n'ai » pu l'obtenir; et voilà que vous les laissez tomber sur moi, aujourd'hui que » je n'en vaud pas la peine, que je ne » suis plus digne de vous! »

La fameuse M^{me} *** était aussi dans la foule des Arnides. Lasse de perdre son temps, elle se rabattit sur Berthier, qui, dès ce premier instant, ne vécut plus que pour elle. Le général en chef lui donna un jour (à Berthier) un diamant magnifique de plus de cent mille francs. « Tenez, lui dit-il, gardez cela; nous jouons souvent gros jeu; que cela vous soit, au besoin, une poire pour la soif. » Vingt-quatre heures étaient à peine écoulées que M^{me} Bonaparte vint entretenir son mari d'un diamant qui faisait le sujet de son admiration. C'était la poire pour la soif qui avait déjà passé de la main de Berthier sur la tête de M^{me} ***. Celle-ci depuis, ajoutait Napoléon, n'a cessé de gouverner Ber-

thier dans toutes les circonstances de sa vie.

L'Empereur, avec le temps, ayant comblé Berthier de richesses et d'honneurs, le pressait souvent de se marier. Berthier résistait toujours; M^{me}*** pouvait seule, disait-il, faire son bonheur. Mais cependant une duchesse de Bavière étant venue à Paris, dans l'espoir de se faire marier par l'Empereur, le fils de M^{me}*** fit connaissance avec elle. M^{me}*** crut faire merveille et travailler à la fortune de son fils tout en mariant son amant; elle décide donc Berthier à épouser cette princesse de Bavière. Mais il n'est point de sage projet dont ne se rie la fortune! disait l'Empereur; à peine le mariage était-il consommé que le mari de M^{me}*** vint à mourir, et laissa sa femme libre. Ce fut alors pour elle et pour Berthier un vrai désespoir; ils étaient inconsolables. Berthier vint pleurer auprès de l'Empereur, qui l'envoya promener. Quel malheur était le sien, disait-il; avec un peu plus de constance, M^{me}*** aurait pu être sa femme! etc.

Jeudi 18.

Faubourg Saint-Germain. — Aristocratie; démocratie. — L'Empereur eût voulu épouser une Française.

Sur les quatre heures, l'Empereur m'a fait demander; il se trouvait très-faible; il s'était oublié trois heures dans un bain fort chaud, et s'était fait une brûlure à la cuisse droite avec le robinet d'eau bouillante; il y avait lu deux volumes. Il s'est rasé, et n'a pas voulu s'habiller.

A sept heures et demie, l'Empereur a commandé deux couverts dans son cabinet. Il s'est trouvé fort contrarié qu'on eût dérangé ses papiers pour faire usage de la table, les a fait remettre, et a ordonné qu'on se servit d'une autre petite table.

Nous avons causé long-temps; il m'a remis sur des sujets qui lui reviennent souvent avec moi, et dans lesquels je dois tâcher de ne pas me répéter, d'autant plus qu'ils ont aussi bien des charmes pour moi. Nous avons beaucoup parlé de nos jeunes années, de notre temps de l'École-Militaire. De là, il est passé de nouveau aux écoles qu'il avait

établies à Saint-Cyr et à Saint-Germain. Enfin, il est revenu sur l'émigration et sur ce qu'il appelle *nos encroûtes*. Il s'était animé, avait pris de la gaieté à la suite de quelques anecdotes que je lui citais du faubourg Saint-Germain, relatives à sa personne; et comme les plus petits objets s'agrandissent aussitôt qu'il les touche, il a dit: « Je vois bien que j'ai mal fait mes arrangemens avec votre faubourg Saint-Germain: j'ai fait trop ou trop peu. J'ai fait assez pour mécontenter le parti opposé, et pas assez pour m'attacher tout à fait celui-là. Pour quelques-uns d'entre eux qui sont avides d'argent, la foule se fût contentée de hochets et de vent, dont j'eusse pu la gorger sans blesser au fond nos nouveaux principes. Mon cher, j'ai fait trop et pas assez, et cependant cela m'a fort occupé. Malheureusement j'étais le seul dans mes intentions; tout ce qui m'en tourait les contrariait au lieu de les servir, et pourtant il ne pouvait y avoir que deux grands partis à votre égard: celui d'*extirper* ou celui de *fusionner*. Le premier ne pouvait entrer dans ma pensée; le second n'était pas facile, mais je ne le croyais pas au-dessus de mes

» forces. Et en effet, bien que nullement
 » secondé, contrarié même, j'en étais venu
 » à bout. Si je fusse demeuré, la chose
 » se trouvait accomplie. Cela semblera
 » prodigieux à celui qui sait juger du
 » cœur des hommes et de l'état de la so-
 » ciété. Je ne pense pas qu'on ait rien
 » à citer de pareil dans l'histoire; qu'on
 » puisse montrer un aussi grand résultat
 » obtenu en aussi peu de temps. J'en
 » avais mesuré toute l'importance. Je de-
 » vais compléter cette fusion, cimenter
 » cette union à tout prix; avec elle nous
 » eussions été invincibles. Le contraire
 » nous a perdus, et peut prolonger long-
 » temps encore les malheurs, l'agonie,
 » peut-être, de cette pauvre France. Je
 » le répète de nouveau, j'ai fait trop ou
 » trop peu: j'aurais dû m'attacher l'é-
 » migration à sa rentrée, l'aristocratie
 » m'eût facilement adoré; aussi bien il
 » m'en fallait une; c'est le vrai, le seul
 » soutien d'une monarchie, son modé-
 » rateur, son levier, son point résistant:
 » l'État sans elle, est un vaisseau sans gou-
 » vernail, un vrai ballon dans les airs.
 » Or, le bon de l'aristocratie, sa magie,
 » est dans son ancienneté, dans le temps;
 » et c'étaient les seules choses que je ne

» pusse pas créer ; mais je manquai d'in-
 » termédiaires. *M. de Breteuil* s'était in-
 » sinué auprès de moi, et m'y portait.
 » *M. de T.....*, au contraire, qui n'en
 » était pas aimé sans doute, m'en éloig-
 » nait de tous ses moyens. La démoc-
 » ratie raisonnable se borne à ménager
 » à tous l'égalité pour prétendre et ob-
 » tenir. La vraie marche eût été d'em-
 » ployer les débris de l'aristocratie avec
 » les formes et l'intention de la démoc-
 » ratie. Il fallait surtout recueillir les
 » noms anciens, ceux de notre histoire :
 » c'est le seul moyen de vieillir tout aus-
 » sitôt les institutions les plus modernes.
 » J'avais là-dessus des idées tout à moi.
 » Si l'Autriche et la Russie eussent fait
 » des difficultés, j'allais épouser une Fran-
 » çaise ; j'aurais choisi un des premiers
 » noms de la monarchie, c'était même
 » là ma première pensée, ma véritable
 » inclination ; mes ministres ne purent
 » m'en empêcher qu'en implorant la po-
 » litique. Si j'eusse eu autour de moi des
 » Montmorency, des Nesle, des Clisson,
 » j'eusse fait épouser leurs filles aux sou-
 » rains étrangers en les adoptant. Mon
 » orgueil et mon plaisir eussent été d'é-
 » tendre ces belles tiges françaises, si

» elles eussent été ou si elles se fussent
 » données tout à fait à nous. Ils n'ont
 » pas su me deviner ! Eux et les miens
 » n'ont vu en moi que des préjugés, lors-
 » que j'agissais par les plus profondes
 » combinaisons. Quoi qu'il en soit, les
 » vôtres ont plus perdu en moi qu'ils ne
 » pensent !.... Ils sont sans esprit, sans
 » connaissance de la véritable gloire. Par
 » quel malheureux penchant ont-ils pré-
 » féré d'aller se vautrer dans la fange des
 » alliés, au lieu de me suivre sur la cime
 » du Simplon pour y commander le res-
 » pect et l'admiration du reste de l'Eu-
 » rope. Les insensés !..... Au surplus,
 » a-t-il continué, j'avais dans mon porte-
 » feuille, le temps seul m'a manqué, un
 » projet qui m'eût rallié beaucoup de
 » tout ce monde-là, et qui, après tout,
 » n'eût été que juste. C'est que tout
 » descendant d'ancien maréchal ou mi-
 » nistre, etc., etc., eût été apte, dans
 » tous les temps, à se faire déclarer duc,
 » en présentant la dotation requise. Tout
 » fils de général, de gouverneur de pro-
 » vince, etc., etc., eût pu en tout temps
 » se faire reconnaître comte, et ainsi de
 » suite. Ce qui eût avancé les uns, main-
 » tenu les espérances des autres, excité

» l'émulation de tous, et n'eût blessé
 » l'orgueil de personne, grands hochets,
 » tout à fait innocens, du reste, dans ma
 » marche et mes combinaisons.

» Les nations vieilles et corrompues
 » ne se gouvernent pas comme les peuples
 » antiques et vertueux : pour un au-
 » jourd'hui qui sacrifierait tout au bien
 » public, il en est des milliers et des mil-
 » lions qui ne connaissent que leurs in-
 » rêts, leurs jouissances, leur vanité : or,
 » prétendre régénérer un peuple en un
 » instant et en poste, serait un acte de
 » démence. Le génie de l'ouvrier doit
 » être de savoir employer les matériaux
 » qu'il a sous la main ; et voilà, mon cher,
 » un des secrets de la reprise de toutes
 » les formes monarchiques, du retour
 » des titres, des croix, des cordons. Le
 » secret du législateur doit être de savoir
 » tirer parti même des travers de ceux
 » qu'il prétend régir. Et après tout ici,
 » tous ces colifichets présentaient peu
 » d'inconvéniens, et n'étaient pas sans
 » quelques avantages. Au point de civili-
 » sation où nous demeurons aujourd'hui,
 » ils sont propres à appeler les respects
 » de la multitude, tout en commandant
 » aussi le respect de soi-même ; ils peu-

» vent satisfaire la vanité du faible, sans
 » effaroucher nullement les têtes for-
 » tes, etc. Il était fort tard, et l'Empereur
 en me congédiant, a dit : « Allons, mon
 » cher, voilà encore une bonne soirée. »

N. B. Que de conversations de la sorte
 j'ai perdues par le manque de développe-
 mens lors de la première rédaction ! car
 il n'en était aucune, sur quelque sujet
 que ce fût, qui n'étincelât çà et là d'ex-
 pressions et de traits fort remarquables.
 En me lisant on jouira peu-être de ce
 que l'on rencontrera ; moi, je ne sens,
 je ne songe qu'à ce que j'ai perdu ! Quand
 je consignais négligemment quelques
 lignes dans mon journal, j'avais l'esprit
 tout plein de l'ensemble qui devait être,
 selon mon intention, développé à peu
 de temps de là, et puis j'étais près de
 la source qui devait couler encore pour
 moi le lendemain. Aujourd'hui, le temps,
 les tourmens, la douleur, ont tout effacé ;
 cependant il ne se passe pas de jour qu'il
 ne revienne à ma mémoire quelques
 fragmens épars, quelques idées, quel-
 ques phrases, quelques mots isolés ; mais
 où est leur place ? quel sera leur à pro-
 pos ? Voilà l'objet d'un travail ; et quel-
 que léger, quelque satisfaisant qu'il pa-

paraisse, il se trouve encore au-dessus de mes forces : mon état ne l'admet point.

Vendredi 19.

Le feu prend à notre établissement. — Étiquette de Longwood.

Le feu a pris, dans la nuit, à la cheminée du salon; il n'a éclaté qu'au jour. Deux heures plus tôt, l'établissement était consumé.

L'Empereur s'est promené; nous étions plusieurs autour de lui; nous avons fait à pied le tour du parc.

Dans la route, la boucle de son soulier est venue à s'échapper, nous nous sommes précipités pour la remettre; le plus prompt a été le plus heureux. L'Empereur, qui ne l'eût pas permis aux Tuileries, s'y est prêté ici avec une espèce de satisfaction; il laissait faire, et nous lui savions gré de ne pas nous priver d'un acte qui nous honorait à nos propres yeux.

Ceci me conduit à observer que je n'ai point encore parlé de nos manières habituelles auprès de sa personne, et je dois le faire d'autant plus, que plusieurs journaux de Londres nous sont arrivés pleins de contes absurdes à ce sujet,

qu'ils répandent en Europe, en affirmant que l'étiquette impériale était aussi rigoureusement observée à Longwood qu'aux Tuileries.

L'Empereur était constamment pour nous le meilleur et le plus paternellement familier des hommes. Pour nous, nous demeurions, vis-à-vis de lui, les plus attentifs, les plus respectueux des courtisans; nous cherchions en tout temps à deviner ses désirs; nous épiions tous ses besoins; à peine avait-il commencé un geste que nous étions déjà en mouvement.

Aucun de nous n'arrivait dans sa chambre sans avoir été appelé, et si l'on avait quelque chose d'important à lui communiquer, on faisait demander à être reçu. S'il se promenait avec un de nous tête à tête, nul autre ne venait le joindre sans être appelé. Dans le principe, nous demeurions constamment chapeau bas auprès de sa personne, ce qui semblait étranger aux Anglais, qui avaient reçu l'ordre supérieur de se couvrir après l'avoir abordé. Ce contraste parut si ridicule à l'Empereur, qu'il nous commanda, une fois pour toutes, de ne pas faire

autrement qu'eux. Nul, excepté les deux dames, ne s'asseyait devant lui qu'il ne l'eût ordonné. Jamais la parole ne lui était adressée sans son interpellation, à moins que la discussion ne fût engagée; et toujours, et dans tous les cas, il gouvernait la conversation. Telle était l'étiquette de Longwood, purement, comme on voit, celle de nos souvenirs et de nos sentimens.

Au retour, l'Empereur a reçu et a questionné long-temps le *Master* (maître d'équipage) du Newcastle.

L'incendie du salon et un billard qu'on établit dans la salle à manger, nous a fait diner dans le cabinet topographique. Le diner fini, nous avons été obligés de demeurer long-temps à table, faute d'autre pièce où nous puissions nous rendre. La conversation, du reste, a semblé y gagner; on s'est trouvé plus rapproché, mieux établi; on a causé davantage, plus facilement; la soirée a passé plus vite.

Samedi 20.

Dépôts de mendicité en France. — Projets de Napoléon sur l'Illyrie. — Hôpitaux. — Enfants trouvés. — Prisonniers d'Etat. — Idées de l'Empereur.

L'Empereur m'a fait appeler dans la matinée; je l'ai trouvé lisant un ouvrage anglais qui traitait de la taxe des pauvres, de son immensité, de l'innombrable quantité d'individus à la charge de leurs paroisses; on n'y comptait que par millions d'hommes et centaines de millions d'argent*.

L'Empereur craignait d'avoir mal lu, d'avoir fait un contre-sens; cela ne lui semblait pas possible, disait-il. Il ne comprenait pas par quels vices il pouvait se trouver autant de pauvres dans un pays aussi riche, aussi industriel, aussi plein de ressources pour le travail, que l'Angleterre. Il comprenait encore moins par quelle merveille les propriétaires, surchargés de leurs effroyables taxes ordinaires et extraordinaires, pouvaient subvenir en outre aux besoins de cette multitude. * Mais nous n'avons rien de

* Voyez tome II, note de la page 28.

» comparable chez nous, au centième,
 » au millième, observait-il? Ne m'avez-
 » vous pas dit que je vous avais envoyé
 » en mission particulière dans les départe-
 » mens, au sujet de la mendicité? Voyons,
 » combien avions-nous de mendiants?
 » Que coûtaient-ils? Combien avais-je
 » créé de maisons de mendicité? Que
 » renfermaient-elles de reclus? Où en
 » était l'extirpation?

A cette foule de questions, je me suis
 vu forcé de répondre qu'il s'était écoulé
 déjà bien du temps, que beaucoup d'au-
 tres objets avaient frappé depuis mon
 esprit, qu'il me serait impossible de
 répondre de mémoire; mais que j'avais
 précisément ce rapport dans mon peu
 de papiers, et qu'à la première fois
 qu'il daignerait m'appeler, je serais en
 état de le satisfaire. « Mais allez me le
 » chercher tout de suite, a-t-il dit, les
 » choses ne fructifient que quand elles
 » sont appliquées à propos, et puis je
 » l'aurai bientôt parcouru, *avec le pouce*,
 » comme dit ingénieusement l'abbé de
 » Pradt, bien qu'à dire vrai, je n'aime
 » pas trop aujourd'hui à m'occuper de
 » pareils objets: ils me rappellent la
 » moutarde après dîner. »

En deux minutes ce rapport fut sous
 ses yeux. « Eh! bien, me dit l'Empereur,
 » en fort peu de minutes aussi, car on eût
 » dit réellement qu'il avait à peine feuil-
 » leté, eh! bien, cela ne ressemble en
 » effet en rien à l'Angleterre. Toutefois,
 » notre organisation avait été manquée;
 » je l'avais bien soupçonné, et c'est pour
 » cela que je vous avais envoyé en mis-
 » sion. Votre rapport eût parfaitement
 » répondu à mes vues. Vous abordez fran-
 » chement la chose, en honnête homme,
 » sans craindre de déplaire au ministre en
 » lui enlevant une foule de nominations.

» Il y a grand nombre de vos détails
 » qui me plaisent. Pourquoi n'êtes-vous
 » pas venu m'en parler vous-mêmes? vous
 » m'auriez satisfait, j'eusse appris à vous
 » juger. — Sire, pour cette fois cela m'eût
 » été impossible; nous étions déjà dans
 » la confusion et l'encombrement causés
 » par nos malheurs. — Vous y faites une
 » observation très-juste, vous posez une
 » base incontestable; c'est que, dans l'é-
 » tat florissant où j'avais placé l'empire,
 » il n'y avait nulle part de bras qui pussent
 » manquer de travail. La paresse, les vices
 » seuls, pouvaient enfanter les mendiants.
 » Vous pensez que leur extirpation

» totale était possible; moi aussi, et j'en
 » étais convaincu. Votre levée en masse
 » pour construire une vaste et unique
 » prison par département, tout à la fois
 » appropriée au repos de la société et au
 » bien-être des reclus; votre idée d'en
 » faire des monumens pour des siècles,
 » eussent attiré mon attention. Cette gi-
 » gantesque entreprise, son utilité, son
 » importance, la durée de ses résultats,
 » tout cela était dans mon genre.

» Quant à votre université du peuple,
 » je crains bien que ce ne fût une belle
 » chimère de philanthropie du pur abbé
 » de Saint-Pierre, mon cher; toutefois,
 » il y a du bon dans la masse des idées;
 » mais il faudrait une autre force de ca-
 » ractère, une autre roideur de persévé-
 » rance que nous n'en avons générale-
 » ment pour en faire arriver quelque
 » chose à bien.

» Du reste, je vois ici et j'entends de
 » vous journellement des idées que je ne
 » vous soupçonnais pas, et ce n'est pas du
 » tout ma faute; vous étiez près de moi,
 » que ne vous communiquiez-vous? il ne
 » m'était pas donné de deviner. Ces idées,
 » eussiez-vous été ministre, et quelque
 » chimériques qu'elles m'eussent paru

» tout d'abord, n'en eussent pas moins
 » été accueillies, parce qu'il n'est pas,
 » à mon avis, d'idéalités qui n'aient un
 » résidu positif; et que souvent un germe
 » faux, à l'aide de régularisation, conduit
 » à un résultat vrai. J'eusse mis à vos
 » trousses des commissions qui auraient
 » dépecé vos projets; vous les auriez dé-
 » fendus par votre autorité, et moi, en
 » connaissance de cause, j'eusse prononcé
 » par mon propre jugement et ma seule
 » décision. Tels étaient mon faire et mes
 » intentions. J'ai donné l'élan à l'indus-
 » trie, je l'ai mise en pleine marche par
 » toute l'Europe; j'eusse voulu en faire
 » autant de toutes les facultés intellec-
 » tuelles; mais on ne m'a pas laissé de
 » loisir; il me fallait féconder au galop,
 » et malheureusement trop souvent je
 » ne jetais que sur du sable et dans des
 » mains stériles.

» Qu'elles sont les autres missions que
 » je vous ai données? — Une en Hollande,
 » une autre en Illyrie. — En avez-vous
 » les rapports? — Oui, Sire. — Allez me
 » les chercher. » Mais je n'étais pas en-
 » core à la porte qu'il m'a dit: « Non,
 » revenez, épargnez-moi plutôt de telles
 » lectures!..... Au fait elles sont désor-

» mais sans objet. » Tout ce que me découvriraient là de telles paroles!!...* »

Au sujet de l'Illyrie, l'Empereur a repris : « Jamais, en acquérant l'Illyrie, mon intention n'avait été de la garder; jamais il n'entra dans mes idées de détruire l'Autriche : elle était au contraire indispensable à mes plans. Mais l'Illyrie dans nos mains était une avant-garde au cœur de l'Autriche, propre à la contenir; une sentinelle aux portes de Vienne pour forcer de marcher droit; et puis je voulais y introduire, y enraciner nos doctrines, notre administration, nos codes : c'était un pas de plus vers la régénération européenne. Je ne l'avais prise qu'en gage; je comptais la rendre plus tard contre la Gallicie, lors du relèvement de la Pologne, que j'ai précipitée malgré moi. Au demeurant, j'ai eu plus d'un projet sur cette Illyrie;

* Quelque court que soit ce rapport sur la mendicité, quelque nécessaire qu'il semblât pour l'intelligence des observations de l'Empereur, et bien qu'il ne soit pas sans intérêt pour ceux qui s'occupent d'économie philanthropique, je me suis refusé à l'insérer ici, par égard pour le plus grand nombre de ceux qui viendraient à me lire.

» car j'en changeais souvent : j'avais peu d'idées véritablement arrêtées, et cela parce que je ne m'obstinais pas à maîtriser les circonstances; mais que je leur obéissais bien plutôt, et qu'elles me forçaient de changer à chaque instant; aussi la plupart du temps n'avais-je, à bien dire, pas de décisions; mais seulement des projets. Toutefois, après mon mariage surtout, l'idée dominante avait été d'en faire pour l'Autriche le gage et l'indemnité de la Galicie, lors du rétablissement, à tout prix, de la Pologne en couronne séparée, indépendante; et il m'importait peu sur quelle tête, amie, ennemie, alliée, pourvu que cela fût; le reste m'était égal. Mon cher, j'ai eu de vastes projets et en grands nombre, tous assurément bien dans l'intérêt de la raison et du bien-être de l'espèce humaine. On me redoutait à l'égal de la foudre; on m'accusait d'avoir une main de fer; mais dès qu'elle eût frappé le but, tout se serait radouci et pour tous. Que de millions d'êtres m'eussent béni alors et dans la postérité! Mais, il faut en convenir, que de fatalités se sont accumulées contre moi sur la fin de ma car-

» rière! Mon malheureux mariage, les
 » perfidies qui en ont été la suite; ce
 » chancre de l'Espagne, sur lequel il n'y
 » avait pas à revenir; cette funeste guerre
 » de Russie, qui m'est arrivée par mal-
 » entendu; cette effroyable rigueur des
 » élémens, qui a dévoré toute une ar-
 » mée....., et puis l'univers entier contre
 » moi!..... N'est-ce pas encore une mer-
 » veille que j'aie pu y résister aussi long-
 » temps, et que j'aie été plus d'une fois
 » à l'instant de tout surmonter et de sortir
 » de ce chaos plus puissant que jamais...
 » O destinée des hommes!..... ô sa-
 » gesse! ô prévoyance humaine!..... »
 Et puis revenant brusquement à mon
 rapport, il m'a dit : « J'ai vu que vous
 » aviez parcouru un grand nombre de
 » départemens; votre mission a-t-elle été
 » longue? La course a-t-elle été agréable?
 » Y avez-vous bien profité? Avez-vous
 » beaucoup recueilli? Jugeâtes-vous bien
 » de l'état du pays, de celui de l'opi-
 » nion, etc., etc.

» Je me rappelle à présent que je vous
 » choisis précisément parce que vous re-
 » veniez de votre mission d'Illyrie, et
 » que j'avais trouvé dans vos rapports des
 » choses qui m'avaient frappé; car c'est

» étonnant comme il me revient chaque
 » jour à présent des choses qui, dans le
 » temps, m'ont frappé en vous, et qui,
 » par une fatalité singulière, se sont en-
 » tièrement effacées dès le lendemain.
 » Pour ces missions spéciales et de con-
 » fiance, je me faisais présenter le décret
 » avec les noms en blanc, que je rem-
 » plissais de mon choix privé; c'est moi
 » qui vous aurai inscrit de ma main. »

» Sire, ai-je répondu, il n'exista peut-
 » être jamais mission plus agréable et plus
 » satisfaisante sous tous les rapports. Je
 » la commençai avec les premiers jours
 » du printemps; j'allai de Paris à Toulon,
 » et de Toulon à Anvers en longeant les
 » côtes et serpentant dans l'intérieur. Je
 » fis près de treize cents lieues. Malheu-
 » reusement le temps fut bien court; le
 » ministre, dans ses instructions, avait
 » rigoureusement prescrit le terme de
 » trois mois, de quatre au plus. Il me
 » serait difficile de rendre dignement tout
 » le charme, les jouissances, les avan-
 » tages que me présenta un tel voyage. ®
 » J'étais membre de votre Conseil, offi-
 » cier de votre maison; je portais vos
 » couleurs; partout on ne vit en moi
 » qu'un de vos *missi dominici*; partout je

» fus reçu, traité à l'avenant. Plus j'em-
 » ployai de circonspection, plus j'usai de
 » modestie et de simplicité, me rendant
 » moi-même auprès des hauts fonction-
 » naires, qu'on m'avait donné le droit de
 » mander près de moi, et plus je trouvai
 » de déférence et d'obséquiosité. Pour
 » un qui montrait de la défiance ou lais-
 » sait percer quelque dépit ou jalousie,
 » car j'ai appris depuis, et d'eux-mêmes,
 » que mes titres de noble, d'émigré et
 » de chambellan étaient trois réprobation-
 » tions pour certains; pour un, dis-je,
 » qui me regardait de travers, il en était
 » beaucoup d'autres qui n'hésitaient pas
 » à courir au-devant d'objets sur lesquels
 » j'eusse été loin de me permettre de les
 » interroger. Ils aimaient à s'ouvrir à moi
 » sans réserve, assuraient-ils, disant que
 » le poste que j'occupais auprès du sou-
 » verain leur offrait un intermédiaire
 » favorable; que j'étais pour eux le con-
 » fesseur auquel ils se fiaient pour trans-
 » mettre leurs pensées les plus secrètes
 » au *Très-Haut*, etc., etc. Plus je les
 » assurais qu'ils se méprenaient beaucoup
 » sur ma situation et la nature de ma
 » mission, plus ils se confirmaient dans
 » la pensée contraire. En si peu de temps

» quelle leçon pour moi sur les hommes!
 » Il n'était pas de ces hauts fonctionnaires
 » qui ne différassent, sur presque tous
 » les objets, de vues, de moyens, d'in-
 » tention; et ils étaient tous pourtant des
 » hommes d'élite, éprouvés, et généra-
 » lement de beaucoup de mérite. Les
 » particuliers aussi, me prenant pour un
 » rayon de la Providence, s'adressaient
 » à moi publiquement ou avec mystère.
 » Que de choses j'appris! Que de dénon-
 » ciations ou de délations me furent faites!
 » Que d'abus locaux, que d'intrigues su-
 » balternes me parvinrent!

» Tout à fait neuf aux affaires, et jus-
 » que là absolument étranger à l'admini-
 » stration, je mis à profit cette occa-
 » sion unique de m'instruire. Je ne man-
 » quai pas de m'informer, avec chacun,
 » de tous les objets et de tous les détails
 » de sa partie. Je ne craignis pas de me
 » montrer novice aux premiers, afin de
 » pouvoir discuter avec les derniers en
 » connaissance de cause.

» Ma mission spéciale, Sire, n'avait
 » eu, il est vrai, d'autre objet que les
 » dépôts de mendicité et les maisons de
 » correction; mais sentant tout le besoin
 » de données propres à me rendre utile

» au Conseil d'État, et profitant des avan-
 » tages de ma situation, j'y adjoignis, de
 » mon chef, d'inspecter minutieusement
 » les prisons, les hôpitaux, les bureaux
 » et établissemens de bienfaisance, etc.,
 » comme aussi de parcourir tous nos ports
 » et de visiter toutes nos escadres.

» Quel magnifique ensemble me pré-
 » senta le tableau que cette heureuse
 » circonstance déroulait à mes yeux ! Par-
 » tout la tranquillité la plus parfaite et
 » une confiance entière dans le gouver-
 » nement; tous les bras, toutes les facul-
 » tés, toutes les industries en mouve-
 » ment; le sol resplendissant d'agricul-
 » ture, c'était le plus beau moment de
 » l'année; les routes admirables; des tra-
 » vaux publics presque partout; le canal
 » d'Arles, le beau pont de Bordeaux, les
 » travaux de Rochefort, les canaux de
 » Nantes à Brest, à Rennes, à Saint-Malo;
 » la fondation de Napoléon-Ville, cal-
 » culée pour être la clef de toute la pé-
 » ninsule bretonne; les magnifiques tra-
 » vaux de Cherbourg, ceux d'Anvers;
 » des écluses, des jetées ou autres amé-
 » liorations dans la plupart des villes de
 » la Manche : voilà l'esquisse de ce que
 » je rencontrai.

» D'un autre côté, les ports de Toulon,
 » Rochefort, Lorient, Brest, Saint-Malo,
 » le Havre, Anvers, présentaient une ac-
 » tivité extraordinaire; nos rades se cou-
 » vraient de vaisseaux dont le nombre
 » s'accroissait chaque jour; nos équipages
 » se formaient en dépit de tout obstacle;
 » de nos jeunes conscrits on obtenait dé-
 » sormais de bons matelots. J'étais émer-
 » veillé, moi, de l'ancienne marine, de
 » tout ce que je voyais à bord de chaque
 » vaisseaux, tant étaient grands les pro-
 » grès que l'art avait faits, et tant ils
 » laissaient en arrière, sous tous les rap-
 » ports et en toutes choses, ce que j'a-
 » vais connu.

» Dans chaque rade, chaque escadre
 » avait journellement son appareillage et
 » ses exercices réguliers, comme les gar-
 » nisons ont leur parade; et le tout se
 » passait à la vue et sous le canon des
 » Anglais, qui s'en moquaient sans pré-
 » voir le péril qui les menaçait; car jamais,
 » à aucune époque, notre marine n'avait
 » été plus formidable, ni nos vaisseaux
 » plus nombreux; nous en comptions
 » déjà à flot ou en construction au-delà
 » de cent, et nous les augmentions jour-
 » nellement. Les officiers étaient pleins

» d'instruction, de zèle, d'ardeur et d'im-
 » patience. Avant d'avoir vu tout cela,
 » je ne m'en doutais assurément pas; je
 » ne l'eusse même pas cru, si l'on me
 » l'eût raconté.

» Quant aux dépôts de mendicité, l'ob-
 » jet spécial de ma mission, vos inten-
 » tions, Sire, avaient été mal comprises,
 » le but tout à fait manqué. Non seule-
 » ment la mendicité, dans la plupart
 » des départemens, n'avait point été
 » détruite, elle n'avait pas même été
 » entamée : c'est que plusieurs préfets,
 » loin de faire des dépôts un épouvantail
 » pour *les mendiants*, n'y avaient vu qu'un
 » refuge pour *les pauvres*; au lieu de pré-
 » senter la réclusion comme un châti-
 » ment, ils la faisaient solliciter comme
 » un asile : aussi le sort des reclus pou-
 » vait-il être envié par les paysans labo-
 » rieux du voisinage. On eût de la sorte
 » couvert la France de pareils établisse-
 » mens, qu'on eût trouvé à les remplir,
 » et qu'on en eût pas eu moins de men-
 » diants, qui d'ordinaire s'en font une
 » profession, et l'exercent par goût.
 » Toutefois, je pus voir que l'extirpation
 » de cette lèpre était très-possible, et il
 » suffisait de quelques départemens, où

» les préfets avaient mieux vu la chose,
 » pour s'en convaincre. Il en était où
 » elle avait presque entièrement disparu.

» Une observation qui frappe tout d'a-
 » bord, c'est que, toutes choses d'ail-
 » leurs égales, la mendicité est beaucoup
 » plus rare dans les parties pauvres et
 » stériles, beaucoup plus commune dans
 » les provinces fertiles et abondantes;
 » comme aussi elle est infiniment plus
 » difficile à extirper dans les endroits où
 » le clergé a été plus riche et plus puis-
 » sant. Dans la Belgique, par exemple,
 » on voyait des mendiants se faire hon-
 » neur de leur profession, se vanter de
 » l'exercer depuis plusieurs générations;
 » c'étaient là leurs titres à eux; là aussi
 » la mendicité avait ses quartiers. —
 » Mais je n'en suis pas étonné, a repris
 » l'Empereur; le nœud de cette grande
 » affaire est tout entier dans la stricte
 » séparation du *pauvre* qui commande
 » le respect, d'avec le *mendiant* qui
 » doit exciter la colère; or nos travers
 » religieux mêlent si bien ces deux
 » classes, qu'ils semblent faire de la
 » mendicité un mérite, une espèce de
 » vertu; qu'ils la provoquent en lui pré-
 » sentant des récompenses célestes : au

» fait, les mendiants ne sont ni plus ni
 » moins que des *moines au petit pied*;
 » tellement que dans leur nomenclature
 » se trouvent les moines mendiants.
 » Comment de telles idées ne porteraient-elles pas la confusion dans l'esprit, et le désordre dans la société?
 » On a canonisé grand nombre de saints dont le grand mérite apparent était la mendicité. On semble les avoir placés dans le Ciel pour ce qui, en bonne police, n'eût dû leur valoir sur la terre que le châtement et la réclusion; ce qui n'eût pas empêché, du reste, qu'ils ne méritassent le Ciel. Mais continuez.

» — Sire, ce ne fut pas sans émotion que je suivis les détails des établissemens de bienfaisance. En contemplant toute la sollicitude, les soins, l'ardente charité de tant de belles âmes, je pus voir que nous étions loin de le céder en quoi que ce fût à aucun peuple; que seulement nous y mettions moins d'ostentation, moins d'art peut-être à nous faire valoir; le midi surtout, le Languedoc particulièrement, faisait remarquer un surcroît de zèle et de ferveur dont on aurait peine à se faire

» une juste idée : partout, les hôpitaux, les hospices, étaient nombreux et généralement bien tenus. Les enfans trouvés avaient décuplé depuis la révolution; je ne manquai pas de prononcer aussitôt que c'était l'effet de la démoralisation du temps; mais on me fit observer, et une attention soutenue me convainquit, qu'on devait ce résultat, au contraire, à des causes très-consolantes. Jadis, me dit-on, les enfans trouvés étaient si mal soignés, si mal nourris, si mal tenus, que toute leur population était chétive, maligre, expirante; sur dix, il en périssait toujours sept à neuf; tandis qu'aujourd'hui la nourriture, la propreté, les soins de toute espèce, sont tels qu'on les sauve presque tous, et qu'ils montrent une enfance magnifique : ainsi ils ne se sont multipliés que de leur propre conservation. La vaccine aussi y a contribué dans un rapport immense. On prend aujourd'hui un tel soin de ces enfans, qu'il en est provenu un abus singulier; il arrive à des mères, même aisées, d'exposer leurs enfans; puis elles se présentent à l'hospice, s'offrant charitablement de prendre un nour-

» rison chez elles : c'est le leur qu'elles
 » reprennent, mais avec un petit salaire.
 » Le tout se fait par compéragés des
 » agens mêmes, et souvent pour procu-
 » rer une légère pension à l'un des siens.
 » Un autre abus de ce genre, non moins
 » singulier encore, que je rencontraï en
 » Belgique, était des inscriptions prises
 » long-temps à l'avance pour être reçu
 » à l'hôpital. Un jeune couple, tout en
 » se mariant, obtenait de se faire ins-
 » crire pour des places qui lui écher-
 » raient de droit à quelques années de
 » là : c'était une portion de la dot. —
 » Jésus ! Jésus ! s'est écrié ici l'Empe-
 » reur, levant les épaules et riant, et
 » puis faites des réglemens et des lois!...
 » Mais quant aux prisons, Sire, c'était
 » presque universellement un tableau
 » d'horreur et de véritable misère, la
 » partie honteuse de nos départemens ;
 » de vrais cloaques infects, des réduits
 » abominables, qu'il m'a fallu parfois
 » traverser en courant, ou dont j'étais
 » repoussé en dépit de tous mes efforts.
 » Autrefois en Angleterre j'avais visité
 » certaines prisons, et je m'étais permis
 » de rire de l'espèce de luxe qu'elles
 » présentaient ; mais ici c'était bien autre

» chose, et je me sentais indigné de
 » l'excès contraire. Il n'est pas de fautes,
 » on pourrait même dire de crimes, qui
 » ne se trouvent déjà assez punis par un
 » tel séjour ; en en sortant, il ne doit
 » certainement plus demeurer, en toute
 » justice, que peu ou point à expier, et
 » pourtant, ce n'est là encore que la de-
 » meure de simples prévenus ; car pour
 » les condamnés, les vrais coupables, les
 » grands scélérats, ils avaient leurs pri-
 » sons spéciales, les maisons de correc-
 » tions, où ils étaient peut-être trop
 » bien ; car là encore, le journalier ver-
 » tueux pouvait trouver à envier, et faire
 » une comparaison injurieuse à la Pro-
 » vidence et à la société. Toutefois, un
 » inconvénient frappant se faisait remar-
 » quer encore dans ces maisons de cor-
 » rection ; c'était l'amalgame, la fré-
 » quentation habituelle de toutes les
 » classes de condamnés, dont les uns
 » n'y devant rester qu'une année, pour
 » des fautes moins graves, tandis que
 » d'autres y étant pour quinze, vingt ans,
 » pour toute leur vie, à cause d'horri-
 » bles forfaits, il devait nécessairement
 » en résulter bientôt une espèce de ni-
 » veau moral, non par l'amélioration des

» scélérats, mais bien plutôt par l'aggra-
» vation des moins coupables.

» Ce qui encore me frappa fort dans
» la Vendée et ses alentours, fut que les
» fous y étaient en nombre décuple peut-
» être que dans les autres parties de
» l'Empire; comme aussi les dépôts de
» mendicité et autres lieux de réclusion
» y présentaient des individus retenus
» comme vagabonds, ou qui pouvaient
» le devenir, n'ayant point de parens,
» ignorant leur origine, ayant été re-
» cueillis dès leur enfance, sans qu'on
» sût d'où ils venaient. Quelques-uns
» avaient sur leurs personnes des bles-
» sures dont ils ignoraient le principe,
» les ayant reçues sans doute au ber-
» ceau. On a laissé passer le temps de
» tirer partie de ces individus, qui n'ont
» jamais reçu aucune idée sociale. On ne
» sait plus aujourd'hui qu'en faire. —
» Ah! s'est écrié l'Empereur, voilà bien
» la guerre civile, et son effroyable cor-
» tège; voilà ses inévitables résultats; ses
» fruits assurés! Si quelques chefs y font
» fortune et se tirent d'affaire, la pous-
» sière de la population est toujours fou-
» lée aux pieds; aucun des maux ne lui
» échappe!

» — Au demeurant je trouvai dans
» l'ensemble de ces établissemens, un
» bon nombre d'individus qu'on me dit,
» à tort ou à raison, être des prison-
» niers d'Etat, des détenus de la haute,
» moyenne et basse police.

» J'écoutai tous ces prisonniers, je
» reçus leurs plaintes, j'acceptai toutes
» leurs pétitions, sans néanmoins rien
» promettre; je n'en avais pas le droit;
» et puis je sentais fort bien que n'en-
» tendant que leur propre témoignage,
» je ne devais trouver aucun coupable.
» Toutefois, à l'exception de quelques
» scélérats reconnus, la masse véritable-
» ment ne méritait au plus que les juge-
» mens de police correctionnelle.

» Dans les prisons de Rennes, je trou-
» vai parmi eux un enfant de douze à
» quatorze ans, qui y avait été amené à
» l'âge de quelque mois seulement, avec
» une compagnie de *chauffeurs*; ceux-ci
» furent tous exécutés dans le temps, et
» l'enfant y était toujours demeuré de-
» puis, faute de décision à son égard.
» Qu'on juge de son moral! il n'a jamais
» vu, connu, entendu que des scélérats!
» c'était la seule race dont il eut le droit
» de soupçonner l'existence.

» Au Mont Saint-Michel, une femme, dont j'ai oublié le nom, attira particulièrement mon attention. D'assez bonne mine, d'un extérieur doux, d'un maintien modeste, elle se trouvait détenue depuis quatorze ans, ayant pris dans le temps une part très-active aux troubles de la Vendée, y ayant constamment accompagné son mari, chef d'un bataillon d'insurgés, en ayant même pris le commandement après sa mort. La misère et les pleurs l'avaient flétrie. Elle dut me trouver un air bien sévère durant son récit : je l'affectais pour cacher l'émotion qu'elle me causait. Ses mœurs douces et ses autres mérites lui avaient créé une espèce d'empire sur les femmes grossières et dépravées dont elle se trouvait entourée. Elle s'était vouée au soin des malades de la prison : on lui avait confié l'infirmerie, et tous la chérissaient.

» A cette femme près, à quelques prêtres et à deux ou trois anciens espions chouans, le reste n'était plus que de la turpitude, et ne montrait que des saletés dégoûtantes ou grotesques.

» C'était un mari jouissant de quinze mille livres de rente, enfermé évidem-

» ment par les seules intrigues de sa femme, à la façon des anciennes lettres de cachet; c'étaient des filles publiques, me disant être renfermées, non en punition de leur facilité pour tous, mais bien par le dépit de leur manque de complaisance pour un seul. Elles me mentaient ou non; mais devaient-elles être honorées pourtant du titre de prisonnières d'Etat, coûter deux francs par jour, et concourir à rendre le gouvernement odieux et ridicule. Enfin, dans une ville de la Belgique, c'était un malheureux qui avait épousé une de ces rosières que les municipalités dotaient dans les grandes occasions : il était enfermé pour avoir volé, disait-on, la dot, parce qu'il avait négligé de la gagner : on s'obstinait à exiger qu'il acquittât cette dette importante; lui s'obstinait à s'y refuser. Peut-être lui demandait-on l'impossible, etc., etc.

» Aussitôt de retour à Paris, je fus trouver M. Réal, préfet de Police de l'arrondissement que je venais de parcourir. Je me faisais un devoir, lui disais-je, de venir lui communiquer officieusement ce que j'avais recueilli.

» Je dois lui rendre justice, soit qu'il ne
 » demandât qu'à savoir, soit que ma
 » bonne foi le touchât, soit peut-être
 » encore, Sire, la magie toujours in-
 » fluente de vos couleurs, il me remer-
 » cia, assurant que je lui rendais un vrai
 » service, et me promettait qu'il allait
 » immédiatement *adoucir et redresser*;
 » ce furent ses expressions. Mais à quel-
 » ques jours de là, me rencontrant dans
 » une assemblée, il me dit avec une
 » peine apparente : — Eh bien ! voilà
 » une malheureuse affaire bien défavo-
 » rable à votre amazone (c'était l'évé-
 » nement et l'échauffourée du général
 » Mallet). Ce que j'aurais cru pouvoir
 » faire de mon chef il y a quelques jours,
 » je ne puis désormais me le permettre
 » sans une décision supérieure. — Et je
 » ne sais pas ce qui en arriva. »

L'Empereur s'est arrêté quelque temps
 sur les abus que je venais d'exprimer,
 puis il a conclu : « D'abord, mon cher,
 » pour procéder régulièrement, il fau-
 » drait savoir si l'on vous a dit vrai ; il
 » faudrait entendre contradictoirement
 » ceux qui sont accusés ; ensuite, il est
 » vrai de confesser tout bonnement que
 » les abus sont inhérens à toute société

» humaine. Voyez que presque tout ce
 » dont vous vous plaignez se trouve com-
 » mis précisément par ceux-là même qui
 » avaient charge expresse de l'empêcher.
 » Le moyen de remédier à cela, quand
 » on ne peut pas voir partout ? car il
 » existe comme une espèce de réseau
 » étendu sur les lieux abaissés, qui en-
 » veloppe la petite multitude. Il faut
 » qu'une maille se rompe, qu'un hasard
 » tel que celui qui y a conduit quelqu'un
 » comme vous, pour qu'il en remonte
 » quelque chose à la haute région. Aussi
 » un de mes rêves, nos grands événe-
 » mens de guerre accomplis et soldés,
 » de retour à l'intérieur, en repos et res-
 » pirant, eût été de chercher une demi-
 » douzaine ou une douzaine de vrais
 » bons philanthropes, de ces braves gens
 » ne vivant que pour le bien, n'existant
 » que pour le pratiquer ; je les eusse
 » disséminés dans l'Empire, qu'ils eus-
 » sent parcouru en secret pour me ren-
 » dre compte à moi-même : ils eussent
 » été les *espions de la vertu* ! Ils seraient
 » venus me trouver directement ; ils eus-
 » sent été mes confesseurs, mes direc-
 » teurs spirituels ; et mes décisions avec
 » eux eussent été mes bonnes œuvres

» secrètes. Ma grande occupation, lors
 » de mon entier repos, eût été, du som-
 » met de ma puissance, de m'occuper à
 » fond d'améliorer la condition de toute
 » la société; j'eusse prétendu descendre
 » jusqu'aux jouissances individuelles; et
 » s'il n'eût pas suffi de mon naturel pour
 » m'y porter, le calcul encore serait venu
 » m'y décider; car après tant de gloire
 » acquise, quel autre moyen me restait
 » d'en acquérir encore? et c'est parce
 » que je savais très-bien que toute cette
 » fourmillière d'abus devait exister, parce
 » que je voulais sauver ou rendre plus
 » difficiles les tyrannies subalternes et
 » intermédiaires, que j'avais imaginé,
 » pour notre temps de crise, mon orga-
 » nisation des prisons d'Etat. — Oui,
 » Sire, mais elle fut loin de faire fortune
 » dans nos salons, et ne contribua pas
 » peu à vous rendre impopulaire. Nous
 » criâmes de tous côtés aux *nouvelles*
 » *Bastilles*, au renouvellement des *let-*
 » *tres de cachet*. — Je le sais bien, a dit
 » l'Empereur, cela fut répété par toute
 » l'Europe, et me rendit odieux. Et
 » pourtant, voyez quel peut être l'em-
 » pire des mots, envenimés encore par
 » la mauvaise foi! Le tout vint princi-

» palement de la gaucherie du titre de
 » mon décret, qui me passa par distrac-
 » tion ou autrement; car au fond je
 » maintiens que cette loi était un grand
 » bienfait, et rendait en France la liberté
 » individuelle plus complète, plus assu-
 » rée qu'en aucun autre pays de l'Europe.

» Après les crises dont nous sortons,
 » a-t-il dit, avec les factions qui nous
 » avaient divisés, les complots qui avaient
 » été tramés, ceux qu'on tramait encore,
 » des emprisonnemens étaient indispen-
 » sables, et ils n'étaient qu'un bienfait;
 » car ils remplaçaient l'échafaud. Or, je
 » voulus rendre ces emprisonnemens lé-
 » gaux; je voulus les enlever au caprice,
 » à l'arbitraire, à la haine, aux vengean-
 » ces. Nul, par ma loi, ne pouvait plus
 » être emprisonné, détenu comme pri-
 » sonnier d'Etat, sans la décision de mon
 » Conseil-Privé. Seize personnes le com-
 » posaient, les premières, les plus in-
 » dépendantes, les plus distinguées de
 » l'Etat. Quelle petite passion eût osé se
 » compromettre avec un tel tribunal?
 » Moi-même ne m'étais-je pas là inter-
 » dit de la sorte la faculté d'une arres-
 » tation capricieuse? Nul ne pouvait être
 » détenu que pour une année, sans une

» nouvelle décision du Conseil-Privé ;
 » il suffisait de quatre voix sur seize pour
 » amener sa libération. Deux conseillers
 » d'Etat allaient entendre ces prison-
 » niers, et se trouvaient dès-lors leurs
 » avocats zélés au Conseils-Privé. Ces
 » prisonniers avaient de plus pour eux
 » la commission de la liberté individuelle
 » du Sénat, dont on n'a ri dans le public
 » que parce qu'elle ne faisait point d'é-
 » talage de ses efforts ni de ses résultats ;
 » mais elle a rendu de grands services ;
 » car ce serait bien peu connaître les
 » hommes que d'imaginer que les séna-
 » teurs, qui n'avaient rien à attendre des
 » ministres, et qui rivalisaient d'import-
 » tance avec eux, n'eussent pas fait usage
 » de leurs prérogatives pour les impor-
 » tuner ou leur rompre en visière vis-à-
 » vis de moi, s'ils en eussent trouvé
 » une occasion flagrante. De plus, j'avais
 » donné la surveillance des prisonniers
 » et la police des prisons aux tribunaux,
 » ce qui paralysait dès l'instant tout l'ar-
 » bitraire des autres branches de l'ad-
 » ministration et de ses nombreux agens
 » subalternes. *

* On trouve, sur les Prisons d'État, un

» Après de telles précautions, je n'hé-
 » site pas à prononcer que, par la signa-
 » ture de ce décret, la liberté civile se
 » trouvait assurée en France autant que
 » possible. On méconnut ou l'on feignit
 » de méconnaître cette vérité; car nous
 » autres Français il faut que nous mur-
 » murions de tout et toujours.

» Le vrai est que, lors de ma chute,
 » les prisons d'Etat ne renfermaient guère
 » que deux cent cinquante individus, et
 » que j'en avais trouvé neuf mille en
 » arrivant au Consulat. Qu'on parcoure
 » la liste de ce qu'on a dû y trouver,
 » que l'on cherche les causes et le motif
 » de leur détention, on verra qu'il n'en

article spécial et développé, au tome 1^{er}, p. 165
 des Mémoires de Napoléon, publiés par les
 généraux Montholon et Gourgaud, Paris, Bos-
 sange frères, 1825. Je pourrais m'autoriser
 souvent aujourd'hui du témoignage de ce pré-
 cieux recueil; et ce n'est pas une petite satis-
 faction pour moi, à mesure que les volumes
 paraissent, que de retrouver dans les propres
 dictées de Napoléon, qui, n'ayant eu lieu
 qu'après mon départ de Sainte-Hélène, m'é-
 taient conséquemment inconnues, une foule
 d'objets que je me trouve avoir saisis au vol
 dans ses conversations, et avoir reproduits
 fidèlement avec une concordance parfaite.

» est presque aucun qui n'eût mérité la
 » mort, qui ne l'eût trouvée par un ju-
 » gement, pour qui conséquemment la
 » détention ne fût de ma part qu'un bien-
 » fait. Pourquoi ne publie-t-on rien
 » contre moi aujourd'hui à ce sujet? Où
 » sont donc les grands griefs qu'on me
 » reproche? C'est qu'en effet il ne se
 » trouve rien. Si quelques-uns des pri-
 » sonniers sont venus depuis se vanter
 » auprès du Roi, des souffrances qu'ils
 » avaient éprouvées à cause de leurs efforts
 » en sa faveur, ne prononcent-ils pas là
 » eux-mêmes leur arrêt et ma justifica-
 » tion? car ce qui peut être une vertu
 » aujourd'hui aux yeux du Roi, était
 » alors incontestablement un crime sous
 » moi, et ce n'est que parce que je répu-
 » gnais à du sang, pour des crimes poli-
 » tiques, et que de tels procès n'eussent
 » fait que maintenir l'agitation, l'incer-
 » titude au sein de la patrie, que je
 » commuai la peine en simple détention.

» Je le répète, les Français, à mon
 » époque, ont été les plus libres de toute
 » l'Europe, sans en excepter même les
 » Anglais; car en Angleterre, si une crise
 » vient à faire suspendre l'*habeas corpus*,
 » tout individu est passible de la prison

» par la seule volonté des ministres, sans
 » qu'ils aient à en justifier les motifs ou
 » à en donner la raison. Ma loi était bien
 » autrement limitée. Et puis enfin, a-t-il
 » terminé, si en dépit de mes bonnes
 » intentions, si, malgré tous mes soins, il
 » existait encore tout ce que vous venez
 » de dire, et beaucoup d'autres choses
 » sans doute, c'est qu'il n'est pas si aisé
 » que l'on pense d'établir le bien. Ce
 » qu'il y a de bien remarquable, c'est
 » que tous les pays qu'on a séparés de
 » nous, ont regretté les lois avec les-
 » quelles je les ai gouvernés: c'est là un
 » hommage rendu à leur supériorité. Le
 » vrai, le seul moyen de me condamner
 » victorieusement sur le mal qu'elles ont
 » présenté, serait de pouvoir montrer
 » autre part quelque chose de meilleur!
 » De nouveaux temps succèdent, on
 » verra, etc., etc.

Sur les cinq heures, le Grand-Maré-
 chal, qui sortait de chez l'Empereur
 m'a dit qu'il me demandait. L'Empereur
 n'était pas sorti de la journée. Je l'ai
 trouvé considérant le nouveau billard.
 Il a craint qu'il ne fit trop humide pour
 sortir; il s'est mis à faire quelques parties
 d'échecs en attendant le dîner. Dans la

soirée, il nous a lu *Atrée et Thyeste*, de Crébillon. Cette pièce nous a paru horrible ; nous l'avons trouvée dégoûtante et nullement tragique. L'Empereur n'a pu l'achever.

Dimanche 21.

Sur l'Égypte. — Saint-Jean-d'Acrc. — Le désert. — Anecdotes, etc.

Vers les trois heures, l'Empereur a demandé sa calèche, m'a fait appeler, et nous avons marché ensemble jusqu'au fond du bois, où il avait ordonné à la calèche de venir le joindre. J'avais à lui communiquer de petits détails qui lui étaient personnels.

Dans le cours de la promenade, nous avons aperçu deux bâtimens qui arrivaient.

Au dîner, l'Empereur s'est trouvé fort causant. Il venait de travailler à sa campagne d'Égypte, qu'il avait laissée quelque temps, et qu'il nous avait dit devoir être aussi intéressante qu'une épisode de roman. Au sujet de sa pointe sur Saint-Jean-d'Acrc, il disait : « C'était pourtant bien audacieux que d'avoir osé se placer ainsi au milieu de la Syrie

avec seulement douze mille hommes. J'étais continuait-il à cinq cents lieues de Desaix, qui formait l'autre extrémité de mon armée. Sidney Smith a raconté que j'avais perdu dix-huit mille hommes devant Saint-Jean-d'Acrc ; or, mon armée n'était que de douze mille hommes. Un petit échappé du collège, à ce qu'il paraît, n'entendant rien à ce qu'il décrit, ne sachant que faire quelques phrases, et voulant sans doute gagner quelque argent ; frère pourtant de quel qu'un que j'ai comblé, qui faisait partie de mon Conseil d'Etat, vient de publier sur cet événement quelque chose qui m'a passé aujourd'hui sous les yeux, et qui m'irrite par sa niaiserie et la mauvaise teinte qu'il essaye de répandre sur la gloire et les travaux de cette armée, etc.

Si j'avais été maître de la mer, j'eusse été maître de l'Orient ; et la chose était si possible, que cela n'a tenu qu'à la stupidité ou à la mauvaise conduite de quelques marins.

Volney, voyageant en Égypte avant la révolution, avait écrit qu'on ne pourrait occuper ce pays sans trois grandes guerres : contre l'Angleterre,

» le Grand-Seigneur et les habitans. La
 » dernière surtout lui paraissait difficile
 » et terrible. Il s'est trompé tout à fait à
 » l'égard de celle-ci, car elle n'a été rien
 » pour nous. Nous étions même venus à
 » bout d'avoir, en peu de temps, les ha-
 » bitans pour amis, et d'avoir mêlé leur
 » cause à la nôtre.

» Une poignée de Français avait donc
 » suffi pour conquérir ce beau pays,
 » qu'ils n'eussent jamais dû perdre! Nous
 » avions vraiment accompli des prodiges
 » de guerre et de politique! Notre affaire
 » n'avait rien de commun avec les an-
 » ciennes croisades : les croisés étaient
 » innombrables et mus par le fanatisme ;
 » mon armée, au contraire, était fort
 » petite, et les soldats si peu passionnés
 » pour leur entreprise, qu'ils furent ten-
 » tés souvent, dans le principe, d'enlever
 » leurs drapeaux et de revenir. Toute-
 » fois, j'étais venu à bout de les récon-
 » cilier avec le pays, où il y avait abon-
 » dance de toutes choses, et à si bon
 » marché, que je fus un moment tenté
 » de les mettre à la demi-solde, pour
 » leur conserver l'autre moitié en ré-
 » serve. Je m'étais acquis un tel empire
 » sur eux, qu'il m'eût suffi d'un simple

» ordre du jour pour les rendre Maho-
 » métans. Ils n'eussent faits qu'en rire ;
 » la population eût été satisfaite, et les
 » chrétiens de l'Orient eux-mêmes eus-
 » sent cru leur cause gagnée ; ils nous
 » eussent approuvés, pensant que nous
 » ne pouvions pas faire mieux pour eux
 » et pour nous.

» Les Anglais ont frémi de nous voir
 » occuper l'Égypte. Nous montrions à
 » l'Europe le vrai moyen de les priver
 » de l'Inde. Ils ne sont pas encore bien
 » rassurés ; et ils ont raison. Si quarante ou
 » cinquante mille familles européennes
 » fixent jamais leur industrie, leurs lois
 » et leur administration en Égypte, l'Inde
 » sera aussitôt perdue pour les Anglais,
 » bien plus encore par la force des choses
 » que par celle des armes. »

Dans le cours de la soirée, le Grand-
 Maréchal a rappelé à l'Empereur une de
 ses conversations avec le mathématicien
Monge, à Cutakié, au milieu du désert.
 « Que vous semble de tout ceci, citoyen
 » *Monge*, disait Napoléon? — Mais, ci-
 » toyen Général, répondait *Monge*, je
 » pense que si jamais on voit ici autant
 » de voitures qu'à l'Opéra, il faudra qu'il
 » se soit passé de fameuses révolutions

» sur le globe. » L'Empereur riait beaucoup à ce ressouvenir. Il avait pourtant alors sur les lieux, disait-il, une voiture à six chevaux. C'était assurément la première qui eût traversé le désert de la sorte; aussi elle étonnait fort les Arabes.

L'Empereur disait que le désert avait toujours eu pour lui un attrait particulier. Il ne l'avait jamais traversé sans une certaine émotion. C'était pour lui l'image de l'immensité, disait-il; il ne montrait point de bornes, n'avait ni commencement ni fin; c'était un océan de pied ferme. Ce spectacle plaisait à son imagination. Et il se complaisait à faire observer que Napoléon veut dire *lion du désert*!.....

L'Empereur disait encore que quand on le sut en Syrie, on avait arrangé au Caire qu'on ne le reverrait jamais; et il racontait alors le vol et l'effronterie d'un petit Chinois qu'il avait à son service. « C'était un petit nain, difforme, dont Joséphine, disait-il, s'était engouée dans le temps à Paris. Il était le seul Chinois en France, et dès-lors elle avait dû l'avoir derrière sa voiture. Elle le promena en Italie; mais comme il la volait, elle ne savait plus qu'en faire.

» Pour l'en débarrasser, je le pris avec moi dans mon expédition d'Egypte. » C'était toujours le reporter à la moitié de son chemin, que de le jeter en Egypte. Toutefois, ce petit monstre avait au Caire l'intendance de ma cave; je n'eus pas plutôt passé le désert, qu'il vendit, et à vil prix, deux mille bouteilles de vin de Bordeaux délicieux, ne cherchant qu'à faire de l'argent, dans la persuasion que je ne reviendrais jamais. » Quand on annonça mon retour, il ne se déconcerta nullement; il courut au-devant de moi, et me découvrit en ser-viteur fidèle, disait-il, la dilapidation de mon vin, qu'il attribuait effrontément à tous ceux qu'il lui plut d'accuser. La fourberie était si peu soutenable, qu'il fut en un instant conduit à s'avouer lui-même le coupable. On me pressait fort de le faire pendre; je ne le fis point, parce qu'en toute justice il eût donc fallu en faire autant de tous les habits brodés qui avaient sciemment acheté et bu le vin. Je me contentai de le chasser et de l'expédier pour Suez, où il devint ce qu'il voulut. »

Je dois observer à ce sujet qu'ici nous avons pu croire un moment à un rap-

prochement bien singulier. Il y a quelques mois qu'il nous fut dit que, dans l'un des bâtimens de la Chine qui passaient alors, retournant en Europe, se trouvait un Chinois disant avoir servi l'Empereur en Egypte. L'Empereur alors s'était écrié que c'était son petit voleur, celui dont je viens de raconter l'histoire; mais ce n'était au vrai qu'un cuisinier de Kléber.

L'Empereur, plus gai que de coutume, a terminé brusquement la conversation en se tournant vers M^{me} Bertrand : « Hé bien ! Madame, quand serez-vous à votre logement des Tuileries, lui a-t-il demandé en riant ? Quand donnerez-vous vos beaux diners d'ambassadeurs ? Mais vous serez obligée, du moins assurément, de changer vos ameublemens, vous les trouverez passés. » Alors on en est venu tout naturellement au grand luxe dont nous avons été témoins sous l'Empereur.

Lundi 22.

s paternel, etc. — Conversation remarquable. — Cagliostro; Mesmer; Gall; Lavater, etc.

L'Empereur est entré dans ma cham-

(Juillet 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 121

bre sur les dix heures, et m'a pris pour marcher avec lui. Au retour nous avons tous déjeuné dehors. Le temps était magnifique, la chaleur forte, mais bien-faisante. L'Empereur a demandé sa calèche; deux de nous étaient avec lui; le troisième, à cheval, suivait à côté; le Grand-Maréchal n'avait pu venir. L'Empereur est revenu sur quelques bouderies qui avaient eu lieu il y avait quelques jours. Il a analysé notre position, nos besoins : « Vous êtes destinés, nous » disait-il, en rentrant dans le grand » monde un jour, à vous y trouver frères » à cause de moi. Ma mémoire vous le » commandera. Soyez-le donc dès au- » jourd'hui ! » Il peignait alors le bien que nous pourrions nous créer, les peines que nous pourrions tromper, etc., etc. C'était tout à la fois une leçon de famille, de morale, de sentiment et de conduite. Elle eût dû être écrite en lettres d'or. Il a parlé près de cinq quarts d'heure : je ne pense pas que cette leçon soit jamais oubliée par aucun de nous. Pour moi, j'aurai toujours présent, non seulement les principes et les paroles, mais encore le son de voix, l'expression, le

geste, et, par-dessus tout, le cœur qui les exprimait.

Vers les cinq heures, l'Empereur est entré dans ma chambre, où je travaillais avec mon fils le chapitre d'Arcole. Il avait quelque chose à me dire. Je l'ai suivi dans le jardin, où par la suite il est revenu longuement sur sa conversation de la calèche.....

Le dîner se passe à présent dans l'ancien cabinet topographique, contigu au cabinet de l'Empereur, et à l'ancien logement du ménage Montholon, dont on a fait une bibliothèque assez propre, à l'aide des livres et de quelques boiseries venues dernièrement d'Angleterre.

Les traces de l'incendie dans le salon se réparant lentement, nous sommes contraints de demeurer à table, dans notre nouvelle salle à manger, jusqu'à ce que l'Empereur se retire. C'est, du reste, au grand profit de la conversation.

L'Empereur aujourd'hui était fort causant. On parlait de rêves, de pressentimens, de prévisions, ce que les Anglais appellent *double sight* (double vue). Nous avons débité tous les lieux communs qu'amènent d'ordinaire ces objets,

jusqu'à parler de sorciers et de revenans. L'Empereur a conclu : « Toutes ces charlataneries et tant d'autres, telles que » celles de Cagliostro, Mesmer, Gall, » Lavater, etc., se détruisent par ce seul » raisonnement, bien simple pourtant : » *Tout cela peut être, mais cela n'est pas.*

» L'homme aime le merveilleux, disait-il; il a pour lui un charme irrésistible; il est toujours prêt à quitter » celui dont il est entouré, pour courir » après celui qu'on lui forge. Il se prête » lui-même à ce qu'on le trompe. Le » vrai c'est que tout est merveille autour » de nous. Il n'est point de phénomène » proprement dit; tout est phénomène » dans la nature : mon existence est un » phénomène; le bois qu'on met dans » la cheminée et qui me chauffe, est un » phénomène, la lumière que voilà, et » qui m'éclaire, est un phénomène; » toutes les causes premières, mon intelligence, mes facultés, sont des phénomènes; car tout cela est, et nous » ne savons le définir. Je vous quitte ici, » continua-t-il, me voilà à Paris, entrant à » l'Opéra; je salue les spectateurs, j'entends les acclamations, je vois les acteurs, j'entends la musique. Or, si je

» puis franchir la distance de Sainte-
 » Hélène, pourquoi ne franchirais-je
 » pas la distance des siècles? Pourquoi ne
 » verrais-je pas l'avenir comme le passé?
 » L'un serait-il plus extraordinaire, plus
 » merveilleux que l'autre? Non; mais
 » seulement, cela n'est pas. Voilà le rai-
 » sonnement qui détruira toujours, sans
 » réplique, toutes les merveilles imagi-
 » naires. Tous ces charlatans disent des
 » choses fort spirituelles; leurs raison-
 » nemens peuvent être justes, ils sédui-
 » sent; seulement la conclusion est fautive,
 » parce que les faits manquent.

» *Mesmer* et le mesmérisme ne se sont
 » jamais relevés du rapport de Bailly, au
 » nom de l'Académie des Sciences. *Mes-
 » mer* produisait des effets sur une per-
 » sonne, en la magnétisant en face. Cette
 » même personne, magnétisée par der-
 » rière, à son insu, n'éprouvait plus rien.
 » C'était donc de sa part une erreur de
 » son imagination, une faiblesse des sens:
 » c'était le somnambule qui, la nuit,
 » court sur les toits sans danger, parce
 » qu'il ne craint pas; le jour il se casse-
 » rait le cou, parce que ses sens le
 » troubleraient.

» J'entrepris un jour, disait-il, à une

» de mes audiences publiques, le char-
 » latan *Puységur*, sur sa somnambule.
 » Il voulut le prendre très-haut; je le
 » terrassai par ces seuls mots: Si elle est
 » si savante, qu'elle nous dise quelque
 » chose de neuf. Dans deux cents ans,
 » les hommes auront fait bien des pro-
 » grès; qu'elle en spécifie un seul. Qu'elle
 » dise ce que je ferai dans huit jours.
 » Quelle fasse connaître les numéros qui
 » sortiront demain à la loterie, etc.

» J'en fis de même pour *Gall*; j'ai
 » beaucoup contribué à le perdre. *Cor-
 » visart* était son grand sectateur: lui et
 » ses semblables ont un grand penchant
 » pour le matérialisme: il accroîtrait
 » leur science et leur domaine. Mais la
 » nature n'est point si pauvre. Si elle
 » était si grossière que de s'annoncer
 » par des formes extérieures, nous irions
 » plus vite en besogne, et nous serions
 » plus savans. Ses secrets sont plus fins
 » et plus délicats, plus fugitifs; jusqu'ici
 » ils échappent à tout. Un petit bossu se
 » trouve un grand génie; un grand bel
 » homme n'est qu'un sot. Une large tête à
 » grosse cervelle n'a parfois pas une idée,
 » tandis qu'un petit cerveau se trouvera
 » d'une vaste intelligence. Et voyez l'im-

» bécillité de *Gall* : il attribue à certain-
 » nes bosses, des penchans et des crimes
 » qui ne sont pas dans la nature, qui ne
 » viennent que de la société et de la
 » convention des hommes : que devient
 » la bosse du vol s'il n'y avait point de
 » propriétés? la bosse de l'ivrognerie,
 » s'il n'existait point de liqueurs fermentées?
 » celle de l'ambition, s'il n'existait
 » point de société?

» Il en est de même de cet insigne
 » charlatan *Lavater*, avec ses rapports
 » du physique et du moral. Notre cré-
 » dulité est dans le vice de notre nature;
 » il est en nous de vouloir aussitôt nous
 » parer d'idées positives, lorsque nous
 » devrions, au contraire, nous en garan-
 » tir soigneusement. A peine voyons-
 » nous les traits d'un homme, que nous
 » voulons prétendre connaître son carac-
 » tère. La sagesse serait d'en repousser
 » l'idée, de neutraliser ces circonstances
 » mensongères. Un tel m'a volé; il avait
 » les yeux gris; depuis, je ne verrai plus
 » d'yeux gris, sans l'idée, la crainte du
 » vol; c'est une arme qui m'a blessé, et
 » que je redoute partout où je la vois;
 » mais sont-ce bien les yeux gris qui
 » m'ont volé? La raison, l'expérience,

» et j'ai été dans le cas d'en faire une
 » grande pratique, montrent que tous
 » ces signes extérieurs sont autant de
 » mensonges; qu'on ne saurait trop s'en
 » garantir, et qu'il n'est réellement d'au-
 » tre moyen de juger et de connaître sû-
 » rement les hommes, que de les voir,
 » de les essayer, de les pratiquer. Après
 » tout cela, il se rencontre des figures
 » tellement hideuses, il faut l'avouer
 » (et il en a cité une qui nous a tous fait
 » rire, celle du Gouverneur), que la
 » raison la plus forte est mise d'abord
 » en fuite, et que la condamnation se
 » prononce en dépit de toute cette rai-
 » son même.

Mardi 23.

Accumulation singulière de contrariétés, etc.

Sur les trois heures, l'Empereur est
 entré dans ma chambre. Il voulait se
 promener. Je l'ai suivi; il avait la figure
 sombre; il souffrait depuis la veille. La
 grande chaleur, durant son tour de ca-
 lèche, lui avait fait mal. Il a vu de de-
 hors une nouvelle porte que l'on prati-
 quait; elle eût changé tout l'intérieur
 du cabinet topographique et de l'ancien
 logement de M^{me} de Montholon. On ne

lui en avait pas parlé ; il en a été vivement contrarié, et faisant appeler sur-le-champ celui qui l'avait ordonnée, les mauvaises raisons que celui-ci a données n'ont fait que le contrarier davantage ; il lui a commandé vivement d'aller la faire refermer à l'instant même. Nous avons voulu marcher ; mais il était dit que ce soir il serait poussé à bout, que tout concourrait à lui donner de l'humeur ; des Anglais se sont trouvés sur son passage ; il les a évités presque avec de la colère, me disant que bientôt il ne serait plus possible de mettre le pied dehors. A deux pas de là, le docteur l'a joint pour lui faire part, assez gauchement, de quelques arrangemens qu'on projetait pour lui, Napoléon, et il lui demandait son avis. Or, on lui parlait là d'une des choses qui lui répugnaient peut-être davantage. Il a évité de répondre, chose qui lui était ordinaire contre les inconvéniens ; mais cette fois c'était avec une humeur maquée ; il a gagné la calèche et y est monté ; mais sur notre route se sont trouvés encore des officiers anglais, et alors il a commandé subitement une autre direction, et au galop.

Cependant la nouvelle ouverture faite à la maison, sans qu'il lui en eût rien dit, et qu'il trouvait si gauche, lui pesait encore sur le cœur : il allait l'alléger en s'en prenant gaiement à la femme de celui qui l'avait dirigée ; laquelle se trouvait dans la calèche. « Ah ! vous voilà, a-t-il dit ; vous êtes sous ma main, c'est vous qui porterez la peine : le mari a fait la faute, c'est la femme qui sera bourrée : heureux cette fois l'absent ! » Mais au lieu d'abonder dans ce sens, qui n'avait que de la grâce, sans le moindre inconvénient, et dont le résultat eût été certain, la femme s'en est tenue toujours à vouloir inopportunément excuser son mari, à reproduire des raisons qui ne faisaient que ramener l'humeur. Enfin, pour combler la mesure, l'un de nous, en découvrant les tentes du camp, lui a appris que les évolutions et les manœuvres de la veille étaient en réjouissance d'une des grandes victoires anglaises en Espagne, et que cela allait d'autant moins à ce régiment, qu'il y avait à peu près péri. Il était facile de lire dans les yeux de l'Empereur tout ce qu'il éprouvait d'un tel sujet de conversation. Toutefois « Un régiment ne périt jamais devant

« l'ennemi, Monsieur, il s'immortalise ! » a été toute sa réponse ; il est vrai qu'elle était faite sèchement.

Moi, je méditais en silence sur cette cumulation de contrariétés, frappant ainsi à coups redoublés dans aussi peu de temps. Je trouvais l'instant précieux pour un observateur, j'évaluais le supplice qu'elles devaient créer, et j'admirais le peu que l'Empereur en laissait échapper. Je me disais : Voilà pourtant *l'homme intraitable, le tyran*. L'on eût dit qu'il m'avait deviné ; car en descendant de la calèche, et nous trouvant deux pas en avant, il m'a dit à mi-voix : « Si vous aimez à étudier les hommes, apprenez jusqu'où peut aller la patience, et tout ce qu'on peut dévorer ! »

En arrivant, il a demandé du thé ; je ne lui en avais jamais vu prendre. M^{me} de Montholon occupait pour la première fois son nouveau salon : il a voulu le voir, a observé qu'elle serait bien mieux que nous tous ; il a fait apporter les échecs, a demandé du feu, et a joué successivement avec plusieurs de nous. Peu à peu il est revenu à sa situation naturelle. Nous avons atteint l'heure du dîner, où il a mangé un peu, ce qui l'a

remis tout à fait. Il s'est livré alors à la conversation ; est revenu de nouveau sur ses premières années, qui ont toujours du charme pour lui. Il a beaucoup parlé de ses anciennes connaissances, de la difficulté qu'après son élévation, quelques-unes ont eue à pénétrer jusqu'à lui, et il a observé que si on ne pouvait franchir le seuil de son palais, c'était assurément bien en dépit de lui-même ; et que devait-ce donc être, disait-il avec les autres Souverains ? etc., etc.

En causant de la sorte, nous avons atteint onze heures, sans que l'Empereur, ni aucun de nous s'en fût aperçu.

Mercredi 24.

M^{me} de B.... — Détails, etc. — Anecdotes de l'émigration.

Aujourd'hui l'Empereur a essayé le billard qui venait d'être placé ; puis il est sorti pendant quelques instans ; le temps était fort humide, il est rentré presque aussitôt.

Avant dîner, l'Empereur me faisant causer dans sa chambre sur l'émigration, le nom de M^{me} de B.... laquelle avait été dame d'atours de Madame et fort en évidence au commencement de nos

affaires, a été prononcé. Sur quoi l'Empereur a dit : « Mais cette M^{me} de B... n'é-
 » tait-elle pas une très-méchante femme ?
 — Assurément non, ai-je répondu : bien
 » au contraire, c'est la meilleure femme
 » du monde, de beaucoup d'esprit, et
 » d'un excellent jugement. — Eh bien !
 » a dit l'Empereur, elle doit avoir beau-
 » coup à se plaindre de moi. Voilà le
 » malheur des faux rapports : on me l'a
 » fait fort maltraiter. — Oui, Sire, vous
 » l'avez rendue très-malheureuse. M^{me} de
 » B... n'existait que pour le charme de la
 » société, et vous l'avez bannie de Paris, et
 » confinée dans la province, où je l'ai ren-
 » contrée dans une de mes missions, ava-
 » lant sa langue d'ennui, et ne maudissant
 » pourtant pas Votre Majesté, sur laquelle
 » je la trouvais raisonnable. — Eh bien !
 » pourquoi n'êtes vous pas venu me tirer
 » d'erreur ? Ah ! oui, Sire, vous nous
 » étiez si peu connu, pour ce que je vous
 » connais à présent, que je ne l'eusse pas
 » osé pour moi-même. Mais voici un mot
 » de M^{me} de B..., à Londres, au fort de
 » notre émigration, qui vous la fera plus
 » connaître que tout ce que je pourrais
 » dire. Au moment de votre arrivée au
 » consulat, quelqu'un venant de Paris,

» se trouvait chez elle à une petite réu-
 » nion; il devint bientôt accidentellement
 » l'homme de la fête, par tous les détails
 » qu'il était en état de nous donner d'un
 » lieu et de choses qui nous intéressaient
 » si fort. Et comme on le questionnait
 » sur le Consul. — Il ne peut vivre long-
 » temps, répondit-il, *jaune à faire plai-*
 » *sir* : ce fut son mot; et s'animant par
 » degrés, il porta pour santé : A la mort
 » du premier Consul ! — Oh ! l'horreur,
 » s'écria aussitôt M^{me} de B..., à la mort
 » d'un homme ! fi donc ! voici qui vau-
 » dra mieux : A la santé du Roi !

» — Eh bien ! je répète que je l'ai fort
 » maltraitée, disait l'Empereur, et sur
 » les rapports que l'on m'en faisait. On
 » me l'avait représentée comme intri-
 » gante, se mêlant de politique et sur-
 » tout comme fort adonnée au sarcasme,
 » et cela me rappelle un mot qu'on lui
 » prête peut-être, et qui ne m'a frappé
 » du reste que parce qu'il était très-
 » spirituel. Un personnage distingué, qui
 » s'occupait fort d'elle, me disait-on,
 » s'étant avisé de jalousie, ce dont elle
 » se justifiait très-bien, et ne se tenant
 » pas pour battu, lui répondit, qu'après
 » tout, elle devait bien savoir que la

» femme de César ne devait pas même
 » être soupçonnée. A quoi M^{me} de B...
 » trouva plaisant de riposter aussitôt,
 » que les deux petites lignes reçues ren-
 » fermaient deux graves erreurs; car il
 » était notoire à tous qu'elle n'était pas
 » sa femme, et que lui n'était pas César.

Après le dîner l'Empereur nous a lu
 une partie du Dissipateur et du Glorieux;
 il les a interrompus par dégoût : ils ne
 lui présentaient pas assez d'intérêt. Il
 souffrait beaucoup de son côté droit;
 c'était le résultat de l'humidité qui l'a-
 vait frappé le matin à sa promenade, et
 nous n'étions pas sans crainte que ce
 ne fût un symptôme de la maladie ordi-
 naire dans ces climats brûlans.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé une
 lettre de Londres, avec un paquet de
 quelques effets de toilette. Il venait
 d'arriver un bâtiment de guerre d'An-
 gleterre : c'était le Griffon.

Judi 25.

L'Empereur reçoit des lettres des siens. —
 Conversation avec l'Amiral. — Commissaires
 des Alliés, etc., etc.

Sur les neuf heures, j'ai reçu du Grand-
 Maréchal, pour remettre à l'Empereur,

trois lettres qui étaient pour lui. Elles
 venaient de Madame Mère, de la prin-
 cesse Pauline et du prince Lucien. Cette
 dernière était dans une à moi, que le
 prince Lucien m'adressait de Rome, le
 six mars. J'en ai reçu aussi deux de mon
 agent d'affaires de Londres.

L'Empereur a passé toute la matinée
 à lire les papiers du vingt-cinq avril au
 treize mai : ils contenaient la mort de
 l'Impératrice d'Autriche, la prorogation
 des Chambres en France, l'acquiescement
 de Cambrone, la condamnation du gé-
 néral Bertrand, etc., etc. Il a dit beau-
 coup de choses sur chacun de ces objets.

Sur les trois heures, l'amiral Malcolm
 a fait demander à être présenté à l'Em-
 pereur. Il lui apportait les journaux des
 Débats jusqu'au treize mai. L'Empereur
 m'a dit de le lui amener, et a causé avec
 lui près de trois heures. Il plaît fort à
 l'Empereur, qui l'a traité, du premier
 instant, avec beaucoup d'abandon et
 de bonhomie, tout à fait comme une
 ancienne connaissance. L'Amiral s'est
 trouvé entièrement dans son sens sur
 une foule d'objets : il avouait que l'éva-
 sion de Sainte-Hélène était extrêmement
 difficile, et ne voyait aucun inconvénient

à donner l'île entière; il trouvait absurde qu'on n'eût pas mis l'Empereur à Plantation-House; il sentait, mais depuis qu'il était ici seulement, avouait-il, que la qualification de général pouvait être injurieuse; il trouvait que lady Loudon avait été ridicule ici, qu'elle ferait rire d'elle à Londres: il pensait que le Gouverneur avait de bonnes intentions sans doute; mais qu'il ne savait pas faire. Les ministres, disait-il, avaient eu de l'embarras avec l'Empereur, et non de la haine; ils n'avaient su qu'en faire. En Angleterre, il eût été, et il demeurerait encore un épouvantail pour le continent; il eût été une arme trop dangereuse et trop puissante entre les mains de l'opposition, etc., etc. Du reste, il craignait, disait-il, que toutes ces circonstances ne pussent nous retenir longtemps ici, et il assurait que l'intention des ministres était qu'à l'évasion près, on comblât Napoléon à Sainte-Hélène, etc. Tout cela était rendu d'une manière si convenable, que l'Empereur discutait la chose avec lui sans plus de chaleur que si elle lui avait été étrangère.

Un moment, l'Empereur l'a visiblement ému, lorsqu'au sujet des commis-

saires alliés, il lui a exprimé l'impossibilité de les recevoir. « Enfin, Monsieur, lui a-t-il dit, vous et moi nous sommes hommes; j'en appelle à vous. Se peut-il que l'Empereur d'Autriche, dont j'ai épousé la fille, qui a sollicité ce mariage à genoux, auquel j'ai rendu deux fois sa capitale, qui retient ma femme et mon fils, m'envoie son commissaire sans une seule ligne pour moi, sans un petit bout de bulletin de la santé de mon fils? Puis-je bien le recevoir? avoir quelque chose à lui dire? Il en est de même de celui d'Alexandre, qui a mis de la gloire à se dire mon ami, contre lequel je n'ai eu que des guerres politiques, et non des querelles personnelles. Ils ont beau être Souverains, nous n'en sommes pas moins hommes; je ne réclame pas d'autre titre en ce moment! Ne devraient-ils pas tous avoir un cœur? Croyez, Monsieur, que quand je répugne au titre de général, il ne peut m'offenser: je ne le décline que parce que ce serait convenir que je n'ai pas été Empereur; et je défends ici plus l'honneur des autres que le mien. Je défends l'honneur de ceux avec qui j'ai été, à ce titre, en rapport,

» en traité, en alliance de sang et de
 » politique. Le seul de ces commissaires
 » que je pusse recevoir peut-être, se-
 » rait celui de Louis XVIII, qui ne
 » me doit rien : ce commissaire a été
 » long-temps mon sujet, il ne fait que
 » marcher avec les circonstances indé-
 » pendantes de lui; aussi le recevrais-je
 » demain, si je ne craignais les mauvais
 » contes qu'on ferait sans doute, et les
 » sottises couleurs dont on ne manquerait
 » pas de peindre cette circonstance, etc.»

Après dîner l'Empereur est revenu encore sur l'époque de son consulat, sur les nombreuses conspirations dont il avait été l'objet, sur les personnes célèbres de cette époque, etc., etc. J'ai déjà mentionné ces objets en grande partie plus haut. La conversation a duré jusqu'à une heure du matin, ce qui était pour nous un extraordinaire.

Vendredi 26 au Dimanche 28.

Cour de l'Empereur. — Dépenses, économies, chasses, écuries, pages, service d'honneur, etc., etc.

Notre vie accoutumée : sur le milieu du jour, le tour en calèche; le soir, la conversation.

Le vingt-sept, l'Empereur a reçu un moment un colonel, parent des Walsh-Serrant, venant du Cap sur le Haycomb, et repartant le lendemain pour l'Europe. Il avait été gouverneur de Bourbon, dont il nous a fort entretenu, et sous des rapports agréables.

Après le dîner, la conversation a été sur l'ancienne et la nouvelle Cour, leurs arrangemens, leurs dépenses, leur étiquette, etc., etc. J'ai déjà parlé ailleurs de la plupart de ces choses, dont beaucoup n'ont été que renouvelées ici. J'en supprime ce qui ne serait que pure répétition.

La Cour de l'Empereur était bien plus magnifique, sous tous les rapports, que tout ce qu'on avait vu jusque-là; et cependant, disait-il, elle coûtait infiniment moins. La suppression des abus, l'ordre et la régularité dans les comptes, faisaient cette grande différence. Sa chasse, à quelques particularités près, inutiles ou ridicules, observait-il, comme celle du faucon et autres, était aussi splendide, aussi nombreuse, aussi bruyante que celle de Louis XVI, et elle ne lui coûtait annuellement, assurait-il, que quatre cent mille francs, tandis qu'elle

revenait au Roi à sept millions. Il en était de même de la table : l'ordre et la sévérité de Duroc, disait l'Empereur, avait accompli des prodiges sur ce point. Sous les Rois, les palais ne demeuraient point meublés, on transportait les mêmes meubles d'un palais à l'autre ; on n'en fournissait point aux gens de la Cour ; c'était à chacun à s'en pourvoir. Sous lui, au contraire, il n'y avait personne en service qui ne se trouvât dans la chambre qui lui était assignée aussi bien et mieux que chez lui, pour tout ce qui était nécessaire ou convenable.

L'écurie de l'Empereur lui coûtait trois millions ; les chevaux revenaient, en somme, à trois mille francs l'un dans l'autre par an. Un page coûtait de six à huit mille francs ; cette dernière dépense, observait-il, était la plus forte, peut-être, du palais ; aussi pouvait-on vanter l'éducation qu'on leur donnait, les soins qu'on en prenait. Toutes les premières familles de l'Empire sollicitaient d'y placer leurs enfans ; et elles avaient raison, disait l'Empereur.

Quant à l'étiquette, l'Empereur disait qu'il était le premier qui eût séparé le *service d'honneur* (expression imaginée

sous lui), du service des besoins. Il avait mis de côté tout ce qui était sale et réel, pour y substituer ce qui n'était que nominal et de pure décoration? « Un Roi, » disait-il, n'est pas dans la nature ; il n'est que dans la civilisation. Il n'en est point de nu ; il n'en saurait être que d'habillé, etc. »

L'Empereur disait qu'on ne saurait être plus sûr que lui de la nature et de la comparaison de tous ces objets, parce qu'il avaient été tous arrêtés par lui, et sur les procès-verbaux des temps passés, où il n'avait fait qu'élaguer le ridicule, et conserver ce qui pouvait être bon, etc.

La conversation s'était prolongée au-delà de onze heures. Elle avait été assez gaie, et l'Empereur a encore observé, en nous quittant, qu'il fallait, après tout, que nous fussions une bonne pâte de gens, pour pouvoir nous contenter ainsi à Sainte-Hélène.

Lundi 29.

Nouvelle méchanceté du Gouverneur, etc. —
Projet désespéré du Corse Santini.

Le temps s'est mis au mauvais depuis quelques jours ; l'Empereur a profité d'un instant, pour visiter une tente que

l'Amiral lui a fait élever très-galamment par les gens de sa frégate, depuis qu'il l'a entendu, dans la conversation, se plaindre de n'avoir pas d'ombrage ici, et de ne pouvoir demeurer hors de sa chambre. L'Empereur a parlé à l'officier et aux gens qui la terminaient en cet instant, et a commandé de faire donner un napoléon à chacun des matelots.

Aujourd'hui nous avons appris que le dernier bâtiment avait apporté, à l'adresse de l'Empereur, un ouvrage sur les affaires du temps, par un membre du Parlement, nous a-t-on dit. Il était envoyé par l'auteur même, et sur la reliure était en lettres d'or : *A Napoléon-le-Grand*. Cette circonstance a porté le Gouverneur à retenir l'ouvrage, sévérité qui, de sa part, contraste étrangement avec son empressement à nous avoir prêté des libelles qui s'expriment si inconvenablement sur l'Empereur.

Pendant le dîner, l'Empereur, fixant d'un œil sévère un de ses gens, a dit, au grand étonnement de nous tous : « Comment, brigand, tu voulais tuer le Gouverneur !..... Misérable !..... Qu'il te revienne de pareilles idées, et tu auras affaire à moi ; tu verras comme je te

» traiterai. » Et, s'adressant à nous, il a dit : « Messieurs, voilà Santini qui voulait tuer le Gouverneur. Ce drôle allait nous faire là une belle affaire ! Il m'a fallu toute mon autorité, toute ma colère pour le retenir. »

Pour l'intelligence de ceci, je dois dire que Santini, jadis huissier du cabinet de l'Empereur, et que son extrême dévouement avait porté à suivre son maître pour le servir, disait-il, sous quelque titre que l'on voulût, était un Corse qui sentait profondément et s'exaltait avec facilité. Exaspéré au dernier point par tous les mauvais traitemens du Gouverneur, ne pouvant tenir aux outrages qu'il voyait prodiguer à l'Empereur, aigri de voir sa santé en dépérir, gagné lui-même par une mélancolie noire, il avait cessé, depuis quelque temps, tout service de l'intérieur ; et, sous prétexte de procurer quelques oiseaux pour le déjeuner de l'Empereur, il semblait ne plus s'occuper que de chasser dans le voisinage. Dans un moment d'abandon il confia à Cypriani, son compatriote, qu'il avait le projet, à l'aide de son fusil à deux coups, de tuer le Gouverneur et de s'expédier ensuite lui-

même. Le tout, disait-il, pour délivrer la terre d'un monstre.

Cypriani, qui connaissait le caractère de son compatriote, effrayé de sa résolution, en fit part à plusieurs autres du service, et tous se réunirent pour prêcher Santini; mais leur éloquence, loin de l'adoucir, ne semblait que l'irriter. Ils prirent alors le parti de tout découvrir à l'Empereur, qui le manda sur-le-champ en sa présence : « Et ce n'est me disait-il plus tard, que par autorité *impériale*, » *pontificale*, que j'ai pu venir à bout de terrasser la résolution de ce gaillard-là. Voyez un peu l'esclandre qu'il allait causer. J'aurais donc encore passé pour le meurtrier, l'assassin du Gouverneur. Et, au fait, il eût été bien difficile d'ôter une telle pensée de la tête de bien des gens! etc. »

L'Empereur nous a lu après dîner la Mort de Pompée, que les journaux disaient occuper beaucoup Paris en ce moment par ses allusions. Et, à ce sujet, on a répété encore qu'on y avait été obligé de défendre Richard, observant qu'assurément au cinq et six octobre, Louis XVI eût été loin d'imaginer qu'on fût jamais dans le cas de le proscrire

pour le compte d'un autre. « C'est que les choses ont bien changé! a dit l'Empereur..... »

Mardi 30.

L'Empereur, après quelques tours dans le jardin, est entré chez le général Gourgaud, où il s'est occupé long-temps, le compas et le crayon à la main, à arrêter les dimensions de la côte de Syrie et du plan de Saint-Jean-d'Acre, dont il l'a chargé. En marquant quelques points autour de Saint-Jean-d'Acre, il disait : « J'ai passé là de bien mauvais momens! »

Le soir, le Mariage de Figaro, qui nous a amusés et intéressés beaucoup plus que nous ne nous y attendions. C'était la révolution déjà en action, disait l'Empereur en fermant le livre.

Mercredi 31.

Mélanie de La Harpe. — Religieuses. — Couvens. — Trapistes. — Clergé français.

Le temps a été épouvantable; à peine l'Empereur a-t-il pu, sur les trois heures, gagner le salon de M^{me} de Montholon. Il y a lu quelque temps les Mille et une Nuits, qu'il a trouvées sous sa main; et

jétant ensuite les yeux sur un volume du Moniteur que travaille en ce moment M. de Montholon, et quise trouvait ouvert aux négociations pour un armistice maritime en 1800, il s'y est enseveli plus d'une heure.

Après dîner, l'Empereur a lu, d'abord la Mère Coupable, à laquelle nous avons trouvé de l'intérêt, et puis Mélanie de La Harpe, qu'il a trouvée méchamment conçue et fort mal exécutée. « Une déclamation boursoufflée, disait-il, toute faite dans l'esprit du temps, bâtie sur des calomnies à la mode, et des faussetés absurdes. Quand La Harpe écrivait cette pièce, un père n'aurait certainement pas eu le pouvoir de forcer sa fille à être religieuse; jamais l'autorité n'y eût donné les mains. Cette pièce, jouée au moment de la révolution, n'a dû son succès qu'au travers d'esprit du moment. Aujourd'hui que la passion est tombée, elle ferait pitié. La Harpe n'a fait que de fausses peintures: il ne fallait point attaquer des institutions vicieuses avec des instrumens vicieux. »

L'Empereur disait que La Harpe avait tellement manqué son but, vis-à-vis de lui, que tout son intérêt était pour le

père, et sa mauvaise humeur contre la fille. Il ne l'avait jamais vu jouer qu'il ne fut tenté de se lever de sa loge, et de crier à la fille: « Dites seulement non, et nous vous soutenons tous ici; chaque citoyen sera votre défenseur. »

Il disait qu'étant au régiment, il avait assisté à maintes prises d'habit. « C'était une cérémonie fort suivie par les officiers, et qui nous irritait fort, disait-il, surtout si les demoiselles étaient jolies. Nous accourions, et tendions nos oreilles longues d'une aune. Si elles eussent dit *non*, nous les eussions enlevées l'épée à la main. Il est donc faux qu'on employât la violence, mais seulement on employait les séductions: on engeolait peut-être ces religieuses à la manière des recrues. Le fait est qu'elles avaient à passer, avant de conclure, par les religieuses, la supérieure, le directeur, l'évêque, l'officier civil, et enfin les spectateurs. Le moyen que tout cela se fût entendu pour concourir à un crime. »

L'Empereur disait qu'il était contraire aux couvens en général, comme inutiles, et d'une oisiveté abrutissante. Pourtant, d'un autre côté, disait-il

encore, il y avait certaines choses à dire en leur faveur. Les tolérer, astreindre leurs membres à être utiles, ne reconnaître que des vœux annuels, était, selon lui, le meilleur *mezzo termine*, et c'est ce qu'il avait fait.

L'Empereur se plaignait de n'avoir pas eu le temps de compléter aucune de ses institutions. Aux maisons de Saint-Denis et d'Ecouen, il s'était proposé de joindre un certain nombre de chambres pour servir d'asile et d'hospice à des veuves de militaires ou à des femmes âgées, etc., etc. « Et puis, il fallait convenir encore, ajoutait-il, qu'il était des caractères, des imaginations de toutes sortes; qu'on ne devrait pas contraindre les travers mêmes, quand ils n'étaient pas nuisibles; qu'un Empire comme la France pouvait et devait avoir quelques hospices de fous appelés *trapistes*. » Au sujet de ceux-ci, il faisait la remarque que s'il venait dans la pensée d'un homme d'infliger les pratiques qu'ils observent, assurément elles passeraient, et à juste titre, pour la plus abominable des tyrannies, et que pourtant elles peuvent faire les délices de celui qui se les impose volontairement.

Voilà l'homme, ses bizarreries, ou sa folie!.... Il disait qu'il avait permis les moines du Mont-Cenis; mais ceux-ci du moins, ajoutait-il, étaient utiles, très-utiles, on pourrait même dire héroïques.

L'Empereur avait dit dans son Conseil d'Etat, lors de l'organisation de l'université: « Ma pensée est que les moines seraient de beaucoup les meilleurs corps enseignans, s'il était possible de les maîtriser, de les soustraire à un chef étranger. J'ai du penchant pour eux, avait-il ajouté. J'aurais peut-être eu la puissance de les rétablir; mais ils me l'ont rendu impossible. Je ne fais rien pour le clergé, qu'il ne me donne aussitôt lieu de m'en repentir. Ce n'est pas que je me plaigne précisément du vieux clergé; j'en suis même assez content; mais on élève les nouveaux prêtres dans une doctrine sombre, fanatique, il n'y a rien de gallican dans le jeune clergé.

« Je n'ai rien à dire contre les anciens, les vieux évêques: ils se sont montrés reconnaissans de ce que j'avais fait pour la religion; ils ont répondu à mes espérances.

» Le cardinal de *Boisgelin* était un
 » homme d'esprit, un homme de bien,
 » qui m'avait loyalement adopté.

» L'archevêque de Tours, *Barral*,
 » homme de beaucoup d'instruction, et
 » qui nous a fort servis dans nos diffé-
 » rends avec le Pape, m'est toujours de-
 » meuré fort attaché.

» Le digne cardinal du *Belloy*, le bon
 » archevêque *Roquetaure*, m'affection-
 » naient sincèrement.

» Je n'avais fait nulle difficulté de met-
 » tre l'évêque *Beausset* au nombre des
 » dignitaires de l'université, et je ne
 » doute pas qu'il ne fût un de ceux qui
 » s'y conduisaient le plus sincèrement
 » dans mes intentions.

» Tous ces anciens évêques eurent ma
 » confiance, et nul ne la trompa. Ce qu'il
 » y a de singulier, c'est que ceux dont
 » j'ai eu à me plaindre sont précisément
 » ceux que j'avais faits moi-même; tant il
 » n'est que trop vrai que l'onction sainte,
 » en nous attachant au domaine du Ciel,
 » ne nous délivre pas des infirmités de
 » la terre, de ses travers, de ses vilenies,
 » de ses turpitudes, etc., etc. »

La conversation s'est arrêtée ensuite
 sur le manque de prêtres en France; sur

l'obligation de les engager à seize ans,
 et la difficulté ou même l'impossibilité
 d'en trouver à vingt et un, etc., etc.

L'Empereur voulait qu'on les ordon-
 nât beaucoup plus tard. « C'est fort bien,
 » lui répondaient les évêques, le Pape
 » même; vos raisonnemens sont très-
 » justes; mais si vous attendez à cet âge,
 » vous n'en trouverez plus, avouaient-
 » ils, et vous admettez pourtant qu'il
 » vous en faut.

» Il est hors de doute, a observé l'Em-
 » pereur, qu'après moi viendront d'au-
 » tres principes. Peut-être verra-t-on en
 » France une conscription de prêtres et
 » de religieuses, comme on y voyait de
 » mon temps une conscription militaire.
 » Peut-être mes casernes deviendront-
 » elles des couvens et des séminaires.
 » Ainsi va le monde!... Pauvres nations!
 » en dépit de toutes vos lumières, de
 » toute votre sagesse, vous demeurez sou-
 » mises aux caprices de la mode, comme
 » de simples individus. »

Il était près d'une heure du matin
 quand l'Empereur s'est retiré; c'était
 une véritable victoire sur l'ennui, a-t-il
 dit, et de grands avantages contre l'in-
 somnie,

Jeudi 1^{er} Août.

Marie-Antoinette. — Mœurs de Versailles. — Anecdote. — Beverley. — Le Père de Famille de Diderot.

Le temps était épouvantable. Sur les trois heures le Grand-Maréchal est venu me chercher; j'avais précisément essayé de mettre le pied dehors, il ne m'a pas trouvé. C'étaient des Anglais qu'il avait à présenter à l'Empereur.

L'Empereur m'a fait appeler sur les cinq heures : il était de mauvaise humeur, et un peu contre moi, disait-il : la visite de ces Anglais, le mauvais temps, le manque de salon, celui d'interprète, tout l'avait contrarié.

Il lisait les Veillées du Château, qui ne pouvaient l'intéresser, observait-il, et il les a quittées pour prendre les contes de la Reine Marguerite de Navarre.

Puis il est passé à causer de Versailles : la Cour, la Reine, M^{me} Campan, le Roi, ont été les principaux objets, et il a dit beaucoup de choses dont j'ai déjà cité quelques-unes, et dont je supprime un grand nombre d'autres. Il a conclu, disant que Louis XVI eût été le plus exem-

plaire des particuliers, et qu'il avait été un fort pauvre Roi. Il a dit que la Reine eût été sans doute, dans tous les temps, l'ornement de tous les salons; mais sa légèreté, ses inconséquences, son peu de capacité, n'avaient pas peu contribué à provoquer, à précipiter la catastrophe : elle avait, disait-il, tout à fait changé les mœurs de Versailles; l'antique gravité, la sévère étiquette, se trouvaient transformées en gentillesse aisées, en vrais caquetages de boudoir. Tout homme sensé, tout homme de poids ne pouvait échapper à la mystification de jeunes courtisans, dont la disposition naturelle à la moquerie se trouvait aiguillonnée encore par les applaudissemens d'une jeune et belle souveraine.

Une anecdote des plus caractéristiques a été citée à l'appui : Un brave et digne général allemand se rend à Paris avec une recommandation spéciale pour la Reine, de la part de l'Empereur Joseph, son frère. La Reine ne croit pas lui faire de plus grande faveur que de l'admettre dans sa petite société. Il s'y trouva, comme on pense, un peu désorienté; mais on voulait le bien traiter, et l'on

se fit une loi de le faire causer. Il fut malheureux dans le choix de ses sujets et dans la nature de son débit; il parla beaucoup *de sa jument blanche et de sa jument grise*, qu'il aimait par-dessus tout. Les jeunes courtisans de le questionner malicieusement à cet égard, sur une foule de petits détails auxquels il avait la bonhomie de répondre avec importance. Enfin, l'un d'eux, pour terminer, lui demande à laquelle décidément il donnerait la préférence. « Ma » foi, . . . , répond emphatiquement le général, je dois confesser que si un jour » de bataille, je me trouvais monté sur » ma jument blanche, je crois que je n'en » descendrais pas pour monter sur ma jument grise. » Il sortit, et Dieu sait quelles gorges chaudes on en fit. La conversation ayant pris une autre direction, on discuta longuement et spirituellement sur les blondes et les brunes, et la Reine ayant demandé à quelqu'un quelle serait sa préférence; celui-ci aussitôt d'arrondir son dos, de prendre le ton solennel de l'Autrichien, et de dire: « Ma » foi, Madame, je dois confesser que si, » un jour de bataille, je me trouvais, . . .

« — Assez, répondit la Reine, épargnez-nous le reste. * »

Après dîner, il nous a lu Béverley et le Père de Famille: celui-ci a surtout excité sa censure. Il nous semblait pitoyable. Ce qui amusait le plus l'Empereur, disait-il, c'est qu'il fût de Diderot; ce coriphée des philosophes et de l'Encyclopédie. Tout y est faux et ridicule, observait-il. L'Empereur a beaucoup discuté sur les détails, et a terminé en disant: « A quoi bon parler à un insensé dans le fort de la fièvre chaude? »

* On me fait remarquer qu'il y a anachronisme dans la présente anecdote, laquelle se trouve dans les Mémoires de M^{me} de Molleville, au sujet d'Anne d'Autriche. D'un autre côté, d'autres personnes m'ont assuré que bien que l'anachronisme fut incontestable, cependant il était certain que l'anecdote avait dans le temps couru la capitale sur le compte de Marie-Antoinette; c'est qu'en effet il n'est que trop commun de voir une saillie, un bon mot, une anecdote caractéristique se reproduire toutes les fois que l'occasion opportune se renouvelle. Quoi qu'il en soit je n'ai pas voulu redresser ce passage du Mémorial, parce que je n'y suis que narrateur; mais je me fais un devoir de mentionner moi-même qu'il y a vraiment anachronisme.

« Ce sont des remèdes qu'il lui faut, de
 » grandes mesures, et non des argumens.
 » Qui ne sait que la seule victoire contre
 » l'amour c'est la fuite? Mentor, quand
 » il veut garantir Télémaque, le précipi-
 » te dans la mer. Ulysse, quand il veut
 » se préserver des syrènes, se fait lier,
 » après avoir bouché avec de la cire les
 » oreilles de ses compagnons, etc. »

Vendredi 2.

Historique de l'émigration à Coblenz. —
 Anecdotes, etc.

Continuation de temps épouvantable,
 pluie battante. L'Empereur ne se trou-
 vait pas bien, il se sentait les nerfs très-
 agacés.

Il m'a fait appeler pour déjeuner avec
 lui. Pendant tout le déjeuner, et long-
 temps encore après, la conversation a
 roulé de nouveau sur l'émigration. J'ai
 déjà dit qu'il m'y ramenait souvent. Il
 me questionnait aujourd'hui sur les dé-
 tails de Coblenz; notre situation, notre
 esprit, nos sociétés, notre organisation,
 nos vues, nos ressources; et à la suite
 de toutes mes réponses, il a terminé
 disant: « Voilà déjà plusieurs fois que
 » vous me dites une grande partie de ces

» choses, et cependant elles ne demeu-
 » rent pas dans ma tête, parce que vous
 » me les débitez sans ordre. Ecrivez-en
 » un petit historique régulier. Qu'auriez-
 » vous de mieux à faire ici? Et puis, mon
 » cher, cela se trouvera un morceau tout
 » fait pour votre Journal. » Cette de-
 mande était celle de Didon à Enée, et
 j'eusse pu m'écrier aussi: *Infandum*
regina jubes... Toutefois, je fis cet his-
 torique autant que me le permettaient
 ma mémoire et mon jugement; car cela
 commençait à devenir vieux, et j'étais
 bien jeune alors. Le voici tel que je le
 lus, peu de temps après, à Napoléon.

« Sire, après la fameuse journée qui
 renversa la Bastille et mit toute la France
 en mouvement, la plupart de nos Prin-
 ces, qui se trouvaient compromis, pri-
 rent la fuite, uniquement d'abord pour
 se mettre en sûreté. Bientôt après, des
 personnes considérables et des jeunes
 gens ardens allèrent les rejoindre; les
 premiers, par les rapports qu'ils avaient
 avec eux; les autres, parce que cette
 démarche portait en soi quelque chose
 de marquant, de généreux et de pro-
 noncé. Dès qu'on se trouva un certain
 nombre, il vint à l'esprit de faire tour-

ner au profit de la politique, ce que jusque-là, le zèle et le hasard seuls avaient amené. On pensa que si, à l'aide de ces réunions, on pouvait créer une espèce de petite puissance, elle pourrait réagir avec avantage sur le dedans, qu'elle y deviendrait un levier d'insurrection, y frapperait les esprits et y généraït les mouvemens, tandis qu'au dehors, ce serait un titre ou un prétexte pour s'adresser aux puissances étrangères, et mériter leur attention. Voilà l'origine de l'émigration, et l'on assure que cette haute conception sortit du cerveau de M. de Calonne *, traversant la Suisse à la suite d'un de nos Princes qui quittait Turin pour gagner l'Allemagne.

Le premier rassemblement se fit à Worms, sous le prince de Condé. Le plus fameux fut à Coblenz, sous les deux frères du Roi, dont l'un vint d'Italie, où il avait d'abord pris asile

* Quelqu'un qui se tient pour bien informé m'a garanti que j'étais ici tout à fait dans l'erreur, M. de Calonne n'ayant gagné l'Allemagne que lorsque la mesure de l'émigration se trouvait déjà arrêtée; ajoutant que bien loin de l'avoir créée et provoquée, il l'avait même blâmée.

(Août 1816) DE SAINTE-HÉLENE. 159
auprès du roi de Sardaigne, son beau-père; et l'autre arriva par Bruxelles, en échappant à la crise qui fit Louis XVI captif à Varennes.

Je fus de l'origine du rassemblement de Worms. Quand j'y arrivai on était à peine encore cinquante auprès du Prince. Dans toute l'effervescence de la jeunesse et la première chaleur du beau, j'accourais dans la plus innocente simplicité de cœur: un chapitre de Bayard était ma lecture, ma prière de chaque matin. Je m'attendais, en atteignant Worms, à être tout au moins saisi, embrassé par autant de frères d'armes; mais à ma grande surprise, et ce fut ma première leçon sur les hommes, au lieu de ce tendre accueil, moi et un compagnon nous nous trouvâmes tout d'abord questionnés et observés pour s'assurer que nous n'étions pas des espions; ensuite nous fûmes soigneusement étudiés sur l'intérêt, les vues et les prétentions qui pouvaient nous avoir amenés; enfin, on prit grande peine de nous prouver et de faire pressentir au Prince, ainsi qu'on le renouvelait pour chaque arrivant, que notre nombre s'accroissait beaucoup, et dépassait sans

doute déjà les places et les faveurs qu'il pouvait accorder. Mon compagnon était si choqué, qu'il me proposait de repartir immédiatement pour Paris.

» Nous, qui composions le rassemblement, dans l'intention d'être utiles ou de nous rendre importans, nous nous placions trois ou quatre, à tour de rôle, en espèce de service régulier auprès du Prince, nuit et jour; car déjà nous ne rêvions que complots et assassinats, tant nous nous regardions comme puissans et à craindre; et en descendant cette espèce de garde volontaire, nous avions l'honneur d'être admis à la table du Prince. Trois générations de Condé en faisaient l'ornement, circonstance singulière qui s'est renouvelée avec plus d'éclat à l'armée de Condé, où le grand-père combattait au centre, tandis que le fils et le petit-fils conduisaient la droite et la gauche, où ils étaient blessés, je crois, tous deux, et le même jour.

La princesse de Monaco avait suivi le prince de Condé: il l'a épousée depuis; mais dès-lors elle gouvernait déjà sa maison, et en faisait les honneurs. Nous avons pu entendre, à cette table, des convives dire et redire au Prince que

nous n'étions déjà que trop pour entrer en France; que son nom et un mouchoir blanc suffisaient; que l'étoile des Condé allait enfin reparaitre; que l'occasion était unique, qu'il fallait la saisir; et je ne garantirais pas qu'on ne fût venu à bout de suggérer au Prince des vues personnelles très-élevées.

» Worms, par la nature de son rassemblement et le caractère de son chef, montra toujours plus de régularité, plus d'austérité, de discipline que Coblenz, où se faisait remarquer plus de mouvement, de luxe et de plaisir: aussi Worms fut-il appelé *le camp* et Coblenz *la ville ou la Cour*.

» La force du rassemblement donnait la mesure de l'importance de son chef, ce qui faisait que le prince de Condé ne voyait qu'avec peine qu'on lui échappât, et se le rappelait long-temps. Je n'en courus pas moins à Coblenz dès qu'il eût acquis une certaine splendeur; j'y avais des parens, des amis; et puis là se trouvaient plus de lustre, d'agitation et de grandeurs. Coblenz fut en peu de temps un foyer d'intrigues étrangères et domestiques; on pouvait y apercevoir deux partis distincts: MM. d'Avaray,

de Jaucourt et autres, étaient les confidens, les conseillers ou les ministres de Monsieur, aujourd'hui Louis XVIII; l'Evêque d'Arras, le comte de Vaudreuil et autres, étaient ceux de Monseigneur comte d'Artois; et dès ce temps-là même, on assurait que ces princes montraient déjà assez distinctement les mêmes nuances politiques que l'on a prétendu les avoir caractérisées depuis. M. de Breteuil, fixé à Bruxelles et se disant muni de pouvoirs illimités de Louis XVI, formait un troisième parti, et venait encore compliquer nos affaires.

» M. de Calonne était notre ressource financière, et le vieux maréchal de Broglie et le maréchal de Castries, nos chefs militaires. Le brave et capable M. de Bouillé, sorti de France après l'affaire de Varennes, n'avait pu demeurer avec nous, et avait suivi le Roi Gustave III en Suède.

» Cependant l'émigration avait pris un grand caractère, grâce aux soins employés pour la propager. Des agens avaient parcouru les provinces, des avis avaient circulé dans les châteaux, sommant tout gentilhomme d'aller se joindre aux princes, pour concourir avec eux

au salut de l'autel et du trône, venger leur honneur, et recouvrer leurs droits. On avait prêché une véritable croisade, et avec d'autant plus de fruit qu'elle avait frappé sur des esprits disposés à l'entendre. Parmi tous les nobles et les privilégiés, il n'en n'était pas un seul qui ne se sentit vivement blessé par les décrets de l'Assemblée. Tous y avaient perdu ce à quoi ils tenaient davantage, depuis celui qui occupait le plus haut rang, jusqu'au plus petit hobereau; car au premier on avait enlevé son titre et ses vassaux, et le dernier avait vu insulter sa tourelle, son pigeonnier; on avait tiré sur ses lièvres. Aussi le mouvement fut aussitôt universel pour se mettre en route; on n'y pouvait manquer sous peine de déshonneur, et les femmes furent dirigées à envoyer des fuseaux à ceux qui demeuraient incertains, ou se montraient trop lents. Soit donc colère, pusillanimité ou point d'honneur, l'émigration devint une véritable maladie; l'on se précipita avec fureur hors des frontières; et ce qui ne contribua pas peu à l'accroître, c'est que les meneurs de la révolution y poussaient en secret, tout en ayant l'air de s'y oppser en public; ils déclamaient

vaguement contre elle à la tribune, il est vrai ; mais ils avaient grand soin de tenir tous les passages bien ouverts. Le zèle venait-il à se ralentir ? les déclamations devenaient plus violentes, et l'on décidait de fermer strictement les barrières. Alors ceux qui étaient demeurés en arrière se trouvaient au désespoir de n'avoir pas su profiter du moment favorable ; mais, accidentellement ou par négligence, les barrières se rouvraient de nouveau, et on s'y jetait avec empressement, pour n'être pas encore pris en défaut. C'est par ce manège adroit que l'Assemblée aidait ses ennemis à se précipiter eux-mêmes dans le gouffre.

Les fortes têtes du parti avaient jugé, tout d'abord, qu'une telle mesure allait les désencombrer des parties hétérogènes qui gênaient leur marche, et que les biens de tous ces bannis volontaires leur assureraient d'incalculables ressources. Les officiers croyaient faire merveille que de s'esquiver de leurs régimens, tandis que les meneurs, de leur côté, faisaient révolter leurs soldats, pour les y contraindre. Ils se délivraient par là d'ennemis qui les paralysaient, et se donnaient dans les sous-officiers, au

contraire, des coopérateurs zélés, qui devinrent des héros dans la cause nationale : ce furent eux qui fournirent les grands capitaines, et battirent toutes les vieilles troupes de l'étranger.

Il arriva donc que Coblenz, en peu de temps, réunit tout ce que la Cour en France avait d'illustre, et ce que les provinces renfermaient de riche et de distingué. Nous étions des milliers de toutes armes, de tous uniformes, de tous rangs ; nous peuplions la ville, et avions envahi le palais. Nos réunions de chaque jour, auprès des princes, semblaient autant de fêtes splendides : c'était la Cour la plus brillante ; nos princes en étaient les vrais souverains, si bien que le pauvre électeur, fort éclipsé, s'y trouvait perdu au milieu de nous ; ce qui porta quelqu'un à lui dire un jour fort plaisamment, soit naïveté, ou finesse d'esprit, que dans toute la foule de son palais il n'y avait que lui d'étranger.

Dans les grandes solennités, il est arrivé d'avoir des galas publics, et l'on permettait aux notables habitans de faire le tour des tables. Alors nous étions fiers de voir les gens du pays admirer la bonne mine et la tournure chevaleresque de

Monseigneur comte d'Artois; nous étions orgueilleux de savoir qu'ils rendaient hommage aux connaissances, à l'esprit de Monsieur; et il eût fallu voir avec quelle arrogance nous semblions promener, pour ainsi dire, avec nous toute l'importance, le lustre de notre monarchie, et surtout la supériorité de son chef et l'élevation de nos princes. *S. M. le Roi*, disions-nous pompeusement dans les cercles allemands, en désignant le roi de France; car c'était, ou ce devait être là, selon nous, son titre par excellence pour toute l'Europe. L'abbé Maury, que nous ayons reçu d'abord avec acclamation; mais qui, par parenthèse, perdit beaucoup parmi nous en bien peu de temps, avait découvert, nous disait-il, que c'était là son droit et sa prérogative.

« Veut-on un autre exemple d'exagération? Plus tard, au plus fort de nos désastres, et notre cause tout à fait perdue, un officier supérieur autrichien, chargé de dépêches importantes pour le gouvernement de Londres, réunit à dîner quelques-uns des nôtres avec lesquels il avait eu jadis des relations sur le continent: à la fin du dîner, et très-près de toutes vérités, l'on parle poli-

tique, et il lui échappe de dire qu'à son départ de Vienne, on parlait beaucoup du mariage de Madame Royale (aujourd'hui duchesse d'Angoulême) avec l'archiduc Charles, qui dans ce moment d'ailleurs occupait fort la renommée.

« Mais c'est impossible! lui observe vivement un de ses convives français. — Et pourquoi? — Parce que ce n'est pas un mariage convenable pour Madame. — Comment! s'écrie l'Autrichien scandalisé et fatigant ses poumons, Son Altesse Royale Monseigneur l'archiduc Charles! — Pas un mariage convenable pour votre princesse! — Eh! non, Monsieur, elle ne ferait là qu'un mariage de garnison. »

« Du reste, ces hautes prétentions nous venaient de notre éducation: c'était là, à nous, notre sentiment national; et nos princes n'en étaient pas exempts. Chez nous les frères du Roi dédaignaient le titre d'Altesse Royale: ils avaient la prétention d'écrire avec le titre de frère à tous les souverains; le reste était à l'avenant; aussi n'était-ce qu'un cri en Europe contre nos manières de Versailles et les prétentions de nos princes.

« Gustave III nous disait, à Aix-la-Chapelle: « Votre Cour de Versailles

» n'était pas abordable ; sa hauteur et son
» persiflage étaient aussi par trop forts ;
» quand j'y ai été, on m'y regardait à
» peine, et en la quittant j'emportai le
» brevet de *lourdaud*, de *ganache*.

» La duchesse de Cumberland, mariée
au frère du Roi d'Angleterre, avait à se
plaindre, dans le même temps et dans
la même ville, que la princesse de Lam-
balle ne lui accordât par les honneurs
des deux battans.

» Le vieux duc de Gloucester, à Londres,
se plaignait plus tard, pour son compte,
d'un de nos princes du sang, et disait
qu'au surplus le prince de Galles riait
beaucoup de ce que lui-même, prince
de Galles, l'appelant *Monseigneur*, notre
prince s'étudiait soigneusement à tour-
ner ses phrases de manière à ne le lui
jamais rendre.

» Toutefois, à Coblenz, dans nos
circonstances nouvelles, nos princes
daignaient altérer leurs mœurs à cet
égard, et descendre au niveau des prin-
ces étrangers. Ils se trouvaient en ce
moment auprès de l'électeur de Trèves,
prince de Saxe, frère de leur mère,
lequel, par parenthèse, nous dévorions
alors, et auquel nous avons coûté plus

tard la perte de ses États ; ils daignaient
l'appeler mon *oncle* ; lui, pouvait les
appeler mes *neveux*, et il leur disait un
jour, assure-t-on : « C'est à vos infor-
» tunes que je dois des expressions si
» tendres ; à Versailles, je n'eusse été
» pour vous que M. *l'abbé* ; il n'est pas
» sûr que vous m'eussiez reçu tous les
» jours. » Et on ajoutait qu'il disait vrai,
et que le comte de Luzace son frère, là
présent, en avait fait la triste expérience.

» Les princes passaient en général
leurs soirées dans leurs intimités parti-
culières. L'un était la plupart du temps,
chez M^{me} de Polastron, à laquelle il
portait des soins que sa constance et
ses formes ont rendus respectables. Ce
n'est pas que l'on n'essayât plusieurs
fois, mais toujours en vain, de l'en dis-
traire, tant les intrigans trouvaient pen
leur compte avec M^{me} de Polastron, qui,
douce, bonne, excellente, tout à fait
désintéressée, tenait à demeurer abso-
lument étrangère aux affaires. Son cercle
se composait d'infiniment peu de monde. ®
J'avais dû à une parente le bonheur d'y
être admis ; mais comme il fallait se re-
tirer avant l'arrivée du prince, je n'ai
jamais eu l'honneur de l'y voir.

« Monsieur passait ses soirées chez M^{me} de Balby, dame d'atours de Madame. M^{me} de Balby, vive, spirituelle, amie chaude, ennemie décidée, réunissait chez elle tout ce qu'il y avait de plus distingué : c'était un honneur que d'y être admis ; on s'y trouvait au centre du goût et du bon ton. Monsieur y demeurait parfois assez tard, et quand la foule était écoulée, le cercle rétréci, il lui arrivait de raconter ; et il faut avouer qu'il nous était aussi supérieur par les grâces de sa conversation que par son rang et sa dignité.

« Voilà pour notre tenue et nos dehors de société à Coblentz : c'était notre beau côté ; nous étions moins heureux sous la face politique ; elle formait la partie honteuse. »

« Ah ! bon, a dit ici l'Empereur, aussi bien je commençais à trouver longs vos détails de salon. Il est vrai que pour vous c'est excusable ; vous vous y complaisez, c'est votre jeune temps. Mais allez. »

« Sire, toute notre multitude n'était qu'une noble et brillante cohue ; tout notre ensemble offrait l'image d'une complète confusion. C'était l'anarchie, s'a-

gitant au-dehors pour établir, disait-on, l'ordre au-dedans ; une véritable démocratie combattant pour rétablir son aristocratie. Nous donnions en petit, du reste, et à quelques nuances près, la répétition de tout ce qui se faisait en France. Nous avions parmi nous des zélateurs tenaces de nos vieilles formes, et des amateurs ardents de la nouveauté ; nous avions nos constitutionnels, nos intolérans, nos modérés. Nous avions nos empiriques, qui regrettaient fort de ne s'être pas emparé du Roi, pour agir de force en son nom, ou tout bonnement le faire déclarer incapable ; enfin nous avions aussi nos jacobins, qui voulaient tout tuer, tout brûler, tout détruire en rentrant, etc., etc.

« Nos princes n'exerçaient aucune autorité positive sur notre multitude : ils étaient nos souverains, il est vrai ; mais nous étions des sujets fort indociles, et très-facilement aigris ; nous murmurions à tout propos ; c'était surtout sur les derniers arrivans que se portait la fureur commune ; c'était autant de gloire et de chance qu'ils enlevaient à nos exploits et à nos espérances, disions-nous ! On arrivait toujours trop tard, s'écriaient tous

ceux qui se trouvaient une fois admis. Il n'y avait plus de mérite désormais, disait-on. Si l'on continuait à tout recevoir ainsi, la France entière serait bientôt de notre côté, et il ne se trouverait plus personne de punissable au retour, etc.

• Pleuvaient alors de tous côtés les dénonciations de toutes sortes sur ceux qui arrivaient. Un prince de Saint-Maurice, fils du prince Montbarey, ne put résister à l'ouragan, bien qu'il eût l'appui formel de tout ce qu'il y avait de distingué, celui du Prince même, qui daigna implorer en sa faveur, disant :

• Eh! Messieurs, qui n'a pas ses fautes à se reprocher dans la révolution? Moi aussi j'ai en les miennes; et en les oubliant vous m'avez donné le droit d'intercéder pour d'autres. » M. de Saint-Maurice n'en dut pas moins déguerpir au plus vite : son crime était d'avoir été de la société des amis des noirs, et d'être poursuivi, au milieu de nous, avec acharnement, par un gentilhomme franc-comtois, qui dénonçait M. de Saint-Maurice pour lui avoir fait brûler des châteaux. Or, peu de jours après, il se découvrit que le clabandeur n'avait pas de château, qu'il n'était pas Franc-

Comtois, qu'il n'était point gentilhomme, ce n'était qu'un aventurier.

• M. de Cazalès, qui avait rempli la France et l'Europe de l'éclat de son éloquence et de son courage dans l'Assemblée nationale, avait néanmoins perdu la faveur populaire à Coblenz. Quand il se présenta arrivant de Paris, le bruit courut parmi nous que les Princes ne le recevraient pas, ou le recevraient mal. Nous nous réunîmes quatre-vingts Languedociens pour lui servir d'escorte, en dépit de lui-même. M. de Cazalès était l'honneur de notre province, nous le conduisîmes ainsi chez les Princes, et il en fut bien reçu.

• Un député du tiers-état, qui s'était fort distingué à la Constituante par son royalisme, était au milieu de nous. Un de nos Princes s'adressant un jour à lui, dans la foule, lui dit : • Mais, un tel, expliquez-moi donc, vous qui êtes si honnête homme, comment vous avez pu dans le temps prêter le serment du jeu de paume? » Le député, interloqué de l'algarde, balbutia d'abord qu'il avait été pris à court...., qu'il ne devenait pas les conséquences funestes..... Puis, se remettant aussitôt en selle, il

répliqua avec vivacité : « Du reste, j'ob-
serverai à Monseigneur que ce n'est
pas ce qui a perdu la monarchie fran-
çaise; mais bien la réunion de la
noblesse, qui est venue nous joindre,
sur une lettre très-touchante de Mon-
seigneur. — Hola! dit le prince, en le
frappant doucement sur le ventre,
apaisez-vous, mon cher, je n'ai pas
voulu vous fâcher par cette question.

Toutefois, avec le temps, on régularisa tant bien que mal quelque chose; nous fûmes classés par corps et par provinces; on nous assigna des cantonnemens, on nous donna des armes; les gardes-du-corps du Roi furent réunis, habillés, équipés, soldés, et bientôt ils présentèrent une troupe superbe par sa tenue et sa régularité. La coalition d'Auvergne et le corps de la marine, partie à pied et partie à cheval, se firent spécialement remarquer par leur discipline, leur instruction et leur fraternité. Et l'on ne saurait trop admirer notre dévouement et notre abnégation: chaque officier ne fut plus qu'un simple soldat, tenu à des pratiques, à des fatigues fort étrangères à ses mœurs, et soumis aux plus grandes privations; car

il n'y avait point de solde, et beaucoup, dans le nombre, n'eurent bientôt plus d'autres ressources que la cotisation de leurs camarades plus heureux. Nous méritions un meilleur résultat, ou, pour mieux dire, nous étions dignes d'une meilleure entreprise. On avait soigneusement réuni tous les officiers des mêmes régimens, pour qu'ils présentassent le cadre tout formé à leurs soldats, qui ne manqueraient pas, pensions-nous, d'arriver à eux dès qu'ils les apercevraient: tel était notre aveuglement! C'est par un pareil motif qu'on avait réuni de même les gentilshommes par province, ne doutant pas de leur heureuse influence sur l'ensemble de la population: notre maladie était de nous croire toujours désirés, attendus, adorés.

Tous ces rassemblemens s'exerçaient et manœuvraient publiquement; bien qu'aux interpellations diplomatiques à cet égard, il fut répondu hardiment qu'il n'en était rien, ou qu'on ne manquerait pas de l'empêcher. Nous avions des généraux indiqués, un état-major formé, et tout ce qui caractérise un quartier-général, jusqu'à un grand-

prévôt. Insensiblement nos Princes s'étaient environnés de tout ce qui constitue un véritable gouvernement : ils avaient des ministres pour les affaires du moment; ils en avaient même pour la France, lorsque nous y serions rentrés; tant ce moment nous semblait infaillible et prochain.

M. de Lavilleurnois, dont il a été tant question depuis dans une conspiration royale et qui a été mourir à Synamary à la suite de fructidor, avait le ministère de la police. Il partit de bonne heure pour aller l'exercer clandestinement à Paris. Il m'avait pris en belle affection, et voulait absolument faire de moi son gendre. Il employa de vives instances pour que je le suivisse; mais je m'y refusai; la nature de son ministère me répugnait. Autrement quelles différentes combinaisons dans mes destinées!

Nous avions aussi des rapports directs avec presque toutes les Cours. Les princes y avaient des envoyés, et en recevaient à Coblenz. Monseigneur comte d'Artois alla à Vienne, je crois; mais bien certainement à Pilnitz. La noblesse, en corps, écrivit à Catherine,

dont nous reçûmes un ambassadeur, M. de Romanzoff. Cette Impératrice voyait avec plaisir se former un orage dans le midi de l'Europe; elle attisait volontiers un incendie qui pouvait lui devenir très-favorable, sans qu'il lui en coûtât rien; aussi se montrait-elle chaude dans ses sentimens et passionnée dans ses promesses. Elle ne désespérait pas, dans cette circonstance, de rendre dupe Gustave III, dont la voisine activité lui était importune; elle l'avait décidé, dit-on, à la croisade, en le flattant de s'en voir le généralissime. Je ne sais si ce prince, de beaucoup d'esprit et de talent, et bien certainement un aigle pour son temps, s'en laissait imposer: ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il se montrait fort ardent pour notre cause, et qu'il annonçait le désir d'y combattre en personne. Quand il partit d'Aix-la-Chapelle pour aller prendre en Suède les dernières mesures à cet égard, je l'ai entendu, prenant congé de la princesse Lamballe, lui dire: « Vous me reverrez bientôt; mais encore suis-je tenu, pour mon compte, à certaines démarches, à certains ménagemens; car mon rôle est des plus délicats.

» Sachez que moi, qui veux revenir
 » combattre à la tête de vos aristocrates
 » chez vous, je suis chez moi le pre-
 » mier démocrate du pays, etc. »

» Nous recevions même des envoyés
 de Louis XVI, qui présentaient des mes-
 sages publics réprobateurs, et avaient
 des conférences confidentielles peut-
 être tout à fait différentes. Du moins
 agissions-nous comme s'il en avait été
 ainsi, déclarant hautement qu'il était
 captif, et que nous ne devions tenir
 nul compte d'aucun de ses ordres; que
 nous devions prendre le contre-pied
 de tout ce qu'on lui faisait dire; que
 s'il nous exhortait à la paix, c'est qu'
 nous demandait la guerre. Aussi je pense
 que nous avons été bien funestes au
 repos de l'infortuné monarque, et que
 nous avons notre part spéciale dans le
 pardon qu'il a consacré dans son testa-
 ment en faveur de ses amis, qui, par
 un zèle indiscret, dit-il, lui ont fait
 tant de mal.

» Cependant notre émigration se pro-
 longeait, en dépit de toutes les pro-
 messes que l'on nous faisait, et de
 toutes les espérances dont nous nous
 bercions; car de quelles illusions, de

quels contes, de quelles absurdités n'a-
 busait-on pas notre impatience, soit
 qu'on voulût prévenir notre découra-
 gement, soit qu'on s'abusât soi-même?
 On s'est amusé à calculer, d'après nos
 lettres et nos gazettes, que nous avions
 fait marcher près de deux millions
 d'hommes en moins de dix-huit mois,
 sans qu'il ait pourtant rien paru à nos
 yeux. » Mais, nous disaient en grande
 » confiance les hauts initiés, c'est que
 » ces troupes ne marchent que la nuit
 » pour mieux surprendre nos démocra-
 » tes, ou qu'elles ne passent de jour que
 » par pelotons et sans uniformes, » ou
 autres choses de même force. D'un autre
 côté, c'était une foule de lettres que l'on
 se montrait les uns aux autres, de tous
 les pays et des meilleurs sources; en
 style énigmatique que l'on croyait bien
 n'être intelligible que pour nous seuls.
 On mandait à l'un que cinquante mille
 cristaux de Bohême venaient d'être ex-
 pédiés pour son pays; l'autre était pré-
 venu de l'envoi très-prochain de dix
 mille porcelaines de Saxe; on annon-
 çait à un troisième vingt-cinq mille
 balles de cacao, et autres bêtises de la
 sorte.

» Comment se peut-il, me dis-je à présent, que des gens d'esprit, car il y en avait certainement beaucoup dans le nombre, que d'anciens ministres qui nous avaient gouvernés, que d'autres qui étaient destinés à le devenir, pussent donner dans de pareilles balivernes, ou que notre gros bon sens, dans la multitude, ne nous ait pas portés à leur rire au nez? Mais non, nous n'en demeurions pas moins convaincus que nous touchions au terme de nos espérances, que ce moment approchait, qu'il était infaillible; que nous n'aurions qu'à nous montrer, que nous étions vivement désirés, que tout serait à nos pieds. »

Ici l'Empereur, qui m'avait souvent interrompu pour rire et goguenarder, m'a dit fort sérieusement : « Combien » votre tableau doit être fidèle; car je » reconnais là une foule des vôtres! Vrai- » ment, mon cher, soit dit sans vous » insulter, la jactance, la crédulité, l'in- » conséquence, la sottise même, l'on » pourrait dire en dépit de tout leur » esprit, semblent être spécialement leur » lot. Quand parfois, voulant m'amuser, » je me suis laissé aller avec eux à lâcher » les rênes et à encourager la confiance,

» j'ai entendu, moi, aux Tuileries, sous » le Consulat et l'Empire, l'égal de tout » ce que vous dites là; nul ne doutait » jamais de rien : l'amour des Français » pour leurs rois avait passé tout entier » à ma personne, me disait-on; je pou- » vais désormais faire tout ce qui me » plairait, j'en devais user, je ne rencon- » trerais jamais d'autres obstacles qu'une » poignée d'incorrigibles maudits de tous. » Cette contre-révolution tant redoutée, » me disait un autre, n'avait été qu'un » jeu d'enfant pour moi; elle n'avait pas » fait un pli dans mes mains. Et croira- » t-on ceci! il n'y manquait, me disait- » il avec insinuation, que de substituer » l'ancienne couleur blanche, à celles » qui nous avaient fait tant de torts en » tous lieux. L'imbécille! c'était-là la » seule souillure qu'il nous trouvât dé- » sormais. J'en riais de pitié, bien que » j'eusse de la peine à me contenir; mais » pour lui, il était de la meilleure foi du » monde, bien persuadé qu'il était dans » mon sens, et bien plus encore que » l'universalité pensait comme lui*. Mais » continuez? »

* Il est sûr que c'est le propre des hommes

» L'apparition du duc de Brunswick à
Coblentz et l'arrivée du Roi de Prusse

de s'abuser sur le sentiment qu'on leur porte. A Coblentz, où nous jetions tant d'argent, où une jeunesse aimable et brillante, bien plus à craindre sans doute par l'excès que par le manque de son éducation, remplissait toutes les maisons, et parcourait toutes les familles, il nous était permis de croire que nous devions y être aimés; aussi nous croyions-nous adorés. Eh bien, lors de ma déportation au cap de Bonne-Espérance, un hasard bien singulier m'ayant placé sous la garde précisément d'un habitant de Coblentz qui avait assisté aux instans brillans de notre émigration, j'eus un grand plaisir d'en reparler avec lui. Nous ne pouvions désormais, à cet égard, avoir des secrets l'un pour l'autre, vingt-cinq ans s'étaient écoulés; eh bien! il me disait: « Vous n'étiez pas précisément haïs; mais le véritable amour était pour vos adversaires; car leur cause était la nôtre. La liberté s'était glissée parmi nous, précisément au travers de vous autres; là, au milieu de vous, sous vos yeux mêmes, nous avions formé des clubs; et Dieu sait si nous y fûmes à vos dépens, etc., etc. » Et plus d'une fois il lui était arrivé, me disait-il, mêlé à la foule qui faisait entendre des acclamations sur notre passage, de crier, avec bon nombre de ses camarades: « Vivent les princes français, et qu'ils boivent un peu dans la Rhin. Vous parlez de l'accueil que nous vous faisons,

à la tête de ses troupes, furent un grand sujet de joie et d'espérance pour toute l'émigration. Le ciel s'ouvrait enfin devant nous, s'écriait-on; nous allions donc rentrer dans la terre promise. Toutefois les gens de jugement et d'expérience prononcèrent, dès le premier abord, que notre crise aurait l'issue de toutes celles qui lui ressemblent dans l'histoire; que nous ne serions que des instrumens ou des prétextes pour les étrangers, qui ne cherchaient que leur intérêt, et ne nous portaient aucun sentiment.

» M. de Cazalès, que peu de temps avait formé beaucoup, nous l'exprima avec bien de l'énergie. Nous considérions en extase les Prussiens qui défilaient dans les rues de Coblentz pour gagner nos frontières. « Jeunesse insensée, nous dit-il, vous admirez avec sympathie cette troupe et tout son attirail; vous vous réjouissez de sa marche; » ajoutait-il; mais c'est celui fait à Custine qu'il eût fallu voir! Là, vous auriez pu juger de nos vrais sentimens: nous courûmes au-devant de lui; nous couronnâmes ses soldats; grand nombre d'entre nous s'enrôlèrent, et plusieurs en sont devenus généraux; pour moi j'y ai manqué ma fortune, etc., etc. »

» frémissez - en plutôt ! Pour moi je
 » voudrais voir le dernier de ces soldats
 » dans le Rhin. Malheur à qui appelle
 » l'étranger dans son pays ! O mes amis !
 » continua-t-il avec chaleur, la noblesse
 » française n'y survivra pas : elle aura la
 » douleur d'expirer loin de son berceau.
 » Je suis plus coupable qu'un autre ; je
 » le vois, et je fais comme tout le monde ;
 » mais c'est parce que je ne peux rien
 » empêcher. Je le répète, malheur à qui
 » s'adresse à l'étranger, et s'en fie à lui ! »

» Quel oracle de sagesse que ces
 dernières paroles ! Bientôt des faits eus-
 sent dû nous en convaincre, si nous
 eussions eu moins d'avenglement, ou
 s'il était donné à une multitude de bien
 raisonner et de bien agir ; mais nous
 étions destinés, par nos misères même,
 à enrichir l'histoire d'une des leçons les
 plus dignes de la méditation des hommes.
 Nous pouvions bien nous compter vingt
 ou vingt-cinq mille en armes : certes, une
 telle masse, ardente, dévouée, combat-
 tant pour ses propres intérêts, d'intelli-
 gence avec les élémens sympathiques du
 dedans, agissant contre une nation boule-
 versée, dans l'agitation, confuse de nou-
 veaux droits non encore sacrés, pas même

bien compris, pouvait porter des coups
 décisifs. Mais ce n'était pas notre force,
 nos succès, leur promptitude, qui eussent
 fait le compte des étrangers ? Aussi, sous
 le prétexte de cette influence même, et
 pour qu'elle s'exerçât, disaient-ils, sur
 plusieurs points à la fois, ils nous annu-
 lèrent en nous morcelant, et nous fai-
 sant pour ainsi dire prisonniers au milieu
 de leurs divers corps d'armée. Ainsi, six
 mille d'entre nous, sous les ordres du
 prince de Condé, furent dirigés contre
 l'Alsace ; quatre mille, sous le duc de
 Bourgogne, durent agir en Flandre, et
 douze à quinze mille demeurèrent au
 centre, sous les deux frères du Roi, pour
 attaquer la Champagne.

» Le plan, les vœux de nos princes
 avaient été que *Monsieur*, comme hé-
 ritier du trône et le suppléant naturel
 de Louis XVI, se proclamât, vu la cap-
 tivité du Roi, régent du royaume, en
 mettant le pied sur le territoire français ;
 qu'il marchât, avec ses émigrés, à la
 tête de l'expédition, et que les alliés,
 à sa suite, ne fussent que nos auxiliaires.
 Mais les alliés ne firent qu'en rire, ils
 nous reléguèrent à la queue, sous les
 ordres et le bon plaisir du généralissime

Brunswick, qui nous fit précéder par le plus absurde des manifestes, dont il nous sauva du moins le ridicule et l'odieux.

« Il est juste de dire, toutefois, que parmi nous quelques vieilles têtes, mieux avisées, n'avaient pas été sans prévoyance à cet égard; aussi avaient-elles proposé dans le conseil des princes, disait-on, de se jeter, avant l'arrivée des alliés, sur quelque point de la France, et d'y nourrir, pour notre compte, la guerre civile. D'autres, plus désespérés ou plus ardents, conseillaient de se saisir noblement des États de l'électeur de Trèves, notre bienfaiteur; d'occuper Coblentz et sa forteresse, et d'en faire, pour tous les mécontents français, un centre de ralliement, un point d'appui indépendant du corps germanique; et quand nous nous récriions contre une telle perfidie et une telle ingratitude, ils nous répondaient: « Aux grands maux, les grands remèdes. » On ne sait ce qu'eussent pu produire de pareilles résolutions, qui étaient au demeurant bien plus dans l'audace de nos jours que dans les mœurs d'alors. Aussi ne furent-elles pas suivies; et d'ailleurs il était trop tard, nous étions trop

engagés au milieu des étrangers; nous leur appartenions déjà, et nos destinées devaient s'accomplir!...

« Quant à nous qui formions la multitude, nous étions loin de prévoir nos malheurs. Nous nous nous mimes en marche avec allégresse. Il n'était pas un de nous qui ne se vît, à quinze jours de là, chez lui triomphant au milieu de ses vassaux soumis, humiliés, accrus. Notre confiance n'eût permis là-dessus aucune observation, aucun doute; j'en vais donner une preuve, qui, pour m'être personnelle et fort minutieuse en elle-même, n'en sera pas moins caractéristique pour tous. Nous traversions la ville de Trèves; un de mes grands-oncles, lors de la guerre de la succession, en avait été gouverneur, pour Louis XIV, durant la conquête. Je fus visiter sa sépulture; elle se trouvait dans une chapelle des chartreux de cette ville. La chaleur de mon âge, celle du moment, me portèrent à vouloir lui élever un petit monument, avec une superbe inscription analogue aux circonstances. Je ne doutais de rien. Il n'en fut pas ainsi des bons religieux: le prieur exigea que je m'en entendisse avec M. l'Abbé, espèce d'évêque,

et d'évêque allemand. Sa sagesse, sa tiédeur, en dépit de ses nombreux quartiers, lorsque je lui débitais mon projet chevaleresque, me prévinrent d'abord fortement contre lui; mais quand, après quelques circonlocutions; il m'accoucha que, dans les circonstances présentes..... la prudence..... la sagesse..... si les Français venaient à entrer dans la ville..... A ces derniers mots, mon indignation fut extrême; elle fut telle, que je ne me donnai pas le temps de lui répliquer une parole. Je sortis aussitôt avec le rire du mépris et de la colère, convaincu que je laissais là le plus effroyable jacobin; et rien qu'une générosité naturelle et le respect de moi-même purent m'empêcher d'ameuter les camarades, qui eussent certainement tout renversé. Hélas! pourtant, M. l'Abbé y voyait plus loin que moi! car trois semaines n'étaient pas écoulées, que les républicains étaient dans Trèves, le pauvre Abbé en fuite, et les cendres du bon oncle profanées par les infidèles.

» Du reste, à peine fûmes-nous en pleine opération, à peine eûmes-nous mis le pied sur le sol français, qu'il

devint très-aisé, sous peine de stupidité ou d'aveuglement, de comprendre enfin qu'il était possible, à toute rigueur, que nous nous fussions abusés. Nous nous trouvions au milieu des Prussiens, qui enchaînaient tous nos mouvemens; nous ne pouvions aller en avant, à droite ni à gauche sans leur permission, et ils ne l'accordaient jamais. Nos subsistances, toutes nos ressources dépendaient de leur unique volonté; nous avions la honte de nous présenter en esclaves sur le sol où nous prétendions régner.

» Quant à nos compatriotes, au lieu de nous recevoir en libérateurs, comme nous n'en avions pas douté, ils ne nous témoignèrent que de l'éloignement et de la répugnance. Pour quelques seigneurs châtelains, ou autres, qui venaient nous joindre, la masse entière de la population fuyait à notre approche; on nous considérait hostilement, avec l'œil du reproche et le silence morne de la réprobation. Elle semblait nous dire : « Ne frémissez-vous donc pas de souiller ainsi le sol de la patrie! » N'êtes-vous pas nés Français! Le cœur ne vous dit-il donc rien sur cette terre natale! Vous vous dites offensés;

» mais quel tort, quelle injure donna
 » jamais à un fils le droit ou le senti-
 » ment de venir déchirer sa mère!.....
 » On nous dit qu'autrefois un patricien
 » fougeux, Coriolan, eut l'infamie de
 » combattre sa patrie; mais du moins, à
 » la fureur il joignait l'élévation; il se
 » présentait avec un bras victorieux, il
 » imposait ses propres volontés; il ne
 » se traînait pas à la suite de barbares
 » étrangers; il les commandait, et encore
 » se laissa-t-il attendrir. Seriez-vous inca-
 » pables de ce sentiment, et ne redoute-
 » riez-vous pas nos malédictions, qui vous
 » seraient perpétuées par nos enfans! Et,
 » dans ce cas encore, quels que soient
 » vos succès, ils n'égalent pas vos dou-
 » leurs! Vous prétendez venir gouver-
 » ner; vous n'aurez amené que des
 » maîtres! etc., etc.

• A Verdun, ou à Estain, on nous
 logea dans la ville. Quelques camarades
 et moi nous eûmes pour lot une assez
 belle maison: elle n'avait plus que les
 murailles; tous les meubles, tous les
 propriétaires avaient disparu, à l'excepti-
 on de deux jeunes demoiselles très-
 jolies, qui nous en mirent en possession.
 Cette circonstance nous semblait d'un

auguré favorable; nous nous permîmes
 de le leur faire observer galamment, et
 voulûmes faire les aimables. « Messieurs,
 » nous dit assez aigrement l'une des deux
 » Amazones, nous sommes restées parce
 » que nous nous sentions le courage de
 » vous dire en face que nos prétendus
 » sont en armes contre vous, et qu'ils ont
 » nos vœux au moins autant que nos
 » cœurs. » Ce langage était intelligible,
 aussi nous n'en demandâmes pas davan-
 tage, et nous allâmes nous loger ailleurs.

• Quoi qu'il en soit, nous voilà donc
 en France, et à la suite de cette armée
 prussienne qui poursuit brillamment ses
 succès, nous laissant de trois ou quatre
 marches en arrière. Et soit pour se rire
 de nous, parce que nous les avons as-
 surés que toutes les villes ouvriraient
 leurs portes à notre vue, soit pour se
 délivrer de nos importunités, il nous
 donnèrent à faire le siège de Thionville.
 Nous approchons de la place, et, par
 une de ces bizarreries singulières du
 hasard, le corps de la marine s'y trouve
 précisément opposé aux volontaires na-
 tionaux de Brest: ils se reconnaissent,
 et Dieu sait la volée d'épithètes et d'in-
 jures qui sont aussitôt échangés.

» Toutefois la place de Thionville est comme l'on sait des plus fortes; or nous manquions de tout, et nous ne pouvions la prendre de nos mains ni de nos dents, et ce fut alors le sujet d'une haute négociation que d'obtenir des Autrichiens de Luxembourg deux pièces de vingt-quatre. Après bien des allées et des venues, elles se présentent enfin triomphantes, et c'est avec ce formidable appareil que nous sommions la place, et que, sur son refus, on lui tire, la nuit, en pure perte, quelques centaines de coups de canon. Lors de mon retour de l'émigration, le hasard m'ayant fait trouver avec le général de Wimphen, commandant de cette place, il me demandait qu'elle avait pu être notre intention et notre mauvaise plaisanterie. — « Mais c'est, je crois, qu'on comptait sur vous. » — Mais quand cela eût été, me disait-il, encore eussiez-vous dû me mettre dans le cas de me rendre; vous ne pouviez supposer que je dusse aller vous solliciter de m'attaquer. Le tout était à l'avenant; la plus petite sortie mettait toutes nos forces en l'air, la moindre circonstance était un événement pour nous: cela était simple; car nous étions

étrangers à tout; aussi, courage à part, je n'hésite pas à croire que cent gros bonnets de la garde impériale n'eussent mis tout notre rassemblement en déroute. Heureusement que nos adversaires n'en savaient pas plus que nous: tous étaient pygmées alors, bien qu'en très-peu de temps on ait trouvé des géans partout.

» Cependant nous demeurions fort mécontents de tout cela, sous nos tentes et sur notre mauvaise paille; mais, à la Française, notre gaité faisait notre salut; notre mauvaise humeur s'exalait en quolibets, et en mauvaises plaisanteries. Chacun de nos chefs eut bientôt son sobriquet: il ne fut pas jusqu'au vénérable maréchal de Broglie, notre généralissime, qui n'eût le sien; et ceci me rappelle le conte dont nous gratifiâmes, sans doute, un de ses lieutenans, qui en demeura noyé. Si mes compagnons de tente lisent jamais ceci, ils en riront encore:

» Lors d'une sortie qui nous mit tout en émoi, comme de coutume, chacun se portait en avant; or, nous possédions deux petits canons que nous avions achetés, et que les officiers d'artillerie traî-

naient eux-mêmes, faute de chevaux.
 « — Eh bien ! m'a observé l'Empereur,
 » j'aurais pu être précisément attelé à
 » ces mêmes canons, et pourtant quelles
 » autres combinaisons dans mes destinées
 » et dans celles du monde ! car il est in-
 » contestable, et nul ne saurait le nier,
 » que je lui ai imprimé une direction
 » toute de moi. Mais reprenez. »

» Sire, notre formidable artillerie était
 donc en pleine route sur le grand che-
 min, quand l'officier-général de jour
 arrive au grand galop, et s'arrête d'indi-
 gnation à la vue de nos deux petits ca-
 nons roulant vers la place, la culasse en
 avant. « Comment, Messieurs, le faisait-
 » on s'écrier, sont-ce bien des gentils-
 » hommes qui conduisent ainsi leurs ca-
 » nons à l'ennemi ? Et s'il se présentait,
 » comment pourriez-vous tirer dessus ? »
 Et il s'obstinait à ne vouloir pas com-
 prendre ce que les officiers d'artillerie
 se tuaient à lui dire, que pourtant il en
 était toujours ainsi partout, et que, sous
 peine d'invention de sa part, on ne pou-
 vait faire autrement. Et dès cet instant
 nous expédiâmes son brevet, que contre-
 signa la multitude.

» Mais bientôt tout ce burlesque tourna

subitement au dernier sérieux ; la scène
 changea comme par magie, et nos mal-
 heurs apparurent aussitôt dans toute leur
 affreuse nudité. Soit trahison, soit fai-
 blesse, soit intérêt de sa politique, ou
 maladie dans son armée ; soit force réelle
 ou seule adresse du général français, le
 Roi de Prusse traita secrètement avec
 lui, fit soudainement volte face, et mar-
 cha vers la frontière, évacuant le terri-
 toire de la France. Alors commença pour
 nous la plus épouvantable débacle ; le
 langage ne saurait rendre les indignes
 traitemens dont nous fûmes l'objet, ni
 le juste ressentiment dont un cœur gé-
 néreux dut se remplir contre les Prus-
 siens, nos alliés. Nos princes dégradés,
 méconnus, insultés par eux ; nos équi-
 pages, nos effets les plus nécessaires,
 notre linge même, pillés ; nos personnes
 bassement maltraitées : tels nous fûmes,
 pêle-mêle, poussés et revomis en dehors
 de la frontière, par nos amis, nos alliés !!!

» Pour moi, dès le commencement de
 la retraite, succombant sous la fatigue
 de trop longues marches faites dans la
 boue et sous des torrens de pluie ; cour-
 bant sous un mousquet et tout un attirail
 qui n'étaient nuisibles qu'à moi, je pro-

fitai de ma prérogative de volontaire pour sortir des rangs, et opérer seul ma retraite, selon mes forces. Je partais quand je pouvais; je n'atteignais jamais la halte commune; la première métairie me servait d'asile; et, soit bonheur personnel, soit parce qu'en effet les paysans se trouvèrent bons, et point exaspérés contre nous, j'évacuai sans malencontre. Ce ne fut qu'à quelque temps de là que je pus juger de toute l'étendue du péril auquel je m'étais exposé, quand je lus dans les papiers que quinze ou dix-huit des nôtres, traînés comme moi, dont quelques-uns étaient mes voisins dans les rangs, avaient été saisis, menés à Paris, et exécutés dans les places publiques en espèce d'auto-da-fé, et comme par voie d'expiation.

» Aussitôt hors de France, on nous signifia à tous qu'il fallait nous dissoudre; mais cette intimation n'était pas nécessaire: les besoins, le dénuement de toutes choses la rendaient suffisamment indispensable. Nous nous débandâmes; chacun prit une direction à l'aventure, et le désespoir, la rage, furent ses compagnons. Nous traversâmes en fugitifs, la plupart du temps à pied, quelques-

uns à peu près nus, les lieux de notre splendeur et de notre luxe passés. Heureux quand on ne nous en fermait pas les portes, qu'on ne nous en repoussait pas avec brutalité! En un instant on nous chassa officiellement de partout; on nous interdit le séjour ou l'entrée de tous les Etats voisins; nous fuîmes au loin et allâmes traîner dans toute l'Europe le spectacle de nos misères, qui durent être une grande leçon de morale et de politique pour les peuples, les grands et les Rois.

» Cependant, les exploits des Français firent expier cruellement aux étrangers les indignités dont ils nous avaient accablés; tandis que de notre côté, ce nous fut une espèce de consolation que de voir l'honneur de l'émigration se réfugier dans l'armée de Condé, qui se montrait à tous les yeux et s'est inscrite dans l'histoire comme un modèle de loyauté, de valeur et de constance.

» Telle est, Sire, cette trop fameuse époque, cette détermination fatale, qui n'a été, pour un grand nombre, que la seule erreur de la jeunesse et de l'inexpérience. Toutefois, à ceux-là, personne n'a le droit d'en faire le reproche qu'eux-

mêmes. Les sentimens qui les guidèrent étaient si purs, si naturels, si généreux, qu'ils pourraient même au besoin s'en faire honneur; et ces dispositions, je dois le dire, étaient celles de la masse parmi nous, de cette foule surtout de gentilshommes de province, qui, sacrifiant tout et n'attendant rien, sans fortune comme sans espérance, montraient un dévouement vraiment héroïque, en ce qu'il n'avait d'autre but que ce qu'ils imaginaient être un devoir. Du reste, le vice en était tout à notre éducation politique, qui ne nous apprenait pas à distinguer nos devoirs, et nous faisait porter au prince seul ce qui appartenait à toute la patrie. Les erreurs passent avec les générations, les seuls vérités demeurent! Aussi dans l'avenir, quand les passions adverses seront éteintes, quand il ne restera plus de traces des intérêts croisés ou de l'aveuglement et de la fureur des partis, alors ce qui fut douteux pour nous sera positif pour d'autres. Ce qui était excusable ou même licite en nous, qui nous trouvions entre un vieil ordre de chose qui finissait, et un nouveau qui s'élevait, sera tenu pour hautement coupable

parmi ceux qui jouiront de doctrines arrêtées. Là, passeront comme articles de foi : 1° Que le plus grand de tous les crimes est d'introduire l'étranger au sein de la patrie. 2° Que la souveraineté ne saurait être errante; mais qu'elle est inséparable du territoire, et demeure liée à la masse des citoyens. 3° Que la patrie ne saurait être voyageuse; mais qu'elle est immuable et toute sur le sol sacré qui nous a donné la naissance, et où reposent les ossemens de nos pères. Telles sont les grandes maximes, et beaucoup d'autres encore, qui demeureront enfantées par notre émigration; telles sont les grandes vérités qu'on recueillera de nos malheurs!

« Très-bien, a dit l'Empereur, très-bien; voilà ce qui s'appelle être sans préjugés! Voilà de vraies vues philosophiques! Et l'on dira de vous que vous avez su profiter des leçons du temps et de l'adversité. »

« Sire, durant notre séjour à bord du Northumberland, et dans les loisirs de la traversée, les Anglais, plus d'une fois, touchèrent vis-à-vis de nous ce point délicat; égarés par la guerre qu'ils nous avaient faite avec fureur, aussi

bien que par les maximes dont l'intérêt du moment remplissait leurs journaux, en opposition même avec leurs doctrines nationales, ils nous entretenaient des mérites de l'émigration, des vertus dont ils avaient été les témoins, et trouvaient la nation coupable d'y avoir résisté. Mais quand les argumens se compliquaient trop, ou que nous voulions y mettre un terme subit, nous l'obtenions d'un mot; nous leur disions : « Reportez-vous au moment de votre révolution; figurez-vous Jacques II vous menaçant de la rive opposée, et sous les bannières françaises, bien qu'entouré de ses fidèles, qu'auriez-vous fait? Et si Louis XIV vous l'eût ramené à Londres à la tête de cinquante mille Français, qui eussent ensuite tenu garnison chez vous, qu'auriez-vous senti! » — Ah!.... Mais.... Ah!... , disaient-ils, s'efforçant de chercher quelque différence, et ne pouvant en trouver, ils se mettaient à rire et se taisaient. « Et en effet, observait l'Empereur, il n'y avait pas un mot à répliquer. » Et il s'est mis à passer en revue, avec sa rapidité et ses vues ordinaires, les divers objets que j'avais

reliés : ils s'est arrêté sur l'absurdité, l'inconséquence, la grande erreur de notre émigration; les vrais torts qu'elle avait causés à la France, au Roi, à nous-mêmes. « Vous avez établi, consacré dans la France politique, disait-il, une scission pareille à celle que les catholiques et les protestans amenèrent dans l'Europe religieuse; et quels malheurs n'en ont pas été la suite! J'étais venu à bout d'en détruire les conséquences; mais ne vont-elles pas renaître? » Et il développait les moyens qu'il avait employés pour détruire ce fléau, les précautions qu'il avait dû prendre, les résultats qu'il avait voulus. Comme tout changeait de face dans sa bouche; comme tout s'agrandissait à mes yeux, à mesure qu'il parlait! « Et le bizarre de ma situation, observait-il, c'est que dans tout cela je naviguais moi-même constamment au milieu des écueils. Chacun jugeant d'après son échelle, attribuait à des affections, à de simples préjugés, à de la petitesse, ce qui, en moi, n'était pourtant que vues profondes, grandes conceptions et maximes d'Etat de la plus haute élévation; on eût dit que je ne régnais

» que sur des pygmées en intelligence :
 » je n'étais compris de personne. Le
 » parti national n'éprouvait que jalousie
 » et ressentiment de ce qu'il me
 » voyait faire en faveur des émigrés ; et
 » ceux-ci, de leur côté, se persuadaient
 » que je ne cherchais qu'à me donner
 » du lustre par leur secours. Pauvres
 » gens !...

» Toutefois, en dépit de l'aveuglement
 » et des préjugés réciproques, j'étais
 » arrivé à mon but, et j'avais obtenu
 » la satisfaction de laisser tout calme
 » dans le port, lorsque je me lançais
 » sur la haute mer à la poursuite de mes
 » grandes entreprises. »

N. B. Depuis mon retour en Europe,
 mentionnant ces paroles de Napoléon
 à un grand-officier de la couronne, qui
 avait eu l'honneur de jouir souvent de
 ses entretiens particuliers (le comte de
 S...), il m'a raconté à son tour une
 conversation précisément sur le même
 sujet : elle coïncide trop bien avec ce
 qu'on vient de lire pour que je ne le
 rapporte pas ici. L'Empereur lui disait
 un jour : « Pourquoi croyez-vous que
 » je cherche à m'entourer des grands
 » noms de l'ancienne monarchie ? —

» Sire, mais peut-être pour la splendeur
 » de votre trône, et pour ménager cer-
 » taines apparences aux regards de l'Eu-
 » rope. — Ah ! vous y voilà bien avec
 » votre orgueil et vos préjugés de classe.
 » Eh bien ! sachez que mes victoires et
 » ma force me recommandent en Eu-
 » rope bien autrement que ne pour-
 » raient le faire tous vos grands noms,
 » et qu'au dedans ma prédilection ap-
 » parente pour eux me fait beaucoup
 » de tort, me dépopularise infiniment.
 » Vous attribuez à de petites vues ce qui
 » tient à de fort larges. Je constitue une
 » société, une nation, et je me trouve
 » sous la main des élémens tout à fait
 » antipathiques. Les nobles et les émi-
 » grés ne sont qu'un point dans la masse,
 » et cette masse leur est hostile, et de-
 » meure fort ulcérée ; elle me pardonne
 » avec peine de les avoir rappelés. Pour
 » moi, je l'ai cru un devoir ; mais si je
 » les laisse demeurer formant corps, ils
 » peuvent un jour servir à l'étranger,
 » nous devenir nuisibles et courir eux-
 » mêmes de grands périls. Je ne cher-
 » che donc qu'à les dissoudre et à les
 » isoler. Si j'en place autour de moi,
 » dans les administrations, dans l'armée,

» c'est afin de les incruster dans la masse,
 » et pour faire en sorte que le tout ne
 » fasse plus qu'un ; car je suis mortel,
 » et si je venais à vous quitter avant que
 » cette fusion se fût opérée, vous ver-
 » riez quels inconvéniens entraîneraient
 » ces parties hétérogènes, et le terrible
 » danger dont certaines personnes pour-
 » raient être victimes ! Ainsi donc, Mon-
 » sieur, mes vues tiennent toutes à l'hu-
 » manité et à la haute politique : nulle-
 » ment à de vains et sots préjugés. »

Et sur ce que je me récriais auprès
 du narrateur, combien peu aux Tuile-
 ries nous connaissions le véritable carac-
 tère de Napoléon, les hautes et excel-
 lentes qualités de son âme et de son
 cœur, il me répondait que pour lui il
 avait été personnellement plus heureux,
 et qu'il allait m'en donner une preuve
 qu'il choisait entre dix : « L'Empereur,
 » me disait-il, dans son Conseil-Privé,
 » se montrait un jour fort monté contre
 » le général La F....., et fit une sortie
 » des plus vives contre ses opinions, ses
 » principes, qu'il disait capables de mettre
 » un Etat en complete dissolution ; et,
 » s'animant par degrés, il se mit en une
 » véritable colère. Je me trouvais un

» des membres de ce Conseil ; nouvel-
 » lement admis et peu fait encore aux
 » manières de l'Empereur, bien qu'ar-
 » rêté par mes deux voisins, je pris aussitôt
 » la parole en défense de l'accusé,
 » assurant qu'on l'avait calomnié auprès
 » du souverain, qu'il vivait paisible dans
 » ses terres avec des opinions person-
 » nelles qui ne causaient aucun dom-
 » mage. L'Empereur, dans son état de
 » colère, reprit tout d'abord pour insis-
 » ter avec violence ; mais au bout de
 » cinq à six mots, il s'arrête tout court,
 » me disant : Mais c'est votre ami, Mon-
 » sieur, et vous avez raison.... Je l'avais
 » oublié..... Parlons d'autre chose. —
 » Et pourquoi, disais-je, ne nous fai-
 » siez-vous pas connaître, dans le temps,
 » tout cela ? — Par une fatalité qui sem-
 » blait tenir à l'atmosphère de Napoléon,
 » soit prévention, soit autrement, notre
 » esprit était tel qu'on ne pouvait le ra-
 » conter qu'à ses intimes ; car si on en
 » eût fait grand bruit, on eût passé pour
 » un hableur grossièrement courtisan,
 » qui eût débité, non ce qu'il croyait
 » vrai ; mais ce qu'il imaginait propre à
 » lui mériter de la faveur et des récom-
 » penses. »

Mais puisque j'en suis à ce grand-officier de la couronne, aussi distingué d'ailleurs par les grâces de son esprit et l'aménité de ses mœurs que par la noblesse de son caractère, voici une de ses réponses à Napoléon, d'un goût aussi fin que d'une flatterie délicate. L'Empereur, à un de ses levers, s'étant trouvé dans le cas de l'attendre, s'en montra fort choqué, et lui fit une scène à son arrivée, en présence de tous. Or, c'était le moment où cinq ou six Rois, entre autres ceux de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg, se trouvaient à Paris. « Sire, » répondit le coupable, j'ai un million » d'excuses sans doute à présenter à » Votre Majesté; mais aujourd'hui on » n'est pas toujours maître de circuler » dans les rues. Je viens d'avoir le mal- » heur de donner dans un *embarras de* » *Rois* dont je n'ai pas pu sortir plus tôt, » voilà la cause de ma négligence. » Chacun sourit, et l'Empereur, d'une voix fort radoucie, se contenta de dire :
 « Quoi qu'il en soit, Monsieur, prenez » dorénavant vos précautions, et surtout » ne me faites plus attendre. »

Samedi 3.

Voyage Sentimental de Napoléon. — Esprit public du temps. — Journée du 10 Août.

Le temps est devenu un peu meilleur; l'Empereur a essayé de se promener au jardin. Le général Bingham et le colonel du 53^e ont fait demander à voir l'Empereur, qui les a gardés assez longtemps. L'apparition du Gouverneur a mis tout en fuite. Le général Bingham a disparu, et nous, nous avons gagné le bois, pour nous éloigner du terrain.

L'Empereur, dans sa promenade, a beaucoup causé d'un voyage qu'il avait fait en Bourgogne, au commencement de la révolution. C'est ce qu'il appelle son *Voyage Sentimental* à Nuits; il y alla souper chez son camarade *Gassendi*, alors capitaine dans son régiment, et marié assez richement à la fille d'un médecin du lieu. Le jeune voyageur ne tarda pas, disait-il, à s'apercevoir du dissentiment des opinions politiques du beau-père et du gendre: le gentilhomme *Gassendi* était aristocrate comme de raison, et le médecin, chaud patriote. Celui-ci trouva dans le convive étranger un auxiliaire puissant, et en fut si ravi,

que le lendemain il était au point du jour chez lui en visite de reconnaissance et de sympathie. L'apparition d'un jeune officier d'artillerie d'une bonne logique et d'une langue alerte, disait l'Empereur, était une recrue précieuse et rare pour l'endroit. Il fut aisé au voyageur de s'apercevoir qu'il faisait sensation. C'était un dimanche, on lui tirait le chapeau du bout de la rue. Toutefois ce triomphe ne fut pas sans échec. Il alla souper chez une M^{me} Maret ou Muret, auprès de laquelle un autre de ses camarades semblait fort bien établi; or, c'était là le repaire de l'aristocratie du canton, bien que la dame ne fût que la femme d'un marchand de vin; mais elle avait une grande fortune, les meilleures manières, c'était la duchesse de l'endroit, observait l'Empereur. Là se trouvait toute la gentilhommerie des environs. Le jeune officier avait donné dans un vrai guépier, disait-il, il lui fallut rompre force lances; la partie n'était pas égale. Au plus fort de la mêlée, on annonce le maire. « Je crus que c'était un secours que le Ciel m'envoyait dans ce moment de crise, » disait l'Empereur; mais il se trouva le pire de tous. Je vois encore ce maudit

» homme, dans son bel accoutrement du
» dimanche, bien boursofflé sous un
» grand habit cramoisi : c'était un misé-
» rable. Heureusement la générosité de
» la maîtresse de la maison, peut-être
» une secrète sympathie d'opinions, me
» sauvèrent. Elle détourna constamment,
» avec esprit, les coups qui eussent pu
» porter; elle fut sans cesse le bouclier
» gracieux sur lequel les armes venaient
» perdre leurs forces; enfin, elle me
» préserva de toute blessure, et il m'est
» toujours resté d'elle un agréable sou-
» venir pour le service que j'en reçus
» dans cette espèce d'échauffourée. »

« Cette diversité d'opinions, observait
» l'Empereur, se retrouvait alors dans
» toute la France. Dans les salons, dans
» la rue, sur les chemins, dans les au-
» berges, tous les esprits étaient prêts à
» s'enflammer, et rien de plus facile que
» de se méprendre sur la force des partis
» et de l'opinion, suivant les localités où
» l'on se plaçait. Ainsi, un patriote s'en
» laissait imposer facilement s'il se trou-
» vait dans les salons ou parmi les ras-
» semblemens d'officiers, tant il se voyait
» en minorité; mais sitôt qu'il était dans
» la rue ou parmi les soldats, il se re-

» trouvait alors au milieu de la nation
 » tout entière. Les sentimens du jour ne
 » laissèrent pas de gagner jusqu'aux of-
 » ficiers mêmes, surtout après le fameux
 » serment à la Nation, à la Loi et au Roi.
 » Jusque-là, continuait l'Empereur, si
 » j'eusse reçu l'ordre de tourner mes
 » canons contre le peuple, je ne doute
 » pas que l'habitude, le préjugé, l'édu-
 » cation, le nom du Roi, ne m'eussent
 » porté à obéir; mais le serment nation-
 » nal une fois prêté, c'eût été fini, je
 » n'eusse plus connu que la nation. Mes
 » penchans naturels se trouvaient dès-lors
 » en harmonie avec mes devoirs, et s'ar-
 » rangeaient à merveille de toute la mé-
 » taphysique de l'Assemblée. Toutefois,
 » les officiers patriotes, il faut en conve-
 » nir, ne composaient que le petit nom-
 » bre; mais avec le levier des soldats,
 » ils conduisaient le régiment et faisaient
 » la loi. Les camarades du parti opposé,
 » les chefs mêmes recouraient à nous
 » dans tous les momens de crise. Je me
 » souviens, par exemple, disait-il, d'avoir
 » arraché à la fureur de la populace un
 » des nôtres, dont le crime était d'avoir
 » entonné, des fenêtres de notre salle
 » à manger, la célèbre romance de

» à Richard! ô mon Roi! Je me doutais
 » bien peu alors qu'un jour cet air serait
 » proscrit aussi de la sorte à cause de moi.
 » C'est comme au dix août, voyant en-
 » lever le château des Tuileries et se sai-
 » sir du Roi, j'étais assurément bien loin
 » de penser que je le remplacerais, et
 » que ce palais serait ma demeure. »

Et s'arrêtant sur cette journée du dix
 août, il a dit : « Je me trouvais, à cette
 » hideuse époque, à Paris, logé rue du
 » Mail, place des Victoires. Au bruit du
 » tocsin et de la nouvelle qu'on donnait
 » l'assaut aux Tuileries, je courus au
 » Carrousel, chez Fauvelot, frère de Bou-
 » rienne, qui y tenait un magasin de
 » meubles. Il avait été mon camarade à
 » l'École Militaire de Brienne. C'est de
 » cette maison, que par parenthèse je
 » n'ai jamais pu retrouver depuis par les
 » grands changemens qui se sont opérés,
 » que je pus voir à mon aise tous les dé-
 » tails de la journée. Avant d'arriver au
 » Carrousel, j'avais été rencontré dans la
 » la rue des Petits-Champs par un groupe
 » d'hommes hideux, promenant une tête
 » au bout d'une pique. Me voyant pas-
 » sablement vêtu, et me trouvant l'air
 » d'un monsieur, ils étaient venus à moi

» pour me faire crier *Vive la Nation!* ce
 » que je fis sans peine, comme on peut
 » bien le croire.

» Le château se trouvait attaqué par
 » la plus vile canaille. Le Roi avait assu-
 » rément pour sa défense au moins au-
 » tant de troupes qu'en eut depuis la
 » Convention au treize vendémiaire, et
 » les ennemis de celle-ci étaient bien
 » autrement disciplinés et redoutables.
 » La plus grande partie de la garde na-
 » tionale se montra pour le Roi : on lui
 » doit cette justice. »

Ici le Grand-Maréchal a observé qu'il
 était précisément d'un des bataillons qui
 se montrèrent les plus dévoués. Il avait
 failli être massacré plusieurs fois par le
 peuple, en regagnant isolément sa de-
 meure. Nous observions, de notre côté,
 qu'en général la garde nationale à Paris
 avait constamment montré les vertus de
 son état. L'amour de l'ordre, le dévoue-
 ment à l'autorité, la crainte du pillage
 et la haine de l'anarchie; et c'était aussi
 l'opinion de l'Empereur.

« Le palais forcé, et le Roi rendu
 » dans le sein de l'Assemblée, a-t-il
 » continué, je me hasardai à pénétrer
 » dans le jardin. Jamais depuis, aucun

» de mes champs de bataille ne me donna
 » l'idée d'autant de cadavres que m'en
 » présentèrent les masses de Suisses, soit
 » que la petitesse du local en fit ressortir
 » le nombre, soit que ce fût le résultat
 » de la première impression que j'éprou-
 » vais en ce genre. J'ai vu des femmes
 » bien mises se porter aux dernières in-
 » décences sur les cadavres des Suisses.
 » Je parcourus tous les cafés du voisinage
 » de l'Assemblée: partout l'irritation était
 » extrême; la rage était dans tous les
 » cœurs, elle se montrait sur toutes les
 » figures, bien que ce ne fussent pas du
 » tout des gens de la classe du peuple;
 » et il fallait que tous ces lieux fussent
 » journellement remplis des mêmes ha-
 » bitués, car bien que je n'eusse rien de
 » particulier dans ma toilette, ou peut-
 » être était-ce encore parce que mon
 » visage était plus calme, il m'était aisé
 » de voir que j'excitais maints regards
 » hostiles et défiants, comme quelqu'un
 » d'inconnu ou de suspect. »

Dimanche 4.

Bals masqués. — M^{me} de Mégrigny. — Le Piémont et les Piémontais. — Canaux de la France. — Rêves sur Paris. — Versailles. — Fontainebleau, etc.

Le temps était devenu meilleur. L'Empereur a demandé sa calèche, et a marché fort loin jusqu'à ce qu'elle vint le joindre. Nous avons fait deux tours.

On parlait des bals masqués : l'Empereur les aimait particulièrement, et en demandait souvent. Il y était toujours sûr d'un certain rendez-vous qui ne lui manquait jamais : il s'y trouvait, disait-il, entrepris chaque année par un même masque, qui lui rappelait d'anciennes intimités, et le sollicitait avec ardeur de vouloir bien le recevoir, et l'admettre à sa Cour : c'était une femme très-aimable, très-bonne et très-belle, à qui beaucoup devaient certainement beaucoup. L'Empereur, qui ne laissait pas que de l'affectionner, lui répondait toujours : « Je ne nie pas que vous soyez charmante; mais voyez un peu quelle est votre demande; jugez-là vous-même, et prononcez? Vous avez deux ou trois maris, et des enfans de tout le monde.

» On tiendrait à bonheur sans doute d'avoir été complice de la première faute; » on se fâcherait de la seconde, on la pardonnerait peut-être; mais ensuite, » et puis, et puis!..... A présent soyez l'Empereur, et jugez : que feriez-vous à ma place, moi qui suis tenu à faire renaître un certain décorum? » Alors la belle solliciteuse gardait le silence, ou lui disait : « Du moins ne m'ôtez pas l'espérance. » Et renvoyait à l'année suivante à être plus heureuse. « Et chacun de nous deux, disait l'Empereur, » était exact à ce nouveau rendez-vous. »

A ces bals, l'Empereur aimait particulièrement à se faire insulter, disait-il, et le recherchait. Un jour, chez Cambacérés, il rit beaucoup de s'entendre dire par une M^{me} de **, qu'il prétend que sa nature portait d'ailleurs facilement à l'aigreur, « qu'il y avait des gens au bal qu'il faudrait mettre à la porte, » qu'ils n'avaient pu y entrer, sans doute, » qu'avec des billets volés. »

Une autre fois, il avait porté la douce et timide M^{me} de Mégrigny à se lever et à s'éloigner avec colère et les larmes aux yeux, disant qu'on abusait assurément vis-à-vis d'elle de la liberté que

donnait un bal masqué. L'Empereur venait de lui rappeler une faveur très-remarquable qu'il lui avait accordée jadis, en ajoutant que personne ne doutait qu'elle ne l'eût payée par le droit du seigneur. « Or, il n'y avait que moi, » disait l'Empereur, qui pût le lui dire sans l'insulter, parce que cela se disait, il est vrai; mais que j'étais bien sûr qu'il n'en était rien. » Voici l'histoire.

L'Empereur allant se faire couronner à Milan, coucha à Troyes. On lui présenta les autorités, et parmi elles une jeune pétitionnaire à la veille de se marier, et qui venait solliciter de lui une faveur de fortune. Or, comme l'Empereur désirait, disait-il, faire quelque chose qui fût, avec éclat, agréable au pays, la circonstance lui parut favorable, et il la saisit avec toute la grâce imaginable. La jeune personne (c'était Madame de *Mégrigny*) appartenait aux premières familles de la province, mais était tout à fait ruinée par l'émigration. A peine était-elle de retour au logis misérable de ses parens, qu'un page y entra avec fracas, apportant le décret de l'Empereur qui leur rendait trente mille francs de rente, ou plus. On juge

du bruit et de l'effet d'un tel événement. Toutefois, comme rien n'était plus charmant, plus complètement joli, disait l'Empereur, que la jeune sollicitieuse, on voulait que ses attraits eussent été pour quelque chose dans sa galanterie, bien qu'il eût quitté la ville quelques heures après, et qu'il n'y eût plus songé; c'était égal. On sait comme se font les histoires; et comme elle était femme d'un de ses écuyers, qu'elle vint conséquemment à la Cour, on avait mêlé tout cela comme de coutume; si bien que nommée depuis sous-gouvernante du Roi de Rome, le choix scandalisa un moment la sévère M^{me} de Montesquiou, qui craignait, disait l'Empereur, de n'y voir qu'un arrangement.

L'Empereur dit qu'il renouela à Turin la galanterie gracieuse de Troyes, dans la personne de M^{me} de Lascaris; et dans les deux endroits, du reste, il croit avoir eu à se louer de sa libéralité, et en avoir recueilli le fruit. Les deux familles se sont montrées attachées et reconnaissantes.

Il se demandait à ce sujet, quels auront pu être les sentimens du Piémont à son égard. Il avait une affection par-

ticulière, disait-il, pour cette province. M. de Saint-Marsan, qu'il croyait lui avoir été fidèle jusqu'à la fin, l'avait assuré au moment de nos désastres, disait-il, que ce pays se montrerait une des meilleures provinces.

« Au fait, continuait l'Empereur, les
 » Piémontais n'imaient point à être un
 » petit Etat; leur Roi était un vrai sei-
 » gneur féodal qu'il fallait courtoiser ou
 » craindre. Il avait plus de pouvoir, plus
 » d'autorité que moi, qui, Empereur
 » des Français, n'étais qu'un magistrat
 » suprême, faisant marcher les lois, et
 » ne pouvant en dispenser! Aurais-je pu
 » empêcher un courtisan d'être pour-
 » suivi pour ses dettes? Aurais-je pu
 » arrêter l'action des lois sur qui que ce
 » fût? etc., etc.

Dans la conversation du dîner, l'Empereur demandait si on avait calculé la quantité d'eau fluviale qui entrait dans la Méditerranée et dans la Mer Noire, ce qui l'a conduit à désirer qu'on calculât la quantité d'eau fluviale de notre Europe, et qu'on assignât la proportion de chaque vallée et de chaque versant. Il regrettait fort de n'avoir pas présenté cette série de questions scien-

tifiques. C'était là son grand système, disait-il. Lui venait-il une idée utile, curieuse, intéressante: « A mes levers
 » ou dans mes communications fami-
 » lières, je posais des questions analo-
 » gues à mes membres de l'Institut, avec
 » ordre de me les résoudre. La solution
 » en était lancée dans le public; elle y
 » était analysée, combattue, adoptée ou
 » repoussée; et il n'est rien qu'on n'ob-
 » tienne de la sorte; c'est là la grande
 » voie des progrès dans une grande
 » nation douée de beaucoup d'esprit et
 » de beaucoup de lumières. »

L'Empereur observait encore à ce sujet qu'on n'avait jamais été plus fort en géographie qu'aujourd'hui, et qu'on en devait quelque chose à ses expéditions. Il a parlé ensuite des canaux qu'il avait fait faire en France. Il citait surtout celui de Strasbourg à Lyon, qu'il espérait avoir assez avancé pour qu'on fût obligé de le finir. Il pensait que sur trente millions, il devait y en avoir déjà vingt-quatre d'employés.

« Aujourd'hui on communiquait, par
 » l'intérieur, de Bordeaux à Lyon et à
 » Paris. J'avais construit un grand nom-
 » bre de canaux; j'en avais projeté bien

» davantage. » L'un de nous ayant dit qu'on en avait proposé à l'Empereur un très-avantageux, mais qu'on l'avait trompé pour l'empêcher d'accepter les offres faites à ce sujet. « Sans doute que le plan n'aura été avantageux que sur papier, disait l'Empereur; mais qu'en dernière analyse, il m'aurait fallu donner de l'argent; ce qu'on m'arrachait difficilement. — Non, Sire, répondait-on, le refus n'a été que l'effet d'une intrigue. On a trompé Votre Majesté. — Cela n'est pas possible sur ce point. — Vous parlez légèrement. — Mais j'en suis sûr; j'ai connu le plan, les offres, les souscripteurs; mes parens y étaient pour des sommes considérables. Il s'agissait d'unir la Meuse à la Marne. Le canal aurait eu moins de sept lieues. — Mais vous ne dites pas tout; peut-être avec cela exigeait-on que je cédasse d'immenses forêts nationales dans les environs? ce que je n'aurais pas voulu. — Non, Sire, c'était seulement une intrigue de vos ponts et chaussées. — Mais encore faudrait-il qu'ils eussent opposé quelques raisons, quelque apparence d'intérêt public. — Que disaient-ils? — Sire, que les béné-

» fices auraient été trop grands. — Mais alors ils me l'eussent proposé eux-mêmes, disait l'Empereur, et je l'eusse exécuté. Je vous répète que vous ne sauriez avoir raison; vous parlez ici à l'homme de la chose même, qui s'en occupait sans cesse. Les ponts et chaussées, de leur côté, n'étaient jamais plus heureux que de faire. Jamais un particulier ne m'a proposé un pont, qu'il n'ait été pris au mot. S'il me demandait un péage de vingt-cinq ans, j'étais disposé à le lui accorder pour trente. Il m'importait peu qu'il fût utile, s'il ne devait me rien coûter. — C'était toujours un capital dont j'enrichissais le sol. Au lieu de refuser des canaux, je courais après. Mais, mon cher, rien ne se ressemble moins qu'une conversation de salon et un conseil d'administration. L'homme à projets, dans un salon, a toujours raison; ses résultats seraient magnifiques, infaillibles, si on l'écoutait, et pour peu qu'il puisse lier le refus qu'il éprouve à quelques pots-de-vin, à quelque intrigue de femme ou de matresse, le roman est complet; or, voilà

» ce que vous aurez entendu. Mais il
 » n'en est pas ainsi dans un conseil d'ad-
 » ministration, parce qu'on n'y décide
 » que sur des faits et le compas à la
 » main. Quel est votre canal, avez-vous
 » dit? il ne saurait m'être étranger. —
 » Sire, de la Meuse à la Marne, et de
 » sept lieues seulement. — Eh bien!
 » mon cher, c'est de la Meuse à l'Aisne
 » que vous voulez dire, et il eût été de
 » moins de sept lieues. Cela va me re-
 » venir; mais il n'y a qu'une petite dif-
 » ficulté, c'est qu'en cet instant même
 » il est encore douteux qu'il soit prati-
 » cable. Là, comme ailleurs, Hypo-
 » crate dit *oui*, et Gallien dit *non*. Tarbé
 » l'assurait impossible; niant qu'il y eût
 » assez d'eau au point du partage. Je
 » vous répète, continuait l'Empereur,
 » que vous parlez à celui du monde qui
 » s'est le plus occupé de ces objets, sur-
 » tout aux environs de Paris. Il entrait
 » dans mes rêves perpétuels d'en faire
 » la véritable capitale de l'Europe; par-
 » fois je voulais qu'elle devînt une ville
 » de deux, trois ou quatre millions d'ha-
 » bitans, par exemple, en un mot quel-
 » que chose de fabuleux, de colossal,

» d'inconnu jusqu'à nos jours, et dont
 » les établissemens publics eussent ré-
 » pondu à la population. »

Quelqu'un ayant observé alors, que si
 le Ciel eût donné à l'Empereur un règne
 de soixante ans, comme à Louis XIV,
 il aurait laissé de bien grandes choses.
 « Si le Ciel m'eût donné seulement vingt
 » ans et un peu de loisir, a repris vive-
 » ment l'Empereur, on aurait cherché
 » vainement l'ancien Paris; il n'en fût
 » pas resté de vestiges; et j'aurais changé
 » la face de la France. Archimède pro-
 » mettait tout, si on lui laissait poser le
 » bout de son levier; j'en eusse fait au-
 » tant partout où l'on m'eût laissé poser
 » mon énergie, ma persévérance et mes
 » budgets... Avec les budgets on créerait
 » le monde... J'aurais montré la diffé-
 » rence d'un Empereur constitutionnel
 » à un Roi de France. Les Rois de France
 » n'ont jamais rien eu d'administratif ni
 » de municipal.... Ils ne se sont jamais
 » montrés que de grands seigneurs que
 » ruinaient leurs gens d'affaires. ®
 » La nation elle-même n'a dans son
 » caractère et ses goûts que du pro-
 » visoire et du gaspillage. Tout pour le
 » moment et le caprice, rien pour la

» durée..... voilà notre devise et nos
 » mœurs en France. Chacun passe sa vie
 » à faire et à défaire; il ne reste jamais
 » rien.... N'est-il pas indécent que Paris
 » n'ait seulement pas un Théâtre-Fran-
 » çais, un Opéra, rien digne de ces
 » destinations!

» J'ai souvent combattu des fêtes que
 » la ville de Paris voulait me donner;
 » c'étaient des dîners, des bals, des feux
 » d'artifice de quatre, de six, de huit
 » cent mille francs, dont les préparatifs
 » obstruaient plusieurs jours le public,
 » et qui coûtaient ensuite autant à dé-
 » faire qu'ils avaient coûté à construire.
 » Je prouvais qu'avec ces faux frais ils
 » auraient fait des monumens durables,
 » magnifiques.....

» Il faut avoir fait autant que moi pour
 » connaître toute la difficulté de faire le
 » bien. Il fallait parfois toute ma puis-
 » sance pour pouvoir réussir. S'agissait-
 » il de cheminées, de cloisons, d'ameu-
 » blemens dans les palais impériaux pour
 » quelques particuliers, on courait à
 » pleines voiles; mais s'agissait-il de pro-
 » longer le jardin des Tuileries, d'assai-
 » nir quelques quartiers, de désobstruer
 » quelques égoûts, d'accomplir un bien

» public qui n'intéressât pas directement
 » quelques particuliers, il fallait tout mon
 » caractère, écrire six, dix lettres par
 » jour et se fâcher tout rouge. C'est ainsi
 » que j'ai employé jusqu'à trente mil-
 » lions en égoûts, dont personne ne me
 » tiendra jamais compte. J'ai abattu pour
 » dix-sept millions de maisons en face des
 » Tuileries pour former le Carrousel et
 » découvrir le Louvre. Ce que j'ai fait
 » est immense, ce que j'avais arrêté, ce
 » que je projetais encore l'était bien
 » davantage.»

Alors quelqu'un faisait la remarque
 que les travaux de l'Empereur ne s'é-
 taient bornés ni à Paris ni à la France;
 presque toutes les villes d'Italie présen-
 taient des traces de sa création. Partout
 où l'on voyageait, au pied comme à la
 cime des Alpes, dans les sables de la
 Hollande, sur les rives du Rhin, l'on
 retrouvait Napoléon, toujours Napoléon.

A cela il a observé qu'il avait décidé
 de dessécher les marais Pontins. « César,
 » a-t-il dit, allait s'en occuper quand il
 » périt. » Et revenant à la France : « Les
 » Rois, disait-il, avaient trop de maisons
 » de campagne et d'objets inutiles. Un
 » historien impartial aura le droit de

» blâmer Louis XIV dans ses effroyables et
 » inutiles dépenses de Versailles, surtout
 » avec ses guerres, ses impositions, ses
 » malheurs : il s'est épuisé pour ne créer
 » après tout qu'une ville bâtarde. » L'Em-
 pereur a alors analysé les avantages d'une
 ville administrative, c'est-à-dire, faite
 pour la réunion des administrations, et
 ils lui semblaient vraiment probléma-
 tiques.

Je regrette bien ici de n'avoir pas
 consigné, dans le temps, la suite de ces
 raisons; elles étaient si multipliées, si
 ingénieuses! Aujourd'hui mon exacti-
 tude ne me permet pas de prétendre les
 reproduire. Du reste, ce sont en moi
 des regrets qui malheureusement n'ont
 que trop souvent l'occasion de se re-
 nouveler. Si on aperçoit de nombreuses
 lacunes dans les raisonnemens de l'Em-
 pereur, et surtout dans la suite de ses dé-
 veloppemens, c'est qu'à Sainte-Hélène
 je consignais en hâte, me fiant sur ma
 mémoire pour développer en temps op-
 portun, ou bien je me contentais encore
 d'abréviations, de signes hiéroglyphi-
 ques; je savais que j'étais à la source;
 mais aujourd'hui il arrive que j'ai oublié,
 ou que je ne me retrouve plus dans mes

propres signes. Ce doit être mon excuse
 pour bien des choses.

L'Empereur ne se dissimulait pas que
 la demeure de la capitale n'était parfois
 pas tenable pour les souverains; mais
 d'un autre côté Versailles ne l'était pas
 pour les grands, les ministres ni les
 courtisans. C'était donc une faute de
 Louis XIV, s'il n'avait entrepris Versailles
 que pour le séjour des rois, lorsque Saint-
 Germain était tout trouvé sous sa main :
 la nature semblait l'avoir fait exprès pour
 la véritable demeure des rois de France.
 Lui-même, Napoléon, avait fait des fautes
 à cet égard; car il ne fallait pas, disait-
 il, se louer dans tout ce qu'on avait fait.
 Il aurait dû retrancher Compiègne, par
 exemple, et il regrettait d'y avoir fait
 son mariage : il eût voulu l'avoir fait à
 Fontainebleau. « Et voilà, disait-il en-
 » core, en s'arrêtant sur Fontainebleau,
 » la vraie demeure des Rois, la maison
 » des siècles; peut-être n'était-ce pas
 » rigoureusement un palais d'architecte,
 » mais bien assurément un lieu d'habi-
 » tation bien calculé et parfaitement con-
 » venable. C'était ce qu'il y avait sans
 » doute de plus commode, de plus heu-

« reusement situé en Europe pour le
« souverain, etc. »

Il passait alors en revue les capitales qu'il avait visitées, les maisons des Rois qu'il avait parcourues, et nous donnait de beaucoup la supériorité. Fontainebleau, ajoutait-il encore, était aussi en même temps la situation politique et militaire la plus convenable. L'Empereur se reprochait des dépenses qu'il avait faites à Versailles; mais fallait-il bien encore, disait-il, l'empêcher de tomber en ruines. Il avait été question, dans la révolution, de détruire en grande partie ce palais; d'en enlever le milieu, et de séparer par-là les deux côtés. « On m'eût rendu un grand service, disait-il; car rien n'est dispendieux, ni véritablement inutile comme cette multitude de palais; et si pourtant on m'a vu entreprendre celui du Roi de Rome, c'est que j'avais des vues à moi; et puis encore c'est qu'au vrai je n'ai jamais songé qu'à préparer le terrain: je m'en fusse tenu là* ».

* Tout le monde sait, ou devrait avoir su (si par une fatalité toute particulière à Napo-

« Mes erreurs en dépenses de ce genre, ajoutait-il, ne pouvaient après tout être grandes. Grâce à mes budgets, ces erreurs s'apercevaient et se corrigeaient de force chaque année; elles ne pouvaient jamais aller au-delà d'une petite quotité de la faute principale. »

L'Empereur avait eu toutes les peines du monde, assurait-il, à faire comprendre et adopter son système de budgets en bâtisses et autres grandes entreprises pareilles. « Me proposait-on un plan de trente millions, qui me convint? Accordé, disais-je; mais à faire en vingt

feon, la plupart de ses actes les plus recommandables n'eussent été, dans le temps, étouffés sous le poids de la malveillance et des libelles), l'histoire de cette misérable cahute enclavée dans l'enceinte du palais du Roi de Rome, dont le propriétaire demanda successivement dix, vingt, cinquante, cent fois la valeur réelle. Arrivé à ce taux ridicule, l'Empereur, de qui on prenait les ordres à cet égard, ordonna tout à coup de se refuser désormais à tout marché quelconque, s'écriant que cette misérable échoppe, au milieu de toutes les magnificences du palais du Roi de Rome, serait, après tout, la vigne de Noth, le plus grand témoignage de sa justice, le plus beau trophée de son règne.

» ans, c'est-à-dire, à quinze cent mille
 » francs par an. Cela allait très-bien jus-
 » que-là ; mais que me donnerez-vous,
 » ajoutais-je, pour ma première année ?
 » car si je veux que ma dépense soit mor-
 » celée, je veux néanmoins que le résul-
 » tat, le travail m'arrive entier et fini.
 » Ainsi je veux d'abord un abri, une
 » chambre, un appartement, n'importe
 » quoi ; mais quelque chose de complet
 » pour mes quinze cent mille francs. Les
 » architectes ne voulaient plus y enten-
 » dre ; cela gênait leur grandiose, leur
 » grand effet. Ils auraient voulu d'abord
 » produire toute une façade long-temps
 » inutile, et vous engrâner ainsi dans
 » des dépenses immenses, qui, si elles
 » étaient interrompues, ne vous laissaient
 » rien.

» C'est avec cette manière à moi, et
 » en dépit de tant de circonstances poli-
 » tiques et militaires, que j'ai fait néan-
 » moins tant de choses. J'avais réuni
 » quarante millions de meubles à la cou-
 » ronne, quatre millions au moins d'ar-
 » genterie. Que de palais j'ai restaurés !
 » Peut-être trop : j'y reviens. Grâce à ma
 » manière de faire, j'ai pu habiter Fon-
 » tainebleau dès la première année de

» travail ; il ne m'en coûta pas plus de
 » cinq à six cent mille francs. Si j'y ai
 » dépensé depuis six millions, cela n'a
 » été qu'en six ans ; j'en aurais dépensé
 » bien davantage avec le temps ! Mon but
 » principal avait pour objet que la dé-
 » pense fût insensible, et le résultat
 » éternel.

» A mes voyages de Fontainebleau,
 » disait l'Empereur, douze à quinze cents
 » personnes étaient invitées, logées et
 » meublées ; plus de trois mille pouvaient
 » y trouver à dîner, et ceci n'avait rien
 » de coûteux pour le souverain, ou très-
 » peu, grâce à l'ordre établi ; Duroc l'a-
 » vait rendu admirable. Plus de vingt
 » ou vingt-cinq princes, dignitaires ou
 » ministres étaient contraints d'y tenir
 » maison.

» Je condamnais Versailles dans sa
 » création, reprenait l'Empereur ; mais
 » dans mes idées parfois gigantesques
 » sur Paris, je rêvais d'en tirer partie,
 » et de n'en faire, avec le temps, qu'une
 » espèce de faubourg, un site voisin, un
 » point de vue de la grande capitale ; et
 » pour l'approprier davantage à cet objet,
 » j'avais conçu une singulière idée, dont

» je m'étais même fait présenter le programme.

» De ces beaux bosquets, je chassais toutes ces nymphes de mauvais goût, ces ornemens à la *Turcaret*, et je les remplaçais par des panoramas, en maçonnerie, de toutes les capitales où nous étions entrés victorieux, de toutes les célèbres batailles qui avaient illustré nos armes. C'eût été autant de monumens éternels de nos triomphes et de notre gloire nationale, posés à la porte de la capitale de l'Europe, laquelle ne pouvait manquer d'être visitée par force du reste de l'univers. » Et laissant tout à coup cela, il s'est mis à nous lire le *Distrain*, dont le volume était depuis long-temps sous sa main; mais il l'a presque aussitôt interrompu, soit qu'il ait été remué de ses propres pensées, soit qu'il s'y vît contraint par une toux nerveuse qui depuis peu lui revient souvent après son dîner. Il est certain qu'il change beaucoup, et que sa santé se perd tout à fait.

Lundi 5.

Projet d'une histoire européenne. — Sélim III. — Forces d'un Sultan turc. — Les Mameloucks. — Sur la Régence.

L'Empereur n'est sorti qu'à près de cinq heures; il était souffrant, avait pris un bain, que la venue de sir H. Lowe avait trop prolongé, n'ayant voulu en sortir qu'après que ce Gouverneur eut disparu de l'établissement.

L'Empereur avait lu dans son bain deux volumes de l'Histoire Ottomane. Il avait conçu l'idée, disait-il, et regrettait fort de n'avoir pu l'exécuter, de faire composer toutes les histoires de l'Europe depuis Louis XIV, sur les pièces mêmes de nos relations extérieures où se trouvent les rapports réguliers de tous les ambassadeurs.

Mon règne, observait-il, eût été une époque parfaite pour cet objet. La supériorité de la France, son indépendance, sa régénération, mettaient le gouvernement actuel à même de publier tous ces objets sans inconvénient. C'eût été comme si l'on eût publié l'histoire ancienne: rien n'eût été plus précieux. »

Et de là, passant à Selim III, il disait lui avoir écrit un jour : « Sultan, sors de ton sérail, mets-toi à la tête de tes troupes, et recommence les beaux jours de ta monarchie. »

Sélim, le Louis XVI des Turcs, disait l'Empereur, qui nous était très-attaché et très-favorable. d'ailleurs, se contenta de lui répondre que c'était bon pour les premiers princes de sa dynastie, que les mœurs de ce temps étaient bien loin, que de pareils actes seraient aujourd'hui hors de saison, et tout à fait sans fruit.

L'Empereur ajoutait néanmoins que personne ne connaissait, sans doute, la force de la développée, le débordement subit dont serait capable un sultan de Constantinople qui saurait se placer à la tête de son peuple, le retremper, et mettre en marche sa multitude fanatisée. Plus tard il disait que, pour son propre compte, si en Egypte il eût pu à ses Français joindre les Mameloucks, il se serait regardé comme le maître du monde.

« Avec cette poignée choisie et la canaille, ajoutait-il en riant, recrutée sur les lieux, pour être dépensée au besoin, je ne connais rien que je n'eusse renversé. Alger en trembla. »

« — Mais si jamais il prenait fantaisie à ton Sultan, disait un jour le Dey d'Alger au consul français, de venir nous visiter, quelle serait notre sûreté; car il a défait les Mameloucks? C'est que les Mameloucks, dans tout l'Orient, observait l'Empereur, étaient en effet des objets de vénération et de terreur, c'était une milice regardée jusqu'à nous comme invincible. »

L'Empereur, en attendant son dîner au milieu de nous, a ouvert un livre qui se trouvait à côté de lui sur le canapé : c'était la Régence. Il a dit que c'était là une des époques les plus hideuses de nos annales; il était fâché qu'on l'eût peinte avec la légèreté du temps, et non pas avec la sévérité de l'histoire. On avait jeté dessus les fleurs du bon ton et le vernis des grâces, au lieu d'en faire une exacte justice. La Régence au vrai, observait-il, avait été le règne de la dépravation du cœur, du dévergondage de l'esprit, de l'immoralité la plus profonde en tout genre; c'était au point qu'il croyait, disait-il, à toutes les horreurs, à toutes les abominations qu'on reprochait aux mœurs du Régent, dans le sein de sa propre

famille ; tandis qu'il ne le croyait pas de Louis XV, qui, bien que plongé dans le plus sale, le plus hideux libertinage, ne lui laissait pourtant pas le droit d'ajouter foi à des choses si révoltantes et si monstrueuses ; et il le justifiait très-bien de certaines imputations qui eussent touché de fort près à la personne d'un de ses anciens aides-de-camp, de lui, Napoléon. De là il est revenu à dire que l'époque du Régent avait été le renversement de toutes les fortunes, la perte de la morale publique. Rien n'avait été sacré, ni dans les mœurs, ni dans les principes. Le Régent s'était personnellement couvert d'infamie. Dans l'affaire des princes légitimes, il avait montré la dernière bassesse, et commis un grand abus d'autorité. Le Roi seul pouvait autoriser un tel jugement, et lui Régent s'était plu à se déshonorer gratuitement dans la personne de sa femme, fille naturelle de Louis XIV, qu'il avait trouvée très-bien néanmoins d'épouser quand ce Roi régnait.

Mardi 6.

Pour essayer la tente, qui venait d'être achevée, on y a dressé la table de ser-

vice, et nous avons invité à déjeuner avec nous les officiers anglais qui avaient surveillé le travail.

L'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre ; il a fait sa toilette, je l'ai accompagné à sa sortie jusqu'au fond du bois, où nous nous sommes promenés quelque temps : il discutait des objets graves....., etc., etc.*

L'Empereur est revenu vers la calèche pour la demander, et nous avons continué la promenade jusqu'à ce qu'elle nous ait rejoints. En finissant le premier tour, on a dit que l'Amphitriton était

* Je dois avoir dit qu'en travaillant mon Journal à Longwood, la circonspection et la prudence m'ordonnaient souvent d'exprimer mystérieusement ma pensée. Aujourd'hui, depuis le temps que tout cela a été écrit, l'intervalle qui m'en sépare, les différentes situations où je me suis trouvé, font qu'il est bien des choses que je ne sais plus m'expliquer à moi-même. Par exemple, il y avait dans cet endroit des initiales et autres caractères dont je n'ai pu, en dépit de tous mes efforts, soupçonner, en quoi que ce fût, la véritable signification. Il est pourtant sûr quelles devaient exprimer des choses d'autant plus importantes et plus délicates, que j'ai mis plus de soin à les rendre inintelligibles.

là. L'Empereur l'a fait demander, et nous avons fait deux tours de plus. En revenant, l'Empereur a visité la tente, et a dit quelques mots de satisfaction à l'officier et aux matelots qui la finissaient.

Mercredi 7.

Campagnes d'Italie, etc. — Epoque de 1815, etc.
— Gustave III. — Gustave IV. — Bernadotte.
— Paul I^{er}.

Après le déjeuner, que l'Empereur a fait sous la tente, il lui a pris fantaisie de revoir quelques chapitres de la Campagne d'Italie; il a fait venir mon fils, dont le pied était enfin beaucoup mieux, et les yeux en meilleur état. Il a donné la dernière main aux chapitres de Pavie et de Livourne qui portent, l'un des fruits d'une heureuse témérité, l'autre ceux d'une sage prudence. L'audace, la vigueur et la célérité qui enlevèrent Pavie y étouffèrent l'étincelle d'une insurrection générale qui eût pu priver des merveilles de la campagne, tandis que la lointaine et diplomatique occupation de Livourne maintint la neutralité de la Toscane.

L'Empereur s'est ensuite promené

vers le fond du bois, ayant commandé que la calèche vint l'y joindre. Chemin faisant l'Empereur disait regarder les Campagnes d'Italie et d'Egypte comme entièrement finies, il les croyait en état d'être données au public; et ce serait, disait-il, sans doute une chose bien agréable aux Français et aux Italiens; c'était le livre de leur gloire et de leurs droits, etc. Il ne croyait pas néanmoins qu'il dût y mettre son nom, et répétait que les diverses époques de ses Mémoires consacraient ceux de ses compagnons fidèles, etc.

A l'arrivée de la calèche, la conversation continuant sur le même sujet, on l'a fortement pressé de finir 1815; on en a vivement développé l'importance, la gravité, les résultats. « Eh bien! a-t-il dit en souriant, il faut que je m'y remette tout-à-fait : cela fait plaisir de se voir encourager; mais encore faut-il de la bonne humeur pour travailler. L'on ne nous abreuve ici que de dégoûts et de tracasseries; on semble nous envier l'air que nous respirons. » Rentré dans sa chambre, où je l'ai suivi, la conversation a été des plus intéressantes et fort remarquable. Il a été

question de Gustave III, de la Suède, de la Russie, de Gustave IV, de Bernadotte, de Paul I^{er}, etc., etc.

J'ai raconté qu'à Aix-la-Chapelle, *Gustave III* vivait au milieu de nous en simple particulier, sous le nom de *comte de Haga*. Il faisait le charme de la société par la vivacité de son esprit et l'intérêt de ses récits. J'avais oui de sa bouche sa fameuse révolution de 1772, et j'étais dans la position la plus heureuse pour connaître à fond cette époque de l'histoire de Suède; je me trouvais fort de connaissance dans le même temps avec le Suédois baron *de Sprengporten*, qui, après avoir été fort zélé pour Gustave, avait eu le malheur de passer en Russie pour revenir à la tête des étrangers combattre sa patrie. Il en était résulté qu'il se trouvait, par ce fait, sous une condamnation à mort en Suède. Or, il était aussi à Aix-la-Chapelle en ce moment, et s'en était banni par courtoisie, disait-il, à l'arrivée de Gustave. Il ne s'était pourtant pas éloigné de plus d'une demi-lieue, de sorte que tout ce que j'entendais raconter au Roi dans la soirée, m'était, le lendemain à déjeuner, combattu, modifié ou confirmé

par le baron. Il avait été fort avant dans la confiance de ce prince.

L'Empereur observait que ce même Sprengporten avait été précisément l'envoyé de Paul auprès de lui lors de son consulat. Et sur Gustave IV, il a dit que ce prince s'était annoncé au début pour un héros; et n'avait fini que comme un fou; qu'il avait marqué de bonne heure par des traits fort remarquables. Encore enfant, on l'avait vu, disait-il, insulter Catherine par le refus de sa petite-fille au moment même où cette grande Impératrice, sur son trône et au milieu de sa Cour, n'attendait plus que lui pour la cérémonie du mariage.

Plus tard, il n'avait pas moins insulté Alexandre, en refusant après la catastrophe de Paul, l'entrée de ses États à un des officiers du nouvel Empereur; et répondant aux plaintes officielles qui lui étaient adressées à ce sujet, qu'Alexandre ne devait pas trouver mauvais que lui, Gustave, qui pleurait encore l'assassinat de son père, fermât l'entrée de ses États à l'un de ceux que la voix publique accusait d'avoir immolé le sien (de lui Alexandre).

A mon apparition à la souveraineté,

» disait l'Empereur, il se déclara mon
 » grand antagoniste; on eût dit qu'il ne
 » voulait rien moins que recommencer
 » le grand Gustave-Adolphe. Il courut
 » toute l'Allemagne pour l'ameuter con-
 » tre moi. Lors de la catastrophe du duc
 » d'Enghien, il jura de le venger de sa
 » personne, et plus tard renvoya inso-
 » lemment l'aigle noir au roi de Prusse,
 » parce que celui-ci avait reçu ma légion
 » d'honneur, etc., etc.

» Enfin son moment fatal arriva, disait
 » l'Empereur; une conspiration peu com-
 » mune l'arracha du trône, et le déporta
 » hors de ses États. L'unanimité contre
 » lui prouve ses torts sans doute. Je veux
 » qu'il fut inexcusable, même fou; tou-
 » tefois est-il extraordinaire et sans exem-
 » ple que dans cette crise, il ne se soit
 » pas tiré une seule épée pour sa défense,
 » soit par affection, par reconnaissance,
 » par vertu, ou par niaiserie même si
 » l'on veut; et vraiment c'est là une cir-
 » constance qui honore peu l'atmosphère
 » des rois. »

» Ce prince, balloté, trompé par les
 » Anglais, qui voulaient en faire leur ins-
 » trument, repoussé par ses proches, parut
 » vouloir renoncer au monde, et, comme

s'il eût senti son existence flétrie par son
 mépris des hommes et son dégoût des
 choses, il fut volontairement se perdre
 tout à fait dans la foule.

L'Empereur disait qu'après la bataille
 de Leipsick, Gustave lui avait fait par-
 venir qu'il lui en avait voulu beaucoup
 sans doute; mais que depuis long-temps
 il était celui des souverains dont il avait
 le moins à se plaindre, et que depuis
 bien long-temps aussi, il n'avait plus
 pour lui qu'admiration et sympathie;
 que les malheurs du moment lui per-
 mettaient de l'exprimer sans embarras;
 qu'il s'offrait pour être son aide-de-
 camp*, et lui demandait un asile en

* Je dois faire connaître que M. le colonel
 Gustafsson (Gustave IV) s'est élevé contre
 l'inexactitude de ce fait. Mais par sa lettre
 même on pourrait être conduit à penser que
 l'erreur ne provient que d'une interprétation
 forcée, donnée à ses paroles véritables; or
 chacun sait combien cette inexactitude est fa-
 cile, même habituelle, lorsqu'il s'agit d'un
 fait qui ne peut avoir été transmis qu'à l'aide
 de plusieurs intermédiaires. Dans la crainte
 d'avoir mal entendu moi-même, ce qui eût
 été possible, je n'aurais pas hésité un instant
 à prendre l'erreur sur mon compte; mais
 chaque lecteur jugera que l'étendue de la

France. « Je fus touché, observait l'Em-
 » pereur; mais je considérai bientôt que
 » si je l'accueillais, il était de ma dignité
 » de faire des efforts en sa faveur. Or,
 » je ne gouvernais plus le monde; puis les
 » esprits communs n'auraient pas man-
 » qué de voir dans mon intérêt pour lui,
 » une haine impuissante contre Berna-
 » dotte; enfin, Gustave avait été déchu
 » par le vœu du peuple, qui, moi, m'a-
 » vait élevé; il y aurait eu inconsé-
 » quence en moi, désharmonie de prin-
 » cipes, à prendre sa cause. Bref, je
 » craignais de compliquer encore les
 » affaires, et fis taire la générosité. Je fis
 » répondre que j'appréciais ce qu'il m'of-
 » frait, et que j'y étais sensible; mais
 » que la politique de la France ne me
 » permettait pas de me livrer à mes sen-
 » timens particuliers, qu'elle m'imposait
 » même la douleur de lui refuser pour
 » le moment l'asile qu'il demandait. Que
 » du reste il se tromperait fort s'il me
 » supposait d'autres sentimens qu'une
 » bienveillance extrême et des vœux sin-
 » cères pour son bonheur, etc., etc.

conversation de Napoléon, le développement
 de ses idées sur le sujet ne pouvaient me
 laisser aucun doute.

« Quelque temps après l'expulsion de
 » Gustave, disait encore l'Empereur, et
 » la succession au trône vacante, les
 » Suédois, voulant m'être agréables, et
 » s'assurer la protection de la France,
 » me demandèrent un Roi. Il fut ques-
 » tion un moment du Vice-Roi; mais il
 » eût fallu qu'il changeât de religion; ce
 » que je trouvais au-dessous de ma di-
 » gnité et de celle de tous les miens.
 » Puis je ne jugeais pas le résultat politi-
 » que assez grand pour excuser un acte
 » si contraire à nos mœurs. Toutefois
 » j'attachai trop de prix, peut-être, à
 » voir un Français occuper le trône de
 » Suède. Dans ma position, ce fut un
 » sentiment puéride. Le vrai Roi de ma
 » politique, celui des vrais intérêts de
 » la France, c'était le Roi de Danemarck,
 » parce que j'eusse alors gouverné la
 » Suède par mon simple contact avec
 » les provinces danoises. *Bernadotte* fut
 » élu, et il le dut à ce que sa femme était
 » sœur de mon frère Joseph, régnant
 » alors dans Madrid.

« Bernadotte, affichant une grande
 » dépendance, vint me demander mon
 » agrément, protestant avec une inquié-
 » tude trop visible, qu'il n'accepterait

» qu'autant que cela me serait agréable.
 » Moi monarque élu du peuple, j'avais
 » à répondre que je ne savais point m'op-
 » poser aux élections des autres peuples.
 » C'est ce que je dis à Bernadotte, dont
 » toute l'attitude trahissait l'anxiété que
 » faisait naître l'attente de ma réponse,
 » ajoutant qu'il n'avait qu'à profiter de
 » la bienveillance dont il était l'objet,
 » que je ne voulais avoir été pour rien
 » dans son élection, mais qu'elle avait
 » mon assentiment et mes vœux. Toute-
 » fois, le dirais-je, j'éprouvais un arrière
 » instinct qui me rendait la chose désa-
 » gréable et pénible; en effet, Berna-
 » dotte a été le serpent nourri dans notre
 » sein; à peine il nous avait quittés,
 » qu'il était dans le système de nos en-
 » nemis, et que nous avions à le sur-
 » veiller et à le craindre. Plus tard il a
 » été une des grandes causes actives de
 » nos malheurs, c'est lui qui a donné
 » à nos ennemis la clef de notre politi-
 » que, la tactique de nos armées; c'est
 » lui qui leur a montré les chemins du
 » sol sacré! Vainement dirait-il pour
 » excuse, qu'en acceptant le trône de la
 » Suède il n'a plus dû qu'être Suédois;
 » excuse banale, bonne tout au plus

» pour la multitude et le vulgaire des
 » ambitieux. Pour prendre femme on
 » ne renonce point à sa mère, encore
 » moins est-on tenu à lui percer le sein
 » et à lui déchirer les entrailles. On dit
 » qu'il s'en est repenti plus tard, c'est-
 » à-dire, quand il n'était plus temps et
 » que le mal était accompli. Le fait est
 » qu'en se retrouvant au milieu de nous,
 » il s'est aperçu que l'opinion en faisait
 » justice; il s'est senti frappé de mort.
 » Alors ses yeux se sont dessillés; car on
 » ne sait pas, dans son aveuglement, à
 » quels rêves n'auront pas pu le porter
 » sa présomption et sa vanité, etc., etc.»
 Et comme à la suite de cela et de beau-
 coup d'autres choses encore, j'ai osé
 me permettre de lui faire observer
 comme un jeu du hasard, bien bizarre,
 bien extraordinaire, que le soldat Ber-
 nadotte, appelé à une couronne où le
 protestantisme était de rigueur, se trou-
 vait précisément né protestant, et que
 son fils, destiné par là à régner sur des
 Scandinaves, se présentait au milieu
 d'eux précisément avec le nom national
 d'Oscar. Mon cher, a repris l'Empereur:
 «C'est que ce hasard tant cité, ce ha-
 » sard dont les Anciens faisaient un dieu,

» qui nous étonne chaque jour, nous
 » frappe à chaque instant, ne nous ap-
 » paraît, après tout, si singulier, si bi-
 » zarre, si extraordinaire, que parce que
 » nous ignorons les causes secrètes et
 » toutes naturelles qui l'ont amené; et
 » pourtant il suffit de cette seule com-
 » binaison occulte pour créer du mer-
 » veilleux et enfanter des mystères; ici,
 » par exemple, quant au premier arti-
 » cle, de s'être trouvé né protestant,
 » n'en faites pas honneur au hasard:
 » rayez celui-là. Quant au second, le
 » nom d'Oscar; c'est moi qui fut le par-
 » rain; et quand je le nommai, je ra-
 » dotais d'Ossian: il se présenta donc
 » tout naturellement. Vous voyez à pré-
 » sent combien est simple ce qui vous
 » étonnait si fort, etc., etc.* »

Sur la fin de la conversation, l'Em-
 pereur est revenu sur Paul; il a parlé
 des fureurs que lui causèrent, dans le
 temps, la déloyauté du ministère anglais.

* On trouve dans les Mémoires publiés par
 M. le général Montholon, tome 1^{er}, page 209,
 des notes bien curieuses, dictées par Napo-
 léon, touchant le prince de Ponté-Corvo, sa
 nomination à ce titre, sa conduite à la bataille
 d'Iéna, son élection au trône de Suède, etc.

On lui avait promis Malte dès qu'on
 s'en serait emparé; aussi s'empressait-il
 de s'en faire nommer grand-maître.
 Malte rendue, les ministres anglais niè-
 rent le lui avoir promis. On assure qu'à
 la lecture de ce honteux mensonge,
 Paul se montra si indigné, qu'en plein
 conseil, saisissant la dépêche, il la
 perça de son épée, ordonnant qu'on
 la renvoyât en cet état, pour toute ré-
 ponse. « Si c'est une folie, disait l'Em-
 pereur, il faut convenir que c'est celle
 d'une belle âme; c'est l'indignation de
 la vertu, qui jusque là n'a pu soup-
 conner une telle bassesse. »

Dans le même temps, les ministres
 anglais traitant avec nous de l'échange
 des prisonniers, refusaient d'y com-
 prendre, sur la même échelle, les pri-
 sonniers russes faits en Hollande, au
 propre service, et pour la seule cause
 des Anglais. « J'avais deviné, disait l'Em-
 pereur, la trempe du caractère de Paul.
 Je saisis l'occasion aux cheveux; je fis
 réunir ces Russes; je les habillai et les
 lui renvoyai pour rien. Dès-lors ce
 cœur généreux fut tout à moi; et
 comme je n'avais aucun intérêt opposé
 à la Russie, que je n'aurais jamais parlé

» que justice et procédés, nul doute que
 » j'en eusse disposé désormais du cabinet
 » de Saint-Petersbourg. Nos ennemis
 » sentirent le danger, et l'on a voulu
 » que cette bienveillance de Paul lui ait
 » été funeste : cela pourrait bien être ;
 » car il est des cabinets pour qui rien
 » n'est sacré. »

Napoléon, plus tard, a dicté les détails
 de la fin tragique de l'infortuné Paul.
 L'importance et le crédit d'une telle
 source nous porte à les transcrire ici :
 » Paul fut assassiné dans la nuit du
 » vingt-trois au vingt-quatre mars 1801.
 » Lord Withworth était ambassadeur à sa
 » Cour ; il était fort lié avec le comte ***,
 » le général ***, les ***, les ***, et autres
 » personnes authentiquement reconnues
 » pour être les auteurs et acteurs de cet
 » horrible parricide. Ce monarque avait
 » indisposé contre lui, par un caractère
 » irritable et très-susceptible, une partie
 » de la noblesse russe. La haine de la
 » révolution française avait été le caractè-
 » re distinctif de son règne. Il consi-
 » dérait comme une des causes de cette
 » révolution la familiarité du souverain
 » et des princes français, et la sup-
 » pression de l'étiquette de la Cour. Il

» établit donc à la sienne une étiquette
 » très-sévère, et exigea des marques de
 » respect peu conformes à nos mœurs
 » et qui révoltaient généralement. Être
 » habillé d'un frac, avoir un chapeau
 » rond, ne point descendre de voiture
 » quand le Czar ou un des princes de
 » sa maison passait dans les rues ou pro-
 » menades ; enfin, la moindre violation
 » des moindres détails de son étiquette
 » excitait toute son animadversion, et
 » par cela seul on était jacobin. Depuis
 » qu'il s'était rapproché du Premier
 » Consul, il était revenu sur une partie
 » de ses idées ; et il est probable que s'il
 » eût vécu encore quelques années, il
 » eût reconquis l'opinion et l'amour de
 » sa Cour, qu'il s'était aliénés. Les Au-
 » glais, mécontents, et même extrême-
 » ment irrités du changement qui s'était
 » opéré en lui depuis un an, n'oubliè-
 » rent rien pour encourager ses ennemis
 » intérieurs. Ils parvinrent à accréditer
 » l'opinion qu'il était fou, et enfin nouè-
 » rent une conspiration pour attenter à
 » sa vie. L'opinion générale est que . . .
 » la veille de sa mort, Paul étant à sou-
 » per avec sa maîtresse et son favori,

» reçut une dépêche où on lui détaillait
 » toute la trame de la conspiration; il
 » la mit dans sa poche, en ajournant la
 » lecture au lendemain. Dans la nuit il
 » périt.

» L'exécution de cet attentat n'éprouva
 » aucun obstacle : le comte *** avait tout
 » crédit au palais; il passait pour le fa-
 » vori et le ministre de confiance du
 » souverain. Il se présente à deux heures
 » du matin à la porte de l'appartement
 » de l'Empereur, accompagné du géné-
 » ral ***, de *** et de ***. Un cosaque
 » affidé, qui était à la porte de sa cham-
 » bre, fit des difficultés pour les laisser
 » pénétrer chez lui; ils le massacrèrent
 » aussitôt. L'Empereur s'éveilla au bruit,
 » et se jeta sur son épée; mais les con-
 » jurés se précipitèrent sur lui, le ren-
 » versèrent et l'étranglèrent. Le géné-
 » ral *** fut celui qui lui donna le dernier
 » coup; il marcha sur son cadavre.

» L'Impératrice, femme de Paul, quoi-
 » qu'elle eût beaucoup à se plaindre des
 » galanteries de son mari, témoigna une
 » vraie et sincère affliction; et tous ceux
 » qui avaient pris part à cet assassinat
 » furent constamment dans sa disgrâce.

» Bien des années après, le général ***
 » commandait encore
 » quoi qu'il en soit, cet horrible événe-
 » ment glaça d'horreur toute l'Europe,
 » qui fut surtout scandalisée de l'affreuse
 » franchise avec laquelle les Russes en
 » donnaient des détails dans toutes les
 » Cours. Il changea la position de l'An-
 » gleterre et les affaires du monde. Les
 » embarras d'un nouveau règne.
 » donnèrent une autre direction à la
 » politique de la Cour de Russie. Dès le
 » cinq avril, les matelots anglais qui
 » avaient été faits prisonniers de guerre
 » par suite de l'embargo, et envoyés
 » dans l'intérieur de l'empire, furent
 » rappelés. La commission qui avait été
 » chargée de la liquidation des sommes
 » dues par le commerce anglais fut dis-
 » soute. Le comte ***, qui continua à
 » être le principal ministre, fit connaitre
 » aux amiraux anglais, le vingt avril,
 » que la Russie accédait à toutes les
 » demandes du cabinet anglais; que
 » l'intention de son maître était que,
 » d'après la position du gouvernement
 » britannique de terminer le différend
 » à l'amiable par une convention, on

« cessât toutes hostilités jusqu'à la réponse
 » de Londres. Le désir d'une prompte
 » paix avec l'Angleterre fut hautement
 » manifesté, et tout annonça le triom-
 » phe de cette puissance. » (*Mémoires
 de Napoléon, publiés par le général Gour-
 gaud, tom. 2, p. 151.*)

N. B. On vient de lire ci-dessus que
 l'Empereur se plaignait que le prince
 de *Ponte-Corvo* (*Bernadotte*) était à
 peine en Suède qu'il avait eu à s'en dé-
 fier, et à le combattre. Voici une lettre
 du moment, tout à fait à l'appui de cette
 assertion, renfermant d'ailleurs un ex-
 posé précieux du système continental.

Aux Tuileries, le 8 août 1811.

« Monsieur le Prince Royal de Suède,
 votre correspondance particulière m'est
 parvenue; j'ai apprécié, comme la
 preuve des sentimens d'amitié que vous
 me portez, et comme une marque de
 la loyauté de votre caractère, les com-
 munications que vous me faites. Aucune
 raison politique ne m'empêche de vous
 répondre.

« Vous appréciez sans doute les motifs
 de mon décret du vingt et un novembre
 1806. Il ne prescrit point de lois à l'Eu-

rope; il trace seulement la marche à
 suivre pour arriver au même but: les
 traités que j'ai signés font le reste. Le
 droit de blocus que s'est arrogé l'An-
 gleterre, nuit autant au commerce de
 la Suède, est aussi contraire à l'honneur
 de son pavillon et à sa puissance mari-
 time, qu'il nuit au commerce de l'Em-
 pire Français et à la dignité de sa puis-
 sance. Je dirai même que les prétentions
 dominatrices de l'Angleterre sont encore
 plus offensives envers la Suède; car
 votre commerce est plus maritime que
 continental: la force réelle du royaume
 de Suède est autant dans l'existence de
 sa marine, que dans l'existence de son
 armée.

« Le développement des forces de la
 France est tout continental. J'ai su
 créer, dans mes Etats un commerce in-
 térieur qui porte la vie et l'argent des
 extrémités de l'Empire au centre, et
 du centre aux extrémités, par l'impul-
 sion donnée aux industries agricoles et
 manufacturières, par la rigoureuse pro-
 hibition des produits étrangers. Cet état
 de chose est tel, que je ne sais pas si
 le commerce français aurait beaucoup

à gagner par la paix avec l'Angleterre.

» Le maintien, l'observance ou l'adoption de décret de Berlin, est donc, j'ose le dire, plus dans les intérêts de la Suède et de l'Europe que dans les intérêts privés de la France.

» Telles sont les raisons que ma politique ostensible peut proposer à la politique ostensible de l'Angleterre. Les raisons secrètes de l'Angleterre, les voici : elle ne veut pas la paix ; elle s'est refusée à toutes les ouvertures que je lui ai fait faire ; la guerre agrandit son commerce et son territoire ; elle craint des restitutions ; elle ne veut pas consolider le nouveau système par un traité ; elle ne veut pas que la France soit puissante. Je veux la paix, je la veux entière, parce qu'elle seule peut assurer les nouveaux intérêts, et les États créés par la conquête. Je pense que sur ce point Votre Altesse Royale ne doit pas différer de sentimens avec moi.

» J'ai beaucoup de vaisseaux, je n'ai point de marins ; je ne puis lutter avec l'Angleterre pour l'obliger de faire la paix : il n'y a que le système continental qui puisse réussir. Je n'éprouve à cela

aucun obstacle de la part de la Russie et de la Prusse : leur commerce n'a qu'à gagner au régime prohibitif.

» Votre cabinet se compose d'hommes éclairés. Il y a de la dignité et du patriotisme dans la nation suédoise. L'influence de Votre Altesse Royale dans le gouvernement est généralement approuvée : elle trouvera peu d'obstacles à soustraire ses peuples à une soumission mercantile envers une nation étrangère. *Ne vous laissez pas prendre à des appâts trop flatteurs que vous présenterait l'Angleterre.* L'avenir vous prouvera que quelque soient les révolutions que le temps doit produire, les souverains de l'Europe donneront des lois prohibitives, qui les laisseront maîtres chez eux.

» L'article III du traité du vingt-quatre février 1802 corrige les stipulations incomplètes du traité de *Frédérisham*. Il faut qu'il soit rigoureusement observé pour tout ce qui regarde les denrées coloniales. Vous me dites que vous ne pouvez vous passer de ces denrées, et que, par défaut de leur introduction, les revenus de vos douanes diminuent. Je vous donnerai pour vingt millions de denrées coloniales que j'ai

à Hambourg; vous me donnerez pour vingt millions de fer. Vous n'aurez point d'argent à exporter de la Suède. Cédez ces denrées à des marchands : ils paieront des droits d'entrées; vous vous débarrasserez de vos fers : cela m'arrangera. J'ai besoin de fer à *Anvers*, et je ne sais que faire des denrées anglaises.

» Soyez fidèle au traité du vingt-quatre février; chassez les contrebandiers anglais de la rade de *Gothembourg*; chassez-les de vos côtes, où ils trafiquent librement, je vous donne ma parole que, de mon côté, je garderai scrupuleusement les conditions de ce traité. Je m'opposerai à ce que vos voisins s'approprient vos possessions continentales. Si vous manquez à vos engagements, je me croirai dégagé des miens.

» Je désire toujours m'entendre amicalement avec V. A. R.; je verrai avec plaisir qu'elle communique cette réponse à S. M. Suédoise, dont j'ai toujours apprécié les bonnes intentions.

» Mon ministre des affaires étrangères répondra officiellement à la dernière note que le comte d'Essen fait mettre sous mes yeux.

» Cette lettre n'étant à autre fin, etc. »

NAPOLÉON.

Jeudi 8.

Vigne patrimoniale de Napoléon, etc. — Sa Nourrice, etc. — Son toit paternel. — Larmes de Joséphine durant les échauffourées de Wurmsers aux environs de Mantoue.

Je suis entré chez l'Empereur sur les onze heures; il faisait sa toilette et passait en revue, avec son valet-de-chambre, plusieurs échantillons de parfumeries et d'odeurs envoyés d'Angleterre; il s'informait de tous, n'en connaissait aucun, et riait fort de sa crasse ignorance, disait-il. Il a désiré déjeuner sous la tente, et nous y a tous réunis.

Il se plaignait de la mauvaise qualité du vin, et appelait en témoignage son maître-d'hôtel, Capriani, qui est Corse, pour affirmer qu'ils en avaient de bien meilleur chez eux. A ce sujet il disait avoir eu en patrimoine la première vigne de l'île, grande et considérable, *l'Esposata*, c'était son nom; il n'en devait parler, disait-il, qu'avec reconnaissance. C'était grâce à elle qu'il avait, dans sa jeunesse, fait ses voyages de Paris; c'était elle qui fournissait aux frais de ses semestres. Nous lui demandions ce qu'elle allait devenir. Il nous a dit en

avoir disposé depuis long-temps en faveur de sa nourrice, à laquelle il croyait bien avoir donné dans l'île peut-être cent vingt mille francs de bien-fonds; il avait voulu même lui donner, disait-il, sa maison patrimoniale; mais la trouvant trop au-dessus de l'état de sa nourrice, il l'avait donnée à la famille Romalino, sa plus proche du côté maternel, à condition que celle-ci ferait passer son habitation à la nourrice. *

En somme, il en avait fait une grande

* La maison patrimoniale de Napoléon, son berceau, possédée en effet aujourd'hui par M. Romalino, membre de la chambre des députés, est demeurée, comme on le pense, un objet de vive curiosité et de grande vénération pour les voyageurs et surtout pour les militaires.

Je tiens de témoins oculaires, qu'à l'arrivée de chaque régiment en Corse, elle a été l'objet d'un spectacle constamment renouvelé, les soldats y accourant aussitôt en foule, et s'y faisant introduire d'autorité, comme y ayant droit. Une fois admis, chacun s'y montre selon sa chaleur de sentiment: l'un, en parcourant des yeux, lève les mains vers le Ciel; celui-ci s'agenouille, celui-là baise le plancher; des larmes roulent dans les yeux d'un autre: il en est qui semblent en démence. On a dit quelque chose de pareil du tombeau du grand Frédéric. Voilà l'empire des héros!

dame, disait-il. Elle était venue à Paris lors du couronnement; elle avait eu une audience du Pape de plus d'une heure et demie. « Pauvre Pape, disait l'Empereur, il fallait qu'il eût bien du temps de reste! Elle était, au demeurant, extrêmement dévote. Elle avait pour mari un caboteur de l'île. Elle plut beaucoup aux Tuileries, et enchantait toute la famille par la vivacité de son langage et de ses gestes. L'Impératrice Joséphine lui donna des diamans. »

Après le déjeuner, l'Empereur, fidèle à sa résolution d'hier, a voulu se mettre au travail; il a mis la dernière main au chapitre de la bataille de Castiglione, si remarquable pour la précision des manœuvres et l'importance des résultats éloignés.

Après ce travail il a gagné le bois, dans l'intention d'y attendre la calèche. Continuant la conversation qu'avait amenée le chapitre, il racontait que Joséphine était partie de Brescia avec lui, et avait ainsi commencé la campagne contre Wurmser. Arrivée à Vérone, elle avait été témoin des premières fusillades. Revenue à Castel-Novo, et voyant le passage des blessés, elle voulait gagner

Brescia ; mais elle se trouva arrêtée par l'ennemi déjà à Ponte-Marco. Dans l'inquiétude, l'agitation du moment, la crainte la saisit, et elle pleura beaucoup en quittant son mari, qui lui dit en l'embrassant, et avec une sorte d'inspiration : « Wurmser va payer cher les pleurs qu'il te cause ! » Elle fut obligée de longer, en voiture et de très-près, le siège de Mantoue. On tira sur elle de la place, et quelqu'un de sa suite fut même atteint. Elle traversa le Pô, Bologne, Ferrare, et gagna Lucques, poursuivie par la crainte et les mauvais bruits qui volaient d'ordinaire autour de nos armées patriotes ; mais soutenue intérieurement par son extrême confiance en l'étoile de son mari.

Telle était pourtant déjà l'opinion de l'Italie, observait l'Empereur, et les sentimens imprimés par le général français, qu'en dépit de la crise du moment et de tous les faux bruits qui l'accompagnaient, sa femme fut reçue à Lucques par le Sénat, et traitée par lui comme l'eût été la plus grande princesse : il vint la complimenter, et lui présenta les huiles d'honneur ; il eut lieu de s'en applaudir. Peu de temps après, les cour-

riers annoncèrent les prodiges de son mari, et l'anéantissement de Wurmser.

L'Empereur est revenu au salon pour la première fois depuis l'incendie. On le meuble peu à peu avec des objets envoyés exprès de Londres. Il est un tant soit peu plus supportable. Après dîner l'Empereur a d'abord commencé Turcaret, dont, en dépit de tout son esprit, a-t-il dit, il se sentait rebuté par son abjection ; mais c'était le cachet de Le Sage, a-t-il observé. Puis il a passé à l'Avocat Patelin, dont le vrai comique l'a fort amusé.

Vendredi 9.

L'Empereur a déjeuné sous la tente ; il y a retravaillé le chapitre de la Brenta, où l'audace des entreprises, la multitude des combats, le prodige des hauts faits, semblent appartenir bien plus aux fictions du Tasse, qu'aux vérités de nos temps modernes.

A trois heures il est monté en calèche. Le Gouverneur s'était présenté durant notre promenade ; il eût désiré parler à l'Empereur au sujet, croit-on, de la fête du Prince Régent, qui est lundi prochain, douze du courant, et le pré-

venir des salves que cette circonstance occasionnera au camp, si près de nous. D'un autre côté, on dit qu'il a donné l'ordre de ne fournir que la table de l'Empereur, et de faire un compte particulier pour chacun de nous, trouvant la dépense fort au-dessus de son crédit. Cela est à peine croyable; toutefois nous verrons.

Samedi 10.

Catherine II. — Gardes impériales. — Paul I^{er}, etc.; projets sur l'Inde, etc.

L'Empereur a été souffrant et a pris un bain. Sur les trois heures il s'est promené et a demandé la calèche. Il venait de lire l'histoire de Catherine. « C'était une maîtresse femme, disait-il : elle était digne d'avoir de la barbe au menton. La catastrophe de Pierre, celle de Paul, étaient des révolutions de sérail, des coups de mains de janissaires. Ces milices de palais sont terribles, observait-il, et d'autant plus dangereuses que le souverain est plus absolu. Ma garde impériale aussi eût pu devenir fatale sous une autre main que la mienne. »

L'Empereur disait que lui et Paul

avaient été au mieux ensemble. Lors de la catastrophe de celui-ci, dans laquelle du reste le public n'a épargné ni les siens, ni ses alliés, Napoléon complotait, ajoutait-il, précisément en ce moment-là même avec lui une expédition des Indes, et il l'eût certainement porté à l'exécuter. Paul lui écrivait très-souvent et fort au long : sa première communication avait été curieuse et originale. « Citoyen Premier Consul, lui avait-il écrit de sa main, je ne discute point le mérite des droits de l'homme; mais quand une nation met à sa tête un homme d'un grand mérite et digne d'estime, elle a un gouvernement, et la France en a désormais un à mes yeux, etc., etc. »

Au retour, nous avons trouvé l'Amiral et sa femme; l'Empereur les a fait monter en calèche, et a fait un tour de plus; il s'est ensuite promené quelque temps d'une manière tout à fait gracieuse avec lady Malcolm.

Après dîner, l'Empereur a feuilleté deux volumes du Théâtre français, sans pouvoir rien rencontrer qui pût le fixer.

Dimanche 11.

L'Empereur évêque, etc. — N'avait jamais souffert de l'estomac.

Après le déjeuner sous la tente et quelques tours de jardin, l'Empereur a fait une dernière lecture du chapitre d'Arcole*.

Durant notre tour en calèche : « C'est » dimanche, a fait observer quelqu'un. » Nous aurions la messe, a dit l'Empereur, si nous étions en pays chrétien, » si nous avions un prêtre, et cela nous » eût fait passer un instant de la journée. » J'ai toujours aimé le son des cloches » de campagne, disait-il. Il faudrait se » décider, ajoutait-il gaiement, à faire un » prêtre parmi nous : le curé de Sainte- » Hélène. — Mais comment l'ordonner, » a-t-on dit, sans évêque ? — Et ne le » suis-je pas, a repris l'Empereur, n'ai- » je pas été oint du même chrême, sacré » de la même manière ? Clovis et ses suc- » cesseurs n'avaient-ils pas été oints, dans » le temps, avec la formule de *Rex chris- » tique sacerdos* ? N'était-ce pas là réelle-

* On le trouve imprimé dans ce recueil ; tome 5, page 209.

» ment de vrais évêques ? La jalousie et » la politique des évêques et des Papes » n'a-t-elle pas seule amené depuis la » suppression de cette formule, etc., etc.

A dîner, je ne mangeais pas ; l'Empereur a voulu en connaître la cause. J'avais un grand mal d'estomac, souffrance à laquelle je disais être fort sujet. « Je suis plus heureux que vous, a observé » l'Empereur. De ma vie je n'ai senti ma » tête, *ni mon estomac*. » L'Empereur se répétait volontiers ; aussi a-t-il prononcé ces mêmes paroles peut-être dix, vingt, trente fois au milieu de nous en différens momens*.

* D'ordinaire je passe tous les détails de ce genre, à cause de leur minutie ; mais celui que je viens de mentionner en cet instant, n'acquiesce qu'une trop grande importance par la nature de la mort et les agonies prolongées et terribles de l'immortelle victime, qui a succombé sous les triples tourmens du corps, de l'esprit et du cœur. Il eût eu bien moins à souffrir entre les mains des Cannibales !... Et ce supplice, ces tourmens, lui ont été froidement ménagés par une administration barbare qui a entaché de cet acte les annales d'un peuple si justement renommé par l'élevation de ses sentimens et sa sympathie pour le malheur !... Mais aussi une triste et pénible célébrité s'at-

Lundi 12.

Campagne de 1809, dite de Wagram : espace de six mois. — Etat de l'Europe. — Plans de la cinquième coalition. — Machinations intérieures. — Bataille d'Eckmühl. — Belles leçons de stratégie. — Réflexions; conséquences. — Bataille d'Essling. — Bataille de Wagram. — Traité de Vienne, le quatorze octobre.

L'Empereur a passé la matinée dans son bain, à lire les journaux des Débats de mars et d'avril, venus hier par la voie du Cap. L'Empereur s'en est fort occupé: ils lui laissaient beaucoup d'agitation.

En général, depuis que l'Empereur avait reçu des livres et surtout les Moniteurs, il demeurait beaucoup plus chez lui, il sortait à peine : plus de cheval, pas même la calèche; à peine respirait-il quelques instans dans le jardin; il ne s'en portait pas mieux; ses traits et sa santé s'altéraient visiblement.

Aujourd'hui je l'ai trouvé lisant les Croisades de Michaud, qu'il a quittées

tachera au nom des bourreaux de Napoléon. L'indignation des cœurs généreux de tous les pays et de tous les âges frappe à jamais d'une éternelle réprobation!

pour parcourir les Mémoires de Bezenval. Il s'est arrêté sur le duel de M. le comte d'Artois et du Duc de Bourbon; il en trouvait les détails curieux; mais bien loin de nous. « Il est difficile, dit-il, de voir des temps plus rapprochés et des mœurs aussi différentes. »

Dans le cours des conversations du jour, il est arrivé à l'Empereur de dire de nouveau, ce que je dois avoir déjà mentionné ailleurs, que sa plus belle manœuvre avait été à Eckmühl, sans toutefois la spécifier davantage.

J'exprimais, et au moment même de l'impression de ce volume, mes regrets à cet égard à un de mes amis auquel je laissais parcourir mon manuscrit. Il m'a dit qu'il n'hésitait pas à prononcer que ces mots de l'Empereur dussent s'entendre, non seulement de tout l'ensemble de la bataille, mais encore de celui de toute la campagne, qu'il disait être celle qui avait renfermé le plus d'embarras et requis le plus de combinaisons et de génie. « L'Empereur, me disait-il, y est toujours en action; il tient constamment les fils qui, non seulement vont déterminer la victoire sur le terrain où il opère; mais réagiront encore sur

l'universalité de l'Europe. » Il a voulu me le prouver, et cette circonstance m'a valu son secret. Cet officier, d'un rang élevé dans la garde, rendu à l'étude et à la vie paisible, s'occupe dans sa retraite, avec autant de talent que de modestie, d'une entreprise vraiment nationale : *le tableau des campagnes de Napoléon sur le continent de l'Europe, par un témoin oculaire.*

Sa campagne de 1809 étant entièrement finie, sauf rédaction, il a bien voulu me la confier; il a fait plus, il m'a fait l'insigne faveur de la mettre à mon entière et libre disposition. Elle m'a vivement attaché, et y trouvant grand nombre de circonstances et de choses inédites, des opinions, des sentimens tout à fait identiques avec les miens et marchant directement à mon but, je n'ai pas hésité à en introduire ici de grandes portions; mon embarras n'a été que celui du choix à faire sur trois cents pages, appuyées de pièces, notes et documens authentiques. Je ne doute pas que la satisfaction de ceux qui liront ce que j'en extrais ne les porte à joindre leurs vœux à mes vives sollicitations, pour déterminer leur auteur à nous faire

jouir bientôt de la publicité de son grand et glorieux travail; car dans l'obligation d'abréger ce qu'il m'a confié, je mutile sans cesse, c'est-à-dire, je gâte.

L'auteur a commencé par démontrer très-bien que la coalition contre la France n'a cessé d'exister depuis 1793 jusqu'en 1814, soit ouvertement, soit dans le secret des cabinets et au fond du cœur de la haute aristocratie européenne; que le cabinet anglais a été constamment l'âme et le guide de cette ligue permanente; que toutes les campagnes du continent n'étaient que des épisodes de la grande lutte entre l'Angleterre et la France. Il fait observer que la coalition a pris une activité nouvelle, du moment qu'elle a vu les institutions de la révolution raffermies par l'établissement du trône impérial. Il prouve que dès la fin de 1804, d'après des traités conclus à cette époque même entre les puissances étrangères, et surtout d'après la fameuse note du dix-neuf janvier 1805, ainsi que beaucoup d'autres pièces non connues, le but constant de la coalition a été le démembrement de la nouvelle France, le renversement du trône impérial, soutien des institutions de la révolution;

enfin, le rétablissement de l'ancien ordre de choses. Il fait voir Napoléon perpétuellement réduit à se défendre contre les attaques du moment, et se mettre en mesure contre celles de l'avenir, et forcé d'opposer à ce système de coalition permanente du nord de l'Europe, et de guerre perpétuelle de l'Angleterre, le système défensif du midi, établi par l'organisation nouvelle de l'Italie, de la confédération germanique et de la péninsule espagnole.

« Vainement Napoléon, pour désarmer cette inimitié des souverains, a-t-il pardonné à l'Autriche en 1805, à la Prusse en 1806; accordé la paix à la Russie en 1807; demandé constamment la paix du monde à l'Angleterre; chacune de ces puissances ne se soumet qu'à la force, et ne souscrit des traités qu'avec l'intention de les rompre, etc., etc.

« Napoléon, au milieu de son expédition d'Espagne, est contraint de quitter inopinément ce pays, et reparait tout à coup aux Tuileries le vingt-trois janvier. Il devenait urgent pour lui d'accourir à la défense de l'Empire immédiatement menacé.

« Quelque rapide qu'eût été l'incur-

sion de l'Empereur dans la péninsule, ce court intervalle avait suffi aux intrigues du ministère anglais et à la malveillance des cabinets du continent pour accomplir une nouvelle coalition.

« La Prusse avait armé furtivement, et s'engageait à se déclarer dans l'occasion; l'enthousiasme d'Alexandre pour Napoléon s'était déjà éteint. Un voyage du Roi et de la Reine de Prusse à Pétersbourg avait opéré ce changement: la Russie épiait le moment favorable, se concertant déjà en secret avec la Prusse, et liant des intelligences mystérieuses avec Vienne. Quant à l'Autriche, qui, laissée trop forte par le traité de Presbourg, n'avait eu depuis d'autre sentiment que de dévorer ses peines en multipliant les protestations d'amitié, d'autre occupation que de songer à recouvrer ses pertes et à se donner des forces, elle ne dissimulait plus; elle se mettait en campagne, fière et menaçante, mais destinée encore une fois à devenir dupe de l'égoïsme du cabinet anglais, et à tomber seule victime de cette nouvelle coalition. Elle avait pour elle, en ce moment, sa population sous les armes, les engagements ou les promesses de ses

voisins, le vœu des Allemands, le concours de l'Angleterre, et les préventions universelles que les intrigues des cabinets et la haine de l'aristocratie européenne avaient amassées contre Napoléon; enfin, les nombreuses machinations ourdies contre lui, tant au-dehors qu'au-dedans de son empire.

» A cette époque, toute l'Allemagne, et surtout le nord de ce pays, était remplie d'associations secrètes dirigées contre la France. La masse démocratique, conduite par des publicistes et des professeurs exaltés, rêvait la régénération politique, besoin du siècle. Les intérêts aristocratiques se joignaient ardemment à ceux-là, sous l'apparence patriotique de la libération allemande, ne calculant au fond que le retour de leurs privilèges. Tous étaient unis sous le nom généralement connu de *Tugenbund* (Association de la vertu.)

» Ainsi la cinquième coalition se présente tout à la fois guerrière et conspiratrice. Soumise à la direction machiavélique du ministère anglais, tout lui sera bon.

» On résolut donc de diriger des armées régulières au cœur de la France, et

d'employer en même temps de grandes diversions sur les points les plus éloignés de son territoire, les plans d'insurrection des peuples alliés, celle même de nos armées, de nos départemens, tout cela est aujourd'hui reconnu et bien prouvé.

» Mais pour exécuter un tel projet, il avait fallu avant tout pervertir l'opinion des peuples. L'Angleterre avait répandu ses agens et son or sur tous les points de l'Europe; elle avait des intelligences dans tous les pays et des dépôts d'armes en Sicile, à Gibraltar, à Heligoland, sur toutes les escadres. La Prusse et l'Autriche avaient travaillé l'Allemagne, le Tyrol, l'Italie.

On avait constamment combattu, sous toutes les formes, tous les résultats de la révolution propres à régénérer l'Europe; on mit habilement à profit les admirables succès de nos armées qui, à la suite de tant de provocations, avaient parcouru et occupé tant de territoire; on s'en servit pour irriter l'orgueil humilié, les intérêts froissés, pour créer des animosités particulières et exciter des haines invétérées, et quand la révolution eut cherché à se consolider par les formes,

la centralisation et l'unité de l'Empire. Alors toutes les machinations des étrangers dirigées jusque là contre elle, toutes les malveillances ennemies, furent dès cet instant reportées en entier sur la personne de l'Empereur, dont les destinées, jugeait-on, devaient entraîner désormais tout le système.

» Napoléon, bien que toujours provoqué, fut représenté partout comme le seul auteur de la guerre perpétuelle, insatiable de conquêtes, aspirant à la monarchie universelle. Ses ennemis, au contraire, furent dépeints comme les défenseurs de la liberté générale, les victimes d'une noble et juste opposition. Tandis que ses partisans ne furent plus que les courtisans intéressés d'un usurpateur heureux, avides de s'élever avec lui, ennemis de tous les droits des nations, et de toutes leurs libertés. Chacun des actes de l'Empereur fut cité comme une oppression; la défense à laquelle on le réduisait constamment n'était plus qu'une offensive perpétuelle. Tous les gouvernemens qu'il avait déjà vaincus, bien qu'il les eut épargnés, n'en demeuraient pas moins, disait-on,

les objets constans de sa haine, et ne devaient s'attendre plus tard qu'à une destruction finale, etc., etc.

» Qu'on ne soit pas étonné que d'aussi fausses allégations aient obtenu quelque crédit à cette époque. Les négociations des coalisés, qui eussent pu éclairer la vérité, restaient tellement secrètes, qu'encore aujourd'hui, malgré le temps écoulé, on connaît à peine quelques-uns de leurs documens; ils étaient servis en cela par Napoléon même, qui se voyait contraint de cacher aux siens les complots de ses ennemis, et leurs projets homicides.

» Toutes ces inculpations, soigneusement propagées dans les pays étrangers trouvaient accès jusqu'au sein de notre France, parmi les chauds partisans de la révolution, qui disputaient sur les garanties sociales, quand l'existence même de la société était en danger. Ces inculpations étaient accueillies en tout pays par les hommes prématurément occupés d'idées républicaines, et qui s'effrayaient de voir un bras vigoureux régulariser les monarchies. Elles pénétraient jusque dans nos glorieuses bandes : tous

les enfans de la victoire ne savaient pas s'en préserver. La longue occupation de l'Allemagne et de l'Italie les avaient intéressées au sort de leurs habitans ; et s'ils ne partageaient pas précisément tous leurs sentimens, du moins n'y restaient-ils pas assez étrangers. Nos armées d'Espagne étaient attaquées par d'autres idées ; une généreuse commisération en faveur d'un peuple qu'on disait opprimé et injustement assailli, l'éloignement de l'Empereur, cette source immédiate de toute gloire et de toute faveur, tout concourait à rendre plus pénible la guerre de la péninsule. Ce qui, chez l'étranger, excitait la haine et la vengeance, produisait chez nous le refroidissement. Il était accru dans la masse par la fatigue d'un service trop prolongé, et dans les chefs, par le regret de ne pas jouir des avantages acquis, après cet âge où le mouvement n'est plus un besoin ; car il est bon de considérer dans l'histoire de nos événemens la progression de l'âge dans la glorieuse génération dont la jeunesse avait opéré les merveilles de la révolution. Or, cette génération avait atteint

désormais la maturité ; et pour la plupart de ceux qui la composaient, le terme probable de leurs espérances.

« Cette fois, continue l'auteur, les armées autrichiennes devaient attaquer de front, et marcher droit sur nos frontières, non comme en 1799, 1805 ou 1814, en cherchant les endroits faibles ; mais comme gens au contraire qui ne craignaient pas les parties les plus fortes, étant assurés d'y trouver de l'appui. En même temps on devait détacher au loin des corps autrichiens, dans la Prusse méridionale, sur la Vistule, dans la Saxe, dans la Bavière, dans le Tyrol et le Voralberg, appelant partout à des insurrections qu'on avait préparées, et auxquelles devaient prendre part surtout les anciens sujets prussiens, plus exaspérés que tous les autres, excités en dessous main par leur ancien gouvernement.

« Le corps de l'archiduc Ferdinand devait arriver jusqu'à Thorn, amenant cent pièces de canons dont la Prusse avait besoin avant de se déclarer. La coalition comptait que les souverains de la confédération du Rhin se joindraient à elle, soit de gré, soit de force, à

mesure que les armées autrichiennes s'avanceraient sur leur territoire. Des promesses et des menaces leur avaient été déjà adressées; et, s'il faut juger de cette époque par celles qui ont suivi, les espérances des coalisés n'étaient pas entièrement dénuées de fondement.

L'Angleterre devait opérer conjointement avec l'Autriche, et faire en même temps de fortes diversions. Un armement, le plus considérable qu'elle eût jamais rassemblé, était dans ses ports de la Manche, et pouvait jeter une armée de plus de quarante mille hommes, soit dans le nord de l'Allemagne, soit dans la Hollande ou dans la Belgique, qu'on supposait mécontentes. Cette armée, marchant au-devant de la grande armée autrichienne, pouvait se rejoindre à elle sur le Rhin, au travers des pays insurgés. Des troubles éclatèrent effectivement dans le nord de l'Allemagne, en Hollande et dans l'ancien électorat de Trèves, pays le plus favorablement situé pour une telle opération. Des bouches du Wésér et des côtes de la Hollande aux frontières de la Bohême, il n'y a guère plus de cent lieues de distance. Il suffisait donc de

quelques jours pour accomplir cette jonction. Une autre armée anglaise de quinze mille hommes, réunie en Sicile, devait débarquer à Naples, faire soulever l'Italie méridionale, et aider ainsi aux opérations de l'armée autrichienne dans la Lombardie.

« A l'aide de toutes ces attaques des armées et des nations étrangères, des machinations peut-être plus terribles encore, se tramaient dans l'intérieur de la France. Il est reconnu maintenant que le conventionnel Fouché, réunissant alors les ministères de l'intérieur et de la police, servait depuis long-temps la famille des Bourbons. Chaque semaine il lui livrait le bulletin secret destiné à Napoléon seul. « On prétend aussi que Fouché voulait se saisir du pouvoir lors des nouvelles de la bataille d'Essling, et de la rupture des ponts du Danube. » D'autres disent « qu'en cette circonstance * la couronne impériale devait être déferée à Bernadotte **. Il est plus aisé de pressentir que de connaître exacte-

* Montvéran, tome 5; Galerie historique, tom. 2 et 4, etc.

** Ceci me rappelle une circonstance per-

ment les intrigues auxquelles put se livrer ce ministre (Fouché), investi d'un si grand pouvoir, et ayant des relations si étendues. D'un autre côté, l'Angleterre n'avait cessé d'entretenir des correspondances dans la Vendée; et quoique ce pays fût ramené par une administration douce et éclairée, les agens de l'é-

sonnelle qui présente un singulier rapprochement avec ce que rapporte cette histoire.

Lors de l'attaque sur Anvers, ayant demandé à m'y rendre comme volontaire, le duc de Feltre, ministre de la guerre, avec lequel je me trouvais lié, me destina à l'état-major général du prince de Ponte-Corvo (Bernadotte). Ce ministre me dit, en m'expédiant, qu'il allait me charger pour son beau-frère, chef de l'état-major du prince, d'un message verbal qu'il n'eût pas voulu confier au papier, me priant d'en bien retenir les expressions. Elles étaient celles-ci : « Nous avons des raisons de croire à d'étranges menées de la part de Bernadotte, à une ambition tout à fait extravagante. Ainsi point de démarches, point de signatures qui pussent vous compromettre ; veillez aux pièges. » Ces paroles, sans explications ni commentaires, et avec l'état politique des choses telles qu'elles me paraissaient alors à moi, portion du vulgaire, me semblèrent du véritable grec. Je les rendis comme je les avais reçues, sans m'en inquiéter autrement; et encore aujourd'hui je suis loin de

tranger y trouvaient toujours quelques accès. Déjà pendant la campagne de 1807, on avait tenté de le faire soulever de nouveau : « On voulait, dans la supposition où Napoléon viendrait à être » défait dans une grande bataille, prendre les armes, et recevoir le duc de

prétendre qu'elles dussent être d'un poids décisif; seulement, je les rapporte.

En addition à cette anecdote, en voici une autre qui m'a été contée depuis la publication du Mémoire, par quelqu'un qui prétendait la garantir. Elle est bien propre à corroborer l'opinion émise au texte ci-dessus, touchant les machinations intérieures, ourdies de longue main.

Immédiatement après la bataille d'Essling, m'a-t-on dit, un émissaire arriva du champ de bataille à Fouché pour lui faire connaître l'état désespéré des affaires, qu'on pensait pouvoir être très-favorable à certains projets. Cet émissaire était chargé de prendre ses avis, et de savoir ce qu'on pouvait attendre du dedans. A quoi Fouché répondit, dans un état de véritable indignation : « Mais comment venir nous demander quelque chose, quand vous auriez déjà dû avoir tout accompli à vous seuls? Mais vous n'êtes là bas que des poules mouillées qui n'y entendent rien : on vous le foure dans un sac, on le noie dans le Danube, et puis tout s'arrange facilement et partout.

» Berri... dix mille conscrits réfractaires
 » étaient prêts à se soulever.... De la
 » Vendée, le complot s'étendait dans
 » la Bretagne, le Maine, la Basse-Nor-
 » mandie : Bordeaux n'y était pas étran-
 » ger... Au moindre revers des armées
 » de Napoléon, et à la moindre crise
 » politique, le feu de l'insurrection lais-
 » sait échapper ses étincelles. Le parti
 » de l'opposition avait dans la Vendée
 » ses points de correspondance et de
 » ralliement. (*Beauchamps*, t. 4.) » Ainsi
 les espérances de la coalition sur ce pays
 n'étaient pas sans quelque fondement.

» L'Angleterre avait préparé une autre
 machination en Espagne. Là, c'était une
 conspiration toute militaire. Il ne s'agis-
 sait rien moins que de soulever l'armée
 française de Portugal ; de la réunir avec
 l'armée anglaise ; d'engager les autres
 corps français en Espagne à imiter cet
 exemple ; de marcher sur les Pyrénées,
 où se trouverait une autre armée anglaise
 plus considérable ; avec Moreau qui re-
 viendrait de l'Amérique. On devait s'a-
 vancer sur Paris, et mettre Moreau à
 la tête du gouvernement. Les Anglais
 avaient répandu dans le pays et parmi
 les troupes françaises le manifeste et les

proclamations de l'Autriche. Des offi-
 ciers de notre armée de Portugal étaient
 gagnés ; ils avaient communiqué avec
 Wellington et Beresfort ; un crédit de
 six cent mille francs leur était ouvert à
 Porto. On annonçait l'espoir de se con-
 certer avec les armées d'Allemagne et
 d'Italie. (*Le Noble, Montvéran.*) Du
 reste, ce plan était loin d'être inexécu-
 table. Bordeaux et la Vendée étaient sur
 le chemin de cette armée à Paris. Or,
 de cette capitale à Bayonne et à Augs-
 bourg, la distance est la même. Ainsi, à
 mesure que Napoléon dépassait cette
 dernière ville, les chances augmentaient
 en faveur de la conspiration. Car si
 l'Empereur eût voulu revenir sur ses
 pas pour s'opposer à cette entreprise,
 sa marche eût été retardée par les atta-
 ques combinées des Autrichiens et les
 insurrections de l'Allemagne ; tandis que
 celle des armées révoltées, à peu près
 libre et même favorisée par tant d'in-
 trigues, eût été bien plus rapide. Elles
 pouvaient donc arriver bien avant l'Em-
 pereur à Paris, où elles eussent trouvé
 les secours de Fouché, etc.

» Ainsi, tout semblait favoriser les
 espérances de la coalition. Si Napoléon

était arrêté sur nos frontières par les forces coalisées, l'Allemagne se soulevait, et la confédération du Rhin, ainsi que l'Italie, étaient obligées de s'armer contre leur protecteur. Si Napoléon faisait, au contraire, des progrès en Bavière et en Autriche, il s'éloignait d'autant du centre de la France, et la livrait aux attaques de ses ennemis, pendant que ses derrières étaient menacés par leurs machinations.

» Tels étaient les apprêts de cette guerre machiavélique que nous suscitaient les puissances de l'Europe. Le signal en fut donné par des proclamations, où se trouvent les provocations à la révolte et à l'insurrection, dont jusqu'à cette époque s'étaient abstenus les gouvernemens monarchiques. On fut encore plus étonné de retrouver dans la bouche des princes autrichiens ces provocations adressées à des peuples qui avaient été de tout temps étrangers à l'Autriche, et dont elle avait reconnu les gouvernemens. « C'est, disaient-ils, pour la liberté de l'Europe, pour la délivrance des Allemands, pour l'indépendance de l'Italie, que l'Autriche combat. Sa cause est celle de l'Alle-

» magne. Elle ne reconnaît pour ennemi que celui qui oublie qu'il est Allemand... Elle promet l'appui prochain des troupes étrangères, etc. » Ainsi, la coalition, aveuglée par sa haine, puisant ses armes dans l'arsenal révolutionnaire, imitait l'exaltation des insurgés espagnols. Ainsi, après avoir employé tant de temps et de moyens, versé tant de sang, pour combattre la révolution française, elle en invoquait les principes, en empruntait le langage. L'histoire remarquera que c'est du conseil aulique de Vienne que partirent ces cris de *liberté, d'indépendance, d'insurrection*, contre celui qui voulait raffermir les trônes ébranlés. Les rois allaient tenter de corrompre les armées, d'ébranler la fidélité des chefs et des soldats. Ils livraient, au Nord comme au Midi (en Portugal, en Suède, en Prusse), le sort des nations et des souverains à des troupes aveuglées, à des chefs parjures, à des conspirateurs flétris par des jugemens. Cependant, qui assurait les rois que ces armées ou ces insurrections, appartenant à des chefs ou à des partis opposés, ne renouvelleraient pas de nos jours, au centre de l'Europe, les dé-

chiremens de l'empire romain? Quels exemples pour l'avenir! Lequel d'entre ces rois pouvait se confier assez en son entourage de famille, de généraux, de courtisans, en son peuple, pour risquer de telles chances? Singulier contraste! Pendant que l'homme de la démocratie et des peuples employait tous ses efforts pour éteindre les révolutions, les anciens gouvernemens et leur vieille aristocratie en semaient les germes à pleine main sur toute la surface de l'Europe. En vain prétendront-ils les comprimer à jamais: ces provocations à l'insurrection, ces promesses de liberté, de garanties, d'institutions libérales; ces appels aux droits des nations, ne seront plus oubliés: tôt ou tard ces cabinets recueilleront les fruits de leurs imprudens travaux.

• Au printemps de 1809, toutes les chances de la guerre et de la politique étaient donc contre la France; l'Autriche avait sous les armes trois cent vingt mille hommes et sept cent quatre-vingt onze pièces de canon; cette armée avait été divisée, comme les armées françaises, en neuf corps actifs et deux réserves. Ces corps avaient en eux tous les moyens

d'administration et d'exécution, de manière à pouvoir agir isolément ou combinés. En arrière de ces forces, entièrement disponibles, était une réserve imposante, préparée depuis long-temps, non entièrement organisée, mais qui, pendant la campagne même, fournit d'abondans secours. Elle se composait des *landwerth*, ou *défenseurs de la patrie*, des dépôts d'infanterie et de cavalerie; enfin de l'insurrection hongroise, et pouvait s'évaluer à deux cent vingt-quatre mille hommes, qui, joints aux forces régulières indiquées ci-dessus, composaient à l'Autriche une masse de cinq cent quarante-quatre mille combattans. Le prince Charles, ministre de la guerre et généralissime, commandait en Allemagne la principale armée, composée des six premiers corps et des deux réserves. Le prince Ferdinand était avec le septième en Pologne; le prince Jean avec les huit et neuvième en Italie. Tous les princes de cette maison prenaient part à la guerre.

Napoléon n'avait à opposer à toutes ces forces que deux cent vingt mille hommes en Allemagne, qui étaient loin d'être tous Français; cinquante-sept

mille en Italie, dix-huit mille en Pologne, et un total de quatre cent vingt-cinq pièces de canon. Il avait la diversité des nations contre lui, et quarante mille hommes de moins que le prince Charles, lorsqu'il opéra en Bavière, etc.

Les deux grandes lignes d'opération du Nord et du Midi de l'Allemagne sont éloignées de quarante lieues de distance moyenne entre Augsbourg et Bamberg. On peut agir sur chacune d'elles, ou passer de l'une à l'autre; mais il est difficile, et surtout dangereux d'opérer sur les deux à la fois, parce que l'armée ennemie qui se plaçait au milieu des deux lignes, pourrait détruire successivement les corps séparés de son adversaire, même avec des forces inférieures, ou deviendrait du moins maîtresse des opérations. L'armée, ainsi placée, arrêterait les mouvemens de son ennemi, sur les derrières duquel elle peut manœuvrer. Il résulte de là que les points militaires les plus importans de ce théâtre sont les passages du Danube, surtout ceux où aboutissent les grandes communications, les confluens des rivières qui servent de lignes de défense; ceux qui maîtrisent les deux lignes d'opération,

et les défilés de l'Est et de l'Ouest (Ulm et Passau); ensuite viennent les principaux passages, sur les grands alluens du Danube, les capitales, les villes, les nœuds de route, etc. Parmi celles-ci, le point de Ratisbonne est un des plus essentiels: il devint, en cette occasion, de la plus haute importance pour les deux armées, afin de maîtriser les opérations sur les deux rives du Danube, etc.

L'Autriche ayant conservé des relations avec la Belgique et les pays allemands cédés depuis long-temps à la France, espérait les soulever en y faisant pénétrer ses armées. Pour cela les principales forces autrichiennes, réunies en Bohême, et débouchant de ce pays devaient d'abord suivre la ligne d'opération du Nord, par la Franconie. En quinze ou dix-huit marches elles devaient atteindre facilement l'embouchure du Mein. Traversant tous les cantonnemens de l'armée du Rhin, elles pouvaient espérer, avec leurs masses supérieures, de les battre en détail, et d'empêcher ainsi les divers corps français du Nord et du Midi de se réunir. C'était un avantage capital, c'en était un autre considérable que de gagner

rapidement du terrain, pour faire déclarer les souverains de la Confédération, et insurger les peuples. On attribua dans le temps au général Mayer les dispositions militaires de ce plan, qui eut un commencement d'exécution, puisque les cinq premiers corps de l'armée autrichienne, outre la première réserve, étaient placés en Bohême, tandis que le sixième, et la deuxième réserve agissaient seuls en Bavière. Les opérations qui avaient dû commencer dès le mois de mars, furent ensuite renvoyées au huit avril.

• Les inconvéniens du plan de Mayer n'avaient pas échappé à la pénétration de l'Archiduc, dont le grand mérite était de bien connaître son ennemi et son terrain. Pendant que la grande armée autrichienne aurait marché par la ligne d'opération du Nord, vers les frontières de France, où elle eût trouvé nos réserves et la défense nationale, le cœur de la monarchie autrichienne, sa capitale même restaient à découvert devant un ennemi tellement actif, qu'il pouvait des Alpes Noriques y porter encore d'autres corps. Mais cette grande armée autrichienne elle-même était exposée aux

manceuvres que Napoléon, laissé maître du Danube, pouvait exécuter sur ses flancs et ses derrières, soit par Straubing, après avoir battu le corps de Bavière, soit en débouchant de suite sur Bamberg, Wursbourg et Hanau. Le prince Charles n'avait pas oublié la poursuite du Tagliamento jusqu'au-delà de Léoben en 1797; surtout la prise de Vienne, une vingtaine de jours après la capitulation d'Ulm, en 1805; la destruction des armées prussiennes à Iéna, opérée en quelques instans, par une manœuvre de flanc. L'Archiduc savait bien qu'il n'avait plus à faire à un Moreau, qui, sans bouger, le laisserait derrière lui aller tranquillement de l'Iser sur le Bas-Rhin. Le prince sentit la nécessité d'occuper avant tout la ligne d'opération sur la rive droite du Danube: il revint à un projet d'offensive directe, qui le tenait sur le chemin de la capitale, et fit repasser le Danube, à Lintz, par la majeure partie de son armée, ne laissant en Bohême que les premier et deuxième corps. D'après les retards qu'éprouvait le commencement des hostilités, il eut le temps de terminer cette nouvelle disposition.

» Quant à Napoléon, il attend tout des mouvemens de l'ennemi. Son but est de battre la grande armée autrichienne et de retourner dans Vienne, pour y dissoudre cette nouvelle coalition, punir l'injuste agression et dicter encore une fois la paix. Son unique disposition préparatoire est de se tenir sur les deux rives du Danube, maître de se concentrer, selon l'occasion, sur l'une ou l'autre, entre Danowerth et Ratisbonne. Il attend que les mouvemens de l'ennemi soient démasqués, et c'est sur le terrain même qu'il improvisa ses dernières dispositions. Il abandonne tout à fait les montagnes dont il deviendra maître lorsqu'il le sera de la plaine où se trouve le chemin de Vienne, et au travers de laquelle il fera voler rapidement ses masses. Sans s'inquiéter de la composition de son armée, des conscrits qui s'y trouvent en quantité, des corps allemands avec lesquels il devra agir, il a résolu de ne pas retirer un seul homme de ses vieilles bandes d'Espagne, où elles combattent plus directement nos véritables ennemis, les Anglais.

» Au vingt mars, le corps de Davoust occupait les deux grandes routes qui

conduisent de Bohême sur le Mein et dans le Palatinat du Rhin. Les corps de Masséna, Oudinot, Lefèvre et Vandamme étaient en Souabe sur la grande route de Vienne, par Munich, Augsbourg et Ulm. Tous ces corps devaient, en cas d'attaque, manœuvrer de manière à se réunir sur le Danube, vers Ingolstadt ou Donawerth. Ainsi l'armée française, qui s'étendait d'abord des montagnes de Thuringe au pied des Alpes, et dont les deux masses principales gardaient les lignes d'opération du Nord et du Midi, dans la Franconie et la Souabe, était soumise d'avance à un plan général de concentration sur le Danube, vers les points d'où elle pouvait le mieux manœuvrer sur l'une ou l'autre rive. A cette même époque, les armées autrichiennes, d'abord réunies dans la Bohême, faisaient leur mouvement par Lintz, pour joindre les corps de Hiller au camp de Wels; laissant Bellegarde et Kollowrath sur les frontières de la Bohême, en face de Bareuth et d'Amberg. Ce mouvement de l'Archiduc avait été fort long, et ne s'était terminé qu'au commencement d'avril. On peut voir maintenant, d'après la position de

l'armée française, qui devait être bien connue de l'Archiduc, qu'en sortant vivement de la Bohême, il pouvait espérer de culbuter les cantonnemens de Davoust, et gagner leur droite vers le Danube : du moins il pouvait atteindre directement les bords du fleuve et de l'Altmulh, au-dessus de Ratisbonne, et y faire sa jonction avec les corps de Hiller. Ce mouvement, opéré rapidement, empêchait ou reculait fort en arrière la réunion des corps de l'armée française; rendait l'Archiduc maître des clefs du terrain et de la plaine, au moins jusqu'au Lech; il le tenait à portée, en même temps, de la route directe de Vienne, comme des insurrections du Nord, dont il s'éloignait trop. Plus tard le prince Charles revint à cette opération; mais par un trop long détour : alors il n'était plus temps.

» Bientôt la guerre commença. Les armées françaises ne s'attendaient nullement à être attaquées aussi tôt; elles eussent été surprises, si cela eût été possible. Napoléon était encore à Paris, et n'en partit que sur la nouvelle de l'agression.

» Le quatre avril, Berthier arrivait à Strasbourg et s'y établissait.

» L'Archiduc avait quitté Vienne le premier; le six, sa proclamation à l'armée autrichienne annonce la guerre. *Le salut de la patrie nous appelle à de nouveaux exploits, etc.*, dit-il. Quel long commentaire mériterait ce peu de mots!

» Le huit, les Autrichiens violent la foi des traités existans, surprennent le passage de l'Inn. Le lendemain seulement un simple billet de l'Archiduc au commandant de l'armée française dénonce les hostilités, avec moins de formalités qu'on n'en met à la rupture du plus simple armistice. L'agression des Autrichiens avait commencé en même temps sur tous les points; ils envahissent à la fois la Bavière, la Franconie, le Tyrol, l'Italie et la Pologne. L'armée de l'archiduc Charles marche au-delà de l'Inn, et les corps de Bellegarde débouchent de la Bohême.

» Le neuf, l'Empereur François arrive à l'armée, établit son quartier-général à Lintz.

» Ici je dois faire observer, dit mon auteur, que travaillant d'après les documens de l'armée française, et d'après mon journal fort exact de cette campagne, osant espérer de deviner, d'après

les règles de l'art, ce qui est resté caché des dispositions méthodiques qui ont dirigé les événemens; enfin, ne possédant sur l'armée autrichienne que les relations officielles, je ne pourrai, dans tout ce qui regarde cette armée, que rapporter les faits connus et constatés. L'Archiduc ayant été dès les premiers jours sous l'influence des manœuvres de Napoléon, il devient d'autant plus difficile de spécifier les motifs de certaines opérations des ennemis. Pour deviner ceux-ci, il faudrait qu'il n'y eût eu ni fautes ni contre-temps; ce qu'on ne saurait admettre.

Ici l'auteur expose les vues qu'il suppose à l'Archiduc, ses intérêts, ses dispositions; il blâme la lenteur des Autrichiens, qui mettent onze jours à faire vingt-huit lieues, etc.

« Le seize, Napoléon arrivait à Stuttgart et donnait ses ordres directement à l'armée. Il était temps qu'il vint en prendre le commandement pour s'opposer à la marche de l'ennemi; mais surtout pour remédier aux fausses manœuvres de Berthier, et pour terminer ses incertitudes. Celui-ci, arrivé à Donnawerth le treize avril, se trouvait acca-

blé sous le poids de ce commandement momentané; il se portait tantôt à Neustadt, tantôt à Augsbourg; ordonnait à Oudinot de se rendre à Ratisbonne; à Davoust d'envoyer la division Saint-Hilaire et la cavalerie de réserve sur Landshut et Freysingen. L'arrivée de Napoléon suspendit tout mouvement. Il attendit, pour agir, des nouvelles de la Bohême et de la Bavière. Le dix-sept il se rendit à Donnawerth. Son arrivée à l'armée fut annoncée par cette belle proclamation: « Soldats! disait-il, le territoire de la confédération a été violé... » J'étais entouré de vous lorsque le souverain d'Autriche vint à mon bivouac de Moravie; vous l'avez entendu implorer ma clémence, et me jurer une amitié éternelle. Vainqueurs dans trois guerres, l'Autriche a dû tout à notre générosité; trois fois elle a été parjure!!! Nos succès passés nous sont un sûr garant de la victoire qui nous attend. Marchons donc; et qu'à notre aspect l'ennemi reconnaisse son vainqueur. »

« Le seize, à l'arrivée de Napoléon à Stuttgart, nos deux grandes masses se trouvaient rangées autour de Ratisbonne et d'Augsbourg. Le troisième corps à

Etherhauzen , Riedembourg , Hemau , ayant sa deuxième division à Dassvang , sa grosse cavalerie autour de Ratisbonne , le corps de la Saxe ducale à Ingolstadt , où allait arriver bientôt la division de réserve du troisième corps. L'ennemi , qui avait manœuvré de manière à couper la division Friant , trompé dans ses projets , se montre le lendemain dix-sept devant Ratisbonne , et fait trop tard quelques tentatives sur le pont de la Régen. Les troupes commandées par Masséna se trouvaient à Augsbourg. Le centre de la ligne française semblait dégarni ; mais , barré par le Danube et le Lech , il était gardé par les Bavares , les Wurtembergeois et la division ducale de Saxe. Cette ligne de notre armée était brisée : des deux ailes placées aux saillans , les corps français pouvaient tomber sur leurs ennemis , s'ils s'engageaient dans ce piège qui leur était tendu.

* En arrivant à l'armée , Napoléon trouve le mouvement de la grande masse ennemie prononcé sur la rive droite du Danube , entre ce fleuve et le Bas-Iser , de telle manière qu'elle ne peut plus atteindre la rive gauche du Danube qu'en

forçant le passage de ce fleuve ou celui du Lech. Napoléon occupait , par la place d'Augsbourg , qu'il fait mettre dans le plus grand état de défense par les postes retranchés de Landsberg , de Rain et de Donnawerth , tous les passages qui , sur la rive droite du Danube , portent en Souabe. Il donne aussi l'ordre de défendre à Ratisbonne le passage vers la Franconie. L'armée autrichienne étendue sur l'Iser , depuis Landshut jusqu'à Munich , mais attaquant en grande force sur Landshut , et débouchant par là , menaçait évidemment le centre de la ligne française. C'est au plus actif à réunir ses forces. Mais sommes-nous à temps de le faire sur la rive droite du Danube ? et oserons-nous le tenter ? En marchant sur la rive opposée , il y aura un passage de fleuve à opérer , et par conséquent rien de décisif n'en peut résulter. Cependant l'ennemi était plus rapproché de Neustadt sur le Danube , et du point de concentration que de nos ailes ; il avait son ordre de marcher en avant , ses derrières , ses lignes de retraite , tout bien assuré. Malgré tous ces avantages , Napoléon ordonne le mouvement général sur la rive droite , et par des

marches de flanc ; à Davoust, de Ratisbonne sur Neustadt ; à Masséna, d'Augsbourg sur Pfaffenhoffen ; lui-même se porte au centre, au poste du danger et des difficultés, pour arrêter les têtes de colonnes de l'ennemi, et laisser le temps à ses rapides ailes de se rejoindre. Pour tout autre, et avec d'autres troupes, cette manœuvre eût été fort scabreuse ; mais pour Napoléon, *c'est, comme il le disait, un calcul d'heures ; c'est aussi un calcul de terrain ; mais il ne faut s'y tromper ni de quelques minutes ni de quelques toises ; car il y va du salut de l'armée.* Quant à lui, il s'est rendu par ses dispositions cette manœuvre absolument sûre. Si l'ennemi s'avance sur le centre, Napoléon le battra ; s'il cherche à le tourner par son extrême gauche, il trouvera Augsbourg fermé, de manière à tenir tête à toute son armée réunie ; s'il veut gagner Ratisbonne, il doit le trouver aussi en défense. Dans ces deux derniers cas, Napoléon tombait sur les derrières de l'ennemi, et le poussait, soit sur le Danube, soit sur les Alpes. Ainsi la manœuvre contre l'ennemi, qui finit par se diriger sur Ratisbonne, va être aussi désastreuse pour

lui, que brillante pour nous ; car, avec sa droite, avancée entre le Danube et l'Iser, Napoléon va refouler dans le cul-de-sac entre ces deux rivières, l'Archiduc qui s'y est si imprudemment enfoncé. Il ne s'agissait de rien moins que de la destruction totale de l'armée ennemie, si les ponts de Ratisbonne et de Landshut ne s'étaient pas trouvés ouverts.

« Napoléon annonce à Masséna que, pour cette grande et décisive manœuvre, *il va refuser sa gauche, avancer sa droite... et qu'entre le dix-huit, le dix-neuf et le vingt, toutes les affaires de l'Allemagne seront décidées.* »

Ici se trouve cette belle manœuvre qu'à voulu probablement mentionner l'Empereur, c'est-à-dire les dispositions préparatoires de la bataille, et elles sont en effet admirables. L'auteur décrit le placement et la marche de tous nos corps, ceux de l'ennemi, les engagements partiels, le résultat général, les fautes de l'Archiduc ; les nôtres même, dans les exécutions subalternes du moins ; car pour la conception du chef, il nous la montre complète et devant amener infailliblement l'annihilation entière de toutes les forces ennemies. Je

saute à pieds joints sur tous ces détails très-curieux : ils seraient bien accueillis sans doute par les militaires ; mais ils pourraient paraître longs à tous les autres, et ils m'écarteraient de mon but outre mesure. Je passe tout de suite aux grands résultats exprimés dans la proclamation suivante de Napoléon, et puis aux réflexions de l'auteur :

« Soldats ! dit l'Empereur, vous avez justifié mon attente, vous avez suppléé au nombre par votre bravoure ! En peu de jours vous avez triomphé dans les trois batailles de Thann, d'Abensberg et d'Eckmühl, et dans les combats de Peissing, de Landshut et de Ratisbonne. Cent pièces de canon, quarante drapeaux, cinquante mille prisonniers, trois équipages, trois mille voitures attelées portant les bagages, toutes les caisses des régimens : voilà le résultat de la rapidité de vos marches et de votre courage.

« Nagnères l'ennemi se promettait de porter la guerre au sein de notre patrie ; aujourd'hui, défait, épouventé, il fuit en désordre. Déjà l'avant-garde a passé l'Inn ; avant un mois nous serons à Vienne. »

« Cette proclamation, envoyée de tous côtés, annonça aux amis comme aux ennemis de la France, les victoires et les projets de l'Empereur, etc., etc.,

« Ainsi, en quatre jours de combats et de manœuvres, sont accomplies les destinées de l'armée autrichienne, de cette armée si arrogante, si nombreuse, la plus belle qu'eut jamais mise sur pied la maison d'Autriche ! Par ses premières dispositions, Napoléon a organisé le plan de sa grande bataille ; il a assuré la défense de ses postes, fait reconnaître le terrain pour une bataille en avant d'Augsbourg, dans la direction par laquelle l'ennemi semblait devoir s'avancer. Il a rectifié les fausses dispositions de Berthier, ramassé ses forces aux ailes, laissant libre le terrain où il voulait attirer l'ennemi. Il l'y a amené peu à peu, tout en prenant ses mesures pour le battre ensuite, de quelque côté qu'il se tournât. Le dix-sept à midi, Napoléon arrive à l'armée, le dix-huit il donne ses ordres, et annonce que dans trois jours tout doit être fini : si sa prédiction éprouve un retard de quelques heures, c'est que sa jeune armée, composée en grande partie de conscrits, n'a pas cette

vigueur des troupes d'Austerlitz et de Iéna. Le dix-neuf commence l'exécution de ce plan dont on est obligé de reconnaître les fondemens dans les premières dispositions des mois précédens; la jonction de l'armée s'opère sous le canon de l'Archiduc. Le vingt, Napoléon rompt à Abensberg la ligne de l'ennemi, et sépare totalement la gauche du centre. Le vingt et un il détruit à Landshut cette gauche, s'empare des magasins, du parc, de tous les équipages, et des communications de la grande armée ennemie. Le vingt-deux, il revient à Eckmühl porter les derniers coups à l'armée de l'Archiduc, dont les débris se sauvent honteusement au travers de Ratisbonne et des montagnes de la Bohême. Si Landshut eût été attaqué à temps par la rive droite, les corps de Hiller ne pouvaient plus se retirer, et étaient entièrement écrasés sur les bords de l'Iser. Si Ratisbonne n'eût pas été livrée à l'Archiduc, ses débris, accablés par toute l'armée française sur les bords du Danube, coupés de Straubing, privés de tout passage et de tout moyen de faire des ponts, étaient réduits aux dernières extrémités. Ainsi, sans ces deux

contre-temps, l'armée du prince Charles était entièrement détruite en quatre jours : rien, du reste, n'en est échappé que par morceaux et en fuite.

» À aucune époque de l'histoire, on n'a vu une telle bataille, livrée sur un aussi grand terrain et dans des directions opposées, conduite à vue par la même tête, exécutée par les mêmes bras, avec une aussi rigoureuse précision, une telle rapidité et le meilleur emploi de tous les moyens : à moins qu'on en excepte toutefois dans le début de Napoléon en Italie, Castiglione, Arcole, et Rivoli surtout, où le génie avait devancé l'expérience.

» Il faut que les militaires se gardent bien de confondre ces manœuvres exécutées au loin, mais toujours en partant d'un centre unique, avec le système opposé de lignes étendues démesurément, sur lesquelles les plus grandes forces disparaissent; où le commandement suprême ne pouvant atteindre sur tous les points, la grande direction manque partout. L'un est le système des Daun, des Lascy, des Moreau : l'autre celui de Frédéric et de Napoléon.

Pendant ces batailles, tous ces mou-

vements de concentration et d'extension furent faits à la minute et dans la circonstance la plus opportune. Les troisième et quatrième corps, d'abord éloignés de plus de quarante lieues, se trouvèrent réunis dès le second jour par la manœuvre la plus audacieuse, pour entrer sur la même ligne de bataille. Le quatrième corps fit en trois jours trente-six lieues, en poursuivant les lauriers que d'autres corps venaient saisir en avant de lui. Ensuite Napoléon fait les détachemens successifs, à mesure des besoins de tout ce vaste champ, qu'il embrasse dans tous ses points. Avant d'attaquer à Landshut, il détache Lefèvre pour venir au secours de Davoust; avant Eckmühl, Bessières à la poursuite d'Hiller; avant Ratisbonne, Masséna sur le Bas-Danube et le Bas-Inn; à peine Ratisbonne est enlevé, qu'il envoie à Landshut les grenadiers d'Oudinot, les Bava rois de Lefèvre, le corps de Lannes pour soutenir Bessières et former la tête de la colonne qui doit prévenir l'Archiduc sur Vienne. Cependant Napoléon ne laisse pas un instant douteux le succès de ces belles combinaisons, car les corps de Masséna et d'Oudinot, qui ont tourné

constamment la gauche de l'ennemi, sont toujours à même d'aider les corps engagés dans les journées du vingt, vingt et un et vingt-deux. Davoust, tenant tête à la majeure partie de l'armée ennemie, reçut à propos les secours dont il avait besoin; et s'il eût été poussé un peu le vingt et un, l'armée aurait eu quelques lieues de moins à faire le vingt-deux, et des chances de succès de plus.

« Jamais on n'a mieux vu tout ce que peuvent le *coup-d'œil* et l'*à-propos*. Ici, dans cet immense champ, pas un homme, pas un moment, pas le moindre avantage du terrain n'ont été perdus devant des ennemis qui ne savaient tirer parti ni des forces, ni du temps, ni des positions. Pas un combat n'était livré qui n'eût un but déterminé et souvent décisif. Il résultait de là non seulement grande gloire pour l'armée, mais grand profit pour l'humanité; car, dans les guerres mal conduites, on perd plus de moitié des hommes inutilement, soit par les combats livrés mal-à-propos, soit par les maladies qui suivent les campagnes prolongées. »

La stratégie semble surtout être la prédilection de l'auteur; il en a fait et

avec succès sa constante occupation. Il m'a montré la preuve authentique qu'il s'était exprimé, il y avait déjà deux ans, sur les célèbres campagnes d'Italie, en 1796, et celle de Marengo, précisément comme le fait l'Empereur dans ses dictées de Sainte-Hélène, qu'on vient de publier en cet instant; c'est-à-dire, qu'il avait deviné, saisi toutes ses idées et ses vues à cet égard. Il a fait un travail sur la topographie militaire du théâtre de la guerre en Italie, qui, présenté à Napoléon lors de son couronnement, le frappa tellement, qu'il s'écria : *J'aurais payé des millions pour avoir une telle chose quand je commandais ici.* A ce talent reconnu, mais ignoré de Napoléon, se trouvaient réunis encore beaucoup de traits de courage très-remarquables, et grand nombre de blessures. Malheureusement la fatalité a voulu que les hautes chances offertes à nos braves se soient trouvées finies précisément à l'instant où celui-ci, entrant dans la garde, allait sortir de la foule. On sait que l'Empereur se plaisait à y puiser; et son coup-d'œil si juste le faisait toujours à coup sûr. C'est sans entourage, sans intrigue, sans sollicitations aucunes, qu'on a vu surgir

inopinément les Lobau, les Drouot, les Bernard : mon ami allait avoir son tour; son heure était venue.

» Les bords de l'Abens et de la Laber, dit-il, sont désormais devenus classiques pour l'art de la guerre. Les militaires iront étudier là, bien mieux que dans les livres, les théories des grandes opérations. Là ils verront inscrite pour des siècles la resplendissante gloire des armées françaises! là est un de ses plus beaux monumens, impérissable à jamais, tant qu'on lira dans l'histoire que des batailles ont été livrées par le même général et les mêmes troupes, le dix-neuf à Thann, le vingt à Abensberg, le vingt et un à Landshut, le vingt-deux à Eckmühl, le vingt-trois à Ratisbonne; là les militaires apprendront la connaissance du terrain, la pratique du coup-d'œil, l'emploi des forces, l'opportunité des détachemens, tout le secret des grandes batailles, qui consiste à savoir s'étendre et se concentrer à propos, et diriger ses masses selon le terrain et les dispositions de l'ennemi. Mais ces manœuvres doivent servir de leçons, et non pas d'exemple; il faut les étudier et non les copier. Malheur à qui s'aviserait d'en

exécuter de pareilles, même dans des conjonctures analogues; car il y perdrait certainement son honneur et son armée. Pour oser les tenter et pour en venir à bout, il fallait la toute-puissance du génie et du commandement dans le chef, jointe au plus absolu dévouement de la part de toute l'armée.

» Ces manœuvres présentent une leçon précieuse sur une des parties les plus difficiles de la guerre. On y apprendra comment on peut arrêter l'exécution d'une opération commencée, et détruire ces avantages si vantés de l'initiative. Ici, en effet, l'Archiduc était en pleine opération quand Napoléon est arrivé. Si ces deux généraux avaient été d'une égale force secondaire, le chef français se serait hâté de gagner, par Donawerth et Ratisbonne, la rive gauche du Danube; il aurait gardé ces deux têtes en se réunissant entre Neustadt et Neubourg. Le chef autrichien aurait longuement manœuvré sans passer le Danube. Des semaines, des mois se seraient écoulés sans qu'il y eût rien de fait; on eût vu une campagne à la Daun ou à la Moreau. Si les deux généraux avaient été également supérieurs, le chef autri-

chien aurait continué sa pointe malgré celle des Français, se serait précipité sur le corps de Davoust, et l'aurait culbuté sur Ratisbonne: là, le livrant au corps de la rive gauche ou au canon de Stadthof, si la ville tenait encore, il serait venu avec sa masse tomber successivement sur le centre et la gauche de l'armée française, dont il aurait eu probablement bon marché. On peut supposer que Napoléon aurait manœuvré avec moins d'audace s'il eût eu affaire à un ennemi de cette force; car il a dit dès le début de sa carrière: *La guerre est une affaire de tact.* La première chose est de savoir contre qui et avec qui on guerroye. L'Archiduc le savait bien.

» Masséna, toujours grand à la guerre; Davoust, se montrant tous les jours plus digne des plus grands commandemens, donnèrent à Napoléon des preuves de zèle et de dévouement, qualités qui commençaient à devenir assez rares pour pouvoir être louées; mais Lannes fut l'*Achille* de l'armée, *glaive exterminateur* dans les cinq journées, ou, avec les mêmes troupes il combattit à de si grandes distances: à Arnhofen, à Attubausen, à Rottembourg, à Landshut, à

Eckmühl, à Ratisbonne. Pourquoi des destinées qui se développaient si éclatantes, et qui alors atteignaient la maturité du premier talent, devaient elles être si vite terminées!!! Après ces illustres personnages, les généraux, les officiers, toute l'armée, jeunes et vieux soldats, cavaliers et fantassins, Allemands et Français, tous se montrèrent dignes du grand capitaine.

» Ces victoires de Napoléon furent couronnées par les plus grands résultats. La désorganisation des armées de l'Autriche, l'ouverture des chemins de sa capitale, l'envahissement de ses provinces et la destruction des préparatifs d'invasion, des magasins, de la landwerth, des milices, etc.; enfin, la perte des conquêtes éphémères des archiducs Jean et Ferdinand, etc.

» L'Autriche se trouvait violemment frappée et plus qu'à demi vaincue. Mais ce coup terrible se ressentait bien plus loin encore, dans toute l'Allemagne et même dans toute l'Europe. La coalition de 1809 venait d'être terrassée tout entière dans les champs de la Leber. Tous ses projets dépendaient de l'issue de la première bataille. Si l'affaire eût été dou-

teuse, ou si elle eût été contraire à Napoléon, si seulement il avait différé son attaque, qu'il eût attendu ses ennemis ou porté des coups moins assurés, il eût été bientôt rejeté de l'autre côté du Rhin et accablé par l'Europe entière. En ce même moment éclataient les insurrections organisées dans le Tyrol, la Westphalie, la Prusse; mais les triomphes d'Eckmühl arrêtaient l'embrasement qui allait s'étendre du Tyrol à la Baltique, rassérèrent, pour le moment, la foi chancelante de la Prusse et de la Russie, retardèrent le départ de l'expédition anglaise, et dérangèrent le plan combiné contre la Belgique et la Hollande. Enfin, ces triomphes comprimèrent aussi, à l'intérieur de la France et dans nos armées, ces intrigues que nous verrons s'y développer plus tard, etc.

» Cependant, Napoléon ne devait pas laisser à l'Autriche le temps de réparer ses pertes; à la coalition celui de réunir ses forces et de renouer ses intrigues. Il fallait aller à Vienne pour forcer l'une et l'autre à la paix; car celle-ci était toujours le but de toutes nos guerres, comme le prix de tous nos triomphes.

» Après Eckmühl se présente une grande question de guerre et de politique. Que devaient faire les chefs des deux armées ? On a récemment approuvé l'Archiduc de s'être retiré en Bohême ; on a blâmé Napoléon de ne pas avoir poursuivi et détruit une armée battue.

» Mais le prince Charles ne pouvait absolument faire autre chose que ce qu'il a fait. Il devait se mettre au plus vite à couvert ; il n'avait pas de choix. Seulement il a marché encore trop lentement , etc. »

» Napoléon aussi a fait ce qu'il devait. A deux marches en arrière de Ratisbonne, le prince Charles avait trouvé un pays de montagnes et de défilés, la Bohême, où la défensive est si favorable. A la droite du Danube, Hiller s'était rallié, renfoncé sur l'Inn, et même s'avancait sur Neumarck. Si Napoléon s'était engagé d'une ou deux marches au-delà de Ratisbonne, il laissait toute liberté au prince Charles de regagner, à Passau ou à Lintz, la rive droite du Danube, d'y faire sa jonction avec Hiller, de défendre les approches de Vienne

et de se réunir plus tard au prince Jean. Napoléon perdait alors le plus beau fruit de la bataille d'Eckmühl ; et ce n'était pas pour les laisser rejoindre qu'il avait séparé les deux armées autrichiennes. Il eût abandonné par là tout l'avantage de la victoire, de sa position et du terrain. Pour aller de Ratisbonne à Vienne, par la Bohême, le chemin est mauvais, difficile ; il forme un grand contour, un arc dont une autre route, belle, facile, directe, forme la corde. Or, c'est cette dernière qu'occupait Napoléon sur la rive droite du Danube. Vienne est sur cette même rive, entourée d'une forte enceinte, susceptible d'une grande défense. Il ne pouvait espérer de l'occuper que par une marche rapide, par un coup de main. Il ne pouvait donc hésiter un instant à y courir. Cette détermination lui présentait toutes sortes d'avantages : elle maintiendrait la séparation des diverses armées autrichiennes, concentrerait autour de cette capitale toutes les forces françaises de l'Allemagne et de l'Italie ; rappellerait au centre de la monarchie tous les corps ennemis destinés à faire insurger au loin les peuples

contre la France : toute autre conduite eût été une faute.

Aussi la marche sur Vienne s'exécute avec la même habileté qui en avait ouvert la route. C'est la même célérité dans la course, la même précision dans les mouvemens, la même étendue dans l'ensemble. Des ordres partent aussitôt pour Eugène, Bernadotte, Poniatowski. Napoléon fait écrire au premier : « Avancez en toute confiance, l'Empereur va percer au cœur de l'Autriche ; l'ennemi ne tiendra pas devant vous, etc., etc. » Au dernier : « qu'il s'en rapporte à son zèle. » — Bataille d'Ebersberg, nullement connue.

» Cependant à côté de tant d'audace se multiplient toutes les mesures de prudence ; une première réserve se forme à Ratisbonne, pour nous garantir la ligne d'opération sur la rive gauche du Danube ; une deuxième se forme à Augsbourg, pour assurer la ligne d'opération de la rive droite ; une troisième se forme sous le nom de corps d'observation de l'Elbe. Les places intermédiaires sont mises en état de défense. A Mayence, les conscrits, à mesure qu'ils arrivent

(Août 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 319
de l'intérieur, sont organisés en bataillons provisoires et acheminés vers l'armée, etc., etc. *

L'auteur après avoir décrit ici les dispositions nouvelles, continue :

» Ainsi, cette armée française, tellement concentrée quand il faut combattre, s'étend maintenant en colonnes de corps échelonnés au fond de la vallée du Danube, suivant parallèlement la marche de l'Archiduc sur la rive opposée aux frontières de la Bohême, prête à faire face par la gauche le long du Danube, si l'armée de l'Archiduc se présentait. L'armée pouvait se concentrer aussi sur un point quelconque de sa ligne en quarante-huit heures. C'est par cet heureux mélange de concentration et d'extension de corps si nombreux, manœuvrant avec la précision d'un régiment, que Napoléon déterminait d'aussi immenses succès et déconcertait les plans de ses ennemis, etc., etc.

» Nous vivons à une époque, remarque l'auteur, où les capitales prennent une telle importance sur les affaires de la guerre, que tout doit être sacrifié à la conservation de ces centres de l'administration et de la vie des empires : de

leur occupation dépend presque toujours la défense et le sort des Etats. Les exemples de Vienne et de Berlin, dans les deux guerres précédentes, l'avaient assez démontré. Depuis, l'occupation de Paris en a fourni deux nouvelles preuves. Si la prise de Moscow et de Madrid semblait en donner de contraires, on a été réduit à brûler la première, ne l'ayant pas su conserver; et quant à la deuxième, il a fallu toutes les particularités de l'Espagne, qui ne se trouvent nulle autre part, tous les secours de l'Angleterre, les diversions de l'Europe, et une foule d'accidens, pour sauver la péninsule et produire cette exception à la règle générale. Les capitales doivent donc être mises à l'abri de l'invasion étrangère, afin de laisser aux armées la liberté de manœuvrer, et aux nations le temps de pourvoir à la défense générale. Et à ce sujet il veut que Paris soit fortifié. C'était l'avis de Napoléon, dit-il; c'était aussi celui de Vauban, et c'est encore celui de l'ingénieur qui chez nous le remplace aujourd'hui, et qui ne porte qu'à cinquante millions les frais de cette défense tout extérieure, c'est-à-dire, au triple seulement de ce

qu'on consacre chaque année en embellissemens, constructions, etc. (*Projet du général H.*)

» Vienne, capitale de l'Autriche, était donc le but où tendaient également les deux commandans en chef, etc., etc.

» Or, aucune capitale n'était à cette époque dans une meilleure situation pour être défendue. A moitié couverte par le Danube, elle était entourée de deux fortifications: l'une extérieure, angulaire, à demi revêtement, qui enferme ses faubourgs; l'autre intérieure, formée d'une très-forte enceinte, etc.

» Napoléon se présente devant Vienne le dix mai au matin, quinze jours après Eckmülh, moins d'un mois après l'ouverture de la campagne; il fait occuper les faubourgs sans résistance; mais lorsque l'avant-garde se présente sur les glacis qui séparent les faubourgs de la ville, elle est reçue à coups de canon. Le maréchal Lannes envoie dans la place un aide-de-camp porteur d'une sommation. Cet officier est maltraité, retenu, et la ville tire contre ses faubourgs. Ceux-ci envoient une députation à Napoléon pour intercéder en faveur de Vienne. Il la renvoie avec une lettre de Berthier à

l'archiduc Maximilien, qui commandait dans cette capitale; mais à l'arrivée de cette députation le feu des remparts redouble. Dès-lors Napoléon, qui voulait ménager cette capitale plus que ne le faisaient les princes autrichiens eux-mêmes, prend le moyen convenable pour forcer l'Archiduc à l'évacuer sur-le-champ. Profitant de l'énorme faute qu'on avait commise en négligeant de lier la place au Danube, il conduit lui-même le quatrième corps, jette un pont sur le petit bras qui sépare le faubourg *Landtraff* du *Prater*, et fait occuper le petit pavillon de *Lusthauss*. En même temps, pour répondre au feu de la place qui ne cessait de battre les faubourgs, et pour détourner l'attention de l'Archiduc, Napoléon fait établir une batterie d'obusiers, à peu près sur le même emplacement où se fit l'attaque des Turcs en 1684.

» A neuf heures du soir des obus sont lancés dans la ville. Alors se trouvait malade dans le palais paternel, la jeune archiduchesse Marie-Louise. Sur un simple avis de cette circonstance, la direction du feu est aussitôt changée et le palais respecté, O jeux de la fortune!

qui eût dit alors à Marie-Louise qu'à peu de mois de là ces mêmes mains qui faisaient trembler Vienne, tresseraient des couronnes pour sa tête; qu'au palais des Tuileries, épouse et mère, elle régnerait sur ces Français qui la frappaient d'épouvante!!!

» Cette résistance de l'archiduc Maximilien dans Vienne, était coupable, puisqu'il avait négligé tous les moyens de la rendre le moins préjudiciable possible aux habitans, et qu'elle ne pouvait d'ailleurs être utile ni à l'état ni à l'armée: Vienne pouvait être brûlée par un ennemi moins généreux, sans retarder d'une heure la possession de son enceinte.»

L'auteur fait ressortir les fautes des deux Archiducs, puis il continue ainsi:

« C'était beaucoup aux yeux de l'armée et de l'Europe d'avoir pris Vienne. Pour Napoléon c'était peu, lorsqu'il n'avait pas les ponts du Danube, parce que la fin d'une guerre de coalition n'était pas à Vienne; mais dans la dispersion des restes de l'armée autrichienne et de la ligue des Souverains, etc. ®

» Mais pour cela il fallait passer le Danube si impétueux, dans un moment

où les eaux étaient les plus élevées, devant une armée encore formidable, et au milieu du pays ennemi, etc., etc.

» Cependant, le bruit de l'entrée des Français à Vienne, vint confirmer dans les cours et chez les peuples d'Allemagne, la sensation produite par la nouvelle des victoires d'Eckmühl. Les projets d'insurrection et d'armement furent suspendus, les trahisons politiques ajournées, les associations particulières refroidies et comprimées. Schill, parvenu à réunir un corps de six mille hommes, en compromettant les noms des Rois de Prusse et d'Angleterre, ne trouvait plus de pays qui osât se déclarer pour lui, etc.

» Le cabinet de Londres même se ressentit de l'influence de ces triomphes. Les intrigues et les indécisions de son ministère n'en furent pas peu augmentées, et ses grandes diversions promises, de plus en plus retardées.

» La Cour de Prusse multiplia les démonstrations de fidélité aux traités, et feignit de poursuivre les partisans de Schill. Celle de Russie, notre alliée en apparence, se décida enfin à nous fournir son contingent; elle mit en mouvement, sur la Gallicie, un corps de quinze

mille hommes, beaucoup moindre que ne le portaient ses engagements; et encore pense-t-on généralement que les Russes ne s'avancèrent que pour contrarier les progrès très-rapides des Polonais, et surtout leurs principes.

» Le passage d'un fleuve comme le Danube est une opération fort difficile. Il ne suffit pas d'avoir un pont et de passer à l'autre rive, il faut déboucher au-delà, se maintenir et conserver le pont. Quand on considère l'effrayante immensité des objets nécessaires pour une telle construction et leur fragilité, ainsi que la terrible violence des obstacles qu'il faut vaincre, on a peine à concevoir que de telles opérations réussissent jamais. Ici il fallait traverser d'abord un premier bras du Danube, large de deux cent trente toises; un second bras de cent quarante toises, où se trouvait le grand courant, séparé du premier par une île large de cent toises; après cela on n'était encore arrivé que dans la grande île de Lobau, plantée d'arbustes et coupée de petits canaux. Il fallait enfin traverser, pour atteindre la rive gauche, un troisième bras, dont

la largeur variait de cinquante à soixante-dix toises. Le Danube, en cet endroit, est divisé en tant de bras, parsemé de tant d'îles, que c'est un véritable labyrinthe, à l'abri duquel l'ennemi pouvait approcher beaucoup de nos travaux. Ainsi, c'était une triple rivière à passer, un triple pont à construire, dont un était de la plus grande dimension, au milieu des ennemis, qui, de tous côtés, nous voyaient et nous entouraient. Dans la construction de ces ponts, il fallait se servir de bateaux de formes et de grandeurs diverses, ramassés au hasard, retenus par quelques cordages et quelques clous, pour lutter contre la violence de l'impétueux Danube. Tout cela fut fait et même fort vite, en raison de l'immensité des préparatifs que tous ces ponts exigeaient. Il faut néanmoins reconnaître que les inconvénients que présentait ce passage, étaient rachetés par de grands avantages. Si le Danube était plus large et divisé en plusieurs bras, il était aussi moins rapide et moins profond. Ces îles servaient à assurer les ponts partiels; enfin, celle de Lobau était comme une tête du grand pont,

une vaste place d'armes, d'où on pouvait arriver avec plus d'assurance sur la rive gauche, etc., etc.

• Les ponts, commencés le dix-huit au matin, furent terminés assez vite. Aussi, dès le vingt, le quatrième corps avait gagné l'île de Lobau. L'Empereur s'y rendit lui-même, et fit jeter le dernier pont devant lui. Son intention était de marcher directement à l'ennemi et de terminer l'œuvre si brillamment commencée à Eckmühl. Il avait rapproché de lui la majeure partie de l'armée, afin qu'elle pût défiler sans interruption sur la rive gauche.

• Le terrain où devait déboucher l'armée française était des plus favorables. En avant du coude que le fleuve formait en cet endroit et dont les bras s'élargissaient considérablement, se trouvaient les villages d'*Asparn* et d'*Essling*; le premier, à gauche, touchant à un bras du fleuve où il y avait fort peu d'eau; le deuxième, à droite, à deux ou trois cents toises en face du saillant du Danube. Plus à droite encore et à égale distance du fleuve, se trouve le bourg d'*Enzerdorf*. Entre *Asparn* et *Essling* il y a un millier de toises, et à peu près

autant entre Essling et Enzerdorf. Les deux premiers villages, bâtis en maçonneries, entourés de petites levées de terre, présentaient des espèces de forts très-aisés à défendre, deux excellens appuis pour notre ligne, couverte aussi par un bas-fond ou fossé : cette ligne pouvait être tournée, il est vrai, par ses deux flancs, au-dessous d'Essling du côté d'Enzerdorf, et sur les derrières d'Asparn, où le petit bras du Danube était facilement guéable.

» En avant des villages s'étendait une plaine immense, parfaitement unie, sans ruisseau ni le moindre obstacle. On n'y apercevait que quelques villages au milieu des moissons verdoyantes : c'était le terrain le plus favorable pour deux armées égales qui avaient à disputer de bravoure et d'habileté. Ce l'était aussi pour une armée inférieure, qui aurait à lutter contre des forces supérieures, à l'aide des villages indiqués.

« Napoléon, plein de son projet de marcher à l'ennemi, n'attendait que d'être rejoint par une partie de l'armée; il ne pensa pas devoir être attaqué lui-même : les rapports de la cavalerie légère le maintinrent dans cette sécurité; aussi

(Août 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 329
ne s'occupait-il nullement d'établir le quatrième corps, ni de profiter des avantages de la ligne d'Asparn à Essling. Il faut le dire, parce qu'il n'y a rien d'indifférent à la guerre, ni dans ce qui décide de la vie des hommes et du sort des empires, si Napoléon ou Masséna avaient fait occuper convenablement Asparn, il est probable que ce village n'eût pas été pris par l'ennemi, ou si nous avions préparé à l'avance ce qui fut exécuté par le corps d'Hiller, en s'en emparant, jamais les Autrichiens ne s'y seraient maintenus. Le mur du cimetière d'Asparn fut abattu par eux de leur côté, et ce cimetière leur devint par là une citadelle qu'il nous fallait escalader sous le feu le plus terrible, pour y parvenir, et quand nous nous en étions emparés, il n'était plus pour nous qu'un coupe-gorge, dans lequel nous demeurions entièrement à découvert.»

Ici se trouve décrite la première journée d'Essling (le vingt et un mai), où Masséna résiste avec son seul corps, pendant tout le jour, à toutes les forces autrichiennes, et conserve Asparn par cette opiniâtreté héroïque qui le caractérisait si éminemment. Les ponts déjà

dérangés dès ce jour-là, interrompent fréquemment le passage des troupes, déjouent les projets de Napoléon, sauvent l'ennemi et amènent la terrible journée du lendemain, ainsi décrite par l'auteur :

Tant d'héroïsme dans la défensive de Masséna et de ses braves avait produit la plus grande sensation au milieu des deux armées, et singulièrement augmenté chez nous l'ardeur pour attaquer le lendemain, et l'espoir d'une complète victoire. Napoléon, renforcé par le corps de Lannes, veut attendre l'arrivée de Davoust et de la réserve pour faire sa grande attaque; mais des deux heures du matin, avant le point du jour, le combat avait recommencé à Asparn, et quelque temps après sur toute la ligne. Le généralissime autrichien s'était enfin décidé à faire avancer la réserve de grenadiers qu'il avait jusque là si mal à propos laissée en arrière. Ce prince aurait dû sentir dès le premier moment la nécessité de brusquer une telle affaire. Ses retards avaient laissé arriver trois de nos divisions de plus à la rive gauche. Il persiste dans son même système de bataille, et s'a-

charne de nouveau contre Asparn; il attaque moins vivement Essling, où Lannes se trouve renforcé par deux divisions. Mais le général ennemi ne s'occupe nullement des moyens de tourner ces deux villages, et surtout Asparn. Son feu et ses masses l'écrasent de nouveau et lui facilitent les moyens de s'emparer. Masséna fait relever la division Molitor par celle de Saint-Cyr. Le 24^e léger pénètre dans le village, culbute l'ennemi dans la grande rue, et coupe une colonne qui s'avancait par la rue parallèle. Huit cents hommes, dont onze officiers et un général, avec six pièces de canon, sont enlevés et conduits dans l'île de Lobau. Le 24^e finit par être repoussé, le 4^e arrive au secours et reprend le village, qui, perdu de nouveau, est de nouveau repris par les Hessois. Tous ces régimens montrent la plus brillante valeur. L'ardeur de Masséna soutient l'enthousiasme du quatrième corps au milieu de ce théâtre, le plus horrible que la guerre ait jamais présenté. En ce moment on annonce l'arrivée de la garde à Asparn : tout le monde croit tenir la victoire

» Napoléon voyant l'ennemi persister dans ces fautes de la veille, et diriger ses grandes masses sur Asparn, avec une forte colonne sur Essling, ce qui dégar-nissait beaucoup son centre, fait aussitôt des dispositions pour profiter de cette faute et exécuter immédiatement l'atta-que projetée, dont il n'avait fait la veille qu'une démonstration ; elle devait dé-ruire l'ennemi en le perçant par le centre. Se croyant au moment de voir arriver le corps de Davoust, l'Empereur envoya les tirailleurs de sa garde à As-pan, et donna ordre à Lannes de com-mencer l'attaque avec son corps d'armée, dans l'intervalle entre Essling et Asparn, contre l'aile gauche de Hohenzollern et la droite de Lichteinstein. Ainsi Napo-léon fait avancer sa droite et pivote sur sa gauche, appuyée à la défense d'As-pan. Par là, il partageait l'armée enne-mie en deux portions qui allaient se trouver fort compromises l'une et l'autre. Lannes, à la tête de la division St.-Hi-laire, ayant à sa gauche les grenadiers d'Oudinot, à sa droite la division Bou-det, la cavalerie par masses dans les intervalles, marche fièrement à l'enne-

mi, et s'avance sur ce léger glacis, au sommet duquel se trouve le centre des Autrichiens.

» Averti du danger qui menace cette partie si importante de sa ligne, l'Archiduc accourt en toute hâte, appelle momentanément à lui une partie du corps de Bellegarde, dispose ceux de Hohenzollern et de Rosemberg ; place derrière eux, en troisième ligne, afin de les ren-forcer encore, plusieurs régimens de l'aile droite de sa cavalerie, dont l'aile gauche est formée sur plusieurs lignes. Il attend ainsi l'attaque du maréchal Lannes. Cette attaque, exécutée sous les yeux mêmes de Napoléon, vive et impétueuse, culbute les premières trou-pes de l'ennemi. Bessières, à la tête des cuirassiers, fait plusieurs charges bril-lantes sur la cavalerie et l'infanterie des Autrichiens. Celle-ci cédaît du terrain. L'Archiduc se met à la tête des régimens battus, et les ranime par l'exemple de la plus brillante valeur ; il saisit le dra-peau de Zach, et se précipite dans le fort de la mêlée. Plusieurs de ses offi-ciers sont blessés autour de lui.

» Cependant les Français redoublaient de vigueur et poussaient leurs avantages ;

la victoire la plus complète se montrait déjà aux yeux de Napoléon, lorsqu'au lieu de l'arrivée du maréchal Davoust, il reçoit, vers sept heures du matin, la nouvelle de la rupture de ses ponts, telle qu'il était impossible de songer à les réparer dans la journée *. La fortune lui arrachait le plus beau triomphe. Dans de telles dispositions, avec ce qu'il avait de troupes sous la main, Napoléon pouvait encore se livrer à l'espoir de vaincre; mais sa prudence l'emporta; il ne voulut pas exposer à quelques nouveaux contretemps le sort de tant de braves, dans cette plaine découverte, où les colonnes

* Ce cruel accident, essuyé aussi la veille, provenait non seulement de la crue du Danube, mais encore du choc de nombreux radeaux, de grosses barques et de grands arbres lancés par des paysans et des soldats postés dans des îles supérieures, dont on avait négligé de se rendre maître.

Une crue extraordinaire du Danube en double subitement l'élévation, et la porte, en moins de trois jours, de quatorze pieds à vingt-huit.

Le volume 2, page 73, des Mémoires de Napoléon, contient sur la bataille d'Essling une note dictée par lui; il la termine par les beaux portraits du duc de Montebello et du général Saint-Hilaire.

d'attaque pouvaient, à mesure qu'elles s'avançaient, être prises de flanc et à revers. Il ordonna donc à Lannes de suspendre son attaque, et de ramener ses troupes lentement dans leur première position, sa droite à Essling, et sa gauche dans la direction d'Asparn.

» Si cette brillante attaque ne fut pas couronnée d'un succès complet, elle en imposa pour tout le jour à l'ennemi; elle arrêta les attaques qu'il préparait, elle dégagea, pour le moment, nos ailes vivement pressées, etc.

» Masséna tenait toujours Asparn; l'ennemi venait d'y rentrer; les tirailleurs de la jeune garde demandèrent à l'en chasser. Nouvellement formés, ils n'avaient de la garde que le nom et le dévouement. Ils gagnèrent à leurs grenades; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peines et de pertes. Ce village devait être encore disputé, et pendant toute la journée pris et repris par l'un et l'autre parti; toujours avec plus de facilité par l'ennemi, qui continuait à l'entourer; toujours avec plus de peine et de courage par nous, qui n'y parvenions qu'au travers d'un défilé. Les morts s'amoncelaient dans Asparn, les boulets le détrui-

sent, l'incendie finit par en dévorer les restes; on s'y bat corps à corps à l'arme blanche avec le plus grand acharnement. Masséna se multiplie, tous ses officiers sont frappés à deux pas de lui; il est le seul que le feu de l'ennemi n'atteint pas, semblant connaître et respecter le fils chéri de la Victoire. Il fallait toute l'opiniâtreté de Masséna pour conserver ce poste si périlleux, mais si important, pris et repris quatorze fois dans ces deux jours. Après la rupture des ponts, le combat n'était plus qu'une horrible boucherie sans résultat; mais absolument nécessaire pour sauver l'honneur français et même cette partie de l'armée sur la rive gauche du fleuve; car il ne fallait pas songer à repasser au milieu du combat, de jour et en présence d'un ennemi si nombreux, un défilé tel que le faible pont de pontons; il fallait absolument gagner la nuit, et jusque là en imposer à l'Archiduc. Vers midi, l'ennemi s'avisa enfin d'attaquer l'îlot qui est en arrière d'Asparn, et qui n'opposait qu'un bras étroit, presque dépourvu d'eau. Quelques postes des nôtres, en très-faible quantité, garnissaient cet îlot extrêmement boisé; ils

sont repoussés et ramenés de l'autre côté. Les balles de l'ennemi arrivent assez épaisses sur la communication d'Asparn avec le pont: le danger était des plus grands. Si l'ennemi s'avancait en forces de ce côté, si seulement il se maintenait sur les bords de l'îlot, les troupes qui étaient à Asparn se trouvaient prises à dos et ramenées près du pont; on perdait une demi-lieue de terrain et l'appui principal de la position. Deux pièces à mitrailles furent aussitôt tournées de ce côté. Heureusement l'ennemi laissa le temps à la brigade Vivier d'accourir; mais il fallut y envoyer aussi toute la division Molitor, réduite à quelque centaines d'hommes; elle réussit à contenir l'ennemi, et ce ne fut pas le moindre des services que Molitor rendit dans cette terrible journée.

L'archiduc avait reformé sa ligne, rétabli ses batteries et recommencé ses attaques sur Asparn et Essling. Il fait marcher contre ce dernier quatre bataillons de grenadiers de la réserve, qu'il avait enfin rapprochée de la ligne. Ceux-ci n'éprouvent pas moins de résistance. La division Boudet, enfermée en partie dans un grand clos, repousse

cinq assauts avec la plus grande valeur. Les grenadiers hongrois sont si mal menés, que l'Archiduc est obligé d'accourir encore pour les retenir sur la ligne.

» Cependant, à force d'essayer de tous les points de la position, le prince Charles finit par disposer sur le centre une attaque effrayante pour l'armée française. Ceux qui voyaient clair aux affaires de guerre, concurent dans cet instant les plus vives inquiétudes. On apercevait en face de l'intervalle trop dégarni qui sépare Asparn d'Essling, la crête du rideau se couronner d'artillerie, de masses de cavalerie, de colonnes profondes d'infanterie. Ces préparatifs formidables menaçaient le terrain vide qui séparait les corps de Lannes et de Masséna, et la direction la plus courte sur nos ponts. Une attaque vive et franche de l'Archiduc avec ses réserves et les troupes inutiles sur la ligne, pouvait en peu de minutes accomplir la perte de l'armée. Déjà ces masses étaient à petite portée de notre ligne; heureusement l'ennemi perd, en examens et en mouvemens préparatoires, le temps qu'il fallait employer à agir avec vigueur.

Napoléon, qui voit ce danger terrible, dirige au centre tout ce qu'il peut trouver de disponible dans notre artillerie, en très-grande partie démontée; il fait marcher vers les flancs des masses autrichiennes, quelques troupes déjà excédées de fatigue, et envoie Bessières charger avec la cavalerie, non plus pour la victoire, mais pour le salut de l'armée. Il faut donner tête baissée dans cette colonne pour l'arrêter, c'était un acte d'absolu dévouement. Nous n'avions plus en arrière de notre centre qu'une seule réserve d'infanterie; il est vrai que c'était la vieille garde, cette héroïque élite que pendant si long-temps il a suffi de montrer à nos ennemis pour arrêter ou contenir leurs plus grands efforts.

» Bessières, malgré les pertes de sa cavalerie, charge audacieusement et renverse la tête de la colonne. Il n'en faut pas davantage pour arrêter cet ennemi irrésolu. Dès-lors le sort de la journée est fixé, et Napoléon pourra attendre la nuit pour exécuter sa retraite; il se rapproche du petit pont pour veiller à ses préparatifs et ordonner les dispositions devenues nécessaires.

» La journée s'avancait, et il en était

temps, car nos munitions étaient épuisées. L'artillerie et l'infanterie allaient se trouver sans cartouches; la communication était interrompue avec les parcs de réserve; la plus grande partie de nos pièces étaient endommagées, les attelages tués depuis long-temps. On avait été obligé de ralentir le feu; l'ennemi, au contraire, continuait le sien avec sa terrible artillerie, qui nous écrasait. Il renouvelait constamment ses attaques contre les deux villages. Dans l'une de ces attaques, vers le soir, Lannes, qui jusque là était demeuré constamment au plus fort du danger, descendant de cheval pour prendre quelque repos, est frappé d'un boulet qui lui emporte les deux jambes. L'armée va perdre un de ses premiers chefs, dont les talens s'étaient si prodigieusement développés; la France, un de ses appuis les plus solides; l'Empereur, un ami zélé. Lannes fut transporté dans l'île de Lobau; Napoléon alla à sa rencontre près le petit pont. Leur entrevue fut des plus touchantes; leurs embrassemens des plus tendres. Napoléon pleurait à chaudes larmes à genoux devant le héros mourant. C'eût été en toute circonstance un

grand spectacle; il l'était bien davantage le soir d'une bataille si douteuse qui nous coûtait tant de braves.

» Nos troupes avaient comme oublié la faim et l'extrême fatigue dans ces deux longues journées, où la chaleur fut excessive, où elles soutinrent quarante heures de combat. Belle époque de gloire!!! Dans une situation aussi critique, notre ardeur et notre confiance ne se refroidirent pas un instant! L'âme du chef était passée dans celle de tous les soldats..... Pendant ces journées mémorables, huit divisions françaises, qui ne formaient pas la moitié de notre armée, repoussèrent constamment les attaques de toute l'armée autrichienne, qui ne put conquérir quelques toises de terrain, et fut même souvent sur le point d'être culbutée.

» Dès le commencement de la nuit, on fit filer sur le petit pont les nombreux blessés entassés sur la rive gauche. Tous ceux qui donnaient signe de vie furent emportés dans l'île de Lobau. On fit ensuite passer l'artillerie, les caissons; on enleva même tous leurs débris. Les pièces prises à l'ennemi avaient été emmenées, rien ne fut laissé sur le champ

de bataille, pas même les fusils et les cuirasses de nos morts.

« L'ennemi fit la faute inconcevable de ne pas poursuivre immédiatement ses avantages, et de nous laisser surtout cette île de Lobau, qui, saillante au milieu de son terrain, fut notre sûreté dans le revers, et nous devint bientôt le moyen du triomphe. »

Dans cette campagne tout est classique chez Napoléon, pour quiconque peut en suivre et en juger les détails : on l'a vu jusque là préparer et suivre rapidement la victoire; le voici à présent dans une circonstance imprévue terrible. Qu'on le considère remédiant, en un clin-d'œil, à de grands désastres, et déterminant à l'instant même les dispositions qui doivent lui assurer de nouveau la victoire ! Réduit à une défensive momentanée, il va créer dans l'île de Lobau, aux portes de Vienne même, une véritable forteresse française, qui maîtrisera le fleuve et le terrain. Trahi par les vagues du Danube, il va l'enchaîner; et le tout se fera en vue d'un ennemi qui se proclame triomphant, et ne songe point à troubler des prodiges qu'il ne sait pas deviner : et peut-être

est-il en quelque sorte excusable, car l'auteur s'écrie à ce sujet : « Heureux » ceux qui ont pu deviner ces miracles » du génie !!!... Ce ne furent pas toujours » ceux qui l'approchaient le plus. »

Les premiers ordres, dit-il, sont donnés à l'instant même du désastre, et les préparatifs sont si rapides, que deux ou trois jours après la bataille, on voit déjà plusieurs sonnettes battre des pilotis au travers des deux grands bras du Danube; mais les bulletins, pour tromper l'ennemi, annoncèrent qu'il s'agissait d'une sorte d'estacade pour couvrir les ponts et arrêter les brûlots. Le même jour, Napoléon détermine sur les lieux, et trace, de sa cravache sur le sable, le plan des ouvrages qui doivent former la tête des grands ponts et le réduit de Lobau.

A compter de cet instant, chacun travaille sans relâche; le chef se multiplie et les soldats sont infatigables. Leur constance, leur ardeur sont sans égales. Napoléon, dans ses projets et pour mieux se dérober à l'ennemi, a besoin de s'établir dans une petite île en face d'Essling, touchant presque à la rive autrichienne. Les généraux du génie et de

l'artillerie en déclarent l'attaque à-peu-près impossible. Mais Napoléon ordonne, et en plein midi, un aide-de-camp de Masséna traverse le Danube, avec cinq cents voltigeurs, sous le feu de toute l'artillerie autrichienne, atteint l'île, en chasse l'ennemi, s'y maintient contre toutes ses attaques, et en deux heures un pont de bateaux est construit en dépit de toutes les batteries qui enfilait le Danube et jetèrent plus de deux cents boulets dans les œuvres du pont. Sous un chef tel que Napoléon, tout avait cessé d'être impossible; personne ne s'occupait plus de sa propre conservation: la vie, c'était la gloire! Il est vrai que le général ne s'épargnait guère. Napoléon faisait souvent lui-même la tournée des postes de l'ennemi; et en approcha, dans l'île du Moulin, jusqu'à vingt-cinq toises. Un officier autrichien le reconnaissant un jour sur les bords d'un canal large de cinquante toises, lui cria: *Retirez-vous, Sire, ce n'est pas là votre place.* Paroles admirables qui, vu le ressentiment d'alors contre Napoléon, la crise du moment, et l'importance de sa mort, honorent à jamais les rangs dont elles sortirent, et montrent, dans

celui qui les prononça, une loyauté et un culte à l'honneur qui ne saurait être surpassés!!! »

Enfin au bout de quarante-trois jours, durant lesquels on a le droit de se demander: qu'a fait l'Archiduc? que devait-il, que pouvait-il faire? ce que l'auteur au surplus discute rigoureusement; au bout de quarante-trois jours, disons-nous, tous les travaux se trouvent accomplis; ils étaient immenses et merveilleux: en voici un échantillon.

» Il y avait à chacun des deux grands bras du Danube, larges, l'un de deux cent trente, et l'autre de cent quarante toises, des ponts sur pilotis où trois voitures pouvaient marcher de front. Audessus de ceux-ci, de petits ponts, larges de huit pieds, pour l'infanterie, audessous, des ponts de bateaux. Ainsi les débouchés étaient préparés pour trois colonnes, et le tout était couvert par des estacades qui se rejoignaient sur une île, à deux cents toises audessus des ponts. Le soin fut poussé à un tel point, qu'on éclaira ces ponts par des lanternes de dix en dix toises, continuées tout au travers de l'île de Lobau, le long des chaussées qu'on y avait pra-

tiquées sur une largeur de quarante pieds. Au moyen de ces lanternes, le chemin demeurerait aussi praticable de nuit que de jour. De grands écritaux indiquaient, à chaque embranchement, toutes les directions pour les divers corps de l'armée. Ainsi les plus minutieuses précautions avaient été ajoutées au développement des plus grands moyens, etc.

« Cependant l'Empereur avait employé l'intervalle des travaux à réorganiser son armée, et à rapprocher de lui tous les corps dont il pouvait disposer. Le prince Eugène lui avait amené l'armée d'Italie, au travers de beaux faits d'armes, couronnés par la victoire de Raab; Marmont était arrivé avec son corps du fond de la Dalmatie.

« Le plan de Napoléon, des plus vastes, des plus décisifs, embrasse l'ensemble de ses armées et les divers pays qu'elles occupent. Toutefois, tant de coopérations, et à de si grandes distances, n'ont à ses yeux et dans sa pensée, que l'unité de but et d'action. Il va jeter sa grande armée au-delà du Danube et sur la gauche de l'ennemi, pour le séparer de la Hongrie, il l'attaquera sur le champ

de bataille qu'il aura conquis, le battra et l'acculera sur la Bohême, où cet ennemi se trouvera prévenu et entouré de toutes parts. Le tout s'accomplira de point en point, ainsi qu'il l'aura réglé, jusqu'au moment où l'ennemi, frappé de sa situation désespérée, implorera un armistice.

« Les ordres furent donc donnés à Masséna de porter ses divisions vers la partie septentrionale de Lobau; à Oudinot de passer, le premier juillet, dans cette île, et de s'y établir, à Eugène d'être rendu le quatre à Ebersdorf avec des vivres pour deux jours, et de passer les ponts sans s'arrêter; à Davoust de ne partir que dans la nuit du quatre au cinq, et de filer sur-le-champ dans l'île de Lobau; à Bernadotte et à Bessièrès d'être rendus le deux à Ebersdorf; à Vandamme d'occuper Vienne, le deux au soir; à Lefèvre d'envoyer Wrede à Vienne pour se réunir à la garde impériale, et de se tenir lui-même à Lintz, pour, dès que la grande armée aurait passé le Danube, entrer en Bohême par le sud, en même temps que Jérôme y entrerait de Dresde par le nord, et que Junot, de Bareuth, la menacerait par l'ouest.

Enfin, il n'est pas jusqu'à Poniatowsky, auquel Napoléon prescrivait d'emmener ses Polonais sur Olmutz pour contenir l'Archiduc Ferdinand, et d'y entraîner les Russes, si ces alliés douteux avaient la loyauté de nous servir de bonne foi.

» C'est pour les gens du métier surtout que sont intéressans et précieux les ordres donnés en cette occasion : ils sont le programme exact des batailles qui suivirent. Jamais on n'avait vu diriger une aussi grande opération à l'avance avec autant de précision, et jamais tout n'avait été prévu avec autant d'exactitude. Les détails du passage ne sont pas moins admirables.

» Le quatre juillet, à une heure après midi, on reçoit l'ordre de traverser le soir même. Tout avait été parfaitement préparé, les passages étaient multipliés, la direction de chaque corps jalonnée à l'avance; aussi tout fut exécuté avec la plus grande promptitude et dans le plus grand ordre. Jamais une armée aussi nombreuse n'avait aussi rapidement traversé tant de défilés et formé son ordre de bataille. En une nuit elle se trouva rangée de l'autre côté du Danube, quand son ennemi surpris la croyait encore

dans ses cantonnemens. Du temps de Turenne et de Condé on n'eût pas cru la chose possible; du temps de Villars et de Vendôme, on y eût employé plusieurs jours peut-être, sans y parvenir; enfin, du temps de Frédéric, à peine ce grand capitaine aurait-il espéré y réussir avec sa bonne armée. Nos adversaires, dans la plus belle plaine du monde, passaient des demi-journées à se mettre en ordre de bataille, etc.

» Napoléon ayant deux ponts à son extrême gauche, dont le premier sur pilotis, à l'abri de tout accident, devant servir de ligne de communication pour l'armée, voulut avoir un autre pont comme de réserve à son extrême droite; il se ménageait ainsi, pour tous les cas, la possibilité de manœuvrer, par les deux extrémités du saillant de Lobau, le plus près possible des grands bras du Danube. C'est par ce dernier pont que commença la grande opération.

» A neuf heures du soir, vers l'embouchure du bras de Lobau, dans le grand Danube, Oudinot fait embarquer quinze cents voltigeurs dans des bacs et des bateaux préparés par la marine; ils passent à la rive gauche et s'y éta-

blissent. Dès le premier coup de canon d'Oudinot, toutes les batteries de Lobau font un feu terrible, les unes sur les ouvrages ennemis, les autres sur le terrain qu'il occupe, le plus grand nombre sur Enzersdorf et ses alentours. On voit perpétuellement en l'air une quantité de bombes et d'obus enflammés. Masséna jette de son côté dix-huit cents hommes sur l'autre rive; ils passent dans cinq bacs. Le premier a de la peine à aborder, les hommes se jettent à la nage et le tirent à terre; alors le passage continue sans interruption. Les postes de l'ennemi sont enlevés ou surpris, et on établit les ponts préparés à l'avance. Celui d'une seule pièce se trouve placé en huit ou dix minutes, malgré la baisse des eaux. Le quatrième corps commence immédiatement à défiler, le transport continue sur les bacs. On commence des ponts de radeaux et de bateaux sur l'île Alexandre. Le premier est fini à trois heures, le second à deux; un quatrième est jeté plus haut; le cinquième avance rapidement. Cependant la canonade continuait d'une manière épouvantable; Enzersdorf est bientôt la proie des flammes. L'ennemi ne répondait que

faiblement en face des ponts; mais il tonnait de tous ses ouvrages sur le terrain de l'ancien passage, où il croyait que notre armée débouchait. A tout ce fracas vint se joindre un orage terrible et une pluie par torrens, qui produisit un froid extraordinaire. Les travaux n'en sont nullement dérangés. Napoléon est partout, courant à pied d'un pont à l'autre, au milieu des boues et de ces rives glissantes où on culbute à chaque instant. Infanterie, artillerie, cavalerie, tout défile sans relâche. A mesure qu'on gagne du terrain sur la rive gauche, Napoléon fait assurer ses premiers progrès. Il a donné à l'avance aux officiers du génie l'ordre de tracer quatre immenses redans pour couvrir les ponts. Ainsi chaque pas que font les troupes, préparé par le feu terrible qui écrase l'ennemi, est protégé par des ouvrages contre tout accident. L'avant-garde ennemie, qui se trouvait dans cette partie, cède le terrain presque sans combattre, et se retire au-delà d'Enzersdorf, selon l'ordre qu'elle en a reçu. Malgré la multiplicité des ponts, il fallait encore plusieurs heures pour faire défiler une armée aussi nombreuse que

la nôtre. Les corps de la deuxième et troisième lignes non encore formées, arrivaient successivement. Ce n'est que vers midi que la première ligne se trouve établie perpendiculairement au Danube, selon l'ordre donné : Masséna à gauche, Oudinot et Bernadotte au centre, Davoust à droite. Ces corps sont par régimens serrés en masse. Ils occupent ainsi un bien petit espace. L'armée d'Italie, la garde, avec le onzième corps viennent former la deuxième ligne, et les réserves de cavalerie la troisième. Le reste de l'armée étant arrivé, ou près de l'être, Napoléon porte en avant sa première ligne et s'étend en éventail, etc. »

Ici se trouvent les développemens de cette célèbre bataille de Wagram, tellement remarquable par les mouvemens préparatoires et les grandes manœuvres instantanées qui la rendent une des plus longues qui aient été livrées : ils remplissent toute une semaine. Cette bataille est encore une des plus mémorables des temps modernes, par les forces qui combattirent de part et d'autre, la réputation des deux généraux opposés, les pertes des deux armées, et son grand résultat, la paix de Vienne. Cet événe-

ment fournit à l'auteur les détails les plus lucides, les réflexions les plus judicieuses. Mais je passerai tout de suite aux premiers résultats de la bataille proprement dite. Elle coûta aux Autrichiens vingt-quatre mille morts ou blessés, et nous laissa vingt mille prisonniers. Toutefois elle fut loin encore de remplir les espérances de Napoléon ; l'armée reprocha à un de ses lieutenans, dont elle s'était déjà plainte à Austerlitz, à Léna, à Than, etc., d'avoir, le cinq, attaqué trop tard Wagram ; évacué, le six, sans combattre, Aderclaa, tête de notre position, appui des manœuvres de Napoléon, et qui, entre les mains de l'Archiduc, devint celui de sa résistance et de ses attaques. Peut-être ce lieutenant de l'Empereur eût-il pu se rejeter sur la mauvaise conduite des troupes étrangères qui lui étaient confiées ; mais loin de là, il se permit même, contre l'usage reçu, une proclamation individuelle dans laquelle il les qualifiait de *colonne de granit* ; ce qui remplit d'étonnement les autres corps, et porta l'Empereur à le renvoyer en France. ®

• Napoléon, compagnon et juge des

hauts faits de ses braves, leur distribua de nombreuses récompenses. Passant en revue l'armée d'Italie, le lendemain de la bataille, il dit aux soldats : « Vous êtes de braves gens, vous vous êtes tous couverts de gloire ! » Une proclamation témoigna à l'armée la satisfaction de son Empereur, et s'adressa plus particulièrement au génie, à l'artillerie et aux pontonniers, qui, par leurs immenses travaux, avaient préparé tous ces miracles.

« Napoléon fit trois maréchaux sur le champ de bataille : Oudinot, Marmont et Macdonald. Il embrassa ce dernier, délaissé long-temps à cause des dissentimens antérieurs. Le nouveau maréchal, attendri jusqu'aux larmes, s'écria, dans l'effusion de son cœur, qu'il lui vouait désormais une fidélité sincère, engagement que Napoléon, du reste, a eu l'occasion de témoigner avoir été rempli. »

L'auteur, après avoir analysé la conduite et les fautes de l'Archiduc en cette circonstance, dit : « Pour Napoléon, il s'est conduit, dans cette bataille, d'après les mêmes principes que dans l'ensemble de la campagne. Il a tenu ses troupes sous sa main, et a manœuvré excentri-

quement. Attaqué et prévenu, il a laissé l'ennemi démasquer son mouvement, l'a attaqué lui-même à son tour au moment et au point favorables. Rien ne lui a échappé, ni les dangers de la gauche et de l'île de Lobau, où il envoie Boudet ; ni les dangers de la droite, où il renforce Davoust, au cas que le prince Jean arrivât. Cependant il a éprouvé de grands contre-temps : si l'attaque du cinq au soir eût été convenablement faite, elle eût réussi, et dès-lors l'armée de l'Archiduc, percée par le centre, était séparée en deux parties qui pouvaient être fortement entamées, et qui rejetées, l'une sur la Bohême, l'autre sur la Hongrie, ne se seraient plus rejointes. On eût évité dès-lors la grande bataille et toutes les chances du lendemain. Si Adercla n'eût pas été abandonné sans coup férir, le six au jour, l'armée française, qui se trouvait concentrée, aurait culbuté du premier effort le centre dégarni de l'ennemi, et serait retombée sur sa droite, qui eût été écrasée ou noyée dans le Danube, etc., etc.

« Cependant l'Archiduc se retirait en toute hâte sur la Bohême, et sa retraite, quoique faite avec une grande habileté,

allait développer les conséquences de la bataille, bien plus désastreuse encore que la perte de la bataille elle-même. Chaque jour, chaque instant voyait entamer l'armée ennemie : elle était menacée de périr en détail. La Cour de Vienne sentit toute l'imminence du danger, et se hâta de le prévenir. Le dix, vers le soir, Masséna, poursuivant ses avantages et maître des faubourgs de Znaim, allait enlever la ville, quand un cri universel se fit entendre tout le long de la ligne, celui de *cessez le feu, cessez le feu*. Une députation autrichienne avait atteint Napoléon, pour traiter de la paix et solliciter une armistice. Ce dernier point devint un grand sujet de dissertation dans toute l'armée et sous la tente même de l'Empereur. La situation vraiment critique des forces autrichiennes était visible à tous les yeux, et grand nombre pensaient que c'était un devoir que de recueillir inflexiblement le prix de tant d'efforts, que le temps était venu d'en finir une fois pour toutes avec une Cour sans bonne foi, dont les protestations et les sermens n'avaient jamais pour but que de gagner du temps et de machiner de nouvelles attaques. Napo-

l'éon ne pensa pas ainsi, et, prenant une plume, signa l'armistice, disant : « *Il y a eu assez de sang versé.* »

« Cette armistice nous livra les deux rives du Danube jusqu'à Raab, et toutes les provinces allemandes; c'est-à-dire que nos troupes eurent à occuper un tiers de la monarchie autrichienne avec plus de huit millions de population. L'armée ennemie se retira par le Nord de la Moravie, au-delà de Presbourg, dans le reste de la Hongrie, abandonnant désormais la défense de la Bohême à ses seules et propres forces. Le commandement en fut retiré à l'archiduc Charles, qui emporta, quelles qu'eussent été d'ailleurs ses combinaisons militaires, l'intérêt le plus vif des militaires français, leur admiration même pour la valeur personnelle dont il avait prodigué les preuves. Son malheur, disait-on, avait été d'avoir eu Napoléon à combattre, et chacun pensait qu'aucun général en Europe n'eût pu même faire aussi bien.

« Là se termine une campagne de moins de trois mois, qui pourrait même compter une autre espèce de suspension d'armes tacite de quarante-trois jours;

et durant ce court intervalle, que de choses! et quels résultats!!!....

» La victoire de Wagram eut sur les esprits et la politique l'influence devenue habituelle. Napoléon avait ouvert la campagne au moment d'une crise vraiment effrayante : la ligue était générale contre lui, les machinations universelles. La victoire d'Eckmühl frappa de terreur toutes les malveillances, et contint tous les mouvemens; le revers d'Essling ranima tous les plans et réveilla toutes les espérances. Wagram les confondit de nouveau; chacun s'empessa de reprendre son attitude soumise, et de multiplier ses protestations de dévoûment et de bonne amitié.

» Le cabinet anglais, qui n'avait pas su ou voulu aider l'Autriche quand elle luttait encore, se hâta, aussitôt qu'il la vit abattue, d'effectuer, avant le retour des troupes françaises, son expédition contre le port d'Anvers, dont la destruction lui tenait si fort à cœur : il la manqua par impéritie. Toutefois cette diversion suffit encore pour ranimer les secrètes espérances de l'Autriche, et lui faire traîner les négociations en longueur. C'est dans cet intervalle qu'un

événement imprévu fut sur le point de déjouer toutes les combinaisons, et de donner un tout autre cours aux événemens de l'Europe : Napoléon fut à l'instant de tomber à Schœnbrun sous le couteau d'un fanatique. Si l'acte eût été consommé, qui peut dire ce qui se serait passé en Europe!!! *

» Enfin l'expédition d'Anvers avortée, et Napoléon prenant le ton menaçant, l'Autriche signa, le quatorze octobre, la paix de Vienne, dont les conditions, vu le véritable état des choses, purent être regardées comme de nouveaux actes de la clémence du vainqueur.

» Napoléon épargna donc encore une fois l'Autriche; c'est qu'il était loin de

* J'ai entendu l'Empereur se faire précisément la même question, et y répondre en parcourant en peu d'instans huit ou dix hypothèses diverses avec cette fécondité d'idées et cette rapidité d'expressions qui lui étaient si particulières. Si je ne l'ai pas mentionné en son lieu, c'est que, ne voyant pas qu'il en pût ressortir aucun bien, et y jugeant de nombreux inconvéniens, j'ai cru devoir omettre le tout; seulement il termina disant : « Je n'hésite pas à prononcer que mon assassinat à Schœnbrun eût été moins funeste pour la France que ne l'a été mon union avec l'Autriche. »

vouloir la détruire, qu'il la jugeait nécessaire à sa politique, et qu'il espérait se l'attacher enfin à force de bienfaits. Il s'est cruellement trompé !!!... Et toutefois on a pu lire plus haut, quelque part dans ce Recueil, qu'il s'accusait, comme d'une véritable faute, de l'avoir laissée trop forte après Wagram. « Le lendemain de la bataille, j'eusse dû, » disait-il, faire connaître par l'ordre du jour, que je ne traiterais avec l'Autriche, qu'après la séparation préalable des couronnes d'Autriche, de Hongrie, de Bohême, placées sur des têtes différentes. »

Ici l'auteur, après des réflexions générales sur cette magnifique campagne, récapitule ce que la patrie, en cette dernière occasion, doit en aussi peu de temps, à l'activité, à la force d'âme et à l'immensité du génie d'un seul homme; il démontre que la gloire, l'indépendance, la splendeur, la félicité de cette patrie, étaient le premier, l'unique sentiment de cet homme vraiment grand; et il termine en expliquant ainsi son extrême modération dans son dernier triomphe. « C'est que Napoléon, dit-il, » bien au-dessus de ses victoires et des

ambitions ordinaires, s'était imposé la plus belle, la plus grande des missions. Poussé à une haute dictature, d'abord en France, par les factions qui la divisaient et mettaient son existence en péril; ensuite sur toute l'Europe, par la constante coalition de ses ennemis, leurs attaques perpétuelles, le refus obstiné de la paix générale, il avait su juger inévitable la régénération moderne; et prétendait à la diriger.... Placé au plus haut point des lumières, au-dessus des intérêts comme des passions, il avait pu peser les nécessités du temps... Chef de la cause des peuples triomphans, il voulait en traiter à l'amiable avec les Rois vaincus, etc. »

Dans mon recueil, l'auteur trouvera plus d'une fois dans les paroles de Napoléon même, l'occasion d'être fier de l'avoir si bien deviné, et il goûtera surtout la douce satisfaction de cœur de l'avoir admiré, aimé, en pleine connaissance de cause.

Mardi 13.

Sur la guerre de Russie. — Fatalités, etc. — M. de Talleyrand, etc. — Corine de M^{me} de Staël. — M. Necker, etc.

L'Empereur m'a emmené de bon matin fort loin dans le bois; il a causé plus d'une heure sur la situation de la France: de là, il est revenu sur les gens qui l'avaient trahi, sur les fatalités nombreuses qui l'avaient entraîné; la sécurité perfide causée par son mariage avec l'Autriche; l'aveuglement des Tures, qui font la paix précisément quand ils devaient faire la guerre; celui de Bernadotte, qui obéit à son amour-propre et à ses ressentimens, plutôt qu'à sa véritable grandeur et à sa stabilité; une saison rigoureuse outre mesure; jusqu'à la supériorité d'esprit de M. de Narbonne à Vienne, qui, découvrant l'Autriche à nu, la força de se hâter; enfin les succès même de Lutzen et de Bautzen, qui, ramenant le Roi de Saxe à Dresde, le mirent, lui Napoléon, en possession des signatures hostiles de l'Autriche, et ne lui laissèrent plus aucun faux-fuyant. « Quel malheureux concours pourtant! » disait-il d'un accent tout-à-fait expres-

» sif; et toutefois, continuait-il, le lendemain de la bataille de Dresde, François avait envoyé déjà quelqu'un pour traiter. Il fallut que l'échec de Vandamme arrivât à point nommé comme » pour aider à l'arrêt du destin. »

M. de Talleyrand, sur la conduite duquel l'Empereur revenait beaucoup, pour savoir, disait-il, quand il avait commencé véritablement à le trahir, l'avait poussé fortement à la paix au retour de Leipsick. « Je lui dois, observait-il, cette justice: il blâma mon discours au Sénat; mais approuva fort celui au Corps Législatif. Il ne cessait de me répéter que je me méprenais sur l'énergie de la nation; qu'elle ne seconderait pas la mienne, que je m'en verrais abandonné, qu'il me fallait m'accommoder à tous prix. Il paraît qu'il était alors de bonne foi, qu'il ne trahissait point encore. Talleyrand n'a jamais été pour moi éloquent ni persuasif; il roulait beaucoup et longtemps autour de la même idée. Peut-être aussi, me connaissant de vieille date, s'était-il fait une manière pour moi; du reste, il était si adroitement évasif et divagant, qu'après des con-

» versations de plusieurs heures; il s'en
 » allait, ayant échappé souvent aux éclair-
 » cissements ou aux objets que je m'étais
 » promis d'en obtenir, lorsque je l'avais
 » vu arriver, etc., etc.»

Quant aux affaires du moment et au
 sujet des derniers journaux qui pei-
 gnaient la France en agitation toujours
 croissante, le résultat a été que, pour
 toute l'Europe, les chances de l'avenir
 semblaient indéfinies, multipliées, iné-
 puisables; qu'il existait un fait constant
 qui nous parvenait de tous côtés, c'est
 que personne en Europe ne se croyait
 dans une attitude stable. Chacun sem-
 blait redouter ou pressentir des événe-
 mens nouveaux, etc.

L'Empereur m'a retenu à déjeuner
 avec lui sous la tente; il a fait ensuite
 apporter Corine de M^{me} de Staël, dont
 il a lu quelques chapitres. Il ne pouvait
 l'achever, disait-il. M^{me} de Staël s'était
 peinte si bien dans son héroïne, qu'elle
 était venue à bout de la lui faire prendre
 en grippe. « Je la vois, disait-il, je l'en-
 tends, je la sens, je veux la fuir, et je
 jette le livre. Il me restait de cet ou-
 vrage un meilleur souvenir que ce que
 j'éprouve aujourd'hui. Peut-être est-ce

» parce que dans le temps je le lus avec
 » le ponce, comme dit fort ingénieuse-
 » ment M. l'abbé de Pradt, et non sans
 » quelque vérité. Toutefois je persisterai,
 » j'en veux voir la fin; il me semble tou-
 » jours qu'il n'était pas sans quelque in-
 » térêt. Je ne puis pardonner du reste à
 » M^{me} de Staël d'avoir ravalé les Français
 » dans son roman. C'est assurément une
 » singulière famille que celle de M^{me} de
 » Staël! Son père, sa mère et elle, tous
 » trois à genoux, en constante adoration
 » les uns des autres, s'enfumant d'un
 » encens réciproque pour la meilleure
 » édification et mystification du public.
 » M^{me} de Staël, toutefois, peut se vanter
 » d'avoir surpassé ses nobles parens,
 » lorsqu'elle a osé écrire que ses senti-
 » mens pour son père étaient tels, qu'elle
 » s'était surprise à se trouver jalouse de
 » sa mère.

» M^{me} de Staël était ardente dans ses
 » passions, continuait-il; elle était fu-
 » rieuse, forcenée dans ses expressions.
 » Voici ce que lisait la police durant sa
 » surveillance. — Je suis loin de vous,
 » écrivait-elle à son mari, apparemment.
 » Venez à l'instant, je l'ordonne, je le
 » veux, je suis à genoux.... je vous im-

» plore !.... Ma main est saisie d'un poi-
 » gnard !.... Si vous hésitez, je me tue,
 » je me donne la mort, et vous serez
 » coupable de ma destruction. » C'était
 Corine ; tout-à-fait Corine.

Elle avait accumulé, dans le temps, tous ses efforts, toutes ses ressources sur le général de l'armée d'Italie, disait l'Empereur ; elle lui avait écrit au loin sans le connaître ; elle le harcela présent. A l'en croire, c'était une monstruosité que l'union du génie à une petite insignifiante Créole, indigne de l'apprécier ou de l'entendre, etc. Le général ne répondit malheureusement que par une indifférence qui n'est jamais pardonnée par les femmes, et n'est guère pardonnable en effet, observait-il en riant.

A son arrivée à Paris, il se trouva poursuivi du même empressement, continuait-il ; mais de sa part, même réserve, même silence. M^{me} de Staël, cependant, résolue d'en tirer quelques paroles et de lutter avec le vainqueur de l'Italie, l'aborda debout au corps dans la grande fête que M. de Talleyrand, ministre des relations extérieures, donnait au général victorieux. Elle l'inter-

pella au milieu d'un grand cercle, lui demandant quelle était à ses yeux la première femme du monde, morte ou vivante. « Celle qui a fait le plus d'enfans, » répondit Napoléon, avec beaucoup de simplicité. M^{me} de Staël, d'abord un peu déconcertée, essaya de se remettre en lui observant qu'il avait la réputation d'aimer peu les femmes. « Pardonnez-moi, reprit Napoléon, j'aime beaucoup la mienne, Madame. »

Le général de l'armée d'Italie eût pu sans doute mettre le comble à l'enthousiasme de la Corine genevoise, disait l'Empereur ; mais il redoutait ses infidélités politiques et son intempérance de célébrité ; peut-être eût-il tort. Toutefois l'héroïne avait fait trop de poursuites, elle s'était vue trop rebutée, pour ne pas devenir une chaude ennemie. Elle suscita d'abord Benjamin Constant, qui n'entra pas bien loyalement dans la carrière, observait l'Empereur : lors de la formation du tribunal, il employa les plus vives sollicitations près du Premier Consul pour s'y trouver compris. A onze heures du soir il suppliait encore à toute force ; à minuit, et la faveur prononcée, il était déjà

» relevé jusqu'à l'insulte. La première
 » réunion des tribuns fut pour lui une
 » superbe occasion d'invectiver. Le soir,
 » illumination chez M^{me} de Staël. Elle
 » couronna son Benjamin au milieu d'une
 » assemblée brillante, et le proclama un
 » second Mirabeau. A cette farce, qui
 » n'était que ridicule, succédèrent des
 » plans plus dangereux. Lors du concor-
 » dat, contre lequel M^{me} de Staël était
 » forcenée, elle unit tout à coup contre
 » moi les aristocrates et les républicains :
 » — Vous n'avez plus qu'un moment, leur
 » criait-elle, demain le tyran aura qua-
 » rante mille prêtres à son service. »

M^{me} de Staël ayant enfin lassé toute
 patience, disait Napoléon, fut envoyée
 en exil. Son père avait déjà vivement
 déplu lors de la campagne de Marengo.
 » A mon passage j'avais voulu le voir,
 » disait l'Empereur, et n'avais trouvé
 » qu'un lourd régent de collège, bien
 » boursofflé. Peu de temps après, et
 » dans l'espoir sans doute de reparaitre
 » avec mon secours sur la scène du
 » monde, il publia une brochure dans
 » laquelle il prouvait que la France ne
 » pouvait plus être république ni monar-
 » chie. On ne voit pas trop, disait l'Em-

pereur, ce qui lui restait. Il appelait
 dans cet ouvrage le Premier Consul,
 » *l'homme nécessaire*, etc., etc. Lebrun
 » lui répondit, par une lettre en quatre
 » pages, dans son beau style et d'une
 » façon très-mordante : il lui demandait
 » s'il n'avait pas assez fait de mal à la
 » France, et s'il ne se lassait pas, après
 » son épreuve de la Constituante, de
 » prétendre à la régenter de nouveau ?

M^{me} de Staël, dans sa disgrâce, com-
 » battait d'une main et sollicitait de l'autre.
 » Le Premier Consul lui fit dire qu'il
 » lui laissait l'univers à exploiter, qu'il
 » lui abandonnait le reste de la terre, et
 » ne se réservait que Paris, dont il lui
 » défendait d'approcher. Mais Paris était
 » précisément l'objet de tous les vœux
 » de M^{me} de Staël. N'importe, le Consul
 » fut constamment inflexible. Toutefois
 » M^{me} de Staël renouvelait de temps à
 » autre ses tentatives. Sous l'empire elle
 » voulut être dame du palais ; il y avait
 » sans doute à dire oui ou non ; mais le
 » moyen qu'on pût tenir M^{me} de Staël
 » tranquille dans un palais ! etc., etc. »

Après dîner l'Empereur nous a lu les
 Horaces, que notre admiration a sou-

vent interrompus. Jamais Corneille ne nous avait semblé plus grand, plus beau, plus nerveux que sur notre rocher.

Mercredi 14.

De la chasse à Sainte-Hélène, etc. — Veille du 15 Août, etc.

L'Empereur est sorti de bonne heure. Avant neuf heures il m'a fait appeler; il était dans l'intention de monter à cheval et d'essayer de pouvoir tirer quelques perdrix que nous apercevons toutes les fois que nous sommes en voitures, qui se laissent toujours approcher tant que nous sommes sans armes, mais jamais autrement. L'Empereur s'est mis à marcher pour tâcher de se poster à propos; mais on n'a pu retrouver les perdrix; il s'est fatigué promptement et a pris le parti de monter à cheval, observant que tout ceci n'était point précisément les chasses de Rambouillet ni de Fontainebleau. Au retour nous avons déjeuné sous la tente; l'Empereur a fait asseoir à table le petit Tristan, qu'il a vu traverser la prairie, et s'en est fort amusé pendant tout le repas.

Après le déjeuner, l'Empereur a fait

relire et à clos le chapitre de Rivoli *. Nous en étions aux trois quarts, quand l'annonce du Gouverneur nous a fait quitter précipitamment la tente et prendre refuge chacun dans notre tanière. L'Empereur a voulu beaucoup moins qu'un autre se laisser relancer; ses conversations avec le Gouverneur lui sont par trop pénibles et désagréables. « Je n'en veux plus avoir, dit-il. Il m'échappe des choses dures qui compromettent mon caractère et ma dignité: il ne doit sortir de ma bouche que des choses flatteuses. » Il se trouvait fatigué de sa course du matin; il s'est mis au bain.

Sur les cinq heures il a fait un tour en calèche: le temps était délicieux.

Le Gouverneur avait vivement désiré voir l'Empereur; il avait, disait-il, à lui parler d'affaires. On soupçonne que c'était pour lui dire qu'il n'avait plus d'argent, qu'il avait tout épuisé et ne savait plus comment faire, ce qui eût été fort indifférent à l'Empereur, qui n'eût pas

* Il se trouve imprimé dans ce recueil, tome 3, page 240.

manqué de le prier de nouveau de le laisser tranquille.

Avant le dîner, l'Empereur jouait aux échecs dans le salon; il avait pris du punch. Je suis arrivé tard, en entrant il m'a dit de prendre ma part du punch; mais on a fait observer qu'il n'y avait plus de verres. « Oh que si, a-t-il dit en me donnant le sien, et il boira j'en suis sûr... » Puis il a ajouté : « C'est à l'anglaise n'est-ce pas? Chez nous on ne boit guère qu'après sa maîtresse. »

Pendant le dîner on a fait l'observation que c'était la veille du quinze août; l'Empereur a dit alors : « Demain en Europe, bien des santés seront portées à Sainte-Hélène. Il est bien quelques sentimens, quelques vœux qui traverseront l'Océan. » Il en avait déjà eu la pensée ce matin durant la course à cheval, et m'avait dit les mêmes choses.

Après le dîner, Cinna : Corneille nous semble divin.

Jeudi 15.

Fête de l'Empereur.

Aujourd'hui, quinze août, c'était la fête de l'Empereur; nous avions projeté

de nous présenter tous chez lui vers les onze heures : il nous a déjoués en paraissant gaîment lui-même à nos portes dès neuf heures. Il faisait fort doux; il a gagné le jardin; chacun s'y est successivement réuni; le Grand-Maréchal, sa femme, ses enfans sont arrivés; l'Empereur a déjeûné, entouré de tous ses fidèles, sous la grande et belle tente, qui est une véritable et heureuse acquisition. La température était belle; lui-même était gai et fort causant; il a semblé jouir quelques instans de nos sentimens et de nos vœux; il a voulu, nous a-t-il dit, passer toute la journée entouré de nous tous; ce qui en effet a eu lieu, causant, travaillant et nous promenant à pied ou en voiture.

Vendredi 16.

Ecole Polytechnique supprimée, etc. — Indécences des journaux anglais, etc. — Machine à glace.

Mon fils et moi nous nous sommes rendus de très-bonne heure sous la tente auprès de l'Empereur, qui a travaillé divers chapitres de la campagne d'Italie jusqu'à deux heures, qu'il s'est retiré sur l'annonce du Gouverneur, marmot-

tant : « Le misérable m'envie je crois l'air que je respire ! »

Pendant le déjeuner il avait demandé le journal des Débats, qui contenait la nouvelle organisation des académies; il voulait voir les membres qu'on avait chassé de l'Institut. Cela a conduit à revenir sur la suppression de l'école Polytechnique, que l'on disait inutile et dangereuse. Le journal anglais que nous avions reçu ne jugeait pas ainsi; il disait que cette suppression seule valait aux ennemis de la France plus qu'une grande victoire; que rien ne pouvait prouver davantage les véritables intentions pacifiques et l'extrême modération de la dynastie qui venait gouverner la France, etc., etc. : il disait encore beaucoup d'autres choses.

Quelqu'un observait à ce sujet que les papiers anglais devenaient, pour le gouvernement français, malveillans jusqu'à la grossièreté et à l'indécence. . . .

Lord ou Lady Holland avait, par une galanterie toute particulière, adressé à Longwood, pour l'usage de l'Empereur, une machine d'invention nouvelle, propre à créer de la glace : elle nous est

arrivée aujourd'hui par l'entremise de l'amiral Malcolm. L'Empereur, en ressortant vers les quatre heures, en a voulu voir l'expérience; l'Amiral s'y trouvait; elle a été des plus imparfaites. L'Empereur au bout de quelque temps a pris le parti de la promenade et a emmené l'Amiral, avec lequel la conversation a roulé sur une foule d'objets, et, de la part de l'Empereur, sur le ton le plus affable et le plus amical.

Samedi 17.

Idées religieuses de Napoléon. — Evêque de Nantes (de Voisins). — Le Pape. — Libertés de l'église gallicane. — Anecdotes. — Concordat de Fontainebleau.

L'Empereur a déjeuné sous la tente; durant le repas, deux de ces Messieurs racontaient à l'Empereur les excès dont ils avaient été témoins à l'armée, et qui lui étaient demeurés inconnus. Les violations multipliées de ses ordres, les violens abus d'autorité, d'autres grands torts encore, etc., etc. L'Empereur écoutait : quelques détails étaient si forts, qu'il ne pouvait les croire, disait-il. « Allons, Messieurs, a-t-il repris, vous faites ici des libelles. »

Le vent était très-violent; il y avait tempête; il pleuvait de temps à autre. L'humidité a forcé l'Empereur de rentrer.

Après le dîner on a lu Zaïre, et les belles scènes d'Oedipe, parmi lesquelles l'Empereur distinguait surtout celle de la reconnaissance, qu'il a dit être la plus belle, la plus complete du théâtre.

En parlant de prêtres et de religion, la conversation a conduit l'Empereur à dire : « L'homme lancé dans la vie se demande : D'où viens-je? Qui suis-je? Où vais-je! Ce sont autant de questions mystérieuses qui nous précipitent vers la religion. Nous courons au-devant d'elle, notre penchant naturel nous y porte; mais arrive l'instruction qui nous arrête : l'instruction et l'histoire, voilà les grands ennemis de la vraie religion, défigurée par les imperfections des hommes. Pourquoi, se dit-on, celle de Paris n'est-elle pas celle de Londres, ni de Berlin? Pourquoi celle de Pétersbourg diffère-t-elle de celle de Constantinople? Celle-ci, de celle de la Perse, du Gange et de la Chine? Pourquoi celle des temps anciens n'est-elle pas celle d'aujourd'hui? Alors la

raison se replie douloureusement; elle s'écrie : Religions! religions! O enfans des hommes!... On croit bien à Dieu, parce que tout le proclame autour de nous, et que les plus grands esprits y ont cru; non seulement Bossuet, dont c'était le métier, mais encore Newton, Leibnitz, qui n'y avaient que faire; mais on ne sait que penser de la doctrine qu'on nous enseigne, et nous nous retrouvons la montre qui va sans connaître son horloger... Et voyez un peu la gaucherie de ceux qui nous forment; ils devraient éloigner de nous l'idée du paganisme et de l'idolâtrie, parce que leur absurdité provoque nos premiers raisonnemens, et nous prépare à résister à la croyance passive; et pourtant ils nous élèvent au milieu des Grecs et des Romains, avec leurs myriades de divinités. Tel a été, pour mon compte et à la lettre, la marche de mon esprit. J'ai eu besoin de croire, j'ai cru; mais ma croyance s'est trouvée heurtée, incertaine, dès que j'ai su, dès que j'ai raisonné; et cela m'est arrivé d'aussi bonne heure qu'à treize ans. Peut-être croirais-je de nouveau aveuglément, Dieu le veuille! je n'y résiste

» assurément pas, je ne demande pas
» mieux; je conçois que ce doit être un
» grand et vrai bonheur.

» Toutefois, dans les grandes tempêtes,
» dans les suggestions accidentelles de
» l'immoralité même, l'absence de cette
» foi religieuse, je l'affirme, ne m'a jamais
» influencé en aucune manière, et je n'ai
» jamais douté de Dieu; car si ma raison
» n'eût pas suffi pour le comprendre,
» mon intérieur ne l'adoptait pas moins.
» Mes nerfs étaient en sympathie avec ce
» sentiment.

» Lorsque je saisis le timon des affaires,
» j'avais déjà des idées arrêtées sur tous
» les grands élémens qui cohésionnent
» la société; j'avais pesé toute l'import-
» tance de la religion; j'étais persuadé,
» et j'avais résolu de la rétablir. Mais on
» croirait difficilement les résistances que
» j'eus à vaincre pour ramener le catho-
» licisme. On m'eût suivi bien plus vo-
» lontiers si j'eusse arboré la bannière
» protestante; c'est au point qu'au Con-
» seil d'Etat, où j'eus grande peine à
» faire adopter le concordat, plusieurs
» ne se rendirent qu'en complottant d'y
» échapper. Eh bien! se disaient-ils l'un
» à l'autre, faisons-nous protestans, et

» cela ne nous regardera pas. Il est sûr
» qu'au désordre auquel je succédais,
» que sur les ruines où je me trouvais
» placé, je pouvais choisir entre le catho-
» licisme et le protestantisme; et il est
» vrai de dire encore que les dispositions
» du moment poussaient toutes à celui-
» ci; mais outre que je tenais réellement
» à ma religion natale, j'avais les plus
» hauts motifs pour me décider. En pro-
» clamant le protestantisme, qu'eussé-je
» obtenu? J'aurais créé en France deux
» grands partis à peu près égaux, lorsque
» je voulais qu'il n'y en eût plus du tout;
» j'aurais ramené la fureur des querelles
» de religion, lorsque les lumières du
» siècle et ma volonté avaient pour but
» de les faire disparaître tout à fait. Ces
» deux partis en se déchirant eussent
» annihilé la France, et l'eussent rendue
» l'esclave de l'Europe? lorsque j'avais
» l'ambition de l'en rendre la maîtresse.
» Avec le catholicisme j'arrivais bien plus
» sûrement à tous mes grands résultats;
» dans l'intérieur, chez nous, le grand
» nombre absorbait le petit, et je me
» promettais de traiter celui-ci avec une
» telle égalité, qu'il n'y aurait bientôt
» plus lieu à connaître la différence. Au

» dehors, le catholicisme me conservait
 » le Pape; et avec mon influence et nos
 » forces en Italie, je ne désespérais pas
 » tôt ou tard, par un moyen ou par un
 » autre, de finir par avoir à moi la direc-
 » tion de ce Pape; et dès-lors quelle
 » influence! Quel levier d'opinion sur le
 » reste du monde! etc., etc.; » et il a
 » terminé disant: « François I^{er} était placé
 » véritablement pour adopter le protes-
 » tantisme à sa naissance, et s'en déclarer
 » le chef en Europe. Charles Quint, son
 » rival, prit vivement le parti de Rome,
 » c'est qu'il croyait voir là pour lui un
 » moyen de plus d'obtenir l'asservisse-
 » ment de l'Europe. Cela seul ne suffi-
 » sait-il pas pour indiquer à François I^{er}
 » la nécessité de se charger de défendre
 » l'indépendance de cette même Europe;
 » mais il laissa le plus pour courir après
 » le moins. Il s'attacha à poursuivre ses
 » mauvais procès d'Italie; et, dans l'in-
 » tention de faire sa cour au Pape, il se
 » mit à brûler des réformés dans Paris.
 » Si François I^{er} eût embrassé le luthé-
 » ranisme, si favorable à la suprématie
 » royale, il eût épargné à la France les
 » terribles convulsions religieuses ame-
 » nées plus tard par les calvinistes, dont

» l'atteinte, toute républicaine, fut sur
 » le point de renverser le trône et de dis-
 » soudre notre belle monarchie. Malheu-
 » reusement François I^{er} ne comprit rien
 » de tout cela, car il ne saurait donner
 » ses scrupules pour excuse, lui qui s'allia
 » avec les Turcs et les amena au milieu
 » de nous. Tout bonnement c'est qu'il
 » n'y voyait pas si loin. Bêtise du temps!
 » intelligence féodale! François I^{er}, après
 » tout, n'était qu'un héros de tournois,
 » un beau de salon, un de ces grands
 » hommes pygmées.

» L'évêque de Nantes (De Voisins),
 » disait encore l'Empereur, me rendait
 » réellement catholique par la sagesse de
 » ses raisonnemens, son excellente mo-
 » rale et sa tolérance éclairée. Marie-
 » Louise, dont il était le confesseur, le
 » consulta un jour sur l'obligation de
 » faire maigre les vendredis. — A quelle
 » table mangez-vous, lui dit l'évêque?
 » — A celle de l'Empereur. — Y com-
 » mandez-vous? — Non. — Vous n'y pou-
 » vez donc rien; le ferait-il lui-même? Il
 » est à croire que non. — Soumettez-
 » vous alors, et ne provoquez pas un
 » sujet de scandale. Votre premier devoir
 » est de lui obéir et de le faire respecter;

» vous ne manquerez pas d'autres moyens
 » de vous amender et de vous priver aux
 » yeux de Dieu.

» Ce fut la même chose encore pour
 » une communion publique que quel-
 » ques-uns mirent en tête à Marie-Louise
 » pour le jour de Pâques. Elle ne le voulut
 » pourtant pas sans avoir pris l'avis de son
 » sage confesseur, qui l'en dissuada par
 » les mêmes raisonnemens. Quelle diffé-
 » rence, disait l'Empereur, si elle eût
 » été travaillée par un fanatique! quelles
 » querelles, quelle désunion n'eût-il pas
 » pu amener entre nous! Quel mal n'eût-
 » il pas pu faire dans les circonstances où
 » je me trouvais!

» L'évêque de Nantes, nous faisait
 » observer l'Empereur, avait vécu avec
 » Diderot, au milieu des incrédules, et
 » y avait toujours été convenablement;
 » aussi avait-il réponse à tout: il avait
 » surtout le bon esprit d'abandonner tout
 » ce qui n'était pas soutenable, de faire
 » rétrograder la religion de tout ce qu'il
 » n'eût pu défendre. — Un animal qui se
 » meut, combine et pense, n'a-t-il pas
 » une âme, lui disait-on? — Pourquoi pas,
 » répondait-il. — Mais où va-t-elle? Car
 » elle n'est pas à l'égalé de la nôtre. —

» Que vous importe, elle demeure peut-
 » être dans les Limbes. Il se retirait donc
 » dans les derniers retranchemens, dans
 » la forteresse même, et là se ménageait
 » toujours ainsi un excellent terrain. Aussi
 » argumentait-il bien mieux que le Pape,
 » et souvent il le désolait. C'était, parmi
 » nos évêques, le plus ferme appui des
 » libertés gallicanes. C'était mon oracle,
 » mon flambeau; il avait ma confiance
 » aveugle sur les matières religieuses;
 » car, dans mes querelles avec le Pape,
 » j'avais pour premier soin, bien qu'en
 » ayant dit les intrigans et les brouillons
 » à soutane, de ne pas toucher au dogme;
 » si bien que dès que ce bon et véné-
 » rable évêque de Nantes me disait: Pre-
 » nez garde, vous voilà en face du dogme;
 » sans m'amuser à dissenter avec lui,
 » sans chercher même à le comprendre,
 » je déviais aussitôt de ma route, pour
 » y revenir par d'autres voies; et comme
 » il n'avait pas mon secret, combien il
 » aura été étonné de mes circuits! Que
 » j'aurai dû lui paraître bizarre, obstiné,
 » capricieux, inconséquent! C'est que
 » j'avais un but, et qu'il ne le connais-
 » sait pas.

» Les Papes ne pouvaient nous par-

» donner nos libertés de l'église galli-
 » cane : les quatre fameuses propositions
 » de Bossuet surtout excitaient leur rés-
 » sentiment ; c'était, selon eux, un véri-
 » table manifeste de guerre ; aussi nous
 » considéraient-ils hors du giron au moins
 » autant que les protestans. Ils nous trou-
 » vaient aussi coupables, peut-être plus,
 » et s'ils ne nous avaient pas accablés de
 » foudres ostensibles, c'est qu'ils avaient
 » craint les conséquences : notre sépa-
 » ration. L'exemple de l'Angleterre était
 » là. Ils n'avaient donc pas voulu se cou-
 » per le bras droit de leur propre main ;
 » mais ils ne cessaient de veiller pour une
 » occasion favorable ; ils l'attendaient du
 » temps. Nul doute qu'ils vont la croire
 » arrivée aujourd'hui. Toutefois les lu-
 » mières et les mœurs du siècle les re-
 » pousseront encore.

» Quelque temps avant mon couron-
 » nement, disait l'Empereur, le Pape
 » voulut me voir, et tint à se rendre
 » lui-même chez moi. Il avait fait bien
 » des concessions. Il était venu à Paris
 » me couronner, il consentait à ne pas
 » me poser la couronne, il me dispen-
 » sait de communier en public avant la
 » cérémonie, il avait donc, selon lui,

» bien des récompenses à attendre en
 » retour ; aussi avait-il rêvé d'abord la Ro-
 » magne, les légations, et il commençait
 » à soupçonner qu'il faudrait renoncer à
 » tout cela. Il se rabattit alors sur une bien
 » petite grâce, disait-il, seulement à voir
 » signer un titre ancien, un chiffon bien
 » usé qu'il tenait de Louis XIV. — Faites-
 » moi ce plaisir, disait-il ; au fond cela ne
 » signifie rien. — Volontiers, Très-Saint-
 » Père, et la chose est faite, si elle est
 » faisable. » Or, c'était une déclaration
 dans laquelle Louis XIV, sur la fin de
 ses jours, séduit par M^{me} de Maintenon,
 ou gagné par ses confesseurs, désap-
 prouvait les fameux articles de 1682,
 base des libertés de l'église gallicane.
 L'Empereur répondit malignement qu'il
 n'avait, pour son compte, aucune ob-
 jection personnelle ; mais qu'il fallait
 toutefois, pour la règle, qu'il en parlât
 avec les évêques ; sur quoi le Pape se
 tuait de répéter que cela n'était nulle-
 ment nécessaire, que cela ne méritait
 pas tant de bruit. « Je ne montrerai ja-
 » mais cette signature, disait-il, pas plus
 » qu'on n'a montré celle de Louis XIV.
 » — Mais si cela ne signifie rien, disait
 » Napoléon, à quoi bon ma signature ? et

» si cela peut signifier quelque chose, il
 » faut bien que déceemment je consulte
 » mes docteurs. »

Toutefois, pour ne pas refuser sans
 cesse, l'Empereur voulut paraître n'en
 être pas éloigné. Alors l'évêque de Nantes
 et les vrais évêques français accoururent
 aussitôt. « Ils étaient furieux, et me gar-
 » daient, disait l'Empereur, comme ils
 » eussent gardé Louis XIV au lit de mort,
 » pour l'empêcher de se faire protestant.
 » Les Sulpiciens furent appelés, c'étaient
 » des *Jesuites au petit pied*; ceux-là cher-
 » chaient quelle était ma pensée; ils ne
 » demandaient qu'à faire ce que j'aurais
 » voulu. »

L'Empereur a terminé disant: « Le
 » Pape m'avait dispensé de la commu-
 » nion publique, et c'est sur cette dé-
 » termination de sa part que je juge de
 » la sincérité de sa croyance religieuse.
 » Il avait tenu une congrégation de car-
 » dinaux pour arrêter le cérémonial. La
 » plus grande partie avait insisté forte-
 » ment pour que je communiasse en
 » public, soutenant que l'exemple serait
 » d'un grand poids sur les peuples, et
 » qu'il fallait que je le donnasse. Le
 » Pape, au contraire, craignant que je

» n'accomplisse cet acte que comme un
 » des articles du programme de M. de
 » Ségur, n'y voyait qu'un sacrilège, et
 » s'y opposa inflexiblement. Napoléon
 » ne croit peut-être pas, disait-il: un
 » temps viendra sans doute où il croira;
 » en attendant ne chargeons pas sa cons-
 » cience ni la nôtre.

» Dans sa charité chrétienne, car c'est
 » véritablement un bon, doux et brave
 » homme, disait l'Empereur, il n'a jamais
 » désespéré de me tenir pénitent à son
 » tribunal; il en a laissé souvent échapper
 » l'espoir et la pensée. Nous en causions
 » quelquefois gaîment et de bonne ami-
 » tié. Vous y viendrez tôt ou tard, me
 » disait-il, avec une innocente douceur,
 » je vous y tiendrai, ou d'autres si ce
 » n'est pas moi; et vous verrez alors
 » quel contentement, quelle satisfaction
 » pour vous-même, etc., etc. En atten-
 » dant, mon influence sur lui était telle,
 » que je lui arrachai, par la seule force
 » de ma conversation privée, ce fameux
 » concordat de Fontainebleau, dans le-
 » quel il a renoncé à la souveraineté
 » temporelle, acte pour lequel il a fait
 » voir depuis qu'il redoutait le jugement
 » de la postérité, ou plutôt la réprobation

» de ses successeurs. Il n'eut pas plutô
 » signé, qu'il s'en repentit. Il devait, le
 » lendemain, dîner en public avec moi;
 » mais dans la nuit il fut malade ou
 » feignit de l'être. C'est qu'immédiat
 » ment après que je l'eus quitté il re
 » tomba dans les mains de ses conseillers
 » habituels, qui lui firent un épouvantail
 » de ce qu'il venait d'arrêter. Si nous
 » eussions été laissés à nous seuls, j'en
 » eusse fait ce que j'aurais voulu; j'eusse
 » gouverné alors le monde religieux avec
 » la même facilité que je gouvernais le
 » monde politique. Pie VII est vraiment
 » un agneau, tout à fait un bon homme,
 » un véritable homme de bien que j'es
 » time, que j'aime beaucoup, et qui, de
 » son côté, me le rend un peu, j'en suis
 » sûr. Vous ne le verrez pas trop se
 » plaindre de moi, ni porter surtout au
 » cune accusation directe et personnelle.
 » Vous ne verrez pas non plus les autres
 » souverains le faire davantage. Peut-être
 » des déclamations vagues et banales
 » d'ambition et de mauvaise foi; mais
 » rien de positif et de direct: parce que
 » les hommes d'Etat savent bien que,
 » l'heure des libelles passée, on ne sau
 » rait se permettre d'accusation publique

» sans des preuves à l'appui; or ils n'au
 » raient rien à produire en ce genre:
 » telle sera l'histoire. Il n'y aura rien de
 » contraire, au plus, que quelques mau
 » vais chroniqueurs assez bornés pour
 » avoir pris des radotages de coterie, ou
 » des intrigues pour des faits authenti
 » ques, ou bien encore les mémorialistes,
 » qui, trompés par les erreurs du mo
 » ment, seront morts avant d'avoir pu
 » se redresser, etc.

» Quand on connaîtra la vérité de mes
 » querelles avec le Pape, on s'étonnera
 » de tout ce qu'il fit souffrir à ma pa
 » tience; car on sait que je n'étais pas
 » endurant. Lorsqu'il me quitta, après
 » mon couronnement, il partit avec le
 » secret dépit de n'avoir pas obtenu de
 » moi les récompenses qu'il croyait avoir
 » méritées. Mais, quelque reconnaissance
 » que je lui eusse portée d'ailleurs, je ne
 » pouvais, après tout, trafiquer des inté
 » rêts de l'Empire, pour l'acquit de mes
 » propres sentimens; et puis j'étais trop
 » fier pour sembler avoir acheté ses com
 » plaisances. A peine eut-il le pied sur
 » le sol italien, que les intrigans, les
 » brouillons, les ennemis de la France,
 » profitèrent de ses dispositions pour s'en

» saisir, et dès cet instant tout fut hostile
 » de sa part. Ce n'était plus le doux, le
 » paisible *Chiaromonti*, ce bon évêque
 » d'Imola, qui s'était proclamé de si
 » bonne heure digne des lumières de
 » son siècle. Sa signature n'était plus
 » apposée qu'à la suite d'actes tenant
 » bien plus des Grégoire et des Boniface,
 » que de lui. Rome devint le foyer de
 » tous les complots tramés contre nous.
 » J'essayai vainement de le ramener par
 » la raison, il ne m'était plus possible
 » d'arriver jusqu'à ses sentimens. Les
 » torts devinrent si graves, les insultes
 » si patentes, qu'il me fallut bien agir à
 » mon tour. Je me saisis donc de ses
 » forteresses, je m'emparai de quelques
 » provinces, je finis même par occuper
 » Rome, tout en lui déclarant et en
 » observant strictement qu'il demeurerait
 » sacré pour moi dans ses attributions
 » spirituelles, ce qui était loin de faire
 » son compte. Cependant il se présenta
 » une crise, on crut que la fortune m'ab-
 » abandonnait à Essling; et aussitôt on fut
 » prêt à Rome, pour soulever la popula-
 » tion de cette grande capitale. L'officier
 » qui y commandait ne crut pouvoir
 » échapper au danger, qu'en se défaisant

» du Pape, qu'il mit en route pour la
 » France. Un tel événement s'était opéré
 » sans ordres, et même il me contrariait
 » fort. J'expédiai donc sur-le-champ
 » pour qu'on fit demeurer le Pape où
 » on le rencontrerait, et on l'établit à
 » Savonne, où on l'entoura de soins et
 » d'égards; car je voulais bien me faire
 » craindre, mais non le maltraiter; le
 » soumettre, mais non l'avilir: j'avais
 » bien d'autres vues! Ce déplacement ne
 » fit qu'accroître le ressentiment et les
 » intrigues. Jusque-là, la querelle n'avait
 » été que temporelle; les meneurs du
 » Pape, dans l'espoir de relever leurs
 » affaires, la compliquèrent de tout le
 » mélange du spirituel. Alors il me fal-
 » lut le combattre aussi sur ce point:
 » j'eus mon conseil de conscience, mes
 » conciles; et j'investis mes Cours impé-
 » riales de l'appel comme d'abus; car
 » mes soldats ne pouvaient plus rien à
 » tout ceci; il me fallait bien combattre
 » le Pape avec ses propres armes. A ses
 » érudits, à ses ergoteurs, à ses légistes,
 » à ses scribes, je devais opposer les
 » miens.

» Il y eut une trame anglaise pour l'en-
 » lever de Savonne; elle me servait; je

» le fis transporter à Fontainebleau ; mais
 » là devait être le terme de ses misères et
 » la régénération de sa splendeur. Toutes
 » mes grandes vues s'étaient accomplies
 » sous le déguisement et le mystère, j'a-
 » vais amené les choses au point que le
 » développement en était infaillible, sans
 » nul effort et tout naturel. Aussi, voit-on
 » le Pape le consacrer dans le fameux con-
 » cordat de Fontainebleau, en dépit même
 » de mes revers de Moscow. Qu'eût-ce
 » donc été si je fusse revenu victorieux
 » et triomphant ? J'avais donc enfin ob-
 » tenu la séparation tant désirée du spi-
 » rituel d'avec le temporel, dont le mé-
 » lange est si préjudiciable à la sainteté
 » du premier, et porté le trouble dans la
 » société au nom et par les mains mêmes
 » de celui qui doit en être le centre d'har-
 » monie ; et, dès-lors, j'allais relever
 » le Pape outre mesure, l'entourer de
 » pompe et d'hommages ; je l'eusse amené
 » à ne plus regretter son temporel, j'en
 » aurais fait une idole ; il fût demeuré
 » près de moi ; Paris fût devenu la capi-
 » tale du monde chrétien, et j'aurais di-
 » rigé le monde religieux ainsi que le
 » monde politique. C'était un moyen de
 » plus de resserrer toutes les parties

» fédératives de l'Empire, et de contenir
 » en paix tout ce qui demeurerait en de-
 » hors. J'aurais eu mes sessions religieuses
 » comme mes sessions législatives ; mes
 » conciles eussent été la représentation
 » de la chrétienté, les Papes n'en eussent
 » été que les présidens ; j'eusse ouvert et
 » clos ces assemblées, approuvé et pu-
 » blié leurs décisions, comme l'avaient
 » fait Constantin et Charlemagne ; et si
 » cette suprématie avait échappé aux Em-
 » pereurs, c'est qu'ils avaient fait la faute
 » de laisser résider loin d'eux les chefs
 » spirituels, qui ont profité de la faiblesse
 » des Princes, ou de la crise des événe-
 » mens, pour s'en affranchir, et les sou-
 » mettre à leur tour.

» Mais, reprenait l'Empereur, pour
 » en arriver là, j'avais dû manœuvrer avec
 » beaucoup d'adresse, déguiser surtout
 » ma véritable pensée, et donner tout à
 » fait le change à l'opinion ; présenter à la
 » pâture publique des petitesesses vulgai-
 » res, afin de lui mieux dérober l'import-
 » tance et la profondeur du but secret. ®
 » Aussi était-ce avec une espèce de satis-
 » faction que je me voyais accusé de bar-
 » barie envers le Pape, de tyrannie en
 » matière religieuse. Les étrangers sur-

» tout me servaient à mon gré, en rem-
 » plissant leurs mauvais libelles de ma
 » mesquine ambition, qui, selon eux,
 » avait eu besoin de dévorer le misérable
 » patrimoine de Saint Pierre, etc., etc.*
 » Mais je savais bien qu'en résultat on me
 » reviendrait au dedans, et qu'au dehors
 » on ne serait plus à même d'y remédier.
 » Que n'eût-on pas fait pour le prévenir,
 » si on l'eût deviné à temps; car quel
 » empire désormais sur tous les pays ca-
 » tholiques, et quelle influence sur ceux
 » même qui ne le sont pas, à l'aide des
 » membres de cette religion qui s'y trou-
 » vent répandus, etc., etc.»

L'Empereur disait que cet affranchis-
 sement de la cour de Rome, cette réu-
 nion légale, la direction religieuse dans
 la main du Souverain, avaient été long-
 temps et toujours l'objet de ses médi-
 tations et de ses vœux. « L'Angleterre,

* On trouve, tome 1^{er}, page 115 des Mé-
 moires de Napoléon, des notes dictées par lui
 sur les quatre Concordats de M. l'abbé de Pradt
 dans lesquelles se trouvent des développemen-
 précieux de certains passages de ce chapitre
 et auxquelles ce chapitre à son tour ne lais-
 pas que d'ajouter quelques lumières et qu'un
 intérêt.

» la Russie, les couronnes du Nord, une
 » partie de l'Allemagne la possèdent, di-
 » sait-il; Venise, Naples en avaient joui :
 » on ne saurait gouverner sans elle; au-
 » trement une nation est à chaque ins-
 » tant blessée dans son repos, sa dignité,
 » son indépendance. Mais c'était fort dif-
 » ficile, ajoutait-il; à chaque tentative
 » j'en voyais le danger. Je pouvais juger
 » qu'une fois embarqué, la nation m'eût
 » abandonné. J'ai plus d'une fois sondé
 » l'opinion, essayé de la provoquer; mais
 » en vain, et j'ai pu me convaincre que
 » je n'usse jamais eu la coopération na-
 » tionale, etc., etc.» Et ceci m'a expli-
 qué une sortie dont j'avais été témoin
 dans le temps aux Tuileries.

L'Empereur, à une de ses grandes au-
 diences du dimanche, la réunion extrê-
 mement nombreuse, apercevant l'arche-
 vêque de Tours (de Barral), lui dit d'une
 voix très-élevée : « Eh bien! Monsieur
 » l'Archevêque, comment vont nos af-
 » faires avec le Pape? — Sire, la députa-
 » tion de vos Evêques va se mettre en
 » route pour Savonne. Eh bien! tachez
 » de faire entendre raison au Pape, ren-
 » dez-le sage; autrement il n'a qu'à per-
 » dre avec nous. Dites-lui bien qu'il n'est

» plus au temps des Grégoire, et que je
 » ne suis pas un débonnaire. Il a l'exem-
 » ple de Henri VIII; sans avoir sa mé-
 » chanceté, j'ai plus de force et de puis-
 » sance que lui. Qu'il sache bien que
 » quelque parti que je prenne, j'ai six
 » cent mille Français en armes, même
 » un million qui, dans tous les cas, mar-
 » cheront avec moi, pour moi et comme
 » moi; les paysans, les ouvriers ne con-
 » naissent que moi, ils me portent une
 » confiance aveugle. La partie sage, éclair-
 » rée de la classe intermédiaire, ceux
 » qui soignent leurs intérêts et recher-
 » chent la tranquillité me suivront; il ne
 » restera donc plus pour lui que la classe
 » bourdonnante qui, au bout de huit
 » jours, l'aura oublié pour commérer sur
 » de nouveaux objets. » Et comme l'Ar-
 » chevêque, fort embarrassé de sa conte-
 » nance, voulait balbutier quelques pa-
 » roles. — « Vous êtes en dehors de tout
 » ceci, M. l'Archevêque, reprit l'Empe-
 » reur d'une voix toute radoucie; je par-
 » tage vos doctrines, j'honore votre piété,
 » je respecte votre caractère. »

L'Empereur, je le comprends bien au-
 jourd'hui, n'avait jeté, sans doute, tout
 cela en avant, que pour que nous le

fissions fructifier au dehors; mais il se
 méprenait bien sur nos dispositions,
 celles du palais du moins. Une portion,
 la moins réfléchie, n'hésitait pas dans
 ces occasions à le blâmer tout bonne-
 ment et hautement; l'autre portion, la
 mieux intentionnée, se donnait bien de
 garde d'en divulguer un seul mot, dans
 la crainte de lui faire tort dans l'opinion;
 car tel était en général notre travers
 d'esprit, notre manière singulière de ju-
 ger, d'interpréter l'Empereur, bien que
 sans malveillance, mais seulement par lé-
 gèreté, par inconséquence ou par mode,
 qu'au lieu de chercher à le rendre popu-
 laire, nous sommes peut-être ceux qui
 lui avons fait le plus de mal. Je me sou-
 viens très-bien que précisément pour
 ce fameux Concordat de Fontainebleau,
 le matin qu'il parut inopinément dans
 le Moniteur, on se disait confidentielle-
 ment dans les salons de Saint-Cloud,
 que rien n'était moins vrai que cette
 pièce, quelle était fausse et controuvé;
 d'autres disaient à l'oreille, que le fond
 en était vrai, sans doute; mais qu'il
 avait été arraché au Pape par la frayeur
 que lui avaient causée la colère de l'Em-
 pereur et sa violence; si bien que je ne

serais pas étonné que cet heureux épisode, si dramatique, de Napoléon à Fontainebleau, *trainant le père des fidèles par ses cheveux blancs*, ne fût pas sorti précisément de l'imagination du prosateur poétique; mais qu'il l'eût en effet recueilli de la bouche des courtisans, des serviteurs mêmes de l'Empereur; et pourtant voilà comme on écrit l'histoire!

Dimanche 18.

Conversation vive de l'Empereur avec le Gouverneur en tiers avec l'Amiral.

Le temps, toute la nuit et le jour, a été des plus affreux. Sur les trois heures, l'Empereur est sorti, profitant d'une éclaircie: il est entré chez moi; nous sommes passés chez le général Gourgaud, qui était malade, et de là chez M^{me} de Montholon, qui a suivi dans le jardin. L'Empereur était d'une extrême gaieté, la conversation s'en ressentait; il a entrepris d'amener M^{me} de Montholon à faire sa confession générale, insistant surtout sur le point de départ. « Allons, » disait-il, parlez sans crainte, que le » voisin ici ne vous gêne pas, ne voyez » en lui que le confesseur, nous n'en

» saurons rien le quart d'heure d'après, etc., etc. »

Et vraiment, je crois qu'il allait persuader, quand malheureusement le Gouverneur est venu interrompre de si heureuses dispositions: il a paru, et l'Empereur a gagné brusquement le fond du bois pour ne pas le recevoir. M. de Montholon nous a rejoints peu d'instans après, pour faire connaître à l'Empereur que le Gouverneur et l'Amiral demandaient instamment l'honneur de lui parler: l'Empereur a cru à quelque communication de leur part, il est revenu dans le jardin, où il les a reçus.

Nous sommes demeurés en arrière avec les officiers du Gouverneur. Bientôt la conversation a été vive de la part de l'Empereur, qui, se promenant entre le Gouverneur et l'Amiral, n'adressait guère la parole qu'à celui-ci, même en parlant de l'autre. Nous demeurions à une assez grande distance pour ne rien entendre distinctement; mais j'ai su plus tard qu'il lui a répété de nouveau, et avec plus de force et de chaleur peut-être, tout ce qu'il lui avait déjà dit dans les conversations précédentes.

Sur les bonnes interprétations que

l'Amiral, qui jouait le rôle de médiateur, s'efforçait de donner aux intentions du Gouverneur, l'Empereur a dit : « Les fautes de M. Lowe viennent de ses habitudes dans la vie. Il n'a jamais commandé que des déserteurs étrangers, des Piémontais, des Corses, des Siciliens, et tous renégats traitres à leur patrie : la lie, l'écume de l'Europe. S'il eût commandé des hommes, des Anglais; s'il l'était lui-même, il aurait des égards pour ceux qu'on doit honorer. » Dans un autre moment l'Empereur a dit qu'il était un courage moral aussi nécessaire que le courage du champ de bataille; que M. Lowe ne l'avait pas ici vis-à-vis de nous, en ne rêvant que notre évasion, plutôt que d'employer pour l'empêcher les seuls moyens vrais, sages, raisonnables, froids. L'Empereur lui a dit aussi que du reste son corps était entre les mains des méchans; mais que son âme demeurerait aussi fière, aussi indépendante qu'à la tête de quatre cent mille hommes, ou sur le trône, quand il faisait des Rois.

A l'article des réductions de nos dépenses et de l'argent qu'on demandait à l'Empereur, il a répondu : « Tous ces

détails me sont trop pénibles, ils sont ignobles. Vous me mettiez sur les charbons ardents de Montézuma ou de Guetimozin, que vous ne tireriez pas de moi l'or que je n'ai pas. D'ailleurs qui vous demande quelque chose? Qui vous prie de me nourrir? Quand vous discontinuerez vos provisions, si j'ai faim, ces braves soldats que voilà, en montrant de la main le camp du 55°, prendront pitié de moi, j'irai m'asseoir à la table de leurs grenadiers; et ils ne repousseront pas, j'en suis sûr, le premier, le plus vieux soldat de l'Europe. » L'Empereur ayant reproché au Gouverneur d'avoir gardé quelques ouvrages qui lui étaient adressés, il a répondu que c'était parce que l'adresse portait la qualification d'Empereur. « Et qui vous a donné le droit, a répliqué l'Empereur, de me disputer ce titre? Dans peu d'années votre lord Castlereagh, votre lord Bathurst et tous les autres, vous qui me parlez, vous serez ensevelis dans la poussière de l'oubli; ou si on connaît vos noms, ce sera par les indignités que vous aurez exercées contre moi; tandis que l'empereur Napoléon demeurera toujours sans doute le sujet,

» l'ornement de l'histoire et l'étoile des
 » peuples civilisés. Vos libelles ne peu-
 » vent rien contre moi; vous y avez
 » dépensé des millions, qu'ont-ils pro-
 » duit? La vérité perce les nuages, elle
 » brille comme le soleil; comme lui, elle
 » est impérissable! »

L'Empereur convenait, dans cette conversation, avoir fort maltraité, et souvent, sir Hudson Lowe; et il lui rendait la justice d'avouer encore que sir Hudson Lowe ne lui avait jamais précisément manqué; il s'était contenté de marmoter souvent entre ses dents, des choses qu'il n'avait pas laissé entendre. Une fois il a dit qu'il avait demandé son rappel, et l'Empereur lui a répondu que c'était la parole la plus agréable qu'il pût lui faire entendre. Il a dit encore que nous flétrissions son caractère en Europe; mais que cela lui était égal, etc. Le seul manquement peut-être du Gouverneur, disait l'Empereur, et qui serait léger auprès de tout ce qu'il avait reçu, avait été de se retirer brusquement, quand l'Amiral ne s'éloignait qu'avec lenteur et avec de nombreuses salutations. « L'Amiral était précisément là, » me disait gaîment l'Empereur, le mar-

» quis de Gallo lors de ma rupture de
 » Passeriano; etc., etc. » Allusion à un des chapitres de la campagne d'Italie qu'il m'avait dicté.

Au surplus, l'Empereur disait qu'après tout, il se reprochait cette scène, « Je ne
 » dois plus recevoir cet officier: il fait
 » que je m'emporte, c'est au-dessous de
 » ma dignité; il m'échappe vis-à-vis de lui
 » des paroles qui eussent été impardon-
 » nables aux Tuileries; si elles peuvent
 » avoir une excuse ici, c'est de me trou-
 » ver entre ses mains et sous son pou-
 » voir. »

Après le dîner, l'Empereur a fait lire une lettre en réponse au Gouverneur, qui avait envoyé officiellement le traité du deux août, par lequel les souverains alliés stipulaient l'emprisonnement de Napoléon. Sir Hudson Lowe demandait, par la même occasion, à introduire les commissaires étrangers à Longwood. L'Empereur avait dicté cette lettre, dans la journée, à M. de Montholon; il a voulu que chacun de nous proposât ses objections et donnât son avis. Elle nous a semblé un chef-d'œuvre de dignité, de force et de logique. On la trouvera

plus bas lors de son envoi, ou bien encore aux pièces officielles.

Lundi 19.

Retour sur la conversation avec le Gouverneur, etc. — Effet des libelles sur Napoléon. — Traité de Fontainebleau. — Ouvrage du général S — n.

Le temps a continué d'être aussi affreux que nous l'eussions jamais vu. Depuis trois ou quatre jours, c'est un de nos véritables ouragans d'équinoxe en Europe. L'Empereur l'a bravé pour entrer sur les dix heures chez moi : en sortant il s'est accroché la jambe à un clou près de la porte ; son bas a été déchiré jusqu'à mi-jambe ; heureusement la peau n'a été qu'effleurée. Il s'est vu forcé de rentrer pour changer. « Vous me devez une paire de bas, me disait-il pendant le temps que son valet de chambre lui en mettait une autre ; un honnête homme ne présente point de pareils dangers dans ses appartemens. Vous êtes logé trop en marin : il est vrai que ce n'est pas tout à fait votre faute. Je me croyais indifférent sur ce point ; mais morbleu vous me surpassez. —

» Sire, disais-je ; mon mérite n'est pas grand, on ne me laisse pas de choix. » Je suis vraiment un cochon dans sa fange, je dois l'avouer ; mais, comme dit Votre Majesté, ce n'est pas tout à fait ma faute. »

Nous avons gagné le jardin à la faveur d'une éclaircie. L'Empereur revenait sur la conversation qu'il avait eue la veille, dans ce même endroit, avec le Gouverneur en présence de l'Amiral, et se reprochait de nouveau la violence de ses expressions. « Il eût été plus digne de moi, disait-il, plus beau, plus grand, d'exprimer toutes ces choses de sang froid ; elles n'en eussent eu d'ailleurs que plus de force. » Il lui revenait surtout une qualification qu'il avait laissé échapper contre Hudson Lowe (*scribe d'état-major*), qui avait dû le choquer d'autant plus quelle rendait une vérité, et l'on sait qu'elle offense toujours. « Je l'ai bien éprouvé moi-même à l'île d'Elbe, continuait l'Empereur. Quand je me suis mis à parcourir les libelles les plus infâmes, ils ne me faisaient rien ; mais rien du tout. Quand on m'apprenait, ou que je lisais, que j'avais étranglé, empoisonné, violé, que

» j'avais fait massacrer mes malades, que
 » ma voiture avait roulé sur mes blessés,
 » j'en riais de pitié. Combien de fois
 » n'ai-je pas dit alors à Madame : Accou-
 » rez, ma mère, voici le *sauvage, l'homme*
 » *tigre, le dévoreur du genre humain* ;
 » venez admirer le fruit de vos entrailles.
 » Mais sitôt qu'on approchait un peu de la
 » vérité, il n'en était plus de même ; je
 » sentais le besoin de me défendre, j'ac-
 » cumulais les raisons pour me justifier,
 » et encore n'était-ce jamais sans qu'il
 » restât quelques traces d'une peine se-
 » crète. Mon cher, voilà l'homme ! »

Delà l'Empereur est revenu sur sa
 protestation contre le traité du deux
 août, qui nous avait été lue hier après
 dîné. J'ai osé lui demander si, mettant
 en avant la reconnaissance de son titre
 d'Empereur par les Anglais, lors de leurs
 négociations à Paris et à Châtillon, il
 n'avait pas oublié de mentionner celle
 qu'ils avaient dû faire au traité de Fon-
 tainebleau, et qui me paraissait omise.
 • C'est à dessein, a-t-il dit vivement ; je
 » ne veux point de ce traité, je le renie ;
 » je suis loin de m'en vanter, j'en rougis
 » plutôt. On l'a discuté pour moi. Celui
 » qui me l'apporta, me trahissait. Cette

» époque appartient à mon histoire, mais
 » à mon histoire en grand. Si j'eusse
 » voulu traiter alors sensément, j'aurais
 » obtenu le royaume d'Italie, la Toscane
 » ou la Corse, etc., etc., tout ce que j'au-
 » rais voulu. Ma décision fut une faute
 » de mon caractère, une boutade de ma
 » part, un véritable excès de tempéra-
 » ment. Je pris du dégoût et du mépris
 » pour tout ce qui m'entourait ; j'en pris
 » pour la fortune, que je me plus à bra-
 » ver. Je jetai les yeux sur un coin de
 » terre ou je puisse être mal, et profiter
 » des fautes que l'on ferait. Je me déci-
 » dai pour l'île d'Elbe. Cet acte fut celui
 » d'une âme de rocher. Mon cher, je suis
 » d'un caractère bien singulier, sans
 » doute, mais on ne serait point extraor-
 » dinaire, si l'on n'était d'une trempe à
 » part : je suis une parcelle de rocher
 » lancée dans l'espace ! Vous me croirez
 » peut-être difficilement ; mais je ne re-
 » grette point mes grandeurs : vous me
 » voyez faiblement sensible à ce que j'ai
 » perdu. — Et pourquoi ne vous croirais-
 » je pas, Sire, répondais-je, que regret-
 » teriez-vous ! . . . La vie de l'homme
 » n'est qu'un atôme dans la durée de
 » l'histoire. Or, chez Votre Majesté, l'une

» est déjà si pleine, que vous ne devez
 » plus guère prendre d'intérêt qu'à l'au-
 » tre : s'il en coûte ici à votre corps,
 » votre mémoire y gagne au centuple : si
 » vous eussiez dû finir au sein d'une
 » prospérité non interrompue, que de
 » grandes et belles choses eussent pas-
 » sées ignorées ! Votre Majesté me l'a
 » déjà dit elle-même, et je suis demeuré
 » frappé d'une telle vérité.

» Il n'est pas de jour, en effet, que
 » ceux qui furent vos ennemis ne répé-
 » tèrent avec nous, qui sommes vos fidè-
 » les, que vous êtes bien certainement
 » plus grand ici qu'aux Tuileries. Et
 » même sur ce roc, où vous ont déporté
 » la violence et la mauvaise foi, n'y com-
 » mandez-vous pas encore ? Vos geoliers,
 » vos maîtres sont à vos pieds ; votre âme
 » soumet tout ce qui l'approche : vous
 » vous montrez ici ce que l'histoire dit
 » de Saint-Louis sous les chaînes des
 » Sarrazins : *le vrai maître de ses vain-*
 » *queurs.* Votre irrésistible ascendant vous
 » accompagne ici. Nous le pensons tous
 » autour de vous, Sire ; le commissaire
 » russe le disait l'autre jour, nous assure-
 » t-on, et ceux qui vous gardent l'éprou-
 » vent... Que regretteriez-vous ? etc. etc.

En rentrant, l'Empereur a demandé son déjeuner sous la tente, en dépit de l'ouragan, et m'a gardé. L'eau ne perçait pas, nous en étions quittes pour une forte humidité ; mais les rafales de pluie et de vent tourbillonnaient autour de nous, et se précipitaient au loin devant nous vers le fond des vallées : ce spectacle n'était pas sans quelque beauté.

L'Empereur s'est retiré vers les deux heures ; il m'a fait revenir à quelque temps de là dans son cabinet. « Je viens de lire le général S—n, disait-il, en posant le livre : c'est un fou, un écrivain ; il dit des bêtises. Après tout, cependant, il se laisse lire, il amuse ; il coupe, tranche, juge et prononce sur les hommes et sur les choses. Il n'hésite point à donner maints conseils à Wellington, et dit qu'il eût dû faire quelques campagnes sous Kléber, etc. Il fait de Soult le premier général du monde. Kléber était sans doute un grand général ; mais dans Soult, ce n'est pas précisément la partie la plus forte ; il est bien plus encore un excellent ordonnateur, un bon ministre de la guerre. »

» Ce S—n, a-t-il continué, a déserté

» du camp de Boulogne, portant tous
 » mes secrets aux Anglais : cela pouvait
 » avoir des suites fort graves. S—n était
 » général, son acte fut hideux, irrémis-
 » sible. Mais pourtant regardez comme en
 » révolution un homme peut être mau-
 » vais sujet, dévergondé, éhonté. Je l'ai
 » trouvé à mon retour de l'île d'Elbe, il
 » m'attendait de pied ferme; il m'écrivait
 » une longue lettre dans laquelle il pac-
 » tisait avec moi. Les Anglais étaient des
 » misérables, écrivait-il, il avait été long-
 » temps au milieu d'eux, il en avait été
 » maltraité, il connaissait leurs ressour-
 » ces, leurs moyens; il allait m'être fort
 » utile. Il savait que j'étais trop magna-
 » nime, trop grand pour me souvenir
 » encore des torts qu'il avait pu avoir, etc.
 » Je le fis arrêter; et, comme il avait été
 » déjà jugé et condamné, je suis encore
 » à savoir pourquoi on ne l'a pas fusillé;
 » il faut qu'on n'en ait pas eu le temps,
 » ou qu'il ait été oublié; c'était un châ-
 » timent que réclamait la patrie : il ne
 » saurait y avoir ni transaction, ni indul-
 » gence pour le général qui a l'infamie
 » de se prostituer à l'étranger. »

Le Grand-Maréchal est arrivé; l'Em-
pereur, après avoir continué la conver-

(Août 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 411
sation quelque temps, l'a emmené jouer
aux échecs. Il souffrait beaucoup du
mauvais temps.

Après dîner, il nous a lu le Tartufe;
mais il n'a pu l'achever, il se sentait trop
fatigué : il a posé le livre, et après le
juste tribut d'éloges donné à Molière, il
a terminé d'une manière à laquelle nous
ne nous attendions pas. « Certainement,
» a-t-il dit, l'ensemble du Tartufe est de
» main de maître, c'est un des chefs-
» d'œuvre d'un homme inimitable; toute-
» fois cette pièce porte un tel caractère,
» que je ne suis nullement étonné que
» son apparition ait été l'objet de fortes
» négociations à Versailles, et de beau-
» coup d'hésitation dans Louis XIV. Si
» j'ai le droit de m'étonner de quelque
» chose, c'est qu'il l'ait laissé jouer; elle
» présente, à mon avis, la dévotion sous
» des couleurs si odieuses; une certaine
» scène offre une situation si décisive,
» si complètement indécente, que, pour
» mon propre compte, je n'hésite pas à
» dire que si la pièce eût été faite de mon
» temps, je n'en aurais pas permis la
» représentation. »

Mardi 20.

Violent accès d'indignation de ma part qui amuse fort l'Empereur.

Sur les quatre heures, j'ai été joindre l'Empereur, par ses ordres, dans la salle du billard. Le temps était toujours aussi affreux; il ne lui avait pas permis, disait-il, de mettre le pied dehors, et pourtant il s'était vu chassé de la chambre et du salon par la fumée. Il m'a trouvé, disait-il, la figure toute renversée: c'était de l'indignation la plus vive, et il a voulu en connaître la cause.

Il y a deux ou trois ans, ai-je dit, qu'un commis au bureau de la guerre, très-brave homme pour ce que j'en connais, venait chez moi donner des leçons d'écriture et de latin à mon fils. Il avait une fille dont il comptait faire une gouvernante, et nous priaît de la recommander, si nous en trouvions l'occasion. M^{me} de Las Cases se la fit amener: elle était charmante, et de l'ensemble le plus séduisant. A compter de cet instant, M^{me} de Las Cases l'invitait parfois chez elle, cherchant à lui faire faire quelques connaissances dans le monde qui pussent lui être utiles. Or, voilà

que cette jeune personne, notre connaissance, notre amie, notre obligée, se trouve être précisément aujourd'hui la femme d'un des commissaires des puissances près de Votre Majesté, arrivés dans l'île il y a près d'un mois.

Que Votre Majesté juge de mon étonnement et de toute ma joie à cette précieuse bizarrerie du hasard! Je vais donc, me disais-je, en dépit de tant d'obstacles, avoir des nouvelles positives, détaillée, secrètes même de tout ce qui m'intéresse. J'ai vu passer huit ou dix jours de silence sans inquiétude, même pas sans quelque contentement. Car, pensais-je, plus on met de circonspection, plus on doit avoir à me dire. Enfin, il y a trois ou quatre jours, qu'entraîné par mon impatience, j'ai dépêché mon domestique vers la nouvelle arrivée; je l'avais bien stylé, et son titre d'habitant de l'île lui facilitait l'accès, et sans nul inconvénient. Il est revenu me disant que cette dame avait répondu qu'elle ne savait ce dont on voulait lui parler. A toute rigueur je pouvais croire encore que c'était un excès de prudence, et qu'elle n'avait pas voulu s'en fier à un inconnu. Mais

» voilà qu'aujourd'hui je reçois du Gouverneur l'avertissement de ne chercher à lier aucun rapport secret dans l'île, que je dois savoir à quoi je m'exposerais, que la tentative qu'il me reproche n'est point douteuse, car il la tient de la source même à laquelle je me suis adressé. Votre Majesté voit à présent ce qui m'a bouleversé. Trouver une si vilaine délation où je devais supposer de l'intérêt, de la reconnaissance même, m'a indigné au dernier degré : j'en suis hors de moi. »

L'Empereur m'a ri au nez : « Que vous connaissez peu le cœur humain, m'a-t-il dit ! quoi ! son père a été précepteur de votre fils, ou quelque chose de semblable ; votre femme l'a protégée dans sa nullité, et elle est devenue baronne allemande ! Mais, mon cher, vous êtes celui qu'elle redoute le plus ici, qui la gênez davantage ; elle n'aura pas même vu votre femme à Paris ; et puis encore ce méchant sir Hudson Lowe se sera plu peut-être à donner à la chose une tournure odieuse : il est si astucieux, si méchant !..... » Et il a recommencé à se moquer de moi et de ma colère.

Après dîner, l'Empereur a continué le Tartufe, qu'il n'avait pu achever hier, et cela a été encore assez pour aujourd'hui. L'Empereur était accablé ; le mauvais temps prend visiblement sur lui.

Mercredi 21.

Corvisart, etc. — Anecdotes des salons de Paris.

Le temps est toujours aussi affreux ; l'humidité est au dernier point dans nos chambres, la pluie y pénètre de toute part.

Le secrétaire du Gouverneur m'a apporté une lettre d'Europe ; elle m'a procuré quelques instans de vrai bonheur, elle m'apportait les souvenirs et les vœux de mes amis les plus chers. J'ai été la lire à l'Empereur.

L'Empereur souffrait beaucoup de ce mauvais temps. Il a gagné son salon vers les quatre heures ; il croyait avoir eu de la fièvre, il se trouvait abattu ; il a demandé du punch, et a fait quelques parties d'échecs avec le Grand-Maréchal. Le docteur est venu de la ville. Les deux bâtimens arrivés venaient du Cap ; l'un d'eux était le Podargus, parti d'Europe dix jours avant le Griffon ; l'autre était une petite frégate venant de l'Inde et

416 MEMORIAL (Août 1816)
retournant en Europe. Il y avait, nous
a-t-on dit, une lettre pour *l'Empereur*
Napoléon; mais elle n'a pas été remise,
et nous ignorons ce que ce pouvait être.

Après dîner, on a dit que les médi-
camens étaient épuisés dans l'île, et l'on
observait que l'Empereur ne serait pas
accusé d'y avoir contribué. Cela l'a con-
duit à dire qu'il ne se rappelait pas d'a-
voir jamais pris une médecine. Aux Tui-
leries, ayant eu jusqu'à trois vésicatoires
à la fois, il les avait supprimés sans
vouloir prendre de médecine. Il avait
en à Toulon une blessure grave, comme
celle d'Ulysse, disait-il; celle à laquelle
sa vieille nourrice l'avait reconnu, il en
avait guéri, tout en échappant de même
aux médicamens. L'un de nous s'est per-
mis de lui demander: « Si Votre Majesté
avait la dysenterie demain, se refuse-
rait-elle encore aux médicamens? —
» A présent que je me porte bien, je
réponds oui sans hésiter, disait l'Em-
pereur; mais si je devenais bien ma-
lade, peut-être changerais-je, et ce
serait alors en moi la conversion qu'a-
mène la peur du diable dans l'homme
qui va mourir. » Et alors il répétait son
incrédulité à la médecine; mais il n'en

(Août 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 417
était pas ainsi, observait-il, de la chi-
rurgie; il avait, disait-il, commencé
trois fois des cours d'anatomie: les af-
faires et le dégoût les avaient toujours
interrompus. « Dans une certaine occa-
sion, disait-il, et à la suite d'une lon-
gue discussion, Corvisart, désireux de
me parler pièce en main, eut l'abomi-
nation, la scélératesse, de m'apporter
à Saint-Cloud, dans son mouchoir de
poche, un estomac; et cette horrible
vue me fit rendre à l'instant même
tout ce que j'avais dans le mien. »

L'Empereur, après le dîner, a essayé
d'une comédie; mais il était si fatigué,
si souffrant qu'il a été contraint d'inter-
rompre et de se retirer avant neuf heu-
res: je l'ai suivi, et comme il ne se sen-
tait aucune envie de dormir, « Allons,
mon cher, m'a-t-il dit, voyons; un
conte sur votre faubourg Saint-Ger-
main: comme dans les Mille et une
Nuits, essayons de rire. — Eh bien!
Sire, il était autrefois un chambellan
de Votre Majesté, qui avait un grand
oncle, bien vieux, bien vieux....., et
je me souviens que Votre Majesté nous
a raconté l'histoire d'un gros officier
allemand, qui, prisonnier au début de

» la campagne d'Italie, se plaignait qu'on
 » eut envoyé pour les combattre un jeune
 » étourneau qui détruisait le métier et le
 » rendait insupportable; or, nous avions
 » parmi nous précisément son pareil;
 » c'était le vieux grand-oncle, encore
 » presque avec le costume de Louis XIV.
 » Il donnait la comédie toutes les fois
 » que vous nous faisiez parvenir quel-
 » ques merveilles d'au-delà du Rhin; vos
 » bulletins d'Ulm et d'Iéna étaient pour
 » lui autant de révolutions de bile. Il
 » était loin de vous admirer; vous gâtiez
 » là aussi le métier. Il avait fait, répétait-
 » il souvent, les campagnes du maréchal
 » de Saxe, et voilà, disait-il, qui étaient
 » vraiment des prodiges de guerre, et
 » qu'on n'avait pas assez appréciés. Alors
 » la guerre était sans doute un art; mais
 » aujourd'hui, observait-il en haussant
 » les épaules!!!. De notre temps nous la
 » faisons en toute décence; nous avions
 » nos mulets, nous étions suivis de nos
 » cantines, nous avions notre tente, nous
 » faisons bonne chère, nous avions même
 » la comédie au quartier-général; les ar-
 » mées s'approchaient, on prenait de
 » belles positions, on donnait une ba-
 » taille, quelquefois on faisait un siège,

» et puis on prenait ses quartiers d'hiver
 » pour recommencer au printemps. Voilà
 » ce qui s'appelle, disait-il avec satisfac-
 » tion, faire la guerre. Mais aujourd'hui
 » une armée tout entière disparaît devant
 » une autre dans une seule bataille, et
 » une monarchie est renversée; on par-
 » court cent lieues de pays en dix jours;
 » dort qui peut, mange qui en trouve.
 » Ma foi, si vous appelez cela du génie,
 » moi je suis forcé alors d'avouer que je
 » n'y entends plus rien; aussi vous me
 » faites pitié quand je vous vois le prendre
 » pour un grand homme. » L'Empereur
 » riait aux éclats, surtout des cantines et
 » des mulets, puis il ajoutait : « Vous disiez
 » donc bien des bêtises à mon sujet? —
 » Oh! oui, Sire, et en grande abondance.
 » — Eh bien! nous sommes seuls; il n'y
 » a pas d'intrus ici, dites encore. — Eh
 » bien! Sire, un jour dans une société
 » choisie, entre un *Beau*, bien content
 » de lui, ancien capitaine de cavalerie,
 » ne doutant de rien. — J'arrive, nous
 » dit-il, de la plaine des Sablons; je viens
 » de voir manœuvrer *notre Ostrogoth*. —
 » C'était Votre Majesté, Sire. — Il avait
 » deux ou trois régimens qu'il a culbutés
 » les uns sur les autres, et le tout a été

» se perdre dans des buissons. J'aurais
 » voulu avec cinquante maîtres (cavaliers
 » dans le temps passé) seulement, le faire
 » prisonnier lui et tous les siens. Réputa-
 » tion usurpée ! répétait-il. Aussi Moreau
 » n'a cessé de dire que c'était à l'Alle-
 » magne qu'il l'attendait. On parle de
 » guerre avec l'Autriche ; si elle a lieu
 » nous verrons comment il s'en tirera.
 » On nous en fera justice.»

« La guerre eut lieu, et Votre Majesté
 » en très-peu de jours nous envoya le
 » bulletin d'Ulm, celui d'Austerlitz, etc. :
 » notre monsieur reparut dans notre cer-
 » cle, et pour le coup, malgré toute notre
 » malveillance nous nous écriâmes tous
 » à la fois : — Et vos cinquante maîtres ?
 » — Oh ! ma foi, dit-il, on n'y entend
 » plus rien ; cet homme dérouté tout, la
 » fortune le mène par la main ; et puis ces
 » Autrichiens sont si lourds, si bêtes !... »

L'Empereur riait beaucoup, et me
 demandait quelque chose de plus fort
 encore. — Sire, cela devient bien diffi-
 cile ; cependant il me revient encore
 une vieille douairière qui est morte
 avec l'obstination de n'avoir pas voulu
 croire à aucun de vos succès en Alle-
 magne. Quand on parlait devant elle

» d'Ulm, d'Austerlitz, de votre entrée à
 » Vienne. — Et vous croyez cela, vous
 » autres, disait-elle, haussant les épaules ?
 » tout cela est fabriqué par lui. Il n'ose-
 » rait pas mettre le pied en Allemagne ;
 » croyez qu'il est encore derrière le Rhin,
 » où il se meurt de peur, et nous envoie
 » des contes. Le temps vous apprendra
 » si on m'en impose à moi !... »

Et les histoires épuisées, l'Empereur
 me renvoya, disant : « Que font-ils, que
 » doivent-ils dire à présent ? Certes au-
 » jourd'hui je leur donne beau jeu.

Judi 22.

Aujourd'hui a été un véritable jour
 de deuil pour moi : c'est le premier jour,
 depuis notre départ de France, où je n'ai
 pas vu l'Empereur. Des circonstances
 heureuses faisaient que j'étais le seul
 qui eusse jusque-là joui de ce bonheur.
 Il a été fort souffrant ; sa réclusion a été
 complète ; il n'a demandé absolument
 personne.

Vendredi 23.

L'Empereur continue d'être souffrant. — Pièce
 officielle remarquable adressée à sir Hudson
 Lowe.

Le temps a continué d'être humide

et pluvieux. Sur les trois heures et demie, l'Empereur m'a fait demander dans sa chambre, il faisait sa toilette; il avait été fortement incommodé; mais grâce à sa manière de se traiter, disait-il, grâce à son hermétique réclusion de la veille, c'était fini, il était bien.

J'ai osé lui témoigner ma véritable douleur; j'avais inscrit, lui disais-je, un jour malheureux dans mon journal; j'eusse dû le marquer à l'encre rouge. Et quand il a appris ce que c'était. « Comment, vraiment, a-t-il dit, c'est le seul jour depuis France que vous ne m'avez pas vu!... Et vous êtes le seul... » Et après quelques secondes de silence, il a ajouté avec un ton bien propre à me dédommager. « Mais, mon cher, si cela vous était d'un si grand prix, si vous y teniez tant, que n'êtes-vous venu frapper à ma porte. Je ne suis point inabordable pour vous. »

Le docteur a été introduit; il a dit que le Gouverneur avait promis de ne plus mettre les pieds à Longwood. Un méchant qui était là, a fait observer qu'il commençait à vouloir se rendre agréable.

L'Empereur a passé de là dans sa

bibliothèque; il s'est fait lire par mon fils une longue lettre que j'écrivais à Rome*. L'humidité l'a chassé, il a gagné le salon, la salle de billard; arrivé au perron, il n'a pu résister au désir de marcher un peu. « Ce que je fais n'est pas sage, a-t-il dit. » Heureusement l'extrême humidité l'a forcé de rentrer presque aussitôt. Il s'est fixé dans le salon, où il y avait un bon feu, il a demandé de la tisane de feuilles d'oranger, et a fait quelques parties d'échecs.

Plus tard, après dîner, l'Empereur a parcouru les contes de Marmontel, s'est arrêté sur le Philosophe soi-disant. Il toussait encore beaucoup, il a redemandé de la feuille d'oranger. Il a disserté long-temps, et de la manière la plus intéressante sur Jean-Jacques, son talent, son influence, sa bizarrerie, ses turpitudes privées. Il s'est retiré à dix heures. Je suis bien fâché de ne pouvoir aujourd'hui me rappeler les détails de tous ces objets.

* C'est ma lettre au prince Lucien, si fameuse depuis dans l'histoire de mes persécutions, et qu'on trouvera plus bas en son lieu, volume VII.

Dans la journée, M. de Montholon a adressé la réponse officielle suivante au Gouverneur, qui avait écrit touchant les commissaires des puissances, et les embarras de son budget : c'est la lettre que j'ai déjà mentionnée plus haut, le dix-huit de ce mois; la voici :

Pièce officielle. — M. le Général. —

» J'ai reçu le traité du deux août 1815,
» conclu entre Sa Majesté Britannique,
» l'Empereur d'Autriche, l'Empereur de
» Russie et le Roi de Prusse, qui était
» joint à votre lettre du vingt-trois juillet.

» L'Empereur Napoléon proteste contre
» le contenu de ce traité; il n'est
» point prisonnier de l'Angleterre. Après
» avoir abdiqué entre les mains des représentants
» de la nation, au profit de la constitution
» adoptée par le peuple français, et en faveur
» de son fils, il s'est rendu volontairement
» et librement en Angleterre, pour y vivre
» en particulier, dans la retraite, sous la
» protection des lois britanniques. La violation
» de toutes les lois ne peut pas constituer
» un droit de fait. La personne de l'Empereur
» Napoléon se trouve au pouvoir de l'Angleterre;
» mais de fait, ni de droit, il n'a été, ni n'est
» au pouvoir de

» l'Autriche, de la Russie et de la Prusse,
» même selon les lois et coutumes de
» l'Angleterre, qui n'a jamais fait entrer
» dans la balance des prisonniers, les
» Russes, les Autrichiens, les Prussiens,
» les Espagnols, les Portugais, quoique
» unie à ces puissances par des traités
» d'alliance, et faisant la guerre conjointement
» avec elles. La convention du deux août,
» faite quinze jours après que l'Empereur
» Napoléon était en Angleterre, ne peut
» avoir en droit aucun effet; elle n'offre
» que le spectacle de la coalition des quatre
» plus grandes puissances de l'Europe, pour
» l'oppression d'un seul homme; coalition
» que désavoue l'opinion de tous les peuples,
» comme tous les principes de la saine morale.
» Les Empereurs d'Autriche et de Russie,
» le Roi de Prusse n'ayant fait ni de droit
» aucune action sur la personne de l'Empereur
» Napoléon, ils n'ont pu rien statuer
» relativement à lui. — Si l'Empereur
» Napoléon eût été au pouvoir de l'Empereur
» d'Autriche, ce prince se fût ressouvenu
» des rapports que la religion et la nature
» ont mis entre un père et un fils, rapports
» qu'on ne viole jamais impunément. Il se fût

» ressouvenu que quatre fois Napoléon
 » lui a restitué son trône : à Léoben,
 » en 1797, et à Lunéville, en 1801, lors-
 » que ses armées étaient sous les murs
 » de Vienne ; à Presbourg, en 1806, et
 » à Vienne, en 1809, lorsque ses armées
 » étaient maîtresses de la capitale et des
 » trois quarts de la monarchie. Ce prince
 » se fût ressouvenu des protestations qu'il
 » lui fit au bivouac de Moravie, en 1806,
 » et à l'entrevue de Dresde, en 1812.—
 » Si la personne de l'Empereur Napo-
 » léon eût été au pouvoir de l'Empereur
 » Alexandre, il se fût ressouvenu des liens
 » d'amitié contractés à Tilsit, à Erfurt, et
 » pendant douze ans d'un commerce jour-
 » nalier ; il se fût ressouvenu de la con-
 » duite de l'Empereur Napoléon le len-
 » demain de la bataille d'Austerlitz, où,
 » pouvant le faire prisonnier avec les
 » débris de son armée, il se contenta de
 » sa parole, et lui laissa opérer sa retraite ;
 » il se fût ressouvenu des dangers que
 » personnellement l'Empereur Napoléon
 » a bravés pour éteindre l'incendie de
 » Moscow, et lui conserver cette capi-
 » tale ; certes ce Prince n'eût pas violé
 » les devoirs de l'amitié et de la recon-
 » naissance envers un ami dans le mal-

» heur. — Si la personne de l'Empereur
 » Napoléon eût été même au pouvoir du
 » Roi de Prusse, ce souverain n'eût pas
 » oublié qu'il a dépendu de l'Empereur,
 » après Friedland, de placer un autre
 » Prince sur le trône de Berlin ; il n'eût
 » point oublié un ennemi désarmé, les
 » protestations de dévouement et les sen-
 » timens qu'il lui témoigna en 1812, aux
 » entrevues de Dresde. Aussi voit-on par
 » les articles deux et cinq dudit traité,
 » que ne pouvant influer en rien sur le
 » sort et la personne de l'Empereur Na-
 » poléon, qui n'est pas en leur pouvoir,
 » ces Princes s'en rapportent à ce que
 » fera là-dessus Sa Majesté Britannique,
 » qui se charge de remplir toutes les obli-
 » gations. Ces Princes ont reproché à
 » l'Empereur Napoléon d'avoir préféré la
 » protection des lois anglaises à la leur.
 » — Les fausses idées que l'Empereur
 » Napoléon avait de la libéralité des lois
 » anglaises et de l'influence d'un peuple
 » grand, généreux et libre sur son gou-
 » vernement, l'ont décidé à préférer la
 » protection de ses lois à celle de son
 » beau-père ou de son ancien ami. L'Em-
 » pereur Napoléon a toujours été le maî-
 » tre de faire assurer ce qui lui était per-

» sonnel par un traité diplomatique, soit
 » en se remettant à la tête de l'armée de
 » la Loire, soit en se mettant à la tête
 » de l'armée de la Gironde, que com-
 » mandait le général Clausel; mais ne
 » cherchant désormais que la retraite et
 » la protection des lois d'une nation libre,
 » soit anglaise, soit américaine, toutes
 » stipulations lui ont paru inutiles. Il a
 » cru le peuple anglais plus lié par sa
 » démarche franche, noble et pleine de
 » confiance, qu'il ne l'eût pu être par
 » les traités les plus solennels. Il s'est
 » trompé; mais cette erreur fera à jamais
 » rougir les vrais Bretons; et, dans la
 » génération actuelle comme dans les gé-
 » nérations futures, elle sera une preuve
 » de la déloyauté de l'administration an-
 » glaise. — Des commissaires autrichien
 » et russe sont arrivés à Sainte-Hélène;
 » si leur mission a pour but de remplir
 » une partie des devoirs que les Empe-
 » reurs d'Autriche et de Russie ont con-
 » tractés par le traité du deux août, et
 » de veiller à ce que les agens anglais,
 » dans une petite colonie, au milieu de
 » l'Océan, ne manquent pas aux égards
 » dus à un Prince lié avec eux par les
 » liens de parenté, et par tant d'autres

» rapports, on reconnaît dans cette dé-
 » marche des marques du caractère de
 » ces deux Souverains. Mais vous avez,
 » Monsieur, assuré que ces commissaires
 » n'avaient ni le droit, ni le pouvoir d'a-
 » voir aucune opinion sur tout ce qui
 » peut se passer sur ce rocher.

» Le ministère anglais a fait transporter
 » l'Empereur Napoléon à Sainte-Hélène,
 » à deux mille lieues de l'Europe. Ce ro-
 » cher, situé sous le Tropique, à cinq
 » cents lieues de tout continent, est sou-
 » mis à la chaleur dévorante de cette la-
 » titude; il est couvert de nuages et de
 » brouillard les trois quarts de l'année;
 » c'est à la fois le pays le plus sec et le plus
 » humide du monde. Ce climat est le
 » plus contraire à la santé de l'Empereur.
 » C'est la haine qui a présidé au choix
 » de ce séjour, comme aux instructions
 » données par le ministère anglais aux
 » officiers commandant dans ce pays; on
 » leur a ordonné d'appeler l'Empereur
 » Napoléon, général, voulant l'obliger
 » à reconnaître qu'il n'a jamais régné
 » en France, ce qui l'a décidé à ne pas
 » prendre un nom d'incognito, comme il
 » y était résolu en sortant de France. Pre-

» mier magistrat à vie de la République,
 » sous le titre de Premier Consul, il a
 » conclu les préliminaires de Londres
 » et le traité d'Amiens avec le roi de la
 » Grande-Bretagne. Il a reçu pour am-
 » bassadeurs, lord Cornwallis, M. Merry,
 » lord Whitwort qui ont séjourné en
 » cette qualité à sa Cour. Il a accredité
 » auprès du roi d'Angleterre, le comte
 » Otto et le général Andréossi, qui ont
 » résidé comme ambassadeurs à la Cour
 » de Windsor. Lorsqu'après un échange
 » de lettres entre les ministères des af-
 » faires étrangères des deux monarchies,
 » lord Lauderdale vint à Paris muni des
 » pleins pouvoirs du roi d'Angleterre, il
 » traita avec les plénipotentiaires munis
 » des pleins pouvoirs de l'Empereur Na-
 » poléon, et séjourna plusieurs mois à la
 » Cour des Tuileries. Lorsque, depuis,
 » à Châtillon, lord Castlereagh signa
 » l'ultimatum que les puissances alliées
 » présentèrent aux plénipotentiaires de
 » l'Empereur Napoléon, il reconnut par-
 » là la quatrième dynastie. Cet ultimatum
 » était plus avantageux que le traité de
 » Paris; mais on exigeait que la France
 » renonçât à la Belgique et à la rive gauche

» du Rhin, ce qui était contraire aux
 » propositions de Francfort, et aux pro-
 » clamations des puissances alliées; ce
 » qui était contraire au serment par le-
 » quel, à son sacre, l'Empereur avait
 » juré l'intégrité de l'Empire. L'Empe-
 » reur pensait alors que ces limites na-
 » turelles étaient nécessaires à la garantie
 » de la France, comme à l'équilibre de
 » l'Europe; il pensait que la nation fran-
 » çaise, dans les circonstances où elle se
 » trouvait, devait plutôt courir toutes les
 » chances de la guerre, que de s'en dé-
 » partir. La France eût obtenu cette inté-
 » grité, et avec elle conservé son hon-
 » neur, si la trahison n'était venue au
 » secours des alliés. Le traité du deux
 » août, le bill du parlement britannique
 » appellent Bonaparte l'Empereur Napo-
 » léon, et ne lui donnent que le titre de
 » général. — Le titre de *général Bonaparte*
 » est sans doute éminemment glorieux,
 » l'Empereur le portait à Lodi, à Casti-
 » glione, à Rivoli, à Arcole, à Léoben,
 » aux Pyramides, à Aboukir; mais depuis
 » dix-sept ans il a porté celui de Premier
 » Consul et d'Empereur; ce serait conve-
 » nir qu'il n'a été ni premier magistrat de

» de la République, ni souverain de la qua-
 » trième dynastie. — Ceux qui pensent
 » que les nations sont des troupeaux qui,
 » de droit divin, appartiennent à quelques
 » familles, ne sont ni du siècle, ni même
 » dans l'esprit de la législature anglaise,
 » qui changea plusieurs fois l'ordre de
 » sa dynastie, parce que les grands chan-
 » gemens survenus dans les opinions,
 » auxquels n'avaient pas participé les
 » princes régnans, les avaient rendus
 » ennemis du bonheur et de la grande
 » majorité de cette nation. Car les rois ne
 » sont que des magistrats héréditaires,
 » qui n'existent que pour le bonheur
 » des nations, et non les nations pour la
 » satisfaction des rois. C'est le même es-
 » prit de haine qui a ordonné que l'Em-
 » pereur Napoléon ne pût écrire, ni
 » recevoir aucune lettre, sans qu'elle
 » soit ouverte et lue par les ministres
 » anglais et les officiers de Sainte-Hélène.
 » On lui a, par là, interdit la possibilité
 » de recevoir des nouvelles de sa mère,
 » de sa femme, de son fils, de ses frères;
 » et lorsque voulant se soustraire aux
 » inconvéniens de voir ses lettres lues
 » par des officiers subalternes, il a voulu

» envoyer des lettres cachetées au Prince
 » Régent, on a répondu qu'on ne pou-
 » vait se charger que de laisser passer les
 » lettres ouvertes; que telles étaient les
 » instructions du ministère. Cette mesure
 » n'a pas besoin de réflexions, elle don-
 » nera d'étranges idées de l'esprit de l'ad-
 » ministration qui l'a dictée; elle serait
 » désavouée à Alger même! — Des lettres
 » sont arrivées pour des officiers géné-
 » raux de la suite de l'Empereur: elles
 » étaient décachetées et vous furent re-
 » mises; vous ne les avez pas communi-
 » quées, parce qu'elles n'étaient pas pas-
 » sées par le canal du ministère anglais;
 » il fallut leur faire refaire quatre mille
 » lieues, et ces officiers eurent la douleur
 » de savoir qu'il existait sur ce rocher
 » des nouvelles de leurs femmes, de leurs
 » mères, de leurs enfans, et qu'ils ne
 » pouvaient les connaître que dans six
 » mois!!!... Le cœur se soulève! on n'a
 » pas pu obtenir d'être abonné au Mor-
 » ning-Chronicle, au Morning-Post, à
 » quelques journaux français; de temps
 » à autre on fait passer à Longwood quel-
 » ques numéros dépareillés du Times. —
 » Sur la demande faite à bord du Nor-
 » thumberland, on a envoyé quelques

» livres; mais tous ceux relatifs aux af-
 » faire des dernières années ont été soi-
 » gneusement écartés. Depuis on a voulu
 » correspondre avec un libraire de Lon-
 » dres, pour avoir directement les livres
 » dont on pouvait avoir besoin et ceux
 » relatifs aux événemens du jour; on l'a
 » empêché. Un auteur anglais ayant fait
 » un voyage en France et l'ayant imprimé
 » à Londres, prit la peine de nous l'en-
 » voyer pour l'offrir à l'Empereur; mais
 » vous n'avez pas cru pouvoir le lui re-
 » mettre, parce qu'il ne vous était pas
 » parvenu par la filière de votre gouver-
 » nement. On dit aussi que d'autres livres
 » envoyés par leurs auteurs n'ont pu être
 » remis, parce qu'il y avait sur l'inscrip-
 » tion de quelques-uns : *A l'Empereur*
 » *Napoléon*, et sur d'autres : *A Napoléon-*
 » *le-Grand*. Le ministère anglais n'est
 » autorisé à ordonner aucune de ces vexa-
 » tions. La loi, quoique unique, consi-
 » dère l'Empereur Napoléon comme pri-
 » sonnier de guerre; or, jamais on n'a
 » défendu aux prisonniers de guerre de
 » s'abonner aux journaux, de recevoir
 » les livres qui s'impriment: une telle
 » défense n'est faite que dans les cachots
 » de l'inquisition.

» L'île de Sainte-Hélène a dix lieues
 » de tour, elle est inabordable de toutes
 » parts, des bricks enveloppent la côte,
 » les postes placés sur le rivage peuvent
 » se voir de l'un à l'autre, et rendent
 » impraticable la communication avec la
 » mer. Il n'y a qu'un seul petit bourg,
 » James-Town, où mouillent et d'où
 » s'expédient les bâtimens. Pour empê-
 » cher un individu de s'en aller de l'île,
 » il suffit d'exercer la côte par terre et
 » par mer. En interdisant l'intérieur de
 » l'île, on ne peut donc avoir qu'un but,
 » celui de priver d'une promenade de
 » huit ou dix milles qu'il serait possible
 » de faire à cheval, et dont, d'après la
 » consultation des hommes de l'art, la pri-
 » vation abrège les jours de l'Empereur.

» On a établi l'Empereur dans la po-
 » sition de Longwood exposée à tous les
 » vents; terrain stérile, inhabité, sans
 » eau, n'étant susceptible d'aucune cul-
 » ture. Il y a une enceinte d'environ
 » douze cents toises incultes. A onze ou
 » douze cents toises, sur un mamelon,
 » on a établi un camp; on vient d'en
 » placer un autre à peu près à la même
 » distance, dans une direction opposée,
 » de sorte qu'au milieu de la chaleur du

» Tropicque, de quelques côtés qu'on
 » regarde, on ne voit que des camps.
 » L'amiral Malcolm ayant compris l'uti-
 » lité dont, dans cette position, une
 » tente serait pour l'Empereur, en a fait
 » établir une par ses matelots, à vingt
 » pas de la maison : c'est le seul endroit
 » où l'on puisse trouver de l'ombre. Tou-
 » tefois l'Empereur n'a lieu que d'être
 » satisfait de l'esprit qui anime les offi-
 » ciers et soldats du brave 53^e, comme
 » il l'avait été de l'équipage du Northum-
 » berland. La maison de Longwood a été
 » construite pour servir de grange à la
 » ferme de la compagnie; depuis, le
 » sous-gouverneur de l'île y a fait établir
 » quelques chambres : elle lui servait de
 » maison de campagne; mais elle n'était
 » en rien convenable pour une habita-
 » tion. Depuis un an qu'on y est, on y
 » a toujours travaillé, et l'Empereur a
 » constamment eu l'incommodité et l'in-
 » salubrité d'habiter une maison en cons-
 » truction. La chambre dans laquelle il
 » couche est trop petite pour contenir
 » un lit d'une dimension ordinaire; mais
 » toute bâtisse à Longwood prolongerait
 » l'incommodité des ouvriers. Cepen-
 » dant, dans cette misérable île, il existe

» de belles positions offrant de beaux
 » arbres, des jardins et d'assez belles mai-
 » sons, entre autres Plantation-House;
 » mais des instructions positives du mi-
 » nistère vous interdisent de donner
 » cette maison, ce qui eût épargné beau-
 » coup de dépenses employées à bâtir à
 » Longwood des cahutes couvertes de
 » papier goudronné, et qui déjà sont
 » hors de service. — Vous avez interdit
 » toutes correspondances entre nous et
 » les habitans de l'île; vous avez mis de
 » fait la maison de Longwood au secret;
 » vous avez même entravé les communi-
 » cations avec les officiers de la garnison.
 » — On semble s'être étudié à nous pri-
 » ver du peu de ressources qu'offre ce
 » misérable pays, et nous y sommes
 » comme nous serions sur le rocher de
 » l'Ascension. Depuis quatre mois que
 » vous êtes à Sainte-Hélène, vous avez,
 » Monsieur, empiré la position de l'Em-
 » pereur. Le comte Bertrand vous a
 » observé que vous violiez même la loi
 » de votre législature, que vous fouliez
 » aux pieds les droits des officiers-géné-
 » raux prisonniers de guerre; vous avez
 » répondu que vous ne connaissiez que
 » la lettre de vos instructions, qu'elles

» étaient pires encore que nous paraissait
» votre conduite.

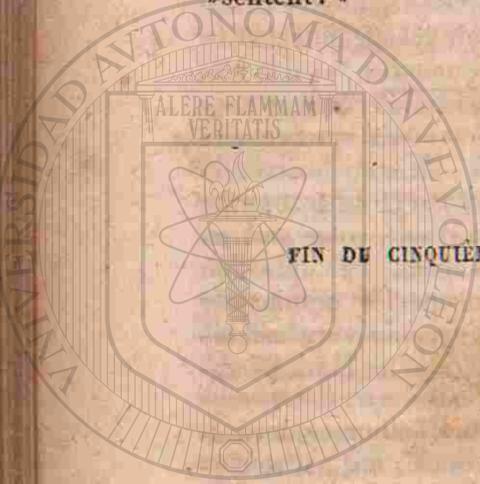
» J'ai l'honneur, etc., etc. *Signé*, le
» comte DE MONTHOLON. »

» P. S. J'avais signé cette lettre,
» Monsieur, lorsque j'ai reçu la vôtre
» du dix-sept : vous y joignez le compte
» par aperçu d'une somme annuelle de
» vingt mille livres sterlings que vous
» jugez indispensable pour subvenir aux
» dépenses de l'établissement de Long-
» wood, après avoir fait toutes les réduc-
» tions que vous avez eues possibles. La
» discussion de cet aperçu ne peut nous
» regarder en aucune manière; la table
» de l'Empereur est à peine le stricte
» nécessaire; tous les approvisionnement
» sont de mauvaise qualité, et quatre fois
» plus chers qu'à Paris. — Vous deman-
» dez à l'Empereur un fonds de douze
» mille livres sterlings, votre gouverne-
» ment ne vous allouant que huit mille
» livres sterlings pour toutes ces dépen-
» ses. J'ai eu l'honneur de vous dire que
» l'Empereur n'avait pas de fonds, que
» depuis un an on n'avait reçu ni écrit
» aucune lettre, et qu'il ignorait com-
» plètement tout ce qui se passe, ou a
» pu se passer en Europe. Transporté

» violemment sur ce rocher, à deux mille
» lieues, sans pouvoir recevoir ou écrire
» aucune lettre, il se trouve aujourd'hui
» entièrement à la discrétion des agens
» anglais. L'Empereur a toujours désiré
» et désire pourvoir lui-même à toutes
» ses dépenses quelconques, et il le fera
» aussitôt que vous le lui rendrez pos-
» sible, en levant l'interdiction faite aux
» négocians de l'île, de servir sa corres-
» pondance, et qu'elle ne sera soumise
» à aucune inquisition de votre part ou
» d'aucun de vos agens. Dès que l'on
» connaîtra en Europe les besoins de
» l'Empereur, les personnes qui s'inté-
» ressent à lui enverront les fonds néces-
» saires pour y pourvoir.

» La lettre de lord Bathurst que vous
» m'avez communiquée, fait naître d'é-
» tranges idées! Vos ministres ignore-
» raient-ils donc que le spectacle d'un
» grand homme aux prises avec l'adver-
» sité est le spectacle le plus sublime?
» Ignoreraient-ils que Napoléon, à Sainte-
» Hélène, au milieu des persécutions de
» toute espèce, auxquelles il n'oppose
» que la sérénité, est plus grand, plus
» sacré, plus vénérable que sur le pre-
» mier trône du monde, où si long-

» temps il fut l'arbitre des Rois? Ceux
 » qui, dans cette position, manquent à
 » Napoléon, n'avilissent que leur pro-
 » pre caractère et la nation qu'ils repré-
 » sentent! »



FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE RAISONNÉE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

N. B. Les chiffres sont les numéros des pages. Ce signe (-) indique qu'il faut prendre le numéro qui suit.

B... (*Madame de*). L'Empereur la croyait méchante. - Est entièrement détrompé. - Mot sur le Premier Consul. - Anecdote, 131.

BARRAL (*de, archevêque de Tours*). L'Empereur le disait un homme de beaucoup d'instruction, 150. Est interpellé à une audience du dimanche, sur les affaires avec le Pape, 402.

BEAUSSET (*de, évêque d'Arles*). Paroles de l'Empereur, 150.

BERNADOTTE. Élu en Suède à cause de sa femme, sœur de celle du roi Joseph. - A été une des grandes causes de nos malheurs, en donnant à nos ennemis la clef de notre politique, la tactique de nos armées, etc. - En se retrouvant au milieu de nous, s'est aperçu que l'opinion en faisait justice, 245. - Lettre que lui adresse Napoléon sur le système continental, 254.

BERTHIER (*Prince de Neufchâteau*). Vie privée. - Napoléon le pressait de se marier; madame *** le décide à épouser une princesse de Bavière. - Désespoir de Berthier, 71.

BOISGELIN (*Cardinal*). L'Empereur le disait un homme d'esprit, un homme de bien, 150.

BONAPARTE (*Luigia, Madame, mère de l'Empereur*). Son indignation lors de la trahison de Murat. - Repoussa dès cet instant, toutes offres et rapports avec le roi de Naples. - Sa constante réponse était: Qu'elle avait en horreur les traîtres et la trahison. - Renvoie des chevaux envoyés par Murat. - Ses belles paroles à sa fille Caroline, qu'elle rendait responsable de la conduite de son mari; c'était, disait Napoléon, celles de Clytemnestre, etc., 45.

BREMAIRE (*Journée du 18*). Anecdotes, 12.

CALONNE (*M. de*). Une des causes de l'émigration, 158. En est la ressource financière, 162.

CAMBACÉRÈS (*Archi-Chancelier, Duc de Parme*). L'Empereur le dit homme de mérite, sage, modéré, capable;

mais l'avocat des abus, des préjugés, des anciennes institutions, du retour des honneurs, des distinctions, etc., 24.

CAMPAGNES D'ITALIE ET D'ÉGYPTE. Leur rédaction, selon l'Empereur, devait être une chose bien agréable aux Français et aux Italiens. - Elles consacraient les noms de ses compagnons fideles, 238.

CATHERINE II (*Impératrice de Russie*). Selon l'Empereur, maîtresse femme, digne d'avoir de la barbe au menton, 264.

CAZALÈS (*M. de*). Arrive à Coblenz, 173. Belles paroles lors du passage des Prussiens à Coblenz, 183.

CHERBOURG. Historique des travaux de ce port, 48.

CLERGÉ. L'Empereur content du vieux clergé. - Nul des anciens évêques ne trompa sa confiance, 149. N'eut à se plaindre que de ceux qu'il avait faits lui-même, 150.

COUVENS, RELIGIEUXS, MOINES. Les prises d'habit anciennement fort suivies par les jeunes officiers, etc. - L'Empereur contraire aux couvens. - Convenait qu'un empire comme la France pouvait et devait avoir quelques hospices de fous appelés trapistes. - Disait les moines du Mont-Céna très-utiles, même héroïques. - Pensait que les moines seraient de beaucoup les meilleurs corps enseignants, s'il était possible de les maîtriser et de les soustraire à un chef étranger, 147.

DIDEROT. Paroles de l'Empereur sur le Père de Famille, 155.

DIX AOÛT (*Journée du*). Détails par Napoléon, témoin oculaire, 211.

DU BELLOY (*Cardinal*). Paroles de l'Empereur, 150.

ÉGYPTE. Paroles de l'Empereur sur Saint-Jean-d'Acre. - Erreurs de Volney. - Une poignée de Français avait suffi pour conquérir ce beau pays. - Les Anglais ont frémé de nous voir occuper l'Égypte; c'était le vrai moyen de les priver de l'Inde. - Si quarante ou cinquante mille familles européennes fixent jamais leur industrie, leurs loix et leur administration en Égypte, l'Inde sera aussitôt perdue pour les Anglais, bien plus par la force des choses, que par celle des armes, 122.

ÉMIGRATION. Historique de Coblenz, demandé par l'Empereur. - Son origine. - Rassemblement de Worms et de Coblenz. - L'un dit le *camp*, l'autre la *Cour*. - Vingt à vingt-cinq mille émigrés en armes sont morcelés en trois corps: six mille sous le prince de Condé contre l'Alsace; quatre mille sous le duc de Bourbon, en Flandres; et douze à quinze mille sous les frères du Roi, sur la Champagne. - Plans pour l'entrée en campagne, 189. Relegués à la queue de l'armée prussienne. - Il leur est donné de faire le siège de

Thionville. - Détails curieux. - Gaîté, plaisanteries, anecdotes, 156.

ÉTIQUETTE. Sur celle de Sainte-Hélène, 80. - Aux Tuileries l'Empereur disait avoir été le premier qui eût séparé le service d'honneur de celui des besoins. - Un Roi, selon lui, n'est pas dans la nature, il n'est que dans la civilisation; il n'en est pas de nu; il n'en saurait être que d'habilité, 140.

FAUBOURG SAINT-GERMAIN. L'Empereur disait avoir mal fait son arrangement avec lui: avoir fait trop, ou trop peu, 74. Anecdotes, 417.

FONTAINEBLEAU (*Palais de*). Opinion de l'Empereur qui le vantait beaucoup, 227.

GALL. Ridicules de son système par Napoléon, 125.

GARDE NATIONALE DE PARIS. A constamment montré les vertus de son état: l'amour de l'ordre, le dévouement à l'autorité, la crainte du pillage et la haine de l'anarchie, 212.

GRASSINI (*la belle madame*). Anecdote, 70.

GUSTAVE III (*Roi de Suède*). Devait être le généralissime des troupes destinées à seconder l'émigration. - Annonçait le désir de combattre en personne. - Ses paroles en prenant congé de la princesse Lauballe, 177. A Aix-la-Chapelle vivait en simple particulier, sous le nom de comte Haga, 240.

GUSTAVE IV (*Roi de Suède*). L'Empereur disait qu'il s'était annoncé au début pour un héros, et n'avait fini que comme un fou. - Encore enfant, il avait insulté la grande Catherine. - Plus tard avait insulté l'Empereur Alexandre. - Se déclara le grand antagoniste de l'Empereur. - Est détrôné par ses sujets. - Après la bataille de Leipsick s'offre à Napoléon pour son aide-de-camp, et lui demande un asile en France, réclamation, redressement à ce sujet, 221.

HUDSON LOWE (*Gouverneur de Sainte-Hélène*). Interdit aux captifs toute communication par écrit avec les habitans auxquels il leur était pourtant permis de parler. - Accompagne le bill qui concerne les captifs, de commentaires qui répandent la terreur parmi les habitans, 26. Publie une proclamation par laquelle il ordonne de lui envoyer, sous peine de châtement, dans les vingt-quatre heures, toutes les lettres et billets adressés par les captifs aux habitans, 28. L'Empereur lui dit qu'il le croit capable de tout; qu'il était, pour les captifs, un plus grand fléau que toutes les misères de l'affreux rocher, 66. Retient un livre envoyé à l'Empereur par un membre du parlement d'Angleterre, parce qu'il avait pour adresse en lettres d'or: *A Napoléon-le-Grand*, 212. N'avait jamais commandé que des déserteurs étrangers, la lie, l'écume de l'Europe, 400. Fort maltraité par l'Empereur dans sa dernière visite, 405.

ILLYRIE. L'intention de Napoléon n'avait jamais été de la garder. - Était dans nos mains une avant-garde au cœur de l'Autriche; une sentinelle aux portes de Vienne pour la forcer de marcher droit. - L'Empereur ne l'avait prise qu'en gage; a eu diverses idées à son sujet; comptait la rendre contre la Gallicie, 88.

JOSÉPHINE (Impératrice). Voit commencer la campagne contre Wurmser. - Pleure beaucoup en quittant son mari, qui l'embrasse, en lui disant, comme par inspiration: « Wurmser va payer cher les pleurs qu'il t'a causés. » - Obligée de passer près de Mantoue. - On tire sur elle de la place, 266. Recue à Lucques par le Sénat, et traitée comme une grande princesse, 267.

JUNOT (Duc d'Abrantès). Son portrait. - Ses folies. - Voyageait avec la vitesse de l'Empereur, par ses propres relais. - Avait des centaines de chevaux. - Dans la campagne de Russie fit des fautes capitales qui coûtèrent cher. - Sa disgrâce. - Sa démence. - Sa mort, 36. Sa femme. - Avertissements paternels de l'Empereur; elle les repousse. - Était ou se croyait princesse de la maison Comnène. - Détails, 39.

LA FONTAINE. Opinion de l'Empereur sur ses fables, les disait trop fortes pour les enfans. - Trouvait trop d'ironie dans la fable du Loup et de l'Agneau. - Disait qu'elle péchait dans son principe et sa morale. - Qu'il était faux que la raison du plus fort fut toujours la meilleure, 30.

LA HARPE. L'Empereur trouve sa Melanie mal conçue: on ne doit point attaquer des institutions vicieuses avec des instrumens vicieux, 146.

LANNES (Maréchal, Duc de Montebello). Ce qui contribua à sa mort. - Dans son agonie demandait à chaque instant Napoléon; se cramponnait à lui de tout le reste de sa vie; le préférait à tout: « C'est, disait l'Empereur, qu'il me regardait en cet instant comme sa Providence; il m'implorait, 42. C'est à tort qu'on supposait à Lannes de l'éloignement pour Napoléon; c'était peut-être l'homme qui l'aimait davantage et sur lequel il devait le plus compter, 43. L'Empereur disait qu'il était devenu un géant, 47.

LAS CASES (Le Comte de). Sa mission touchant les dépôts de mendicité. - Détails, 91. Prospérité de la France, 94. Dépôts de mendicité, 96. Hôpitaux, 99. Prisons, 101. Historique de Coblenz, 156. Se trouve au cap de Bonne-Espérance sous la garde d'un des habitans de Coblenz, 182.

LAS CASES (Emmanuel). Manque de périclisme emporté par son cheval. - Garde le lit par suite de sa chute. - L'Empereur vient le voir et le gronde de sa maladresse, 9. L'Empereur disait que la circonstance de Sainte-Hélène serait sans prix

pour le reste de sa vie; que son moral s'y serait trouvé en serre chaude, 13.

LAVATER. Fausseté de son système, 126.

LEBRUN (Duc de Plaisance). L'Empereur le dit homme de mérite, sage, modéré, capable, sévère; ennemi des abus, des préjugés; insensible aux honneurs, etc.; y cédait sans illusion, 24.

LOUIS XVI. Selon Napoléon, le plus exemplaire des particuliers, mais un fort pauvre Roi, 152.

MALCOLM (Sir Pulleney, Amiral). Est présenté à l'Empereur. - Ramenait d'Amérique douze mille hommes de vieilles troupes, dont quatre mille ont pris part à la bataille de Waterloo. - Était à Bruxelles avec Wellington quand Blucher envoya dire qu'il était attaqué, 12.

MARIE-ANTOINETTE. Selon Napoléon, eût été dans tous les temps l'ornement de tous les salons; mais sa légèreté, ses inconséquences, son peu de capacité n'avaient pas peu contribué à précipiter la catastrophe. - Anecdote, 153.

MARINE. Intentions et idées de Napoléon sur les ports de France, et la marine en général, 59.

MASQUE DE FER. Fable ingénieuse par laquelle on en faisait descendre Napoléon, qui eût été par là le légitime héritier et représentant de Henri IV. - Quelque chose de pareil avait été tenté au commencement de la révolution en faveur du duc d'Orléans, 34.

MÉGRIGNY (Madame de). Intriguée à un bal masqué par l'Empereur, 215.

MENDICITÉ. Détails. - Dépôts, 84. Est beaucoup plus rare dans les provinces pauvres et stériles que dans les pays riches et abondans. - Paroles de l'Empereur. - Etablissements de bienfaisance, etc., 96.

MESMER. Ridicule de son système, 124.

MOLIÈRE. Jugement de Napoléon sur le Tartufe, 411.

MURAT. Aucun grand personnage du jour n'avait pensé plus loin que lui le ridicule de la parure. - Appelé *Roi Français*. - L'Empereur disait qu'il avait décidé les malheurs de 1814. - Qu'on ne pouvait concevoir plus de stupidité que sa proclamation en se séparant du Vice-Roi. - Fut cause, une seconde fois, de notre perte en 1815. - Sa malheureuse fin, répond à toute sa conduite. - Paroles de l'Empereur sur son exécution, 47.

NAPOLEON. Sa pensée sur le pillage des armées, 9. Beau caractère du soldat français, 10. - Conversation avec l'amiral Malcolm, 11. - A son retour d'Égypte court de grand dangers pour s'être associé aux Modérés. - Les Jacobins lui avaient offert de le nommer Dictateur. - Disait qu'un club ne supporte point de chef durable, qu'il lui en faut un pour

chaque passion. - Se servir un jour d'un parti pour l'attaquer le lendemain, de quelque prétexte dont on s'enveloppe, c'est toujours trahir, 13. - Fait répéter des fables au petit Tristan, 30. Analyse la fable du Loup et de l'Agneau. - En condamne la morale. - Dit que le ventre gouverne le monde, 31. - Pensait que la figure était loin de laisser connaître le caractère. - Œil de pie, 33. - Fable ingénieuse du Masque de Fer, 34. - Junot. - Sa femme, 36. Mort du maréchal Lannes, 42. - Murat, 44. - Paroles remarquables sur sa mort, 48. - Ses idées sur Cherbourg. - Plan de guerre maritime. - Comptait la terminer par une bataille d'Actium, 48. - N'avait point d'éloignement pour les commissaires des alliés à Saint-Hélène, pas même pour celui de France; - qu'il était Français, que ce titre était ineffaçable à ses yeux, 68. - Excité, à son début en Italie, tous les enthousiasmes et toutes les ambitions, 69. - Sa fortune était alors dans sa sagesse. - Madame Grassini, 70. - Madame **, 71. - Disait avoir mal fait ses arrangemens avec le faubourg Saint-Germain: avoit fait trop ou trop peu, 74. Accueillait les noms anciens; ceux de notre histoire, comme moyen de vieillir tout aussitôt les institutions modernes, 74. - Sa première pensée en se séparant de Joséphine, fut d'épouser une Française, ses ministres ne l'empêchèrent qu'en implorant la politique, 76. - Motifs du retour aux formes monarchiques, aux croix, aux cordons, 77. - Etiquette à Longwood, 80. - Convaincu que l'extirpation de la mendicité était possible, 84. - Ses intentions sur l'Illyrie, 88. - Fatalités accumulées contre lui à la fin de sa carrière, 89. - Ses observations sur la loi des prisons d'Etat, 106. Assurait que les Français, à son époque, avoient été les plus libres de toute l'Europe, 110. Tous les pays qui ont été séparés, regrettent les lois avec lesquelles il les avait gouvernés, 113. - Dans son expédition d'Egypte, s'il eût été maître de la mer, le fût devenu de l'Orient, 114. Avait acquis un tel empire sur ses soldats, qu'il lui eût suffi d'un simple ordre du jour, pour les rendre Mahométans, 116. Le désert avait toujours eu des attraits pour lui. - Napoléon, *Lion du désert*, anecdote d'un Chinois, 118. - Dit à ceux qui l'entourent qu'ils sont destinés, en rentrant dans le monde, à se trouver frères à cause de lui, 121. Sur les rêves, les pressentimens, etc. - Cagliostro. - Mesmer. - Gall. - Lavater, etc., 122. Accumulation des contrariétés, 127. - Conversation avec l'amiral Malcolm. - Les souverains ne devraient-ils pas avoir un cœur. - En défendant son titre d'Empereur, il défend l'honneur des autres souverains, 135. - Sa Cour, la plus magnifique qu'on eût vue. - Dépenses de sa chasse. - Table. - Ecuries. - Pages, 139. - Couvens. - Religieuses. - Trappistes. - Moines, 148. - Disait n'avoir rien

fait pour le clergé, qu'il ne lui ait donné lieu de s'en repentir. - N'avait eu à se plaindre que des évêques qu'il avait faits lui-même, et nullement des anciens, 150. - Pensait qu'après lui, peut-être verrait-on en France des conscriptions de prêtres et de religieuses, remplacer celles de militaires; les casernes devenir des couvens et des séminaires, 152. - Historique de l'émigration, 157. On attribuait, disait-il, à de simples préjugés, à de la petitesse, ce qui en lui n'était que vues profondes, grandes conceptions, maximes d'Etat de la plus haute élévation, 201. Ses paroles à M. le comte de Ségur, sur les émigrés, 202. - Voyage sentimental à Nuits, 207. - Avant le serment à la nation, à la loi et au Roi, s'il eût reçu l'ordre de tourner ses canons contre le peuple, il ne doute pas qu'il n'eût obéi; mais le serment national une fois fait, n'eût plus connu que la nation, 209. - Témoin oculaire du 10 août. - Détails, 214. - Aimait beaucoup les bals masqués. - Y était entrepris chaque année par un même masque, qui lui rappelait d'anciennes intimités, 214. Aimait à s'y faire insulter. - Anecdotes, 215. Ses bienfaits envers plusieurs familles, 216. - Lorsqu'il lui venait une idée utile, curieuse; intéressante, en posait la question aux membres de l'Institut; la solution était lancée dans le public, qui l'adoptait, ou la repoussait, 219. Avait construit un grand nombre de canaux. - En projetait bien davantage, 220. Voulait faire de Paris la capitale de l'Europe. - Si le Ciel lui eût donné 20 ans de règne et un peu de loisir, aurait changé la face de la France. - Avec des budgets on créerait le monde, 223. - Refusait souvent les fêtes que la ville de Paris voulait lui donner; prouvait qu'avec ces faux frais on ferait des monumens durables, magnifiques, 224. Il lui fallait toute sa puissance pour réussir à faire le bien. - A employé jusqu'à 30 millions en égots, dont personne ne lui tiendra compte. - Au pied comme à la cime des Alpes, dans les sables de la Hollande, sur les rives du Rhin, toujours et partout Napoléon. - Comptait de s'écher les marais Pontins, 224. N'avait songé qu'à préparer le terrain pour le palais du roi de Rome, en serait demeuré-là. - Anecdote, 228. Avait eu toutes les peines du monde à faire comprendre et adopter son système de budgets, 229. A ses voyages de Fontainebleau, 12 à 15 cents personnes étaient invitées, logées et meublées; plus de 3 mille y trouvaient à dîner, 231. Regrettait de n'avoir pu faire composer toutes les histoires de l'Europe, depuis Louis XIV, sur les pièces mêmes des relations extérieures, 233. - Avait écrit un jour à Salim III. - Réponse. - S'il eût pu, en Egypte, joindre les Mamelouks à ses Français; se serait regardé comme le maître du monde, 234. - La régence, une

des époques les plus hideuses de nos annales, 235. — Gustave IV se propose pour son aide-de-camp, 243. — Les Suédois lui demandent un roi. — Avait attaché trop de prix à ce qu'un Français fût sur le trône de Suède. — Eprouvait un arrière-instinct qui lui rendait l'élection de Bernadotte désagréable et pénible, 245. — Avait dévini la trempe du caractère de Paul I^{er}, 248. — Lettre à Bernadotte sur son système continental, 254. — Sa vigne patrimoniale, etc. — En avait disposé en faveur de sa nourrice. — Avait donné sa maison patrimoniale à la famille Romalino, 259. Sa nourrice. — Était venue à Paris. — Avait enchanté toute la famille et avait eu une longue audience du Pape, 261. — Les milices de palais, terribles et dangereuses, 264. Sous le consulat, Paul lui écrivait souvent, 265. — Répétait souvent n'avoir jamais senti sa tête, ni son estomac, 267. — Fatalités de la campagne de Russie, 262. — Interpellé par madame de Staël. — La première femme du monde est celle qui a fait le plus d'enfants, 366. Sur la religion, 375. Avait eu beaucoup de résistance à vaincre pour ramener le catholicisme. — On l'eût suivi plus volontiers s'il eût pris la bannière protestante, 378. François I^{er} placé pour adopter le protestantisme, 380. Paroles sur le Pape, 383. Avait, par la force seule de sa conversation privée, arraché le fameux concordat de Fontainebleau, 387. Essai de ramener le Pape par la raison. — N'y peut parvenir, 389. Ses intentions sur la religion et le Pape, s'il fut revenu victorieux de Moscou. — Eût relevé le Pape, l'eût entouré de pompes et d'honneurs; Paris fût devenu la capitale du monde chrétien, 391. La direction légale des affaires ecclésiastiques avait toujours été l'objet de sa méditation et de ses vœux, 394. — Conversation vive avec le Gouverneur. — Quand il aura faim, il ira s'asseoir à la table du brave 33^e, 398. — Napoléon demeurera le sujet de l'histoire et l'étude des peuples civilisés, 401. — Disait que les libelles les plus infâmes ne lui faisaient rien; mais que sitôt qu'on approchait un peu de la vérité, il sentait alors le besoin de se défendre, 405. — Sa protestation contre le traité du 3 août. — Y avait omis, à dessein, le traité de Fontainebleau. — Disait rien de ce traité. — Pourquoi. — Se disait être une parcelle de rocher lancée dans l'espace, 406. — Sur l'ouvrage du général S..., 409. — Jugement sur le Tartufe, 411. — Ne se rappelait pas d'avoir pris une seule médecine aux Tuileries, 416. Ne croyait point à la médecine. — N'en était pas ainsi de la chirurgie. — Avait commencé trois fois des cours d'anatomie, les affaires et le dégoût les avaient interrompus, 416. — Réponse officielle au Gouverneur touchant les commissaires des alliés et les embarras de son budget, 424.

PARIS. L'Empereur voulait en faire la véritable capitale de l'Europe; quelque chose de fabuleux, de colossal, d'inconnu jusqu'à nos jours, 222.

PAUL I^{er} (Empereur de Russie). Sa fureur relativement à la déloyauté du ministère anglais. — Son indignation lorsque les Anglais n'ont point tenu leur promesse de Malte. — Perce de son épée la dépêche du ministère anglais. — Les Anglais refusant de comprendre dans leur échange les prisonniers russes faits en Hollande à leur service, Napoléon en profite, les fait habiller et les renvoie à Paul, qui, dès cet instant, fut tout à lui. — On a voulu, disait l'Empereur, que cette bienveillance lui ait été funeste, 248. — Écrivait souvent au Premier Consul, 265.

PIE VII. Désirait obtenir de l'Empereur, pour prix de sa venue en France et du couronnement, la déclaration par laquelle Louis XIV désapprouvait les fameux articles de 1682, bases des libertés gallicanes. — Ce fut par la seule force de sa conversation privée que Napoléon lui arracha le fameux concordat de Fontainebleau. — N'eût pas plutôt signé qu'il s'en repentit. — L'Empereur le disait un agneau, un véritable homme de bien, qu'il aimait et estimait beaucoup. — Son changement. — Causes de son dernier voyage en France, 383.

PIÉMONTAIS. L'Empereur disait avoir une affection particulière pour cette province. — Les Piémontais n'aimaient pas à être un petit Etat, 217.

PILLAGE DES ARMÉES. Napoléon n'y avait jamais livré que Paris pour 24 heures, et l'avait fait cesser au bout de trois, 9. A beaucoup médité sur le pillage. — On l'avait mis souvent dans le cas d'en gratifier les soldats. — Était propre à désorganiser et à perdre une armée. — N'était point dans nos mœurs françaises. — Beaucoup de soldats français emploieraient les derniers moments du pillage à réparer les maux qu'ils auraient faits d'abord, 10.

PRISONS. L'une de celles d'Angleterre. — Différences des nôtres, séjours affreux. — Le simple prévenu y est mêlé avec le plus grand criminel, 100. Prisonniers d'Etat. — Détails, 103. Observations de Napoléon sur sa loi des prisons d'Etat, 109. Lors de sa chute, elles ne renfermaient que 250 individus: il en avait trouvé 9 mille en arrivant au consulat, 110.

PUYSÉGUR. Est entrepris par l'Empereur à une de ses audiences publiques; réputation du magnétisme et du somnambulisme, 125.

ROQUELAURE (Archevêque). Paroles de l'Empereur à son égard, 151.

SANTINI (Huissier de la chambre de l'Empereur). Veut tuer le Gouverneur et se tuer après. — L'Empereur ne peut le

détourner de son projet qu'en interposant son autorité impériale et pontificale, disait-il, 143.

S — *x* (Général). Paroles de l'Empereur sur son ouvrage. — Avait déserté du camp de Boulogne, portant tous les secrets de Napoléon aux Anglais. — Au retour de l'île d'Elbe écrivit à l'Empereur pour lui offrir ses services, fut arrêté, et aurait dû être fusillé, 409.

SÈGUR (M. le Comte de). Conversation de l'Empereur. — Preuve qu'il donne des hautes et excellentes qualités de l'âme et du cœur de Napoléon. — Anecdotes sur un embarras de rois, 202.

SÉLIM III (Empereur des Turcs). L'Empereur lui écrivit un jour. — Sa réponse, 234.

SÈXÈS (Consul provisoire). A la tête des Modérés au 18 Brumaire. Anecdote, 14. Note sur une réclamation, 20. Base de sa constitution. — Propose un Grand-Electeur. — Noyé par une mauvaise plaisanterie de son collègue Napoléon, 21.

SOULT (Maréchal). L'Empereur le disait excellent ordonnateur, un bon ministre de la guerre, 409.

STAEL (Madame de). S'est trop bien peinte dans sa Corine. — L'Empereur lui en voulait d'avoir ravalé les Français dans son roman. — Ardente dans ses passions. — Lettre lue par la police. — Envoyée en exil. — Combattait d'une main et sollicitait de l'autre. — Le Premier Consul lui fait dire qu'il lui laisse l'univers à exploiter, et ne se réservait que Paris, dont il lui défendait d'approcher. — Voulut, sous l'Empire, être dame du palais, 365.

S..... (Madame la Baronne de). Née Française; femme d'un des commissaires des alliés à Sainte-Hélène, 412.

TALLEYRAND (Prince de). Avait fortement poussé l'Empereur à la paix après le retour de Leipsick. — Blâme le discours de Napoléon au Sénat. — Approuve celui au Corps Législatif. — Ne cessait de répéter à Napoléon qu'il se méprenait sur l'énergie de la nation; qu'elle ne seconderait pas la sienne, qu'il s'en verrait abandonné, 365.

VERSAILLES. L'Empereur disait que c'était une faute à Louis XIV, d'avoir entrepris Versailles. — Napoléon se reprochait les dépenses qu'il y avait faites. — Dans ses idées gigantesques sur Paris, rêvait d'en tirer parti, d'en faire une espèce de faubourg de la grande capitale. — Eût remplacé, disait-il, les nymphes de ses bosquets par les panoramas de toutes les capitales où nous sommes entrés victorieux, de toutes les célèbres batailles qui ont illustré nos armes, 228.

VOISINS (de, évêque de Nantes). L'Empereur disait qu'il le rendait réellement catholique par la sagesse de ses raisonnemens, son excellente morale et sa tolérance éclairée. — Sa réponse à Marie-Louise, qui le consultait sur l'obligation de

faire malgré le vendredi. — Sur une communion publique le jour de Pâques. — Avait été le plus ferme appui des libertés gallicanes. — « C'était mon oracle, mon flambeau, disait l'Empereur; il avait ma confiance aveugle sur les matières religieuses, 381. »

WAGRAM (Campagne de). Détails de cette campagne, 269.

WATERLOO (Bataille de). Les Anglais craignent la bataille perdue tout le jour. — Ils conviennent qu'elle l'était sans la faute de Grouchi, 12.

FIN DE LA TABLE RAISONNÉE DU CINQUIÈME VOLUME.

NUEN
LIOTE